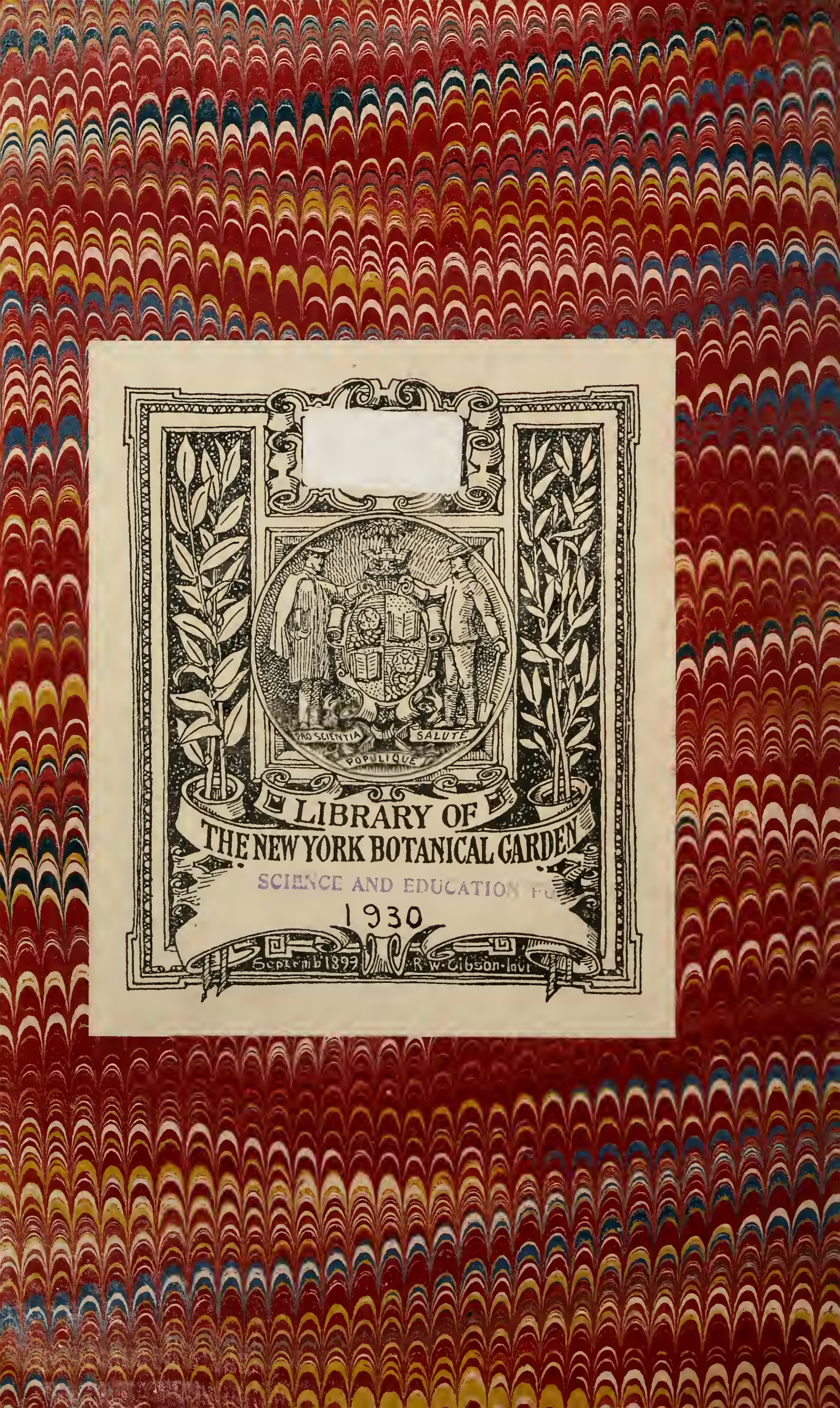
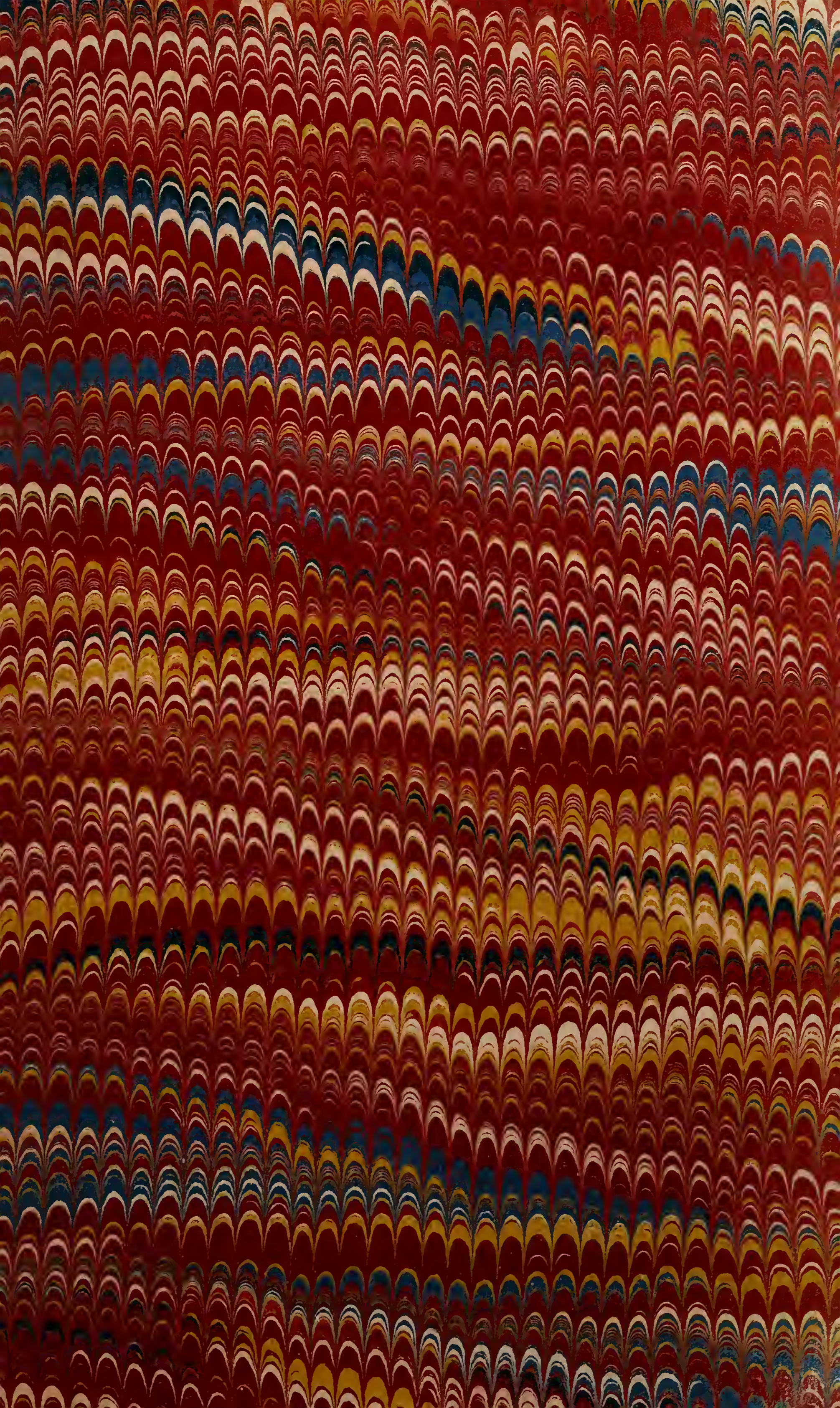



PRO SCIENTIA
SALUTE
POPULIQUE
LIBRARY OF
THE NEW YORK BOTANICAL GARDEN
SCIENCE AND EDUCATION FU
1930
Septemb 1899
R. W. Gibson. Invt



L'HORTICULTEUR PRATICIEN.



Blandfordia flammea

L'HORTICULTUER PRATICIEN.



BLANDFORDIA FLAMMEA (Hook).

Planche I.

Le genre *Blandfordia* a été créé par le célèbre botaniste anglais, M. Robert Brown, en l'honneur du marquis de Blandford, fils du second duc de Marlborough, et grand amateur de plantes. Il se compose d'un petit nombre d'espèces assez difficiles à distinguer entre elles; sa place dans la série des genres de la famille naturelle des Asphodélées est près des *Tritoma;* ses six étamines libres et un style unique le rangent dans l'Hexandrie Monogynie du système sexuel de Linné. Ses caractères génériques sont de présenter un périgone ou périanthe pétaloïde, tubuleux-campanulé, six lobes courts et égaux au limbe; six étamines insérées à la base du tube, filets filiformes, inclus; un ovaire pédicellé, triloculaire; ovules nombreux, bisériés, horizontaux, anatropes; un style subulé à stigmate simple; une capsule prismatique, triloculaire, tripartible, contenant un grand nombre de graines à test lâche et pubescent. Les *Blandfordia* sont indigènes aux régions de la Nouvelle-Hollande orientale situées au delà du tropique; elles sont herbacées, acaules, à racines fibreuses; leurs feuilles radicales sont linéaires, allongées; les feuilles caulinaires sont distantes, courtes; le racème est terminal et court; les pédicelles sont munis de deux bractées; les fleurs sont d'un rouge éclatant ou de couleur orangée.

Le *Blandfordia flammea* (*Tritoma flammea* de Lindley) est une des plus nobles plantes que l'on puisse voir, lorsque ses grandes fleurs inclinées s'épanouissent en plein soleil, auquel elles semblent avoir emprunté un des rayons ardents, pour revêtir leur corolle d'une robe rouge de flamme. C'est du centre d'une touffe de feuilles longues, minces, légèrement rudes au toucher sur les bords et sur la carène, d'un vert glauque, que s'élève le scape dont la partie supérieure se ter-

mine par l'élégant racème multiflore que nous représentons comme première planche inaugurative du second volume de ce Recueil. Nous saisissons cette occasion pour remercier les amateurs du bon accueil qu'ils ont bien voulu faire à notre publication ; nous espérons continuer à mériter leur bienveillant appui ; et nous redoublerons de soins et d'exactitude pour rendre notre recueil le plus utile et le plus intéressant possible.

Les fleurs du *Blandfordia flammea* sont presque campanulées, plus ou moins étranglées à la base, pendantes; le tube du périanthe est d'un vermillon orangé vif ou flamboyant ; le limbe est d'un jaune vif; les pédicelles sont aussi longs que les fleurs et de couleur orange foncé; les étamines sont aussi longues que le périanthe ; le scape présente des bractées vers sa partie supérieure.

L'introduction du *Blandfordia flammea* date déjà de quelques années; c'est à lord Walter Butler qu'en revient l'honneur; ce gentilhomme en rapporta quelques racines du Jardin botanique de Sydney et les offrit au docteur Mackay, du Jardin botanique de Dublin; les plantes fleurirent pour la première fois dans ce jardin en 1854, et depuis, cette noble Liliacée, la plus belle *espèce* du genre *Blandfordia*, a commencé à se répandre, mais lentement, dans le commerce. Nous n'avons pas besoin de la recommander.

Les *Blandfordia* sont des plantes de serre froide, aimant l'air et la clarté; les arrosements doivent être modérés en hiver, un peu plus abondants au printemps, mais néanmoins distribués avec discernement; elles exigent une terre de bruyère fibreuse, mélangée de sable et parfaitement drainée; il faut particulièrement veiller à ce que les kermès ne s'y attachent pas, ce qui arrive souvent lorsqu'elles sont placées dans un lieu trop chaud ou mal aéré ; en été (époque de leur floraiso n) on les expose en plein air à mi-ombre ou même en plein soleil en les arrosant alors un peu plus copieusement que d'habitude. Leur multiplication est assez difficile, car les fortes touffes produisent seules des jets latéraux et la fructification ne s'accomplit pas toujours complétement.

Sir W. Hooker fait observer que l'on cultive dans les serres un *Blandfordia,* sous le nom de *Grandiflora*, et qui ne serait, suivant lui, qu'une variété du *Blandfordia nobilis* à pédoncules moins développés. Le vrai *Blandfordia grandiflora,* décrit par Brown, a de longs pédoncules et de minces bractées membraneuses et des étamines très-courtes; cette espèce aurait pour synonymes l'*Aletris punicea* de Labillardière et le *Blandfordia marginata* de Herbert.

Une quatrième espèce cultivée serait le *Blandfordia intermedia* Herbert; introduite de la Nouvelle-Hollande sous le nom de *Blandfordia grandiflora;* la description est trop vague pour qu'on puisse l'adopter définitivement.



Thunbergia Harrisii. Hook.

Enfin M. Lindley a décrit deux autres espèces (non encore introduites) : 1° le *Blandfordia Backousii* dont les fleurs ressemblent à celles du *Blandfordia grandiflora* de Brown (*Blandfordia marginata*). Sir W. Hooker pense que ce n'est qu'une variété accidentelle de cette dernière espèce, et 2° le *Blandfordia Cunninghamii*, espèce probablement distincte et fort belle dans le genre du *Blandfordia nobilis*.

Il ne resterait donc dans nos cultures que trois espèces véritablement certaines : le *Blandfordia nobilis*, type du genre, le *Blandfordia grandiflora* de Brown et le *Blandfordia flammea;* les autres ne seraient que des plantes s'écartant du type normal de leurs espèces respectives par suite de conditions différentes de culture, de sol, etc. Ces variations, qui font le désespoir des botanistes, sont assez fréquentes dans les *Kniphoffia,* les *Tritoma* et autres genres de la grande famille des Liliacées.

THUNBERGIA HARRISII (HOOKER).

Planche II.

A peu près en même temps que le Jardin botanique de Kew recevait directement de la péninsule Malayenne le splendide *Thunbergia laurifolia* (*voir* pl. XV de notre premier volume, page 169), un paquet de graines lui était adressé par lord Harris, gouverneur de Madras, et portait comme indication : « Nouvelle et magnifique espèce de *Thunbergia.* » Ces graines ont produit la plante que nous figurons aujourd'hui. La première floraison eut lieu chez MM. Veitch.

Il existe de grands rapports entre le *Thunbergia Harrisii* et le *Thunbergia laurifolia,* mais la forme différente des feuilles et du pétiole, les pédicelles plus courts et verticillés, les fleurs plus grandes et autrement colorées, suffisent pour distinguer nettement la première espèce de la seconde.

Le *Thunbergia Harrisii* est un arbrisseau sarmenteux, glabre, qui doit être attaché à un mur, ou à une colonne de la serre chaude; ses branches sont arrondies; pétiole assez court, gros, anguleux; feuilles ovées-lancéolées, étroitement acuminées, légèrement sinuées-dentées, trinervées. Racèmes pédonculés, tantôt axillaires, solitaires et courts, tantôt terminaux et allongés, pendants et multiflores. Fleurs grandes, à limbe corollaire ample, étalé presque horizontalement, d'un beau bleu violacé; gorge jaune passant au blanc à la base du limbe. — Nous renvoyons pour les autres détails botaniques à la description détaillée que nous avons donnée de cette plante dans notre premier volume, page 196.

La floraison a lieu en hiver ou de bonne heure au printemps. Cette belle plante grimpante sera certainement le plus bel ornement de nos serres chaudes ; sa culture facile, sa croissance rapide, sa riche floraison sont des titres plus que suffisants pour lui assurer un bon accueil de la part des amateurs. Elle sera, nous assure-t-on, disponible au printemps dans les principaux établissements horticoles français et belges.

Nous ferons remarquer que notre format ne nous a permis de représenter qu'une faible portion du racème floral, lequel porte en nature de dix à douze fleurs épanouies à la fois et une quarantaine de boutons d'un développement plus ou moins avancé ; la longueur de ces racèmes est de 25 à 30 centimètres et plus.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

—

SERRE CHAUDE.

Cypripedium Fairieanum (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5024. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Digynie.

De toutes les espèces connues du beau genre *Cypripedium*, celle-ci est peut-être la plus élégante, la plus agréable à l'œil ; ses fleurs sont cependant d'une simplicité extrême de coloris : le vert jaunâtre passant au blanc et le violet font tous les frais de leur toilette ; mais ces couleurs sont si harmonieusement distribuées qu'elles provoquent sans peine l'admiration. Il paraît que cette espèce provient du pays d'Assam ; elle faisait partie d'un lot d'Orchidées des Indes orientales exposé en vente publique à Londres. Des exemplaires fleuris ont été communiqués à sir W. Hooker par M. Reid et par M. Parker, horticulteur à Hornsey. M. Lindley a décrit ce nouveau *Cypripedium* dans le *Gardener's Chronicle* (31 octobre 1857), en lui imposant le nom spécifique de *Fairieanum* d'après M. Fairie de Liverpool qui en avait envoyé un beau spécimen en fleurs à une des dernières expositions de la Société d'horticulture de Londres.

Le *Cypripedium Fairieanum* est acaule ; ses feuilles sont en lanière oblongue, concolores, obliquement apiculées au sommet, bases carénées et équitantes. Scape plus long que les feuilles, érigé, arrondi, vert, duveteux, uniflore. Fleur grande, extrêmement jolie, s'élevant d'une bractée terminale, engainante, aiguë et laineuse ; cette bractée embrasse la partie inférieure de l'ovaire, lequel est d'un violet foncé,

allongé, glanduleux-poilu, quelque peu fusiforme. Périanthe très-étalé; sépale supérieur ou dorsal très-large, cordiforme, d'un blanc verdâtre pâle, admirablement veiné de violet foncé et partiellement marqué de vert plus foncé; sommet obtus recourbé; les deux sépales inférieurs sont unis en un petit sépale (un tiers de la grandeur du sépale dorsal) ové, obtus, vert pâle rayé de violet et de vert. Pétales oblongs-lancéolés, défléchis et courbés d'une façon toute particulière, comme les cornes d'un buffle, par exemple, blanc strié de vert et de violet. Labelle très-grand, allongé, enflé, d'un vert brunâtre orné de réticulations violettes, enroulé à la base. Étamine stérile, orbiculaire en croissant, verdâtre, violette et blanche, duveteuse; on remarque un long appendice proboscidiforme qui s'élève du centre de la partie concave de l'étamine stérile.

Cette espèce a assez d'analogie avec le *Cypripedium insigne*, mais ses fleurs sont moins grandes; elle se rapproche encore plus du *Cypripedium superbiens* de Reichenbach, mais elle s'en distingue en ce qu'elle est beaucoup plus petite dans toutes ses parties; elle ne présente point de verrues aux côtés enroulés du labelle, la couleur est tout à fait différente et elle offre de plus ce singulier appendice proboscidiforme dont nous avons parlé.

La floraison du *Cypripedium Fairieanum* a lieu en octobre. Sa culture est la même que celle des autres espèces acaules indiennes.

Begonia laciniata (Roxburgh), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5021. — Famille des Bégoniacées. — Monœcie Polyandrie.

Cette nouvelle espèce de *Begonia* est originaire du Bengale oriental, du Silhet et du Népal; elle a été récemment introduite au Jardin botanique de Kew de graines envoyées par le docteur Royle. Son feuillage est admirablement panaché; ses fleurs, surtout celles qui portent les étamines, peuvent être rangées parmi les plus grandes du genre et frappent l'attention par le fort duvet rouge vif qui recouvre le fond blanc des sépales. C'est une espèce à tige rameuse s'élevant à 30 ou 60 centimètres de hauteur; tige et branches vertes, fortes, arrondies, duveteuses, plus ou moins diffuses. Feuilles pétiolées, longues de 12 à 15 centimètres, obliquement cordées, acuminées, laciniées ou plutôt pinnatifides (mais peu profondément), glabres, d'un vert foncé en dessus; le bord et le centre d'un violet très-foncé presque noir, vert pâle en dessous, bordé de rouge; centre et veines rouges; lacinies ou lobes acuminés et fortement dentés en scie. Pétiole vert, à peu près aussi long que la feuille, laineux, sous-tendu à la base par deux stipules membraneuses, assez grandes, blanc teinté de rose. Pédoncules axillaires, à peine plus longs que les feuilles, portant une ombelle de

trois ou quatre grandes fleurs. Fleur mâle pourvue de quatre sépales blancs, ovales, étalés, dont deux petits et glabres sur les deux faces et deux externes deux fois plus grands que les internes, concaves, revêtus extérieurement d'un duvet rouge entremêlé de poils. Étamines nombreuses, formant un capitule dense. Fleur femelle plus petite que la fleur mâle, à cinq sépales érigés, larges, ovales, concaves, de même grandeur, tomenteux et poilus à l'extérieur. Capsule très-tomenteuse, présentant trois angles : deux courts et étroits, le troisième ample, ovale très-obtus.

Cette espèce vraiment ornementale se multiplie très-facilement de boutures; les jeunes plantes fleurissent mieux et sont d'un port plus compacte que les vieux exemplaires dont les branches se déjettent souvent au grand détriment de l'aspect de la plante.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Lupinus Menziesii (AGARDH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5019. — Famille des Légumineuses. — Diadelphie Décandrie.

Ce Lupin à fleurs d'un beau jaune doré et plus ou moins suffrutiqueux, a été présenté au Jardin royal de Kew, par M. Thomson, d'Ipswich, comme une espèce inconnue provenant de la Californie. Le savant rédacteur du *Botanical Magazine* le rapporte au *Lupinus Menziesii* de M. Agardh, et avec d'autant plus de confiance que ce dernier botaniste assigne la couleur jaune aux fleurs de cette espèce; néanmoins quelques doutes se sont élevés devant l'observation du docteur Torrey, à savoir « que le *Lupinus densiflorus* Bentham (nom antérieur), et le *Lupinus Menziesii* Agardh, ne peuvent être considérés comme distincts l'un de l'autre ; tous les deux portent des fleurs blanches. » M. Torrey croit que M. Agardh s'est trompé en disant (d'après des échantillons secs) que les fleurs étaient jaunes. Cette opinion sur la couleur du *Lupinus Menziesii* semble être confirmée par M. Bentham, à en juger par une remarque dans les *Plantæ Hartwegianæ*, que la plante de Douglas décrite sous le nom de *Lupinus densiflorus* est le *Lupinus Menziesii* d'Agardh; or, ce *Lupinus densiflorus* Bentham (*Bot. Mag.*, pl. 1689) est à fleurs d'un blanc délicatement tacheté de rouge vif. « La plante que j'ai devant moi, dit sir W. Hooker, a, je l'avoue, tous les caractères essentiels du *Lupinus densiflorus;* mais ses fleurs sont entièrement jaunes lors de leur épanouissement, même avec une forte tendance à la couleur orange, teinte dont le passage au blanc lavé de rose est difficile à admettre. » Quoi qu'il en advienne de cette question de couleurs, le *Lupinus Menziesii* de M. Thomson est une fort belle espèce vivace, à fleurs nom-

breuses, verticillées, pédicellées et disposées en un très-long épi ; les pédicelles sont à peu près aussi longs que les bractées ; celles-ci sont persistantes, subsétacées ; calice dépourvu de bractées, lèvres entières : la supérieure scarieuse, l'inférieure herbacée et deux fois plus longue. Pétioles et dessous des feuilles poilus.

Illairea Canarinoides (LENNÉ et KOCH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5022. — Famille des Loasées. — Icosandrie Polyandrie.

Un magnifique dessin de cette plante a été donné il y a trois ans, par M. L. Van Houtte, dans sa *Flore des serres et des jardins de l'Europe* (t. IX, pl. 913). Depuis cette époque l'*Illairea Canarinoides* s'est répandu assez rapidement dans les jardins, où on le cultive comme plante annuelle. De grandes et nombreuses fleurs d'un rouge-cinabre en cloche renversée, de longues tiges grimpantes d'une croissance rapide recommandent cette plante à l'attention des amateurs, mais il est bon aussi que ces amateurs sachent que toute la plante est couverte de poils, dont le contact inflige à la peau une cuisson plus terrible que celle de l'ortie, l'urtication brûlante qu'ils produisent peut même causer des maux sérieux ; sir W. Hooker dit qu'un jardinier à Kew avait horriblement souffert pendant quelques semaines pour avoir été piqué accidentellement par cette jolie, mais méchante plante.

Rubus nutans (WALLICH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5023. — Famille des Rosacées. — Icosandrie Polygynie.

Ce nouveau et fort joli *Rubus* est originaire de l'Himalaya, où il croît à une élévation supramarine de 8,000 à 11,000 pieds, mais à quelle époque et par qui il a été introduit en Angleterre, c'est ce que l'on ignore. Il fut remarqué par sir W. Hooker, près d'une pièce d'eau dans le jardin de M. Borrer à Henfield (qui l'avait reçu de M. H. Lowe, horticulteur à Clapton lez-Londres), où il recouvrait le sol, comme le lierre, de ses feuilles luisantes et portait de grandes fleurs semblables à de petites roses d'un blanc pur, à calice d'une belle couleur rouge de sang. Le port du *Rubus nutans* rappelle celui de notre *Rubus saxatilis*, et comme dans celui-ci, de nouvelles branches herbacées surgissent du vieux bois ; mais il est complétement dépourvu d'aiguillons ; les branches et les pétioles sont couverts de nombreuses longues soies purpurines. Ce *Rubus* est connu dans l'Himalaya occidental sous le nom d'*Ishal ;* son fruit est d'un goût très-agréable (*fructus sapore optimus*), suivant M. Edgeworth (*Plants of N. W. India*).

Le *Rubus nutans* forme un petit arbrisseau très-branchu, tout à fait inerme, long de 2 à 3 pieds, décombant ; le vieux bois est glabre, les jeunes rameaux sont verts, ascendants, arrondis, et portent les feuilles

et les fleurs ; de nombreuses soies longues, étalées, douces au toucher, généralement d'une belle couleur pourprée, mêlées à des poils courts et blancs, recouvrent les nouvelles pousses, les pétioles, les principales nervures de la face inférieure de la feuille, les pédoncules et les calices. Feuilles pétiolées, trifoliolées, glabres, luisantes, fortement veinées, peu profondément lobées et fortement dentées sur les bords, d'un vert foncé en dessus, plus pâle en dessous; pétiolules courts, hispides; foliole terminale plus grande que les latérales. Stipules grandes, submembraneuses, ovales ou oblongues, souvent incisées au sommet. Pédoncules ne portant chacun qu'une fleur, généralement solitaires, mais quelquefois deux ou trois ensemble et alors terminaux. Fleurs grandes, fort jolies, ressemblant à une petite rose. Calice de cinq sépales ovés très-acuminés, plus longs que la corolle, unis en une coupe à la base, extérieurement d'un beau pourpre, très-velus ou soyeux, à bouts verts souvent quelque peu pinnatifides et subfoliacés. Pétales presque arrondis, blancs, très-étalés. Étamines nombreuses. Filets érigés, filiformes. Anthères ovales, jaunes, terminées par une grande glande ou appendice globuleux, pédicellé. Plusieurs ovaires obliquement ovés, glabres. Style aussi long que les filets staminaux. Le fruit, examiné sur des échantillons secs, paraît à peine pulpeux.

Rhododendrum acutilobum, figuré dans l'*Illustration horticole*, pl. 149.

Le joli Rosage, malgré son nom latin qui semblerait indiquer une espèce botanique, est un hybride obtenu à Gand? et dont la propriété a été cédée par M. A. Van Geert à M. Ambroise Verschaffelt. L'aspect de la plante lorsqu'elle est en fleurs a quelque chose de particulier, qui éloigne ce Rosage de tous ses congénères, et M. Lemaire dit avec raison « que l'on croirait voir quelque espèce bien distincte, arrivée tout fraîchement du Sikkim-Himalaya ou du Boutan. » La forme des fleurs est absolument celle d'une Campanule (*Campanula pyramidalis* surtout); les lobes sont étalés et *aigus;* caractère que l'on ne retrouve dans aucune des espèces, variétés ou hybrides connus. Les fleurs sont nombreuses, à fond blanc, relevé de rose vif avec des points cramoisis à la base intérieure des pétales supérieurs. Les feuilles sont amples, d'un beau vert luisant en dessus, ferrugineux en dessous.

C'est une belle acquisition pour nos serres froides.

CULTURE MARAICHÈRE.

Nous convenons tous de ceci, à savoir que l'année du jardinier ne commence ni au premier janvier, ni au printemps; mais nous n'en continuons pas moins à agir comme si nous étions convenus du contraire. Nous voulons à toute force que le jardinage commence après les gelées et finisse au bout de l'été. C'est une idée que nous nous sommes mise en tête, sans savoir pourquoi, que nous nourrissons religieusement depuis des siècles, et dont nous n'entendons point démordre. Cependant, j'ai toujours ouï dire qu'erreur ne faisait pas compte, et par cela même que, à mon avis, il y a erreur dans notre façon de conduire les choses, je me crois le droit de protester et de réclamer.

Toutes les fois que je me suis occupé des opérations de la grande culture, j'ai consulté la nature, je l'ai copiée de mon mieux, soit que je la comprisse, soit même que je ne la comprisse pas, et n'ai eu qu'à m'en louer. Je ne vois donc pas pourquoi je ne m'adresserais point au même guide en matière de petite culture ou de jardinage. Ce qui fait règle ou loi d'un côté, doit faire règle ou loi aussi de l'autre côté. Eh bien, je me demande d'abord ceci :

— Est-ce que le bon Dieu sème presque toutes ses graines au printemps ?

Et la question faite, je regarde autour de moi et m'aperçois que non. Je suis forcé de reconnaître qu'il les sème au contraire dans le courant de l'été et en automne.

Je me demande ensuite pourquoi les jardiniers ne s'y prennent point comme le bon Dieu, et je crois entendre les plus vieux me répondre d'un air de dédain qu'ils ont de la théorie par-dessus les épaules et qu'ils s'en tiennent à la pratique.

Pour mon compte, je trouve que la bonne et vraie pratique nous est enseignée par la nature, et c'est là que j'aime à l'étudier. Que si vous me demandez pourquoi elle fait ceci, pourquoi elle fait cela, quelles sont ses raisons, je ne me charge point de donner réponse à tout. Je m'empare du fait d'abord, puis je l'explique tant bien que mal ou ne l'explique pas. De ce que nous n'avons point la raison des choses, il ne suit pas qu'on doive absolument les dédaigner. Si l'on savait tout, le monde s'ennuierait et les savants bâilleraient. La vie est une recherche continuelle et la science une grande curieuse que l'on dédommage de ses peines et des importunités de laquelle on se débarrasse en soulevant de loin en loin un très-petit coin du rideau qui

cache les mystères. Or, pendant que les curieux cherchent et se creusent la tête, je m'en tiens à l'observation pure et simple, et me dis : — Voyons comment le maître à tous s'y prend pour fabriquer ses arbres, ses légumes, ses fleurs; voyons les modèles qu'il nous offre, les époques qu'il choisit, et je reconnais, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'il ne sème rien au printemps. Pourquoi cela? Je l'ignore et ne tiens pas trop à le savoir. Seulement, le modèle me paraissant de ceux que l'on peut suivre les yeux fermés, je pense que les petits jardiniers de ma sorte ne se trouveraient pas mal de prendre le mot d'ordre du grand jardinier qui fait la leçon à l'univers, et par suite de travailler beaucoup plus à l'automne et beaucoup moins au printemps.

Lorsqu'une plante indigène ou bien acclimatée a mûri ses graines, il me semble que le moment est venu de la semer, puisque c'est précisément l'époque où cette plante se reproduit d'elle-même. La véritable place de la graine n'est pas dans un sac de toile ou de papier, elle doit être sur la terre ou dans la terre. Partant de ce principe qui me paraît raisonnable et vrai, vu qu'il est dans l'ordre des choses naturelles, je voudrais que l'on s'attachât au jardinage de la fin de l'été et de l'arrière-saison. Nous procédons ainsi déjà en ce qui concerne divers légumes, mais sans jamais raisonner nos opérations. Le chou mûrit sa graine sur pied en juillet et complète sa maturation en siliques. Nous pouvons donc confier cette graine au sol dès le mois d'août, et c'est ce que nous faisons pour obtenir nos pépinières de cabus rouge, de gros cabus blanc, de savoyard, de cabbage, chou-pain, chou d'York, chou-fleur même, etc. Si nous n'agissons pas ainsi à l'endroit du chou de Bruxelles, du chou de Vaugirard et du chou d'hiver, c'est parce que nous avons intérêt à échelonner nos légumes, à en créer de tardifs, et, par conséquent, à les semer hors de saison pour arriver à ce résultat. Ces semis de fin d'été nous donnent-ils sujet à plainte? non, bien au contraire, ce sont eux qui nous fournissent les plus beaux produits.

Est-ce que les navets semés en juillet et août, alors que leur semence est mûre, ne l'emportent pas en délicatesse et en régularité de formes sur ceux que nous voulons obtenir contre nature, en les semant d'avril en juin?

Est-ce que la mâche et la raiponce, qui se ressèment naturellement vers le mois de juillet, ne se multiplient pas au moment convenable et sans le secours de l'homme?

Est-ce que les semis d'oseille ne réussissent pas mieux à l'automne qu'au printemps, c'est-à-dire mieux quand la graine de l'oseille est neuve et se détache que lorsque la feuille commence seulement à se montrer?

Est-ce que les semis d'épinards, faits au moment de la chute des

graines, en août ou septembre, ne sont pas plus beaux et plus robustes que ceux du printemps?

Est-ce que le persil, la carotte, le panais, l'arroche belle-dame, mis en terre à l'époque indiquée par la maturité de leurs semences, ne passent point parfaitement l'hiver et ne poussent pas plus tôt et mieux que les mêmes plantes, dont la graine, mise en sac pendant l'hiver, n'a été répandue qu'au printemps?

Est-ce que la fève de marais, retirée de ses gousses noires, vers le mois de novembre ou de décembre, et plantée de suite, ne lève pas de meilleure heure à la sortie de l'hiver et ne résiste pas mieux aux gelées tardives que la fève conservée à la maison et plantée en mars ou avril?

Est-ce que la brède ou morelle noire qui se sème toute seule avec ses baies, en octobre et novembre, sous ce climat du moins, n'est pas et plus hâtive et plus vigoureusement constituée que la brède semée par les jardiniers, hors de saison?

Est-ce que les graines de tomates que nous jetons au fumier ou aux composts dans le courant d'octobre, ne nous donnent pas en temps convenable et en pleine terre, des plants autrement beaux que nos semis de printemps?

Est-ce que le crambé, que nous semons à la sortie de l'hiver, au lieu de le semer à l'époque de la maturité de ses graines, ne proteste pas contre notre pratique absurde en ne nous donnant qu'un plant ou deux seulement par douzaine de silicules? Est-ce que Philippe Miller, qui se connaissait en jardinage et écrivait dans le siècle dernier, ne nous a pas dit que pour multiplier le crambé dans un jardin, « on répandait ses » graines aussitôt mûres, sur un sol sablonneux où elles profitent très- » bien. » De quel droit donc ne le semons-nous aujourd'hui que six mois après que ses graines ont mûri?

Et ce qui est vrai pour les légumes qui précèdent, l'est ou doit l'être pour beaucoup d'autres, pour le pourpier, le salsifis, la scorsonère, le scolyme d'Espagne, la pieridie cultivée, la tétragonie étalée, la valériane d'Alger, la rhubarbe, la bette poirée, etc. Et puis, est-on bien sûr que l'on n'aurait pas d'avantage aussi à semer dès l'automne la betterave et la bette à cardes? Ce serait à vérifier.

En y regardant de près, nous sommes amené à reconnaître que dans nos travaux habituels de jardinage, nous procédons juste au rebours de la loi naturelle, que nous ne semons presque jamais à l'époque indiquée, pour chaque plante, par la maturité de ses graines sur pied, et qu'en nous émancipant ainsi sans raison, nous provoquons nécessairement des insuccès que nous ne nous expliquons pas. Oh! je sais bien que pour rentrer dans l'ordre, on devrait froisser des coutumes reçues, des pratiques traditionnelles, que l'on devrait, par exemple, semer le salsifis et la scorsonère vers la fin de l'été, que l'on devrait s'attendre

à la levée de beaucoup de graines avant l'hiver, notamment de celles de la scorsonère et du salsifis dont il vient d'être parlé; mais, après tout, qu'est-ce que cela ferait? Serions-nous empêché pour autant de les tenir en réserve pour le carême de la seconde année? Pas le moins du monde.

En soumettant au public les observations qui précèdent, mon but a été de rappeler d'abord les jardiniers au respect de la nature, en ce qui concerne la multiplication des légumes, puis de leur prouver que le jardinage d'automne est beaucoup trop négligé, que, dans cette saison, ils pourraient aisément avancer de moitié leurs travaux du printemps, réussir des graines qu'ils ont souvent beaucoup de peine à conserver en bon état, et obtenir des sujets moins délicats, moins sensibles aux sorties d'hiver et plus hâtifs que ceux obtenus sur couche tiède ou à exposition chaude, en février ou mars, c'est-à-dire dans des conditions plus ou moins forcées. Et qui dit plante forcée ou bête forcée d'une manière quelconque, dit plante ou bête maladive, souffreteuse, craignant le chaud, craignant le froid et mourant souvent de ce qui ne compromettrait même pas la vigueur de sujets élevés et conduits comme il conviendrait de le faire dans plus d'un cas.

Les jardiniers ont l'engrais sous la main à l'automne aussi bien qu'au printemps; donc pas d'objection valable à attendre d'eux sous ce rapport : quant à la main-d'œuvre, elle me paraît plus abondante, plus facile à trouver dans l'arrière-saison qu'à la sortie de l'hiver. Raison de plus pour entreprendre le jardinage d'automne. Il restera toujours assez de besogne pour le printemps. Nous avons, Dieu merci, quantité de légumes d'origine étrangère, fort beaux et fort bons, mais qui vivent dans nos potagers, un peu à la façon des autruches et des boas dans nos jardins zoologiques, des légumes qui se reproduisent à la condition de ne point passer toutes leurs journées à la belle étoile, comme les serins se reproduisent à la condition de ne pas chercher leur vie en temps de neige et en compagnie du moineau ou du verdier. Avec ces légumes-là, nous sommes bien forcé de supprimer l'hiver de l'année du jardinier et de ne commencer les semis qu'au printemps.

Les pois, par exemple, ne demanderaient pas mieux que de pousser avant l'hiver; mais ils ne sauraient le traverser, puisqu'un froid de trois ou quatre degrés les fait périr. Bon gré mal gré donc, il faut que nous sortions de la voie naturelle avec cette plante originaire d'une contrée plus chaude que la nôtre.

J'en dirai autant du haricot qui pourrirait et gèlerait, de la chicorée-endive qui ne saurait passer la rude saison en terre, mais qui demande toutefois à être semée fort avant dans l'été, c'est-à-dire à une époque aussi rapprochée que possible de celle où elle mûrit sa graine. J'en dirai autant de la laitue qui nous vient de l'Asie et graine tardivement,

du concombre et de la courge, légumes des contrées chaudes et qui, abandonnés à eux-mêmes sur le sol de ce pays, ne sauraient se reproduire ; de l'oignon et du porreau qui mûrissent si tardivement leurs semences sous ces climats qu'elles ne pourraient lever avant l'hiver et nous donner des plants pour le repiquage du printemps, tandis qu'il en est autrement dans les contrées méridionales.

N'oublions point que la culture de pleine terre n'a pas à s'occuper uniquement de légumes indigènes, acclimatés et robustes. Elle a affaire aussi à beaucoup de légumes dépaysés, étrangers, délicats, que l'on a sorti peu à peu des conditions normales, qui ne retrouvent plus chez nous leurs saisons, leur atmosphère et leur sol, qui vivent en égarés, en dehors de lois naturelles bien déterminées, et avec lesquels, par conséquent, il convient de recourir à des cultures exceptionnelles. Il est clair que nous ne pouvons pas, avec ces légumes déclassés, procéder régulièrement comme avec les autres. Eh bien, ceux que nous venons de citer en dernier lieu appartiennent à cette catégorie, et avec eux, il n'y a pas de loi naturelle à invoquer, puisque nous les contraignons à vivre en dehors de leur nature. Il faut bien donner le printemps ou l'été aux plantes qui ne supporteraient pas les hivers rudes, comme on donne l'orangerie ou les serres à des plantes qui, autre part, vivent en plein air et en pleine terre.

Que les jardiniers fassent cette distinction, et qu'après l'avoir faite, ils ajournent au printemps la culture de tout légume incapable de se multiplier par lui-même, à cause de l'hiver ; mais aussi, qu'ils cultivent en leur saison et le plus possible les légumes acclimatés et pouvant à la rigueur se reproduire sans le secours de l'homme.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

APPAREIL POUR CHAUFFER LES SERRES

AU MOYEN DU GAZ.

La difficulté de chauffer en hiver d'une manière satisfaisante et économique de petites serres, des balcons vitrés ou jardins suspendus, détourne bien des personnes du plaisir de cultiver des fleurs. Vous aurez beau suivre docilement les préceptes indiqués par les guides d'horticulture sur l'arrosement, la taille, le rempotage, etc., des plantes, toutes vos peines seront perdues si vous n'avez pas de moyen prompt et efficace pour combattre des froids un peu rigoureux; les

volets, les nattes ou paillassons sont ou impuissants à garantir l'invasion de la gelée ou d'un maniement difficile; ils privent les plantes de lumière et sont d'un aspect disgracieux; les poêles ordinaires au charbon de terre ou au bois chauffent, il est vrai, mais ils chauffent généralement beaucoup trop, dessèchent l'atmosphère et les plantes, et salissent par la poussière qui s'en élève le feuillage et les fleurs, et en supposant que l'on puisse obvier plus ou moins à ces inconvénients, ils présenteront toujours la grave incommodité de vous assujettir à une surveillance continuelle et de vous faire éprouver des vexations sans nombre si vous en confiez le soin à des mains mercenaires. Le thermosiphon ordinaire est d'un effet trop puissant pour de petits locaux, son placement est assez coûteux; il exige une certaine surveillance, enfin la disposition des lieux se prête rarement à son installation. On a eu ensuite l'idée d'employer le gaz comme agent calorique; la facilité de le conduire à peu de frais partout où l'on désirait l'avoir semblait indiquer en lui un substitut naturel aux poêles et aux thermosiphons; des essais furent tentés, tous échouèrent parce que le gaz employé comme seul agent de calorique empoisonnait l'atmosphère des serres et la rendait impropre à la respiration des plantes. Les journaux et divers recueils horticoles français et étrangers ont, à différentes reprises, appelé l'attention du public sur des moyens plus ou moins ingénieux proposés pour employer le gaz au chauffage des maisons, mais l'insuccès de tous ces systèmes avait fini par faire complétement abandonner toute tentative en ce genre. Il paraît cependant que les difficultés ont été vaincues et que l'appareil actuel fonctionne parfaitement, ne cause aucun préjudice ni aux personnes ni aux plantes, que ses frais d'établissement sont très-minimes, et que sa construction est des plus simples. Le *Gardener's Chronicle* dit que la connaissance de cette invention est d'un intérêt assez général pour qu'il regarde comme un devoir envers le public de donner toute la publicité possible au nouveau système.

Un correspondant du *Gardener's Chronicle* ayant eu occasion de visiter le domaine de Dalkeith, propriété du duc de Buccleugh, près d'Édimbourg, y remarqua entre autres choses intéressantes un système pour chauffer les appartements et les serres au moyen du gaz. « Cet appareil, dit-il dans sa lettre à M. Lindley, consiste en un récipient en forme de fourneau contenant de l'eau, à travers duquel l'air, échauffé par un jet de gaz placé sous le récipient, est conduit par un tube disposé en serpentin dans l'eau jusqu'à ce qu'il arrive au sommet de l'appareil, d'où il est mené dans la cheminée. La chaleur se fait sentir dès que le gaz est allumé; un robinet en règle les effets. On ne sent pas la moindre odeur de gaz; point de poussière ni d'émanations sulfureuses comme avec l'emploi du charbon de terre. La dépense

quotidienne pour chauffer un grand salon d'environ 16 pieds en carré, ne s'élève pas, m'a-t-on dit, à plus de trois pence (30 centimes environ). Les avantages de ce système sont sans aucun doute très-grands sous le point de vue de l'économie; et quant à ce qui regarde la propreté, je me bornerai à faire observer que la dame de la maison me dit que l'on se servait de l'appareil depuis plus d'une année et qu'elle serait extrêmement peinée si elle devait de nouveau avoir recours aux feux de charbon de terre, parce que l'appareil au gaz ne produisait rien qui salît les appartements. Quand on n'a plus besoin d'un salon, on tourne le robinet du gaz sans crainte d'accidents et tout est dit. »

« L'inventeur et breveté, M. Thomson, jardinier du duc de Buccleugh, dans la maison duquel le premier essai fut tenté, essai couronné d'un entier succès, voulut bien me donner des détails sur l'agencement de l'appareil, et d'après ses remarques et mes propres observations, je ne doute aucunement de l'efficacité de sa puissance de chauffage ni de sa propreté. Une serre tempérée, chauffée par cet appareil, jouissait, lorsque je la visitai, d'une température de 23 degrés centigrades (75 Fahrenheit), et le robinet à gaz avait été fermé une demi-heure auparavant. L'appareil était placé à un des côtés de l'entrée; on y avait adapté un tuyau de deux pouces de diamètre qui revenait à la chaudière après avoir fait le tour de la serre. Il est du reste inutile de décrire plus longuement un système si simple et si efficace à la fois, que l'on est étonné qu'il n'ait pas été inventé plus tôt. »

« On m'a dit que MM. Thomson et fils, plombiers à Dalkeith, se préparent à fabriquer un grand nombre de ces appareils, et je suis convaincu que les mérites de ce système seront appréciés comme ils doivent l'être aussitôt qu'il sera connu du public. Les maisons, les serres tempérées de moyenne grandeur, les bureaux et magasins situés dans les villes où le gaz est établi, peuvent être entièrement chauffés à peu de frais. »

« Enfin dans tous les autres systèmes imaginés pour faire servir le gaz comme agent chauffeur, et que j'ai eu occasion d'examiner, aucun n'était à l'abri de reproches mérités; les uns laissaient échapper le gaz, les autres brûlaient tout l'air de l'appartement ou le viciaient à à un point dangereux pour la santé; mais grâce à la faible quantité de gaz employé, à la position des becs alimentaires (de niveau avec le foyer de la cheminée), et surtout grâce à la méthode simple et efficace de chasser tout air impur ou brûlé, les objections contre l'emploi du gaz sont complétement écartées par le système Thomson. »

Le rédacteur du *Gardener's Chronicle* ajoute, à la suite de l'intéressante communication de son correspondant, les observations suivantes : « Nous savions depuis quelque temps qu'un nouveau système de chauf

fage par le gaz était employé dans les environs d'Édimbourg, mais il nous paraissait prudent, vis-à-vis des nombreux insuccès antérieurs, de nous taire jusqu'à ce que des preuves évidentes de la bonté de la nouvelle invention nous fussent fournies. Celles que nous possédons maintenant nous paraissent suffisantes. »

D'après les informations que nous avons prises, l'honneur de l'invention du système actuel revient à M. Thomson, jardinier du duc de Buccleugh, au parc de Dalkeith (Écosse), le même qui a inventé les chaudières dites « *Thomson's retort Boilers,* » dont l'usage se répand pour le chauffage des serres à multiplication et à forcer.

L'appareil consiste en une colonne en cuivre ou en zinc, à doubles

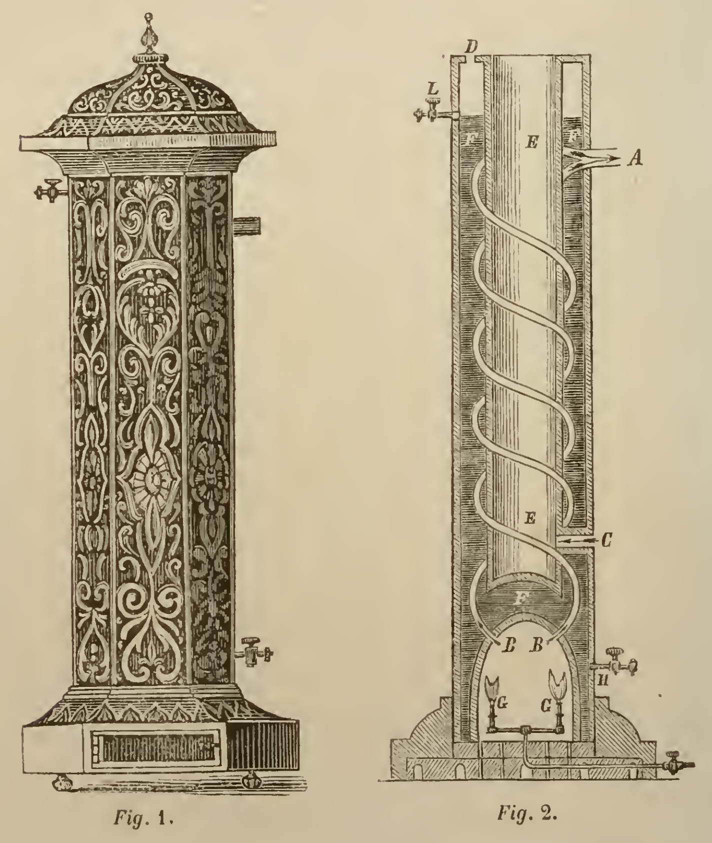


Fig. 1. *Fig.* 2.

parois, pouvant contenir de 20 à 100 litres d'eau ; le fond est un cône renversé, en cuivre, contre lequel frappe la flamme du gaz; la chaleur produite par cette flamme s'élève en chauffant l'eau dans une série de

tubes disposés en hélice et se réunit au sommet de l'appareil dans un tube plus gros; par ce moyen tout le gaz non brûlé et les émanations malfaisantes produites par la combustion sont conduites à l'air extérieur, soit par la cheminée ou par une ouverture dans le mur.

Un autre point important, c'est que pour mettre en train l'appareil, l'embarras n'est pas plus grand que celui d'allumer un bec de gaz ordinaire, et de fermer le robinet lorsque la température devient trop élevée ; point n'est besoin de régulateurs.

Les vignettes ci-contre achèveront de faire comprendre les détails du système :

Fig. 1. Représente un modèle élégant d'un appareil monté et placé, vu à l'extérieur.

Fig. 2. Coupe longitudinale ; elle est commune à tous les appareils ; les seules différences qui existent entre eux consistent dans la grandeur et l'ornementation extérieure.

A. Sortie de l'air chaud provenant des becs de gaz et que l'on conduit au moyen d'un tuyau, soit dans la cheminée, soit à l'air libre, par une ouverture quelconque.

B. Entrée de l'air chauffé par le gaz dans les tubes en spirale.

C. Ouverture par laquelle s'introduit l'air froid pour chasser l'air chaud de la chambre *E*.

D. Ouverture pour alimenter d'eau la chaudière *F*.

E. Chambre à air chaud, ouverte au sommet pour que cet air se dégage dans la serre.

F. Chaudière ; autour de sa paroi interne s'enroulent les tubes en spirale, lesquels chauffent directement l'eau de la chaudière, et indirectement l'air de la chambre *E*.

G. Becs de gaz.

H. Ouverture munie d'un robinet pour vider la chaudière.

L. Robinet de jauge.

Le prix d'un appareil varie nécessairement selon les circonstances. Un dans le genre de celui représenté par la figure 1, pouvant contenir environ 24 litres d'eau, coûte 150 à 152 francs ; nous supposons que les frais de placement ne sont pas compris dans cette somme.

La seule cause d'insuccès qui puisse se présenter, selon nous, surgirait de la mauvaise construction de l'appareil ou de la mauvaise qualité des matériaux employés par suite de la parcimonie des acheteurs. Le dicton vulgaire « *que le bon marché ruine* » s'applique parfaitement ici.

QUELQUES MOTS

SUR LA CONSERVATION DES PLANTES DÉLICATES PENDANT L'HIVER,

Par M. H. Dyer.

Le point capital à observer dans la conservation des plantes délicates sous châssis ou bâches durant l'hiver, est de les empêcher de pousser ;

ce repos ou sommeil doit durer depuis la fin d'octobre jusqu'à la fin de février; or, comme le développement normal des plantes dépend surtout de la chaleur et de l'humidité, il est évident que plus on les maintiendra sèches et dans un milieu frais en hiver, de manière toutefois qu'elles ne souffrent ni de la gelée ni des courants d'air, plus les chances de les conserver seront grandes. Il est donc indispensable que les châssis et les bâches de même que les plantes, soient tenus aussi secs que possible; cette sécheresse ne doit pas être portée pour celles-ci au point de faire flétrir leur feuillage; mais, en général, les arrosements doivent être très-rares et appliqués avec modération, par une journée claire, et seulement lorsque le besoin s'en fait absolument sentir. Les pots devraient être placés sur un lit épais de cendres de houille ou autres matières de nature sèche qui absorbent facilement l'humidité, sans lui permettre de s'accumuler. Le fond des bâches devrait être en pente légère de l'arrière à l'avant; une petite gouttière placée sur la devanture rendrait un grand service en écartant tout danger d'humidité. Donnez de l'air aussi longtemps que la saison est favorable et qu'il ne gèle pas; il faut cependant garantir les plantes des vents secs et *coupants* et de la pluie; les châssis resteront fermés ces jours-là. Il a été reconnu qu'un certain degré de froid qui serait fatal à des plantes *en état de végétation,* ne les affecte pas lorsqu'elles sont dans leur période de repos; on peut en dire autant des graines, pourvu qu'elles soient conservées à sec; et il ne résultera aucun dommage pour les plantes ou les graines qui auraient été ainsi surprises par la gelée, si on a le soin de les conserver couvertes jusqu'à ce qu'elles dégèlent peu à peu. Il est bon d'observer que, quelle que soit la nature de la couverture que l'on emploie pour garantir les châssis, il est nécessaire que cette couverture ne soit pas mise en contact direct avec le vitrage, mais qu'il y ait entre les deux un espace vide d'au moins deux ou trois centimètres; on prévient ainsi en grande partie la déperdition de la chaleur de la bâche, en interposant une couche d'air sec entre le vitrage et la couverture. Lorsque la couverture est directement placée sur le châssis, l'un et l'autre acquièrent bientôt la même température et la chaleur rayonne de la couverture presque aussi facilement que de la bâche seule; ceci a surtout lieu lorsque la bise souffle ou après une averse, suivie d'une élévation de température, laquelle, en provoquant l'évaporation de l'humidité, soustrait beaucoup de chaleur de la bâche. Il est donc facile de comprendre, d'après cela, qu'une couche d'air admise entre le vitrage et la couverture économise la chaleur en l'empêchant de se dégager rapidement. Les couvertures en nattes de Russie sont les plus mauvaises qu'on puisse employer; elles absorbent beaucoup d'humidité et enlèvent conséquemment le calorique au fur et à mesure qu'il monte et s'évapore. Et c'est de ce dont on se sert cepen-

dant le plus généralement. Des volets en bois, des cadres garnis de canevas, ou de paillassons, sont infiniment supérieurs. Quant aux plantes conservées dans un appartement, il ne faut leur donner que la quantité d'eau strictement nécessaire pour les préserver en vie ; on les placera près des fenêtres, où elles ne puissent être atteintes par la gelée ; s'il gelait fort, on les placerait au milieu de la pièce, et le soir on jetterait dessus quelques couvertures en laine ; ce moyen suffit pour les garantir de toute injure du froid.

PLANTATION DES POMMES DE TERRE.

EXPÉRIENCES SUR LE SOUFRAGE APPLIQUÉ LORS DE LA PLANTATION,

par M. W. Iver (*Gardener's Chronicle*, 3 octobre 1857).

Un savant naturaliste botaniste, collaborateur du *Gardener's Chronicle* et auteur d'une série d'articles signés J. M. B., fort intéressants sur la pathologie végétale, avait en mars dernier suggéré une méthode pour préserver jusqu'à un certain point les pommes de terre du botrytis ; il recommandait l'application du soufre au moment même de la plantation et indiquait sommairement la marche à suivre dans les expériences comparatives qui pourraient être faites par quelques-uns des lecteurs du *Gardener's Chronicle*. M. Iver a entrepris ces expériences et a bien voulu en donner un compte rendu dans un des derniers numéros de l'excellent journal anglais que nous avons si souvent occasion de citer. Les résultats obtenus par M. Iver sont extrêmement intéressants et nous engageons nos lecteurs à ne les pas perdre de vue.

M. Iver choisit dans un lot de pommes de terre dites *regents*, une certaine quantité de petits tubercules tels qu'on les vend habituellement pour la plantation et connus sous le nom vulgaire de *chats*, et une autre quantité de tubercules d'un volume normal, et bien mûrs ; les uns et les autres paraissant exempts de maladie. Les petites pommes de terre furent plantées entières, les grosses divisées selon la coutume ordinaire ; de celles-ci une portion fut mise en terre sans soufre, une seconde portion fut saupoudrée de soufre avec soin sur toute la surface incisée. La plantation fut faite le 9 avril 1857, en trois compartiments : les *chats*, ou petits tubercules, les tubercules coupés et enfin les tubercules coupés et soufrés. Les lignes de plantation furent espacées de 60 centimètres environ, les plantes à 25 ou 24 centimètres l'une de l'autre.

La récolte se fit le 28 août 1857 ; on pesa le produit brut de chaque division ou compartiment et l'on vérifia scrupuleusement pour chacun d'eux la proportion des tubercules malades et des tubercules sains.

M. Iver trouva ces résultats : du n° 1 ou des *chats*, 11 livres anglaises avaient été plantées en une ligne, dont le produit fut de 27 livres et demie de bonnes pommes de terre et 26 et demie de mauvaises, soit en tout 54 livres.

Du n° 2, 20 livres plantées en trois lignes produirent 103 livres et demie de bonnes pommes de terre et 74 livres de malades, c'est-à-dire 177 livres et demie en tout.

Vingt livres du n° 3 ou pommes de terre fractionnées et soufrées, également placées sur trois lignes, donnèrent 138 livres de tubercules sains et 122 livres et demie de tubercules malades, soit un poids total de 260 livres et demie.

Ces différents résultats nous donnent en chiffres ronds un produit brut : 1° de 5 pour 1 pour les pommes de terre plantées entières, et comme la proportion entre les malades et les saines est comme 1 est à 1, il s'ensuit que l'on a obtenu 2 livres et demie de pommes de terre saines par chaque livre de tubercules plantés.

2° Le produit brut fourni par les tubercules divisés est plus considérable, les termes sont de 9 pour 1; et la proportion des tubercules sains est comme 4 est à 3; le résultat définitif est une récolte de 5 livres et quart pour chaque livre de semence.

3° Le produit brut des tronçons soufrés est dans la proportion de 13 à 1 de semence; la proportion entre les tubercules sains et les tubercules malades est comme 7 à 6; de telle sorte que la récolte a produit environ 7 livres de bonnes pommes de terre par livre de tronçons.

Il résulte de ces premières expériences qu'il est plus profitable d'employer pour la plantation des tubercules ayant acquis tout leur développement que de planter de petits tubercules, comme on le fait généralement; d'abord parce que vous servant des premiers, vous n'avez besoin que du tiers en poids de semence, et ensuite parce que le produit est deux fois plus grand. Le saupoudrage au soufre des tronçons élève considérablement le produit net de tubercules sains.

Rosiers nouveaux. — M. Margottin, 33, rue du Marché-aux-Chevaux, à Paris, annonce quatre nouveaux hybrides remontants : *Lord Palmerston,* fleur moyenne, rouge vif écarlate, floraison abondante et prolongée; *Duc de Cambridge,* fleur moyenne, rouge foncé, superbe; *Thomas Rivers,* fleur grande, pleine, globuleuse, rose vif à reflet brillant : cette belle variété est issue du Rosier *Colonel Foissy ; Madame Van Houtte,* fleur moyenne, pleine, forme très-régulière; beau rose tendre satiné. Ces quatre variétés sont très-vigoureuses; leur prix est fixé à 15 francs chacune, et une île Bourbon : *Madame Contesse,* plante vigoureuse, fleur moyenne, pleine, carné vif, forme parfaite; provient du Rosier *Louise Odier ;* même prix que les variétés précédentes.



Lupinus Menziesii. Ag.



Begonia laciniata. Roxb.

LUPINUS MENZIESII (Ag.).

Planche III.

Le genre Lupin s'est enrichi depuis une vingtaine d'années d'un grand nombre d'espèces fort intéressantes provenant, la plupart, du Mexique, de la Californie, et de diverses parties du vaste territoire des États-Unis. La rusticité, sous notre climat, de la majeure partie de ces espèces, les a toujours fait accueillir avec plaisir par tous les amateurs, et il n'est point maintenant de jardin, si modeste qu'il soit, qui ne possède quelques-uns des plus jolis représentants du genre. Jusqu'à présent les espèces à fleurs jaunes sont peu nombreuses et peu répandues; c'est à cause de cela que nous nous sommes décidés à donner la figure du *Lupinus Menziesii* qui, par sa belle coloration d'un jaune doré, ne sera pas déplacé parmi ses congénères, appartenant, pour la plupart, par leur coloris, à la série cyanique (1). (*Voir*, pour la description, la livraison de janvier, page 10.)

BEGONIA LACINIATA (Roxb.).

Planche IV.

Le port réellement élégant de cette nouvelle espèce indienne, remarquable à plus d'un titre, tant par la belle panachure de ses feuilles que par la grandeur de ses fleurs, qui en font une plante vraiment ornementale, tout cela nous a semblé assez méritant pour que nous en représentions la figure; la description en a été publiée dans la livraison de janvier, page 9.

(1) On donne l'épithète de *cyaniques* aux fleurs de la nuance dont la couleur bleue est le type.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

SERRE CHAUDE.

Cordia ipomϾflora (Hook.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5027. — Famille des Boraginées. — Pentandrie Monogynie.

Quoique cette plante offre sans doute beaucoup de ressemblance avec le *Cordia superba*, figuré planche 4888 dans le *Botanical Magazine* (et que l'on suppose être originaire du Brésil), elle en est réellement une espèce distincte. Dans notre serre, quoique cultivée en pot, cette espèce tout à fait arborescente a atteint jusqu'à 14 pieds de hauteur. Les feuilles en sont ternes, jamais luisantes, longues d'un pied et plus, munies de pétioles de 2 à 3 pouces de long; la moitié du bord supérieur du limbe est irrégulièrement dentée en scie; les dents en sont grandes et spinescentes, à sommet aigu, mais non pas brusquement et finement acuminées comme dans le *Cordia superba*. Les fleurs sont lâchement paniculées, et quoique de la même forme et de la même couleur que celles du *Cordia superba*, elles sont une fois et demie plus grandes et ressemblent à la première vue à quelque blanc *Convolvulus* ou *Ipomœa;* on peut très-bien les distinguer à une hauteur considérable du sol. Il est à regretter que, de même que pour le *Cordia superba*, nous ne sachions rien concernant son lieu d'origine ni la date de son introduction en Europe. Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet, c'est que la plante en question est un vieil habitant des serres du Jardin royal de Kew, que nous ne pouvions manquer d'aller visiter pendant la chaude période de l'été de 1857. La section du vaste genre *Cordia* (maintenant que presque tous les *Varronia* y sont compris), à laquelle cette espèce appartient, est indubitablement la section Sebestenoïdes (*Cordiæ macranthæ,* Cham.), renfermant douze espèces originaires, les unes de l'ancien, les autres du nouveau continent. Parmi ces espèces, aucune d'elles ne ressemble par les caractères spécifiques à celle qui fait le sujet de cet article. Voici la description qu'en donne M. Hooker :

« Comme il est cultivé chez nous, c'est un petit arbre très-branchu, de 12 à 14 pieds de haut, qui probablement, dans sa contrée natale, doit avoir, comme le *Cordia macrophylla* de la Jamaïque, une hauteur de 40 à 50 pieds. Branches à leur partie inférieure d'un aspect brunâtre, produit par une tomentosité courte et dense. Feuilles très-

rapprochées sur les rameaux, à pétiole cylindrique de 2 à 3 pouces de long, obovales-lancéolées, de 1 pied à 16 pouces de long et de 5 pouces dans la plus grande largeur, aiguës ou seulement brièvement acuminées, à surface terne et glabre ; la moitié supérieure des bords du limbe est très-grossièrement et inégalement dentée en scie, à dents spinescentes ; les pétioles et les jeunes feuilles sur la nervure médiane et sur quelques-unes des principales nervures sont vaguement pubescents; fleurs disposées en une panicule lâche, terminale. Le pédoncule et les pédicelles, aussi bien que le calice, sont tomenteux ; ce dernier, sessile, cylindrique et presque urcéolé, à 2-3 divisions inégales et courtes. Boutons coniques mucronés, disposés presque unilatéralement sur les pédicelles. Corolle d'un pouce et demi de diamètre, campanulée-infundibuliforme, à cinq lobes arrondis, plissés, d'un blanc jaunâtre. Cinq étamines insérées à la base de la corolle, plus courtes que le tube, à filets hérissés de poils à leur base. Anthères ovales, cordées à la base. Ovaire subarrondi, quadriloculaire, à loges uni-ovulées, se terminant au sommet par un style bifide à stigmates trilobés. »

Cette plante est remarquable par l'abondance et la grandeur de ses fleurs, ainsi que par la beauté et la dimension de son feuillage.

Ananas bracteatus (LINDL.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5025. — Famille des Broméliacées. — Hexandrie Monogynie.

L'aspect de cette plante est vraiment admirable; quant à sa forme, elle est pour ainsi dire en tout semblable à celle de l'Ananas ordinaire, mais elle s'en distingue surtout par la belle coloration de ses bractées qui sont d'un beau cramoisi, est plus intense encore sur leur face interne. Aussi M. Hooker n'exagère-t-il pas en disant :

« Si grandement ornementale que soit cette plante pour nos serres, dans les mois d'été, il est néanmoins douteux qu'elle puisse être considérée autrement que comme une des diverses variétés de l'Ananas ordinaire (*Ananas sativus*). Cette espèce est en effet caractérisée par ses fleurs terminées par une touffe de poils (*coma terminati*), même dans notre plante il y en a un rudiment qui, dans la figure du docteur Lindley, est plus pleinement développée. Nos plantes n'ont pas encore produit de fruits mangeables; mais, selon le docteur Lindley, le grand mérite de cette espèce (*Ananas bracteatus*) consiste dans les bractées qui sont d'un beau et clair cramoisi aux extrémités florales qui conservent leurs couleurs, quoique moins brillantes, dans le fruit mûr. *Le dernier, quoi qu'il en soit, est si bon qu'il n'est pas de collection d'Ananas complète sans cette espèce.* Une grande latitude doit être accordée pour la variation dans les plantes qui ont été pendant des

sièclesous l'influence de la culture, spécialement à l'égard des espèces fruitières; et ces espèces sont d'autant plus un objet de concurrence ou plutôt de rivalité qu'il semble n'y avoir pas de limite tracée quant aux formes ni à la couleur. Cette espèce n'a rien de commun avec les *Bromelia bracteata* Sw., ainsi qu'avec celui du jardin de Kew.

« En voyant qu'aussi loin que s'étendent nos connaissances, il n'y a pas de différence réelle entre les deux et l'*Ananas sativus*, déjà représenté, nous nous dispensons de plus ample description. Rœmer et Schultes expriment un doute sur le point de savoir si celle-ci est distincte de l'*Ananas Sagenaria* (*Bromelia Sagenaria; Arruda de Camara*, Diss., etc., p. 41), décrit aussi dans le *Voyage de Koster*, vol. II, p. 458. L'un et l'autre sont considérés comme originaires du Brésil. Nous n'avons aucune connaissance du dernier. Y a-t-il réellement plus d'une véritable espèce d'Ananas ? »

Sonerila speciosa (ZENKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5026. — Famille des Mélastomacées. — Triandrie Monogynie.

Cette charmante espèce, dont la richesse de couleur des fleurs excède de beaucoup celles du *Sonerila elegans*, provient de la collection de MM. Veitch d'Exeter et des pépinières de Chelsea, qui introduisirent cette plante du Neilgherries en même temps que le *Sonerila elegans*, figuré d'après la même collection (pl. 4978 du *Bot. Mag.*). C'est une espèce qui était presque inconnue à M. Naudin, quand il publia sa monographie des Mélastomacées (*Melastomacearum quæ in Museo Parisiensi continentur Monographicæ descriptionis et secundum affinitates distributionis Tentamen*). Zenker dit que cette plante est originaire d'Otacamund; le docteur Wight indique le Kaitie-Falls, où elle est très-abondante et fleurit en février, sur les flancs humides des ravins au-dessus de l'avalanche Bungalow. Le docteur Wight semble faire allusion au Neilgherries. Voici la description de cette belle espèce : Tiges ayant à peine un pied de haut, peu branchues, herbacées, glabres, obtusément quadrangulaires. Feuilles opposées, pétiolées, ovales-cordées, acuminées, munies de cinq à neuf nervures, glabres. Pétiole plus court que la feuille, canaliculé, garni de poils vers le haut. Pédoncule terminal, solitaire, cylindrique, à cyme bifide, muni de poils glanduleux. Inflorescence subscorpioïde. Calice urcéolé, à trois divisions, poilu-glanduleux comme les pédicelles. Fleurs d'un rose violacé très-vif, disposées unilatéralement sur les pédicelles. Corolle à trois lobes étalés, subarrondis-acuminés, munis à leur face inférieure d'une nervure médiane garnie de poils glanduleux. Trois étamines comme dans le genre à filets flexueux. Anthères cordées à la base, effilées au sommet; à la partie antérieure, au point d'intersection du

filament, se trouve un éperon court, obtus. Style décliné aussi long que les étamines.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Grammatocarpus volubilis (Presl.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5028. — Famille des Lousacées. — Icosandrie Polyandrie.

Cette plante, originaire du Chili, offre, tant par le port que par la couleur de ses fleurs, quelque ressemblance avec certains *Tropæolum*. En voici la description :

Plante herbacée, volubile, pubescente. Tiges longues, grêles, branchues, grimpantes, subdichotomes, devenant brunâtres, hérissées de poils minces et mous, probablement urticants comme dans les individus du même genre. Feuilles opposées, velues; les inférieures bipennatiséquées ; les supérieures pennatiséquées et parfois trilobées, à segments oblongs, obtus, uninerviés ; pétiole court, canaliculé. Calice à tube linéaire adhérent à l'ovaire, à cinq divisions égales, spatulées. Corolle composée de dix pétales jaunes insérés sur le limbe calicinal ; les cinq pétales externes obovato-spatulés, profondément sacciformes à la base ; les internes plus petits, cuculliformes, triaristés au sommet, et offrant deux callosités rougeâtres. Étamines nombreuses insérées à la base des pétales, à anthères biloculaires, déhiscentes longitudinalement. Style et stigmate simples. — Les fleurs, dans cette espèce, sont axillaires et sessiles, mais elles paraissent pédonculées à cause de l'ovaire qui est infère, sessile, étroit et allongé (pédonculiforme). Cette plante ornementale est annuelle dans notre climat.

Grenadier de madame Legrelle, var. à fleurs pleines. — *Punica granatum*, *Legrellæi* var. *flore pleno*, figuré dans *l'Illustration horticole*, pl. 156.

Plante aussi vigoureuse et aussi florifère que le type ; fleurs grandes, et, comme le dit très-bien M. Lemaire, « absolument *pleines* dans toute l'acception du mot, » car, si l'on disait *très-doubles*, on ne pourrait pas par ces mots faire comprendre la compacité de l'insertion des pétales dans les fleurs de cette belle variété, admirablement panachée de rouge et de jaunâtre, dont la première teinte occupe toute la base de chaque pétale, et la seconde le sommet. Il est à présumer que cette variété toute nouvelle provient du croisement d'une variété à fleurs rouges avec une autre à fleurs jaunâtres.

Cette élégante et remarquable variété est originaire de l'Illinois (États-Unis), d'où elle a été envoyée, il y a sept ans, à Mme Legrelle d'Hanis, amateur distingué d'Anvers, par une dame de ses amies,

Mme Parmentier, établie dans cette contrée, et grand amateur de plantes elle-même, en l'assurant que l'exemplaire qu'elle lui adressait *était le seul de son espèce.* Cet exemplaire a fleuri chez Mme Legrelle pour la première fois depuis son introduction en Europe.

L'établissement Verschaffelt possède une partie de l'édition de cette variété, dont MM. Jacob-Makoy et Ce ont acquis de Mme Legrelle la propriété entière. Il est donc à même d'en céder de jolis individus au même prix et à la même époque que celle fixée par les acquéreurs.

Rhododendrum Bylsianum (hybride), figuré dans *l'Illustration horticole,* pl. 155.

L'apparition de ce nouvel et magnifique hybride est une véritable conquête pour le monde horticole ; on peut avec raison le mettre au premier rang parmi les nouveautés suivantes qui, certes, ne manquent pas de mérite : *Rhododendrum album speciosum, Rhododendrum Prince Camille de Rohan* ; *Rhododendrum Madame Wagner; Rhododendrum Madame Picouline ; Rhododendrum acutilobum ; Rhododendrum concessum*, *Fleur de Marie*, etc., etc. Après une pareille énumération on est à même de juger de sa valeur ; mais ce qui l'augmente encore, c'est sa floraison tardive ainsi que sa culture à l'air libre, où il peut braver impunément toutes les intempéries de nos hivers. Voici le détail qu'en donne M. Lemaire :

« C'est un arbrisseau vigoureux, d'une croissance rapide, et des plus florifères que l'on connaisse. Le feuillage en est superbe, ample, ovale-elliptique, d'un riche vert foncé. Les fleurs, réunies en nombre indéfini, forment de gros et nombreux bouquets compactes, et sont très-grands, à fond blanc pur ; chaque lobe (oblong) est bordé d'un rose carminé vif, et les deux supérieurs sont ornés en dedans de quelques points d'un jaune olivâtre. Les étamines, au nombre de huit ou dix, sont d'un rose violacé. »

On doit l'acquisition de cette belle plante aux soins intelligents de MM. les frères Byls, à Gand, qui ont acquis dans la spécialité de cette culture une réputation justement méritée. La propriété exclusive de ce Rosage a été cédée à M. Verschaffelt, qui le mettra dans le commerce à l'automne prochain.

Iris Kæmpferi (Sieb.), figuré dans *l'Illustration horticole*, pl. 157.

Le genre Iris, déjà si nombreux et si riche en espèces réellement belles, vient de s'augmenter encore d'une espèce qui, on peut le dire, ne le cède en rien à celles qui l'ont précédée dans l'ornementation de nos jardins.

Cette espèce, à feuillage d'un beau vert, a des fleurs grandes, amples, à divisions extérieures du périanthe, à limbe oblong-arrondi, réfléchies, étalées, d'un lilas purpurin, réticulé-veiné, d'un pourpre plus foncé, marquées à leur base d'une tache d'un beau jaune d'or au milieu d'une légère teinte de bleu violacé; les divisions extérieures sont d'un pourpre violet foncé; les stigmates d'un beau lilas.

Nous croyons qu'il est inutile d'étendre davantage la description de cette belle plante, car aussi parfaite qu'on pourrait la faire, elle ne rendrait que très-imparfaitement les beautés du brillant coloris dont cette charmante nouveauté est douée. Voici ce qu'en dit M. Lemaire : « L'*Iris Kœmpferi* peut lutter pour la beauté et le riche coloris de ses amples fleurs avec toute autre espèce connue. Parmi ses nombreuses congénères, elle se montre parfaitement distincte, par ses caractères spécifiques, et devient donc une charmante addition aux collections de plantes de plein air. Elle est encore fort rare, et nous regrettons bien vivement de ne pouvoir en donner ici l'histoire. Nous ne savons à ce sujet que ce qui suit : elle est originaire du Japon, d'où elle a été très-récemment introduite par l'initiative de M. Siebold. Nous l'avons vue pour la première fois (et en fleurs), au mois de juillet 1857, dans l'établissement Verschaffelt, à qui les amateurs pourront s'adresser pour se la procurer.

» Il est vraisemblable que cette belle espèce pourra, comme tant d'autres, supporter nos hivers à l'air libre, moyennant tout au plus une couverture de feuilles et l'abri d'une double tuile inclinée, pour en éloigner les eaux glaciales de l'hiver; mais en attendant que l'expérience ait prononcé à ce sujet, il sera prudent de la cultiver en compagnie d'autres plantes bulbeuses ou tuberculeuses (*Amaryllis, Ixia,* etc., etc.), sous châssis froids, ou en pots qu'on rentrera dans la serre froide ou l'orangerie, bien à l'abri des gelées ou de l'humidité. Terre légère, mais riche en humus; bon drainage. Multiplication par la division des rhizomes. »

CULTURE MARAICHÈRE.

—

C'est encore et toujours la morte-saison des jardiniers ; il s'agit donc encore et toujours aussi de tuer le temps, mais de le tuer le plus utilement possible. Or, c'est le cas de vous entretenir des conserves de l'hiver et de quelques vieux moyens qui s'en vont de certains pays et que l'on n'a pas connus dans d'autres.

Les jardiniers sont fort en peine de conserver des légumes frais en hiver, et nous le comprenons. Ils savent bien que pour empêcher la fermentation, c'est-à-dire la germination ou la pourriture, ce qui, au bout du compte, revient au même, il faut empêcher que les causes se produisent; ils savent bien que les causes sont l'air, la chaleur et l'humidité, et que lorsqu'on peut les empêcher de se produire toutes les trois à la fois, il n'y a pas d'inconvénient à craindre. Oui, mais les moyens d'en arriver là, quels sont-ils? Voilà la question. Presque partout, c'est à l'air que l'on a voulu s'attaquer; c'est lui que l'on a cherché à supprimer d'abord ; et, à cet effet, on a renfermé les fruits et les légumes, dans des futailles, avec de la cendre ou du son ; ou bien dans des futailles que l'on soufrait ensuite au moyen d'une mèche, comme on soufre le vin ; ou bien encore à l'aide de tonneaux défoncés par un bout, remplis exactement des denrées à conserver, et renversés ensuite sur de la chaux par le bout défoncé. De cette manière, on fait mieux que de supprimer l'influence de l'air atmosphérique, on supprime aussi l'humidité au moyen de cette chaux qui en est très-avide. Mais convenons franchement de ceci, c'est que pour recourir à de pareils procédés, il faut avoir du temps à perdre et des produits précieux à conserver ; il faut s'appeler Chevet ou d'un autre nom qui fasse à peu près autorité en gastronomie. Donc, nous autres, petites gens, qui ne fabriquons nos produits qu'au grand air et au grand soleil, qui les consommons maigrement ou les vendons au marché de la ville, il n'y aurait pas d'eau à boire si nous procédions de la sorte. Que faisons-nous donc? Nous allons vous le dire :

Nous devinons tout simplement que deux choses ne peuvent pas occuper la même place en même temps, et nous nous disons dans notre gros bon sens que si nous remplissons avec du sable ou de la terre fine les vides qui peuvent se trouver entre nos conserves, l'air ne les remplira pas; où il y a du sable ou de la terre fine, il ne saurait y avoir autre chose. C'est vrai, jusqu'à un certain point, mais ce ne l'est pas tout à fait. Dans le cas particulier, nous remplaçons bien la plus

grande partie de l'air, mais quoi que nous fassions, nous ne le remplaçons pas complétement ; il s'en faufile encore plus ou moins entre les grains de sable et les particules de terre, et toujours assez pour nous jouer de mauvais tours en aidant à la germination. Il n'y a pas à nier ; c'est l'exacte vérité. Personne plus que nous n'a usé de la recette, et nous savons au juste ce qu'elle vaut. Sans doute, elle modère, elle retarde la germination et nous rend par cela même des services, mais elle n'est pas aussi efficace qu'on pourrait le désirer.

Ce n'est pas tout. Quand même elle serait d'une efficacité absolue, elle aurait un gros inconvénient, celui de manger trop de place, beaucoup trop. Vous ne sauriez croire combien il faut de brouettées de sable ou de terre fine pour sauvegarder convenablement quelques centaines de carottes, de panais, de scorsonères ou de salsifis, et combien les plus minces conserves exigent de place ; c'est à ruiner quant à la main-d'œuvre ; c'est à décourager quant à l'emplacement. Ajoutez à cela les gazons nécessaires pour recouvrir les tas, pratiquez un peu la chose, notez les ennuis, notez les déboursés, comptez juste, défalquez les frais d'entretien de la valeur réelle des denrées, et vous resterez stupéfaits. Nous n'exagérons pas, croyez-le bien ; c'est la pure vérité.

Nous avons donc intérêt à sortir de cette impasse ; c'est évident. Eh bien, nous savons un moyen pour cela, et un bon. Au lieu de perdre notre temps et notre argent à chasser l'air qui ne veut pas s'en aller, ou ne s'en va jamais entièrement, laissons-le tranquille et essayons plutôt de chasser la chaleur, autre cause de fermentation ou de pourriture ; nous en viendrons plus facilement à bout, et d'autant mieux qu'à partir d'octobre ou de novembre, époques de l'arrachage des légumes, nous n'avons plus guère à craindre l'ennemi. Si l'air est de tous les temps et de toutes les heures, en retour, la chaleur est pour ainsi dire accidentelle ; nous savons mieux que personne qu'elle passe vite et qu'elle est, dans l'ordre des choses insaisissables, ce que la bécasse est au moineau dans un ordre différent. La bécasse passe vite, le moineau reste ; la chaleur passe vite, et l'air reste également. Or, nous aimons mieux avoir affaire à l'ennemi qui décampe qu'à l'ennemi qui ne s'en va point. C'est donc au premier que nous devons nous attaquer ; et c'est précisément ce que nous ne faisons pas.

Nous avons des caves profondes, des caves chaudes, mal éclairées, mal aérées, dont nous avons grand soin de boucher les larmiers avec de la paille, du foin ou du fumier, dès les premiers froids, en sorte que nous faisons de nos caves des étouffoirs, des serres tièdes, des fabriques à champignons. Nous nous arrangeons, en un mot, de façon à avoir de la chaleur, de l'air et de l'humidité, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour amener la pourriture de nos conserves. Sans le vouloir, nous cherchons le mal et nous le trouvons. C'est trop juste.

Selon nous, le jardinier ne devrait point avoir de caves ; il ne devrait avoir que des celliers, au niveau du sol, celliers bien éclairés, bien aérés, et dont les ouvertures ne seraient parfaitement closes qu'en temps de fortes gelées. L'air devrait s'y renouveler, y courir librement toutes les fois qu'il ne gèlerait pas. Nous voudrions plus encore, nous voudrions que les légumes, et notamment les racines de conserves, fussent empilées à claire-voie, pour ainsi dire, par piles étroites, à la manière du bois de corde, en pleine direction des courants d'air, et qu'elles ne touchassent pas au mur. Il y a plus ; nous voudrions en outre que pour les pommes de terre, par exemple, qui naturellement ne se prêtent point à cette disposition, l'on établît des claies à quelques centimètres au-dessus du sol du cellier, que sur ces claies l'on plaçât debout, de loin en loin, des fagots de grosse ramille qui tiendraient lieu de cheminées d'appel, et qu'ensuite l'on versât les pommes de terre sur ces claies et autour de ces fagots. L'aération ne ferait pas défaut après cela ; l'intérieur du tas ne s'échaufferait plus, la germination et la pourriture n'auraient plus lieu comme avec les procédés usités.

Nous avons, vous le pensez bien, nos raisons pour vous tenir ce langage. Sans sortir de la culture maraîchère, nous savons, et vous savez aussi bien que nous, si ce n'est mieux, que les navets enterrés au potager à sept ou huit pouces seulement de profondeur, que les choux pommés, rouges ou blancs, dont la tête a été enterrée de même, sans précaution aucune, que les porreaux mis en jauge purement et simplement, que les racines pour porte-graines mises dans une fosse ouverte et garanties seulement par un toit de chaume contre les fortes gelées, se conservent beaucoup mieux qu'en cave. Nous savons également que les navets empilés en plein air et un peu recouverts de paille, de terre et de gazon, se conservent mieux que si on les empilait avec les mêmes précautions contre un mur et sous un hangar à jour ; nous savons enfin que des pommes de terre placées dans un trou de deux à trois mètres de profondeur ne se gardent pas comme celles que l'on entasse au-dessus du sol et que l'on recouvre convenablement. Or, sachant cela, il n'est pas besoin d'être sorcier pour conclure. Du côté où les conserves se gâtent tout de suite, il y a de l'air chaud ou doux ; du côté, au contraire, où elles se maintiennent bien, il n'y a que de l'air froid qui se renouvelle sans cesse. Donc, l'air chaud qui dort gâte tout, tandis que l'air frais qui se renouvelle conserve tout. Consultez plutôt la dernière des cuisinières, et elle vous répondra que c'est la vérité, et vous dira pour preuve qu'elle a toujours soin de placer son garde-manger dans un corridor, entre deux portes, pour avoir la ressource d'un courant d'air permanent.

Vous voyez que si nous nous lamentons la plupart du temps sur les

difficultés que l'on rencontre à maintenir les conserves, c'est parce que nous avons des yeux pour ne pas voir et un gros bon sens pour ne pas nous en servir. Nous cherchons toujours, pour sortir d'embarras, les procédés compliqués. Quant aux procédés faciles, à la portée de tout le monde, nous n'y arrivons qu'en dernier lieu et d'ordinaire trop tard.

Promesse faite, promesse tenue. Voilà donc pour les conserves; voici maintenant pour les vieux usages qui s'en vont ou que l'on ne connaît pas. Autrefois, dans nos cuisines, et notamment dans la cuisine anglaise, on faisait grand cas du maceron ou persil de Macédoine. On l'a remplacé, nous dit-on, par le céleri plein blanc; mais il nous semble qu'il doit y avoir entre l'une et l'autre plante une différence quelconque, et qu'en substituant ce légume-ci à ce légume-là, on ne saurait occuper exactement la place. Nous sommes, nous, pour le maintien des vieux légumes et pour l'introduction des nouveaux. Abondance de bien ne nuit pas. Avec les substitutions, on pourrait aller on ne sait où; c'est ainsi que, si nous n'y prenons garde, nous verrons un beau jour les salsifis disparaître de nos tables, parce qu'on leur aura substitué les scorsonères qui ne les valent pourtant pas, mais qui donnent plus de produits et les donnent plus sûrement de qualité tendre. Nous voulons bien croire que le maceron ne se trouve pas dans ce cas vis-à-vis du céleri plein blanc; mais enfin chat échaudé craint l'eau froide, au dire du proverbe, et nous verrions avec plaisir ramener le vieux légume au potager.

Et puisque nous avons cité le salsifis, parlons-en. Généralement, nous le cultivons pour ses racines; nous ne sachions même pas qu'en Belgique et en France, on le cultive dans un autre but; mais voici qu'en rôdant parmi les vieux livres, où nos contemporains, sans excepter votre serviteur, trouvent souvent d'intéressantes nouveautés, nous lisons à propos du *Tragopogon porrifolium*, c'est-à-dire de notre salsifis blanc, pour parler la langue des grainetiers et des jardiniers : — « On apprête ses racines de différentes manières pour la table. Depuis » quelques années, plusieurs personnes mangent les tiges en guise » d'*asperges :* on les coupe au printemps, quand elles ont quatre ou » cinq pouces de hauteur, comme celles de la précédente (*Tragopogon* » *minus*); les tiges de celles-ci sont beaucoup plus longues, plus » tendres, et par conséquent aussi beaucoup meilleures pour cet » usage. »

Ces paroles sont de Philippe Miller, un Anglais qui fait autorité en jardinage pour son temps, et qui a dit encore autre part, toujours à propos des tiges de salsifis, que d'aucuns les préféraient aux asperges. Cette assertion, que nous croyons risquée, nous fait néanmoins dresser l'oreille. Ah! si le salsifis pouvait remplacer et, mieux encore, détrôner l'asperge, il n'y aurait plus d'Ardenne et nous battrions des mains.

Essayons et vérifions; mais, dans la circonstance, ne chassons pas deux lièvres à la fois ; nous ne devons pas compter en même temps sur les tiges et les racines, car dès que les unes montent, les autres durcissent et ne valent plus rien. Reste à savoir maintenant si l'on peut espérer plusieurs coupes. Nous le croyons. Du moment où l'on ne coupera pas la tige principale trop près du collet, il se formera des rejets assez vigoureux comme dans les scorsonères, en sorte que si ce légume ainsi utilisé avait réellement de la valeur, on gagnerait plus à consommer ses tiges que ses racines. C'est à voir.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

NOTES SUR LES EPACRIS.

Les *Epacris* sont de charmants arbustes indigènes à l'Australie et à la terre de Van Diemen où ils jouent le même rôle dans l'aspect du paysage que les Bruyères dans les environs du cap de Bonne-Espérance ; ces deux genres de plantes se ressemblent beaucoup et demandent à peu près les mêmes soins. Le port des *Epacris* est plus raide et plus diffus que celui des Bruyères ; mais au moyen de la taille, on parvient à maîtriser l'allongement des rameaux et à former des buissons verdoyants d'un aspect fort agréable. On compte un grand nombre d'espèces d'*Epacris,* dont la généralité porte de fort jolies fleurs d'une durée assez longue et d'autant plus intéressantes qu'elles apparaissent de bonne heure au printemps. La culture de ces plantes n'est pas aussi difficile qu'on se l'imagine; elle exige comme toutes les fleurs quelques soins dans le rempotage et dans l'arrosement. Nous avons vu de fort gentilles collections d'*Epacris* cultivées avec succès par de modestes amateurs qui nous ont assuré ne pas avoir eu plus de peines à les élever que pour d'autres plantes plus communes. Nous le répétons, il faut, pour réussir dans cette culture, comme dans toutes en général, des soins, du discernement et de la bonne volonté.

On ne trouve guère de fortes plantes d'*Epacris* que chez quelques amateurs ou chez des horticulteurs, et dans ce cas à des prix assez élevés; il vaut mieux pour un commençant d'acheter des boutures d'un an ou deux, bien enracinées, ou en faire soi-même ; l'époque la plus favorable pour le bouturage est l'automne ou le mois de mars; le bois non entièrement aoûté est préférable pour ce genre de multipli-

cation; on enlève les feuilles inférieures de la bouture pour qu'elle ne vacille pas dans le petit godet rempli de sable blanc dans lequel on la placera, puis on plonge le pot jusqu'au bord dans une couche chaude et on le recouvre d'une cloche. Rempotez lorsque la bouture est bien pourvue de racines, donnez de l'air peu à peu et placez-la ensuite dans une bâche pour la fortifier. Un mélange de terre de bruyère et de gros sable blanc est celui qui convient le mieux aux *Epacris;* la terre de bruyère ne doit pas être tamisée mais brisée en petites mottes; on verse le sable sur le tas et on opère le mélange aussi intimement qu'il est possible de le faire sans trop broyer les mottes; les pots seront bien drainés et l'on mettra un peu de mousse au-dessus de la couche de tessons; cette mousse retient les fines particules du mélange, qui seraient balayées par l'eau des arrosements. On rempotera, en voûte, de manière que le collet de la plante se trouve sur le point le plus élevé de la surface bombée; cette méthode de donner une forme bombée à la surface du sol des pots empêche que l'eau ne séjourne autour du collet des plantes et ne cause sa destruction; les *Amaryllis* et la plupart des plantes bulbeuses, les *Begonia,* les Cactées, les arbrisseaux à bois mou, devraient toujours être ainsi rempotés.

La taille qui a lieu après la floraison consiste à retrancher les longs jets défleuris; on place les plantes dans une bâche sous châssis, et on ombre pour les préserver des rayons solaires; elles devront rester ainsi jusqu'à ce que de nouvelles pousses se fassent voir; alors on donnera de l'air et bientôt après on pourra sans crainte enlever les châssis. Les amateurs qui ont une serre chaude pourront y placer leurs *Epacris* pendant une dizaine de jours, ils s'y referont beaucoup plus vite que dans une bâche ordinaire dans laquelle ils devront néanmoins être placés pour quelque temps pour fortifier peu à peu leurs pousses. On procède au rempotage lorsque les pousses ont acquis une longueur de 6 à 8 centimètres, en enlevant avec soin une partie du vieux sol autour de la motte. Il sera d'abord nécessaire d'ombrer ces plantes pendant quelques jours; puis on les exposera en plein air dans un lieu abrité et ombragé, en faisant reposer les pots sur un lit de cendres de charbon de terre ou de toute autre matière sèche. Les soins ultérieurs jusqu'à la fin de l'été consistent à béquiller la surface du sol, à s'assurer que les plantes n'ont pas soif, et à tourner les pots pour que les pousses se développent uniformément et qu'un côté ne soit pas plus fort que l'autre. La rentrée dans la serre froide a lieu à la fin de septembre; on aura préalablement enlevé les parties mortes et examiné si les racines sont en bon état. Les *Epacris* ne requièrent, durant l'automne et l'hiver, qu'une température peu élevée, suffisante pour les préserver des atteintes de la gelée; ces plantes sont d'autant plus saines et plus vigoureuses qu'elles reçoivent de l'air en abondance,

aussi doit-on profiter de toute occasion favorable pour leur en donner.

On rencontre trop souvent des exemplaires à rameaux allongés, épars, étiolés, jaunâtres, dont l'état maladif provient presque uniquement de rempotages faits avec négligence. En taillant court et en rempotant comme nous l'avons indiqué plus haut, on peut refaire ces exemplaires, et avec un peu de soins les voir touffus, et d'un vert-gai. On doit surtout bannir dans cette culture comme dans celle des bruyères et de la plupart des plantes ligneuses du Cap, de la Nouvelle-Hollande et des régions alpines, l'emploi de terres fines et tamisées, lesquelles, en se tassant par l'action des eaux d'arrosages, finissent ensuite par devenir compactes et presque imperméables. La terre de bruyère non tamisée et brisée en petites mottes, obvie à ce grave inconvénient, et dans cette terre les plantes seront belles et verdoyantes; dans la terre tamisée elles seront le plus souvent souffreteuses et jaunâtres. Nous insistons beaucoup sur l'inopportunité du tamisage *en fin* des terres de bruyère, parce que cet usage est très-répandu chez les jardiniers dont beaucoup hocheront la tête en nous lisant. Mais, messieurs, essayez, et nous sommes convaincus que les résultats satisferont vos chefs et serviront vos intérêts.

Un amateur anglais donne dans le *Floricultural Cabinet* la liste suivante des *Epacris* les plus distingués et parmi lesquels un choix peut être fait sans hésitation.

Epacris attenuata alba; d'un blanc pur; florifère.
* — *carminata:* rose orangé, très-distinct.
— *carnea;* d'un rouge carminé brillant.
— *coruscans;* rouge foncé, tube très-long.
— *delicata;* cramoisi tendre, à bouts blancs; belle espèce.
* — *Eclipse;* cramoisi rose et blanc.
— *elegantissima;* rose foncé.
— *fulgens;* rouge orangé; très-beau.
— *fulgida;* rouge carmin.
— *grandiflora;* rose pourpré ombré et passant au blanc; tube long.
— — *rubra;* cramoisi et blanc.
* — *hyacinthiflora;* rose carné foncé; très-florifère.
* — — *candidissima;* du plus beau blanc connu; très-florifère.
— *impressa;* rose carminé.
— — *candida compacta;* blanc pur, très-beau.
— — *coccinea;* écarlate.
* — *Lady Alice Peel;* saumon clair (couleur nouvelle); très-florifère.
* — *Lady Panmure;* fleurs blanches en très-longs épis.
— *Lucifer:* rose écarlate clair, très-beau.
— *magnifica;* rose carné; très-florifère.
— *microphylla;* à fleurs blanches; variété très-distincte et d'un aspect très-agréable.
— *miniata;* carmin orangé à bouts blancs; belle espèce.
* — — *splendens;* d'un cramoisi orange vif et blanc; beau.

* *Epacris Madame Pym*; d'un rose vif à bouts carné pâle; beau.
— *vivalis*: blanc; florifère.
* — *Princess Royal*; pourpre ou rose violacé et blanc; tube allongé.
— *sanguinea*; écarlate foncé ou couleur rouge de sang.
— *splendida*; écarlate orangé; fleurit facilement; très-beau.
— *Tauntoniensis*, rose foncé; de floraison facile.
* — *The Bride*: carné clair; florifère.
* — *Viscountess Hill*; beau rouge orangé; florifère.
— *Vilmoreana*; rose carmin clair; tube très-long.

Les variétés marquées d'un astérisque (*) sont nouvelles et se vendent par conséquent à un prix encore assez élevé; les autres sont des variétés anciennes, mais fort belles, fleurissant bien, vigoureuses et d'un beau port; elles se vendent actuellement à des prix fort modérés.

CULTURE DES AUBERGINES

(*Solanum melongena*).

L'Aubergine est une plante annuelle originaire de l'Amérique méridionale. Sa culture est très-répandue dans tout le midi de l'Europe, dans la France même, pour l'alimentation de l'homme. On en mange beaucoup à Paris. Le fruit est la partie dont on fait usage. Il est charnu, très-aqueux, de saveur douceâtre, de forme ovoïde ou allongée, lisse, luisant, de couleur violette. Une culture bien entendue peut lui faire acquérir 10 à 20 centimètres de longueur. On le mange à sa maturité comme légume vert ou on le cueille un peu avant pour lui faire subir quelques préparations et le conserver pour l'hiver; ordinairement on le coupe en deux parties sur la longueur, on fait quelques incisions à la chair, on recouvre celle-ci d'une farce composée de mie de pain, huile, sel et poivre, et on les fait cuire sur le gril ou entre deux plats; on le mange aussi coupé par tranches et frit. L'Aubergine donne ordinairement ses fruits en août et septembre, mais par la culture maraîchère on les obtient un mois à six semaines plus tôt. Sous notre climat elle demande une exposition chaude et bien abritée, ou, mieux encore, la chaleur d'une bonne couche. M. Brégats, jardinier chez M. de Villefranche à Lavernière, a publié, dans la *Revue horticole,* une notice sur la culture de cette plante culinaire (plante à peine connue de nos maraîchers) que nous reproduisons dans l'intérêt des amateurs.

« Les lecteurs, dit M. Brégats, ne seront peut-être pas fâchés de connaître une méthode presque infaillible de réussir dans la culture de cette solanée. L'expérience que j'en ai faite depuis plusieurs années

me fait espérer que ceux qui la suivront s'en trouveront aussi bien que moi.

» Je fais amener dans les premiers jours de février, à l'endroit que je destine à ma couche, une charretée de fumier de cheval sortant de l'écurie. Je l'étends, j'en mêle toutes les parties le mieux possible et je monte ensuite ma couche, lit par lit, jusqu'à la hauteur convenable, qui est d'environ 90 centimètres. Si le fumier ne contient pas assez d'humidité pour qu'il entre promptement en fermentation, je l'arrose avec un arrosoir à pomme. Je place ensuite mes coffres, qui ont par devant une hauteur de 22 centimètres et par derrière 30. — Quant à la longueur, elle dépend du nombre de plants que l'on veut avoir.

» Lorsque tout est ainsi disposé, je charge ma couche d'une épaisseur de 16 centimètres de terre de bruyère pure, tamisée avec soin ; puis je place les châssis, que je couvre immédiatement de paillassons. Au bout d'une huitaine de jours, plus ou moins, suivant la température atmosphérique, mais toujours après m'être assuré que ma couche a jeté son plus grand feu ; je sème mes graines, je remets les châssis et je laisse le tout en repos jusqu'à ce que le jeune plant ait quatre feuilles, non compris les cotylédons. Pendant ce temps, j'ai préparé ma seconde couche, sur laquelle je repique mon plant; lorsqu'il a atteint l'âge que je viens d'indiquer, à la distance de 8 centimètres en tous sens, et en ayant soin de les abriter, pendant les premiers jours, contre la trop grande chaleur du soleil qui pourrait leur porter le plus grave préjudice. — Cette plante, on le sait, est originaire de l'Amérique méridionale; elle demande de fréquents arrosements en été. Traitée comme je viens de le décrire, elle donne des produits abondants et d'un bel aspect. »

(Journal *le Sud-Est,* novembre 1857.)

Pour la culture d'agrément, on sème en février et mars, sur couche et sous cloche et châssis; on repique ensuite chaque pied en pot séparé, qu'on replace sur couche modérément chaude; et qu'on devra, tant que les froids sont à craindre, tenir sous cloche. Au mois de mai on dépote et l'on met en place en bonne exposition au pied d'un mur, dans un sol doux et bien fumé. En été on donnera de temps à autre, vers le soir, quelques arrosements d'engrais liquide fortement coupés d'eau; les fruits en deviendront plus gros et seront mieux colorés. Les plantes que l'on veut conserver en pots doivent être fréquemment rempotées et cultivées dans un compost de terre franche douce, de terre de bruyère et de terreau, ou, mieux, de fumier bien consommé; car le terreau de couche a le défaut de contenir beaucoup de larves, de vers, etc., qui causent tant de tort aux racines. — Quelques fumigations seront nécessaires pour écarter les pucerons. La

variété à fruits blancs, appelée *Melongena ovifera,* et connue sous le nom vulgaire de *plante aux OEufs* ou *Poule pondeuse,* se cultive de même; cette variété est considérée comme malsaine.

PENNISETUM THYPHOIDEUM (PERS.).

Une Graminée qui a fleuri cette année dans le jardin fleuriste à Charlottenhof, y a attiré l'attention de tout le monde, c'est le *Pennisetum thyphoïdeum* (*Pennisetum giganteum*, Ten., *Holcus spicatus,* L., *Penicillaria spicata,* W.). C'est une plante annuelle des Indes orientales, d'une dimension toute particulière. Repiqués au milieu de mai, dans une terre bien préparée et fertile, les jeunes pieds avaient acquis, au commencement d'octobre, la hauteur extraordinaire de 11 pieds et formaient, par le grand nombre des tiges florales, une touffe considérable. Les feuilles ont une grande ressemblance avec celles des *Sorghum,* elles ont plusieurs pieds de longueur et sont fortement velues à la partie supérieure de la tige ainsi que près des articulations. Les épis cylindriques, qui ont deux pieds de long, sont en partie noirs, en partie verts et présentent la particularité, peut-être unique dans la famille des Graminées, de se fendre jusqu'à la moitié.

Cette belle Graminée n'est pas encore très-répandue dans les jardins, mais comme plante ornementale, nous la recommandons à tous les amateurs. SCH.

MÉTHODE POUR RÉTABLIR LA FLÈCHE DE JEUNES PIEDS DE *Sequoia gigantea* (*Wellingtonia gigantea*).

En août 1856, j'ai bouturé un grand nombre de rameaux de cette magnifique Conifère et aussitôt qu'ils furent enracinés, je les plantai en pleine terre, dans un coffre et à l'air libre; mais comme ils végétaient vigoureusement, je m'aperçus bientôt que je les avais placés trop près les uns des autres. Je fus donc obligé de les enlever, pour les replanter plus convenablement, et ce, malgré les grandes chaleurs que nous eûmes au mois d'août. La terre dans laquelle je les plaçai était une simple terre de jardin mélangée avec de la terre d'alluvion.

Deux de ces plantes eurent leur jeune flèche brisée. Je ramenai alors verticalement un des rameaux latéraux supérieurs, que je fixai au moyen d'un tuteur et j'inclinai fortement les autres vers le sol de la même manière, afin d'obliger la sève à se porter surtout vers la branche

devenue terminale. Or, un mois après cette opération, personne n'aurait pu s'apercevoir que mes plantes opérées eussent, peu de temps auparavant, perdu leur flèche; et aujourd'hui (15 octobre 1856), ces boutures, ainsi *raccommodées*, ont atteint 40 centimètres de hauteur sur 50 centimètres de diamètre raméal, et tout le monde les prendrait pour des plantes de semis. Il m'est donc démontré que les boutures de *Sequoia gigantea* forment facilement leur flèche, dès qu'elles sont confiées à la pleine terre.

Je ne puis donc mieux faire que de conseiller à mes confrères la culture en grand de cette admirable Conifère, d'un avenir si important pour la décoration des parcs et jardins et surtout pour un reboisement général européen, par le semis et surtout par le bouturage.

(Extrait du *Journal de l'Académie d'Horticulture de Gand*, 7e et 8e livraison, année 1857, page 106.)

NOUVELLES ESPÈCES DE COURGES.

1. *Cucurbita Lageneria longissima.* — Cette espèce se distingue de toutes les autres par sa longueur considérable. Les fruits parfaits ont 4 pouces de diamètre et une longueur de 5 pieds, lorsque la plante est cultivée contre un espalier. Si, au contraire, les fruits sont gênés dans leur croissance, soit que la plante ait été forcée de ramper sur la terre, soit qu'on l'oblige à s'étendre sur une treille horizontale, ils prennent, dès lors, les formes les plus bizarres et les plus curieuses qu'on puisse voir.

2. *Cucurbita Lageneria brevis. Massue d'Hercule courte.* — Le fruit est plus court que le précédent, mais plus gros que les autres espèces connues.

3. *La Courge siphon.* — Fruit grêle, long de 4 pieds, dont le bout, renflé, a la forme d'une bouteille longue de trois quarts de pied.

4. *Courge à forme de bouteille, marbrée.* — Fruit en forme de bouteille à double renflement, d'un demi-pied de longueur, orné de belles taches marbrées.

5. *Pâte de Corse.* — Fruit long d'un pied et demi et d'un demi-pied de diamètre, gris clair taché de blanc, à forme de vase.

SCH.

LE CANTALOUP D'ALGER.

Un des derniers numéros du *Bulletin du Cercle pratique d'horticulture de la Seine-Inférieure* contient la note suivante qui nous a paru intéressante. Nous avons dégusté cet automne le *Cantaloup d'Alger;* il est excellent. La plante est facile à cultiver et très-productive.

Cette nouvelle variété de *Cantaloup* a été introduite, il y a quelques années, par M. Gontier, jardinier primeuriste à Montrouge, près Paris. Il dit la tenir d'une personne qui, ayant goûté de ce fruit en Algérie, l'a trouvé si bon qu'elle en a rapporté les graines; elles ont été partagées avec M. Gontier, qui les a mises au commerce. Le *Cantaloup d'Alger* est une des meilleures variétés connues, bien plus rustique que nos Prescott et bien plus productif. Je l'ai cultivé cette année assez en grand pour pouvoir en apprécier le mérite; huit pieds m'ont donné vingt-deux fruits pesant chacun de 3 à 4 kilogrammes.

La forme du fruit est sphérique, de 16 à 20 centimètres environ de diamètre, à côtes; peau vert-cendré, pointillée de vert foncé; court près du pédoncule, avant la naissance des côtes; gales souvent très-nombreuses, d'un vert noir; quelques-unes, plus rares, sont blanches et ont la forme de broderie; ombilic saillant, recouvert d'une gale grisâtre; écorce très-mince; chair rouge-orange, d'un goût très-relevé; eau abondante, très-sucrée, vineuse, très-agréable. Cet excellent fruit possède encore l'avantage de se conserver longtemps après qu'il est *frappé*.

Cette variété (1) n'entrera peut-être pas dans le commerce à cause de son petit volume; je ne la recommande pas moins aux amateurs pour ses grandes qualités; quatre petits melons exquis, où il n'y a presque rien à perdre, valent mieux pour un propriétaire, selon moi, qu'un gros, où il y a moitié à rejeter par l'épaisseur de son écorce.

DORIVAL,

Jardinier chez Mme veuve Écorcheville.

(*Journal des roses et des vergers*, 5e livraison, 1857, page 37.)

---

(1) On vend actuellement les graines de melon Cantaloup d'Alger à 60 centimes le paquet. M. Vilmorin le cite comme une variété d'un goût presque aussi fin que celui du Cantaloup Prescott, ayant sur lui l'avantage d'être plus rustique et plus productif.

PLANTES UTILES ET INTÉRESSANTES DE L'AUSTRALIE.

Pendant ma dernière excursion botanique, rapporte M. Charles Wilhelmi, jardinier du Jardin botanique de Melbourne, au rédacteur de *l'Argus,* à travers les Grampians, la chaîne Victoria et les Pyrénées, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de plusieurs plantes, qui non-seulement sont d'une grande utilité aux habitants de ces contrées, mais qui me semblent, en outre, être d'un intérêt général.

La *Kennedya prostrata,* appartenant au groupe des Légumineuses, est au nombre de celles qui, par sa croissance rampante particulière, attire d'abord l'attention du botaniste et qui ensuite, par ses belles fleurs rouges, qui ornent le tapis gazonneux de Melbourne et de la province entière, produisent la plus agréable impression sur tous ceux qui la voient. L'époque de sa floraison arrive dans les trois derniers mois de l'année : octobre, novembre et décembre.

Les charbonniers qui se sont établis dans la chaîne de Victoria s'en servent pour remplacer le thé de la Chine, et en effet, les feuilles de cette *Kennedya* donnent un thé d'un goût très-agréable. La manière de s'en servir est très-simple. On forme de la plante entière une pelote, que l'on jette ensuite dans un vase d'eau bouillante qu'on entretient en ébullition pendant quelques minutes, et le thé est fait. Une once et demie de cette herbe, fraîche ou desséchée, suffit pour faire un litre de thé.

Les feuilles de l'*Acacia myrtifolia* servent aux mêmes charbonniers et avec beaucoup de succès en guise de houblon.

Il nous a semblé qu'on se sert dans les divers districts de plantes différentes dans le même but. C'est ainsi que le *Dewiesia latifolia,* qui croît dans la même contrée que l'*Acacia myrtifolia* en grande abondance, est préféré à celui-ci dans certaines localités, tandis qu'ailleurs, c'est encore à l'*Acacia* qu'on accorde la préférence.

Depuis quelque temps, on a découvert que les différentes espèces de *Drosera,* qui fleurissent au printemps, sont mortelles pour les bêtes à laine qui en mangent.

Le *Gompholobium uncinatum,* découvert par le docteur Muller, produit le même effet délétère sur ces animaux.

Pendant mes voyages de 1851-1852, à Port-Lincoln, la partie occidentale de l'Australie méridionale, je me trouvais souvent dans la nécessité de m'associer aux naturels du pays ; et dans ces circonstances, j'étais à même de pouvoir faire des observations sur l'usage qu'ils faisaient de certaines productions du règne végétal. Les semences de toutes les espèces d'acacia, qu'ils appellent *Rundo,* sont recueillies et torréfiées dans les cendres où elles se gonflent au double de leur

volume. Le cas que les naturels font de ces fruits résulte du fait suivant. La tribu sauvage appelée Kukata, qu'on accuse de sorcellerie et qui est établie au nord-ouest, a tenté plus d'une fois de brûler les massifs de *Rundo* ou de les détruire d'une toute autre manière dans le but de nuire aux tribus ennemies qui se nourrissent de ses fruits. Les racines de *Scorzonera*, de *Laurencia* et de quelques autres plantes de la famille des Géraniacées se mangent aussi après avoir été rôties dans la cendre; elles ont alors un goût très-agréable.

Deux espèces de *Mesembryanthemum* qui croissent abondamment sur les collines sablonneuses le long de la côte, fournissent un plat de prédilection, pour la table des indigènes de l'Australie méridionale. On ajoute ces herbes à la chair des kanguroos, probablement parce qu'elles contiennent une matière saline.

Une autre plante qui est également d'une grande utilité aux indigènes, c'est le *Nitraria Billardieri*, qui recouvre partout les collines sablonneuses aux environs de Port-Lincoln. Le fruit de cette plante, brillamment coloré de rouge, ressemble pour la forme et la grosseur à une olive et renferme un jus d'une saveur délicieuse et très-rafraîchissante. Depuis décembre jusqu'en janvier les buissons sont si chargés de fruits que les habitants se couchent en dessous pour les cueillir à pleines mains; ce n'est que quand le buisson en est complétement dépouillé qu'ils se lèvent. Je me trouvai justement à cette époque dans ces districts, accompagné de cinq naturels qui portaient mes collections et mes couvertures; il faisait chaud et le soleil était brûlant. Tout à coup, ils jetèrent leur fardeau à terre, se mirent à courir de toute la vitesse de leurs jambes vers la colline la plus proche où je les vis disparaître dans les buissons. Ne comprenant rien à cette manière d'agir, je les suivis et les trouvai tous couchés sur le dos au-dessous des buissons dont ils cueillaient les fruits pour étancher leur soif. N'ayant rien de mieux à faire, il me fallut suivre leur exemple, et après nous être bien rafraîchis, nous continuâmes notre route.

La principale nourriture végétale chez les naturels de Murray, près du Swan-Hill, consiste dans la racine du *Typha Shuttleworthii*, connue partout sous le nom de *Gortong* ou de jonc commun. Il est dans l'habitude, chez ces naturels, de faire préparer tous les mets d'origine végétale par les femmes, tandis que la fourniture et la préparation des aliments du règne animal sont réservées aux hommes.

Voici le procédé d'après lequel on prépare cette racine: les femmes creusent en terre un trou profond, dans lequel elles allument ensuite un bon feu, assez fort pour qu'il puisse en échauffer les parois. Cela fait, on ôte le reste du feu et on introduit une portion de racines dans le trou, de façon qu'elles soient adaptées contre les parois; on recouvre le tout de terre qu'on y amoncelle en forme conique sur

laquelle on allume un grand feu. Au bout d'une bonne heure on retire les racines du trou et on les partage aux assistants. On ne les mange pas complétement; les fibres qui en restent, comme cela arrive d'ordinaire quand nous mangeons des asperges, sont recueillies avec soin et mises en réserve pour la confection des filets dans lesquels ils enferment leurs outils et leurs provisions. Ils joignent et entrelacent ces fibres en les roulant d'une manière particulière sur leurs genoux; elles ont toute l'apparence ainsi que la durée de notre lin ou chanvre filé. La racine préparée de cette manière est naturellement insipide, mais elle contient une grande quantité de fécule. L'écorce de la racine du *Santalum persicarium,* simple variété de l'arbre de Santal, se mange également rôtie dans la cendre chaude. Elle est dépourvue de saveur, mais on la dit très-nourrissante; le peuple l'appelle *quantong.*

Étant un jour sur les bords du Murray, occupé à recueillir des herbes pour mes collections, je me vis tout à coup entouré de sept ou huit naturels, qui étaient fort étonnés de la chose et ne comprenaient point dans quel but je recueillais des herbes aussi inutiles.

Le docteur Muller parle encore d'une remarquable plante à thé et en donne la notice suivante : Le *Backea utilis*, qui croît dans le district montueux d'Aberdeen, est appelé à rendre de bien grands services, en guise de thé, aux voyageurs qui parcourent ces déserts de désolation. Cette plante appartient à la famille des Myrtacées, ses feuilles sont imprégnées d'une huile essentielle aromatique, dont l'odeur, très-agréable, rappelle celle des Limones; ses qualités stimulantes sont propres à ranimer les forces assoupies.

Dans un autre rapport que M. Wilhelmi a adressé à son gouvernement, nous trouvons les notices suivantes, qui offrent tout autant d'intérêt :

M. Wilhelmi quitta Melbourne, le 8 décembre 1856, en compagnie du docteur Schenk; ils traversèrent aussi vite que possible les plaines qui s'étendent vers Geelong, et se dirigèrent de là vers Lake-Bullack, qui n'offre aucun intérêt; ils atteignirent, le 15 décembre, les montagnes pittoresques des districts Grampian et Victoria. Tout près du pied du mont Sturgeon les voyageurs établirent leur tente et firent de cet endroit leur quartier général pour quatorze jours. Ils gravirent le mont Sturgeon et le mont Abrupt, firent une excursion aux environs du mont Napiers et une ascension sur le mont Rouse. La végétation de cette dernière montagne est tout à fait identique à celle de son confrère volcanique le mont Gambier et de la colline de cendres volcaniques mont Warrencip, près Ballarat. Beaucoup de mes compatriotes, dit M. Wilhelmi, connaissent sans doute le tableau intéressant de cette montagne, tracé par notre compatriote Eugène de Guerart. Ils savent, dans ce cas, que l'ascension de la partie sud-est n'est point une tâche

facile à exécuter. Quoiqu'elle eût été plus facile du côté occidental, nous choisîmes néanmoins la route la plus difficile et, la boîte et les portefeuilles sur le dos, nous nous mîmes en route, recueillant à droite et à gauche ce qu'il y avait de plus curieux. Après avoir essuyé maintes piqûres des feuilles épineuses des *Hakea* et *Acacia,* nous atteignîmes vers midi le sommet (2,880 pieds). « Quel panorama magnifique nous eûmes de ce point! Devant nous, au bas de la montagne, le Wannoe serpentait à travers la large et belle vallée formée par les Grampians et la Serra Ranges; ses rives étaient bordées çà et là par des roseaux et toutes espèces d'arbrisseaux; plus loin s'étendaient à perte de vue des plaines immenses où l'on voyait quelques arbres auprès desquels on apercevait de temps à autre briller les flammes des feux de campement. Au-dessus de nos têtes planait l'aigle de l'Australie qui est d'une taille assez élevée ; autour de nous le monde végétal dans toute sa luxuriante splendeur. Plusieurs espèces de *Pultenœa* étaient en pleine floraison ainsi que les *Epacris : Dodonœa, cuneata* et *procumbens,* les *Leptospermum* chargés de belles et grandes fleurs blanches qui offraient leurs corolles remplies d'un suc mielleux à des myriades d'insectes. Un *Gnaphalium* élevait sa tête blanche et jaune auprès du *Correa œmula* et à la faveur de leur ombrage croissait le *Polypodium Billardieri ;* ailleurs on voyait des *Paryphanta Mitchelliana* formant de petits buissons couverts aussi de plusieurs espèces de Lichens. Le petit et gentil *Stylidium soboliferum* formait des gazons verts entre les rochers, imitant ainsi les Saxifrages de nos Alpes, et croissant à l'ombre de plusieurs *Pleurandrea* garnis d'un feuillage vert foncé. Une petite *Utricularia* montrait ses jolies fleurs bleues sur le fond d'un tapis de mousses humectées par les eaux d'une cataracte qui, en hiver, précipite en trois étages ses masses d'eau d'une hauteur de 200 à 500 pieds; mais qui en ce moment était transformée en un faible filet d'eau.

A leur retour du mont Rouse, les voyageurs plièrent leur tente et la transportèrent à la station Robinson, située à 18 milles du mont Sturgeon. Ils montèrent ensuite la cime la plus élevée de la crête du Victoria, montagne très-difficile à gravir. Le *srub* était presque impénétrable; à la descente il ne fallut pas moins de trois heures pour faire le trajet de 2,000 pieds. Les voyageurs avaient les mains et les pieds saignants, les pantalons déchirés et le visage noir comme ceux des ramoneurs qui ont accompli leur besogne. C'était l'effet des troncs d'arbres carbonisés sur lesquels il fallait ramper, et comme la chaleur était insupportable, on s'essuyait de temps à autre le visage avec les mains noircies par le charbon. Il leur était souvent absolument impossible d'avancer sur la terre et ils s'estimaient heureux de rencontrer un arbre renversé, sur lequel ils pouvaient avancer vingt à trente pieds sans rencontrer d'obstacles. La végétation était vraiment tropicale

dans cette vallée : l'*Alsophila australis*, le *Dicksonia antarctica*, et les fougères en arbre y déployaient toute la vigueur de leur belle végétation.

Nous passons sous silence le reste du rapport, parce qu'il n'y est traité que de géologie et de zoologie. SCH.

(*Traduit de l'allemand.*)

UTILITÉ DES MÉSANGES DANS LES JARDINS.

Tout le monde connaît ces charmants et gracieux oiseaux, mais bien peu de personnes savent jusqu'à quel point ils peuvent être utiles dans les jardins. Voici ce qu'en dit M. Dubois, qui nous a permis d'en faire un extrait de son bel et important ouvrage sur les oiseaux de la Belgique (1) :

« Ces oiseaux cherchent, dans la mousse qui recouvre les arbres, les œufs des papillons, *Bombyx neustria, dispar, geometra hirtaria, brumaria*, etc., etc. ; ils détruisent en outre beaucoup de chenilles. Aussi ces oiseaux sont-ils très-utiles à l'homme sans lui être nuisibles en aucune manière. En hiver les mésanges mangent des graines dont elles se font des provisions en automne. Elles nichent dans les trous qui se trouvent dans les arbres où elles construisent un nid qui est fait très-simplement et dans lequel elles déposent dix à quinze œufs. Comme ces oiseaux font un immense bien aux vergers, on cherche, dans le cas où il n'y aurait point d'arbre creux, à y suppléer par une caisse faite dans le genre de celles des étourneaux, mais un peu plus petite, dont voici les dimensions : L'intérieur doit avoir 18 centimètres de long et 10 de large; au-dessus, vers le côté, doit se trouver un trou rond de 3 centimètres de diamètre, afin que les moineaux ne puissent pas y pénétrer. Le toit ou couvercle de la caisse doit être un peu incliné pour que la pluie n'y séjourne pas ; on entoure le tout d'écorces d'arbre moussues, afin que les oiseaux le prennent pour une proéminence de l'arbre même, et on l'attache au tronc d'un arbre fruitier. Une caisse contenant ainsi quelques mésanges suffit, surtout s'il y a des jeunes, qui sont très-voraces, pour amener la destruction de tous les insectes qui se trouvent dans un jardin ; ce qui serait presque impossible, sans ces oiseaux, malgré tous les soins que l'on pourrait prendre.

---

(1) *Planches coloriées des oiseaux de la Belgique et de leurs œufs*, par C. F. Dubois.



Cosmanthus grandiflorus Benth.

COSMANTHUS GRANDIFLORUS (Bentham).

Planche V.

Cette plante a probablement les plus grandes fleurs de toutes les espèces composant la famille des Hydrophyllacées. Quoique découverte par M. Douglas durant ses excursions en Californie avant 1834, il paraît qu'elle n'a été introduite que plus tard dans nos jardins par MM. Veitch, par l'intermédiaire de leur collecteur, M. William Lobb. Elle a fleuri pour la première fois dans les vastes terres de M. Borrer, à Henfield. M. Nuttall a découvert l'espèce à San-Diego, en Californie, et remarquant qu'elle possédait des caractères différents de ceux de l'*Eutoca* (*Cosmanthus*) *grandiflora*, il la décrivit sous le nom d'*Eutoca speciosa*. La Société d'Horticulture de Londres n'en a reçu qu'un unique spécimen de M. Douglas; mais sir W. Hooker en possède de beaux spécimens originaires de l'herbier de M. Nuttall et de M. William Lobb recueillis sur la montagne de San-Bernardino, dans la Californie du sud. Si les fleurs possédaient la riche couleur bleue de l'*Eutoca viscida*, ce serait en vérité un magnifique ornement pour nos plates-bandes.

Plante herbacée, rameuse, élancée, croissant librement, un peu retombante, haute de trois à cinq pieds dans sa contrée natale (W. Lobb), garnie de poils courts et simples, glanduleux et visqueux, lesquels, remarque M. Nuttall, quand on les frotte, dégagent une odeur pénétrante, résineuse et plutôt désagréable, et qui ne diffère guère de celle de la Rue. Branches cylindriques ascendantes. Feuilles larges, rugueuses, ovales, quelque peu cordées à la base, parfois à peu près rhomboïdales ou triangulaires, doublement dentées, quelquefois presque lobées, penninervées, à nervures très-proéminentes en dessous, portées sur de courts pétioles. Fleurs terminales sur les jeunes branches supérieures, lesquelles (les feuilles devenant graduellement plus étroites) forment une espèce de panicule florale foliacée à racèmes scorpioïdes. Pédicelles très-courts, droits, de manière que le calice est couché sur le rachis. Calice à cinq divisions profondes, linéaires, dressées, à peu près aussi longues que le tube de la corolle. Corolle très-large, d'environ deux pouces de diamètre, campanulée en roue, pourpre, très-pâle à l'extérieur, d'un pourpre plus foncé et marquée de lignes rayonnantes falciformes à l'intérieur; lobes subarrondis, très-obtus; tube blanc. Étamines cinq très-saillantes hors de la corolle. Anthères oblongues à filaments subulés, poilus à la base. Ovaire conique, partiellement velu; style court, trifide.

SONERILA SPECIOSA (Zenker).

Planche VI.

Nous renvoyons nos lecteurs, pour la description de cette belle mélastome, à la livraison de février, page 28.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

—

SERRE CHAUDE.

Variétés Hybrides de Tydæa, figurées dans l'*Illustration horticole*, pl. 160.

Aucune famille ne se prête mieux à l'hybridation que celle des Gesnériacées ; aussi en a-t-on obtenu dans ces derniers temps des résultats véritablement admirables, et qu'il serait trop long d'énumérer. L'établissement Verschaffelt a largement contribué par ses gains à cette ornementation hybride, et surtout par ses délicieuses Gloxinies à fleurs dressées. Il vient aujourd'hui d'apporter aux amateurs un nouveau et brillant contingent, par la mise dans le commerce de quatre *Tydæa* obtenus dans ses serres, de semis de graines récoltées sur des plantes hybridées, et dont la mère est la belle *Tydæa amabilis*, Planch. et Lind. Quant aux pères, ce sont évidemment d'autres *Tydæa*, des *Nægelia*, etc., etc., le beau *Nægelia zebrina* (*Gesneria zebrina*) à leur tête.

M. A. Verschaffelt les a dédiés aux augustes enfants de S. M. le roi des Belges, tous fervents amis de l'horticulture, et dont le père est non-seulement un amateur distingué, mais un botaniste fort zélé pour les progrès de la science.

Ces quatre hybrides de *Tydæa* ont des fleurs de 35 à 40 millimètres de diamètre. Le n° 1, *Duc de Brabant,* a la corolle d'un beau rose vif, avec les trois lobes inférieurs du limbe lavés de jaune; le tout maculé de points roses plus foncés. Le n° 2, *Duchesse de Brabant,* a la corolle d'un rose vif, un peu plus foncé que le n° 1, à gorge lavée de jaune d'où partent des marbrures d'un rose plus prononcé s'étendant sur le limbe. Le n° 3, *Comte de Flandre,* à corolle d'un rose vif, a la



Sonerila speciosa Zenker.

gorge lavée de jaune inférieurement, à limbe maculé d'un rose plus foncé. Le nº 4, *Princesse Charlotte,* à corolle d'un rose plus tendre que les trois précédents, a la gorge blanchâtre d'où rayonnent des séries de points d'un rose foncé qui vont en s'agrandissant graduellement et dont plusieurs sont comme aréolés.

Nous regrettons de ne pouvoir donner une description qui fasse mieux ressortir la beauté de ces nouveaux hybrides, mais nous conseillons aux amateurs de les voir par eux-mêmes. Ils n'auront aucun doute alors sur le gracieux et brillant coloris de ces perles horticoles.

Begonia Prince Troubetzkoï, hybride figuré dans *l'Illustration horticole,* pl. 1858.

Nous ne pouvons passer sous silence l'apparition de ce superbe hybride de *Begonia,* dont voici la généalogie. Il est né du *Begonia Griffithii* (W. Hook.), *Botanical Magazine,* pl. 4984; *Begonia picta* (Hort.), fécondée par le *Begonia xanthina* (W. Hook.), *Botanical Magazine,* pl. 4683, variété *marmorata* (Hort.), et par le charmant *Begonia rubro-venia* (W. Hook.), *Botanical Magazine,* pl. 4689.

Une seule fleur a été fécondée par le pollen de ces espèces, et des graines fertiles qu'elle a données ont été obtenus trois hybrides : celle dont il s'agit, le *Begonia Madame Wagner,* dont nous parlerons très-prochainement, et le *Begonia miranda,* plus beau encore que les deux premiers.

Cette plante a l'ampleur et la forme foliaire de la première, et la riche panachure des deux autres, comme toutes trois elle est acaule, robuste; ses feuilles, très-amples, cordiformes, inéquilatérales, aiguës, sont en dessus d'un riche vert brillant, nuancé reflété de plus foncé, lavé de rouge et parsemé de quelques poils blancs; en dessous d'un vert plus pâle, relevé de rouge, cocciné au centre et le long des nervures principales; finement réticulées-nervées de même; elles sont en outre largement bordées sur les deux faces de rouge cocciné; les pétioles sont longs, velus et de cette dernière teinte, ainsi que les pédoncules, lesquels sont radicaux, nombreux, plus courts que les pétioles, et portant quatre à cinq fleurs au sommet. Les fleurs, assez grandes, tétrapétales, blanches et roses, sont d'un joli effet.

Elle a été gagnée dans un semis provenu des sources indiquées, en 1857, dans l'établissement de M. Verschaffelt, où elle sera mise dans le commerce dès ce printemps. Ce sera, sans conteste, un magnifique ornement pour l'horticulture.

Cattleya luteola (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5032. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Digynie.

Cette plante provient de la collection de MM. Rollison, des péninières de Toosing. Elle diffère de toutes celles du même genre, et notamment du beau *Cattleya citrina*, par la couleur, mais d'une manière peu marquante. Elle a fleuri chez MM. Rollison, en novembre 1857, et est connue pour être originaire du Brésil.

Cette plante a un rhizome annelé, rameux, à peu près aussi gros qu'une plume de canard, émettant à sa partie inférieure quelques fibres radicales grosses et charnues, et à sa partie supérieure des pseudo-bulbes lisses et elliptiques portant une feuille sortant des courtes ramifications du rhizome, qui, lorsqu'ils sont jeunes, sont enveloppés d'une écaille large, membraneuse, cannelée, en forme de gaîne; ces pseudo-bulbes se développent avec l'âge, deviennent oblongs, presque cylindriques et sillonnés. Feuilles elliptiques, d'environ trois pouces de long, d'un vert foncé, épaisses et succulentes, échancrées au sommet. De la base d'une feuille à l'extrémité du pseudo-bulbe s'élève le pédoncule ayant à peine deux pouces de long, entièrement enveloppé d'une gaîne membraneuse et comprimée, donnant passage par une fente latérale à quatre ou cinq fleurs et plus encore. Fleurs en panicule d'un jaune citron pâle, petites pour le genre. Sépales et pétales uniformes, longs d'un pouce et demi à deux pouces au plus, oblongs lancéolés obtus, un peu ondulés, tout à fait étalés. Labelle presque aussi long que les segments du périanthe, trilobé, velouté à l'intérieur, à bords allongés courbés, se joignant au-dessus de la colonne et formant une espèce de tube; le lobe terminal large, presque orbiculaire, crispé, cilié-denté. Colonne beaucoup plus courte que le labelle et cachée dans celui-ci, semi-cylindrique avec une aile ou dent courte à chaque bord supérieur. Anthères enfoncées dans le gynostème. Masses polliniques comme dans le genre, chaque paire munie d'un court caudicule.

Pilumna fragrans (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5035. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

Les jardins royaux de Kew sont redevables de cette charmante et délicieuse plante parfumée à lady Dorothée Nevill, dont le bon goût et l'amour de l'horticulture ont fait de son parc de Dangstein l'un des plus beaux jardins particuliers d'Angleterre. Cette plante passe pour être originaire de Popayan et pour avoir été découverte par Hartweg, bien que quelques-uns la considèrent (comme le docteur Lindley le supposait erronément au sujet du *Pilumna laxa*) comme ayant été

acquise à l'une des ventes de plantes de Guatemala, de M. Skinner's. Elle a porté dans quelques jardins le nom de *Trichopilia albida* Wendl., et une telle plante est en effet figurée, dans des proportions réduites, par M. Rigel, dans son *Gartenflora*. La plante dont il est question est sans aucun doute le *Pilumna fragrans*. La seule autre espèce du genre connue est le *Pilumna laxa* Lindl., *Bot. reg.*, 1846, t. 57, qui a des fleurs beaucoup plus étroites, différemment colorées, manquant de la tache orange dans le labelle et ayant des pseudo-bulbes très-différemment formés. La plante a fleuri parfaitement en décembre 1857.

Le *Pilumna fragrans* a des pseudo-bulbes oblongs de quatre à six pouces de long, demi-cylindriques, légèrement comprimés, lisses, monophylles, recouverts à la base de trois ou quatre écailles membraneuses, légèrement striées. Feuilles oblongues-lancéolées, de six à huit pouces de long, aiguës, lisses sans veines, charnues et opaques. Pédoncule pendant, sortant de la base du pseudo-bulbe, d'environ un pied de long. Fleurs grandes, belles, à quatre ou plus sur un racème muni de bractées. Bractées ovales-oblongues, aiguës, se flétrissant. Pédicelles de deux pouces de long passant graduellement à l'état d'une gaîne renfermant l'ovaire. Pétales et sépales à peu près uniformes, longs de deux pouces et demi à trois pouces, très-étalés, linéaires-lancéolés, légèrement tordus. Labelle très-grand, à onglet soudé à la colonne et ensuite involuté de manière à l'enclore; à partir de là le limbe se déploie soudainement avec ampleur; il est presque orbiculaire, subtrilobé, d'un blanc pur avec une tache orange à sa base. Colonne cylindrique, formée en gaîne. Gynostème à deux oreilles arrondies, entières sur la partie antérieure et trilobé frangé à la partie postérieure. Loges de l'anthère operculiformes. Deux masses polliniques sur un caudicule linéaire glanduleux.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Gaulteria discolor (Nuttall), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5032. — Famille des Vacciniées. — Decandrie Monogynie.

Très-élégante petite espèce découverte dans les régions tempérées du Bhotan Hymalaya par M. Booth, et cultivée par l'infatigable M. Nuttall de Nutgrov, près de Rainhill, dans le Lancashire. Son plus proche allié est le *Gaulteria fragrantissima*, dont la beauté argentine des feuilles le distingue au premier abord, de même que toutes ses congénères.

Arbuste petit, presque glabre. Branches pour ainsi dire grêles, anguleuses. Feuilles d'environ un pouce de long, brièvement pétiolées, obovales-lancéolées, à dents fortes et distantes, mais non profondes, acuminées, atténuées à la base, d'un vert foncé à la partie supérieure

et d'un blanc argenté en dessous; nervures en petit nombre naissant des environs de la base de la nervure médiane et presque parallèles aux bords du limbe. Racèmes axillaires peu fleuris, plus courts que les feuilles. Fleurs petites, agglomérées, courtement pédicellées, d'environ un pouce de long; calice, bractéoles et pédicelles blancs. Corolle blanche, urcéolée à cinq lobes d'un rose brillant, poilue à la gorge et à la base des lobes. Anthères à lobes mucronés au sommet, à filaments ciliés par des poils résistants. Ovaire velu.

Clarkia pulchella, var. MARGINATA (PURSH), figuré dans l'*Illustration horticole,* pl. 159.

Cette plante, type du genre, dont elle est aussi la plus remarquable, fut originairement découverte dans le nord-ouest de l'Amérique par Lewis et Clark; retrouvée plus tard dans le nord de la Californie, le long des fleuves Kooskoosky et Clark par M. Douglas, à qui l'on en doit l'introduction en Europe, en 1827. Depuis, elle orne pendant tout l'été les parterres à l'air libre, pendant la belle saison, de ses grandes et nombreuses fleurs si curieusement découpées et d'un rose éclatant.

La plante dont nous traitons spécialement ici en est une simple variété, mais qui l'emporte en beauté sur le type, par l'ample bande d'un blanc de neige, laquelle borde les sinuosités trifides de ses pétales. Cultivée côte à côte avec celui-ci, et sa variété depuis longtemps déjà connue à fleurs entièrement blanches, elle leur opposera un contraste charmant et d'un grand effet ornemental. Elle a été trouvée dans un semis; et ce sont MM. Carter et Comp., marchands grainiers à Londres, qui, en ayant la propriété, ont cédé la moitié des graines obtenues à M. Haage, horticulteur à Erfurt, de qui l'établissement Verschaffelt, à son tour, en a acquis une bonne partie.

Toutes trois constituent une petite plante herbacée, annuelle ou bisannuelle, entièrement tomenteuse pubérule; très-touffue, haute de 36 à 40 centimètres et plus. Les rameaux en sont ascendants, flexueux; les feuilles linéaires lancéolées, très-entières aux bords, subacuminées, d'un vert glaucescent. Les fleurs ne mesurent pas moins de 4 à 5 centimètres et plus; elles sont, comme nous venons de le dire, ou d'un rose vif, relevé de cocciné au centre des pétales, ou entièrement blanches, ou, seulement, comme celles de la nouvelle venue, largement bordées de blanc.

Comme l'espèce est parfaitement connue et bien répandue dans les jardins, il devient inutile d'en donner une plus longue description, et nous nous contenterons d'en recommander vivement la culture aux amateurs qui ne les posséderaient pas, surtout de celle du nouveau et brillant gain dont nous venons de les entretenir.

La culture de ces plantes est celle des plantes annuelles. Les amateurs pourront se procurer les graines de l'espèce et des variétés ci-dessus citées chez les principaux marchands grainiers.

Colletia cruciata (Hooker), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5033. — Famille de Rhamnées. — Pentandrie Monogynie.

Cette plante, l'une des plus singulières parmi les sujets curieux de la riche collection de l'Amérique du Sud, du docteur Gillies, fut recueillie pendant une reconnaissance rapide qu'il fit sur les côtes du Banda oriental, près de Maldonado. On peut la considérer comme un arbrisseau dont la tige et les branches sont formées d'une masse d'épines opposées, à angles aigus et décurrents, spacieux et latéralement resserrés, de la même couleur, vert foncé, que la portion centrale qui les unit, et également ligneuses ; leurs sommets sont d'une couleur plus sombre, quelquefois bruns et très-piquants. Si un fascicule de fleurs apparaît sur quelque point, excepté celui de la base de l'épine, c'est, ou bien à l'extrémité, ou bien au-dessous de quelque petite enflure, et c'est alors l'indication d'une nouvelle épine qui est près de paraître. Les feuilles sont si rares, que sur les spécimens séchés on n'a pu en trouver qu'une seule, et cela sur l'une des plus jeunes branches. La forme et la structure des fleurs sont très-semblables à celle du *Colletia ferox*. Ayant ainsi publié, il y a vingt-huit ans, dit sir W. Hooker, mes vues sur la structure générale de cette plante remarquable, d'après des spécimens originaires et n'ayant fait allusion à aucune affinité spécifique avec le *Colletia spinosa* (aussi décrit dans le même mémoire), il n'était guère à espérer que je concourrais à l'étrange transformation représentée au docteur Lindley comme étant arrivée au parc de Bicton, à Sidmouth, par l'intelligent jardinier de lady Rolle, M. James Barnes, à savoir, l'obtention du *Colletia cruciata* d'une racine de *Colletia spinosa*. Qu'on se souvienne que « lorsque sir Philippe Egerton vit d'abord cette plante aux jardins de Bicton, et prit sur elle des informations à M. Barnes, ce dernier en avait tout à fait oublié l'origine. Ce fait lui fut remis en mémoire par le chef de l'*arboretum*, et il se souvint que c'était une jeune plante provenant du *Colletia spinosa*. » Ce n'est nullement jeter du discrédit sur M. Barnes que de conclure que la dernière opinion soit erronée, et que c'est une plante qui, par une voie quelconque, fut directement reçue des côtes orientales (et non des côtes occidentales) de l'Amérique méridionale, où je crois que le *Colletia spinosa* ne se rencontre jamais. Il faudrait des expériences de la nature la plus péremptoire et la plus satisfaisante, pour montrer que notre plante (*Colletia cruciata*) et le *Colletia spinosa* (fidèlement représenté par le docteur Lindley dans le *Journal de la*

Société d'Horticulture, vol. V, p. 50, *woodcud*) furent une seule et même espèce. Nous les cultivons l'une et l'autre à Kew : l'une, l'espèce du Chili, *Colletia spinosa,* est parfaitement rustique et fleurit en plein air, tandis que celle dont nous nous occupons ici ne réussit qu'à l'abri d'une muraille et ne fleurit jamais. Dans le Devonshire, c'est différent. Nous avons reçu les plus beaux spécimens élevés par M. Veitch dans le Devonshire. Les fleurs, à la première vue, ressemblent à celles de quelque plante éricacée et ont un aspect céreux.

Arbuste de 3 à 4 pieds de haut très-rameux, à rameaux se terminant en épines larges, ovales-triangulaires, comprimées latéralement, opposées, et se croisant à angle droit, vertes, ligneuses, très-piquantes et décurrentes à la base. Çà et là on voit, surtout sur les plus jeunes branches, ou sur les petites épines terminales, une couple de petites feuilles opposées, elliptiques et dentées, mais elles ne tardent pas à tomber. De la base des épines, les fleurs apparaissent sur de courts pédoncules, solitaires ou fasciculés au nombre de deux à quatre sur le même point, retombantes, d'un blanc jaunâtre, colorées de vert à la base, où il y a une petite différence dans la texture, différence qui se termine où le curieux anneau est situé et qui est caractéristique du genre *Colletia*. Cet anneau, situé dans la corolle à la base du périanthe, est charnu et involuté; limbes à cinq divisions ovales étroites, crochues au sommet. Ovaire petit, à demi-soudé avec la base du périanthe, à trois cellules, contenant chacune un ovule. Style cylindrique aussi long que le tube du périanthe.

CULTURE MARAICHÈRE.

Si, parmi les vieilles méthodes de culture maraîchère, il s'en trouvait d'évidemment absurdes, comme celle, par exemple, qui consistait à tremper les graines de melon dans du vin sucré ou dans les meilleurs vins d'Espagne, afin de donner aux produits un goût sucré et vineux particulier, il y en avait, en retour, de fort sensées qui ont disparu avec le temps et qu'il serait peut-être bon de faire revivre. Permettez-moi donc de dire un mot de ces pratiques oubliées ou trop dédaignées de nos jours. En premier lieu, vous saurez que du temps de Roger Chabrol et de l'auteur du *Jardinier solitaire,* deux habiles maîtres que l'on consulte encore très-souvent et que l'on ne cite guère, il était d'usage, en septembre, de rouler un tonneau vide sur les

fanes de carottes, de panais, de betteraves, ou de les fouler aux pieds tout brutalement, dans le but de maintenir la séve sur les racines et de les développer par conséquent. Ce procédé n'est plus en usage de nos jours, si ce n'est à l'endroit des oignons de la grande culture, sur lesquels on roule encore des futailles vides pour en coucher les feuilles. Pour mon compte, je me propose bien, cette année même, d'appliquer le mode de couchage aux fanes de panais et à celles de mes carottes qui ne sortent point de terre, telles que la carotte de Hollande, d'Achicourt et d'Altringham. Puis, je vous dirai le résultat de mes essais comparatifs sur ce point.

Nos anciens jardiniers avaient une manière de hâter l'étiolement des premières endives, manière que nous ne connaissons plus et qui consistait à recouvrir les plantes de fumier long aussitôt après les avoir liées. Ainsi traité, le légume blanchissait avant de s'emporter en tiges. Sous le climat de la France, je m'explique très-bien la réussite de ce procédé, mais je ne l'admettrais qu'avec hésitation sous le climat de la Belgique, où les pluies assez fréquentes pourraient déterminer la pourriture des endives et faire manquer le but fréquemment.

Au temps passé, il était de règle encore de lier les choux-fleurs commençant à pommer, et de pincer, en septembre, l'extrémité des feuilles de céleri, dont on blanchissait les pétioles. Aujourd'hui, quelques rares cultivateurs seulement ont conservé l'usage de lier les choux-fleurs; le plus grand nombre ne prennent plus cette peine, et se bornent à opérer un demi-cassement des feuilles que l'on rabat sur les pommes au fur et à mesure de leur développement. Cette méthode me paraît bonne, et j'en use, mais ce n'est point une raison, ce me semble, pour abandonner la première. L'une et l'autre devraient être appliquées simultanément. Par le cassement des feuilles voisines de la pomme, nous refoulons une certaine quantité de séve qui profite au légume, et du même coup, nous soustrayons ce légume à l'influence de la lumière solaire qui le jaunirait et le durcirait; mais nous nous trouverions bien aussi de relever les feuilles principales et de les gêner tant soit peu à l'aide d'une ligature qui ne nous empêcherait point d'introduire la main au cœur de la plante et de pratiquer le cassement intérieur. En gênant de la sorte le chou, on ralentirait la marche de la séve au profit du développement des pommes. Quant au pincement de l'extrémité des feuilles du céleri à blanchir, je n'en comprends pas l'utilité au mois de septembre, alors que la végétation est très-avancée; mais ce pincement pourrait avoir une importance appréciable, si on le pratiquait en même temps que les premiers buttages, dans le but de donner plus de volume aux côtes.

Nous ne faisons pas grand cas à cette heure des fanes sèches de nos

pois ; nous les donnons aux bêtes ou les répandons sous elles à titre de litière. Il n'en a pas toujours été ainsi ; les cultivateurs du siècle dernier s'en servaient pour recouvrir les pêchers, abricotiers et pruniers, après la taille, afin de préserver les fleurs des gelées tardives, et ne les enlevaient que lorsque les jeunes fruits avaient atteint la grosseur du petit doigt. Roger Chabrol dit beaucoup de bien de ce procédé. Il n'est pas aussi parfait que l'abri par les paillassons ou les toiles, mais il est plus économique, et les personnes qui ne se livrent pas à une culture d'amateurs, feraient bien de ne pas dédaigner par trop les pailles de pois.

Puisque j'empiète sur le domaine de l'arboriculture qui, après tout, n'est pas indifférente au maraîcher qui a des murs à garnir, un pas de plus n'aggravera guère mes torts, et ce pas, je le risque, pour vous parler de la destruction des pucerons, en premier lieu, et, en second lieu, d'un moyen indiqué pour garantir les fruits de la voracité des moineaux. Si les procédés signalés étaient de nature à rendre des services aux cultivateurs d'arbres, ils en rendraient évidemment aussi aux cultivateurs de légumes. Pour se défaire des pucerons, nos prédécesseurs prenaient de la tannée fraîche, la mettaient dans un baquet avec de l'eau, la laissaient fermenter pendant quelques jours au soleil, en délayaient ensuite un peu dans une terrine, et en enduisaient les branches d'arbres attaquées par les pucerons qui, assure-t-on, ne tardaient pas à périr étouffés. S'il en était ainsi, nous pourrions user de la recette dans nos cultures de fèves, de quinoa et même de choux, puisque les pucerons noirs ne font pas de quartier au premier et au second de ces légumes, et que les pucerons d'un blanc verdâtre ne ménagent pas non plus les feuilles de choux en temps de sécheresse prolongée, ainsi que l'on a pu s'en convaincre l'année dernière.

En ce qui concerne le procédé mis en usage pour éloigner les petits oiseaux des fruits mûrs, il consistait tout simplement à prendre trois brins de laine rouge et à entourer les branches à la base, au milieu et à l'extrémité supérieure. Si la laine rouge a réellement l'efficacité que l'on atteste, on en tirerait un excellent parti pour sauvegarder les semenceaux de certains légumes des ravages de ces mêmes petits oiseaux, et nous ne serions plus dans la nécessité de faire faction à côté de nos graines de choux et de navets, par exemple.

Je voudrais bien, à présent, vous entretenir des travaux à exécuter dans le potager, et vous annoncer des nouveautés légumières par douzaines ; mais il n'y faut point songer, ici du moins. La neige couvre la terre et le vent souffle du nord. Quant aux nouveautés légumières, elles sont bien rares et ne semblent guère remarquables. Tout à l'heure, je vous raconterai ce que j'en sais. Pour le moment, je me frotte les mains d'aise, car j'aime assez que les saisons se fassent en

leur temps, et que l'hiver ne soit pas mangé par le loup, comme disent les gens de nos campagnes. La sève commençait à bouger ; nos pépinières de légumes d'automne, celles de choux principalement, commençaient à pâlir et à pourrir ; le manteau de neige arrêtera le mal, espérons-le.

On nous signale plusieurs variétés de pois. Comme toujours, elles nous viennent de l'Angleterre, le pays des intrépides chercheurs de nouveautés. J'en ai quelques-unes sous la main, mais vous me permettrez d'en faire l'essai d'abord avant de le conseiller aux autres. On ne juge pas du mérite d'un pois sur le grain sec.

Le mois dernier, j'ai vu chez un tanneur de Vilvorde une courge vraiment remarquable. Son volume n'a rien d'extraordinaire, mais sa forme s'écarte de la forme de toutes les espèces et variétés que nous connaissons. Elle rappelle la couleur, les côtes et la broderie du melon, et se termine par des renflements à la manière du giraumon turban. La chair en est ferme, cassante et safranée. Je ne vous parlerai point de sa qualité, ce sera pour l'année prochaine, si les graines, dont on nous a fait gracieusement cadeau, sont de nature à reproduire fidèlement le type sous le climat de Saint-Hubert. La courge que nous avons vue à Vilvorde provenait d'une graine égarée dans la laine d'une peau de mouton expédiée de Buénos-Ayres à Anvers. Ceci nous rappelle la découverte d'une superbe variété de froment trouvée ces années dernières à Florenville dans la paille d'un emballage fait en Orient, et multipliée avec succès par un amateur soigneux.

Je vous ai, l'année passée, entretenu longuement des avantages de l'échaudage des semences ; peu importe, j'y reviens en passant, parce que les bonnes choses ont besoin d'être recommandées plusieurs fois de suite. Ce procédé anglais, que nous devons, je crois, à Knight, et dont Lindley a parlé dans les meilleurs termes, fera son chemin, n'en doutez pas. On ne s'en tiendra point à l'échaudage des graines coriaces et des graines équivoques ; on généralisera l'opération, en vue des primeurs. Voici déjà M. Loumaye, notre habile confrère, qui ne plante plus de pois sans qu'ils aient été d'abord arrosés avec de l'eau bouillante et laissés dans cette eau pendant vingt-quatre heures. Il s'en trouve bien et conseille le procédé, comme je l'ai conseillé, à diverses reprises, pour la tétragonie, le crambé, les épinards, etc.

Vous verrez que le mouillage à l'eau tiède ou bouillante, selon que l'on aura affaire à des graines délicates ou à des graines dures, finira par passer dans les usages horticoles pour tous les semis de printemps qui sont bien certainement des semis contre nature. Toute graine venant de loin ou n'ayant pas été mise en terre à l'époque de sa maturité, perd nécessairement une partie de sa force germinative, et il convient de la rétablir ou de la réveiller par des moyens énergiques.

En matière de jardinage, il est bon sans doute de se mettre en quête de nouvelles méthodes et de nouveaux produits, mais il faudrait qu'en même temps l'on s'occupât de vulgariser, d'étendre dans les campagnes les pratiques suivies d'ancienne date dans les villes. Ce ne serait pas seulement un bienfait en ce sens que l'on enrichirait des milliers de potagers, que l'on substituerait des espèces délicates à des espèces grossières, mais ce serait un excellent moyen de développer le goût de la bonne culture. On l'introduirait, pour ainsi dire, dans la ferme par le jardin. Pour en arriver là, nous avons besoin d'auxiliaires, et, dans le cas particulier, nos auxiliaires naturels sont les instituteurs, hommes de bon vouloir et d'initiative pour la plupart. Qu'on leur donne un coin de terre, une douzaine de leçons et des graines, et l'on aura un potager modèle dans chaque commune et un professeur de jardinage dans chaque école.

P. Joigneaux.

CULTURE DU CHOU MARIN.

Bien que ce journal se soit déjà occupé de la culture de ce végétal, nous n'hésitons pas à faire part à nos lecteurs des notions suivantes qui nous sont adressées par un de nos correspondants; elles sont basées sur une trentaine d'années de pratique.

Le Chou marin croît spontanément sur la plupart des rives marines occidentales de l'Angleterre, mais surtout sur les côtes sablonneuses des comtés de Sussex et du Hampshire, partie méridionale de l'île.

Les jets de ces plantes sont sujets à être couverts pendant l'hiver de plusieurs pouces de sable roulé par le vent, les jets continuant à pousser sous cette couverture, s'allongent et ne cherchent à faire tête qu'à leur sortie de terre; les habitants des côtes les découvrirent d'abord et les recherchent encore aujourd'hui.

Les vertus culinaires de cette plante étant prouvées, on conçoit que la culture s'en soit emparée, se contentant d'abord de suivre le mode de culture enseigné par le hasard, c'est-à-dire avec du sable, mais ensuite en employant des moyens plus factices et partant aussi plus satisfaisants pour hâter la précocité de ce légume d'hiver, d'autant plus agréable, qu'il vient à une saison morte, à laquelle tout légume frais est indubitablement bien venu, mais en général dispendieux.

La culture du Chou marin (*Crambe maritima*, L.), *Sea Kale* des Anglais, n'est pas coûteuse et se borne à la dépense de la main-d'œuvre, et la valeur locative du terrain qu'on lui consacre. Les semis s'effec-

tuent ordinairement au printemps, fin mars ou commencement d'avril, dans des tranchées bien ameublies, et tenues propres; il vaut mieux ne leur donner que 3 à 4 pieds de largeur, le binage devenant plus facile et n'obligeant pas à fouler le parc. — On y jette la graine clair-semé, la couvrant de 3 pouces de terre. — Il est pourtant préférable de semer aussitôt la récolte de graine faite; cette méthode a l'avantage, d'abord de procurer plus vite de jeunes plants, et ensuite de faire lever une plus grande quantité de plantes. — Chaque péricarpe ne contenant qu'une seule graine, dont beaucoup auront perdu leurs vertus germinatrices au printemps, il s'ensuit qu'il faut semer d'autant plus dru, que la graine est plus vieille, et avoir soin d'espacer un peu le plantis, s'il levait trop épais. Des semis en place m'ont fort bien réussi; seulement, comme il est prudent de mettre deux ou trois péricarpes dans chaque trou, afin de n'avoir point de vide, il suffit d'arracher aussitôt que possible les plantes surnuméraires.

De quelque manière qu'on ait envie de forcer les plantes, la plantation de l'est à l'ouest est préférable à toute autre, et pour bien faire elle doit incliner au soleil, c'est-à-dire être plus basse du côté sud que du côté nord; le parc sera ainsi tenu plus sec. Si l'on est obligé de planter dans toute autre direction, je dirais même du nord au sud, le plan incliné est d'autant plus nécessaire qu'il faut faciliter davantage et sur une plus longue étendue de terrain, l'écoulement des eaux. Je passe maintenant à la plantation et aux deux méthodes généralement adoptées pour la culture, soit avec des remblais, soit avec du fumier long.

La plantation est la même, on espace les plantes de 2 pieds, soit de 55 à 60 centimètres. On fait ainsi deux, trois et quatre routes ou alignements, éloignés d'une distance égale à l'espacement des plantes; il vaut mieux croiser les lignes que de planter carré. Si vous comptez forcer avec des surcharges de terre, voire comme on fait pour blanchir le céleri, il est nécessaire de remuer et rendre bien meuble pendant l'été un espace d'un pied sur 1 à 1 1/2 pied de profondeur, entre chaque ligne, en ayant soin d'en écarter tout corps dur qui pourrait préjudicier plus tard les jeunes jets. Dès la seconde année de la plantation on peut couvrir les plantes à commencer à la mi-novembre ou commencement de décembre, de toute la terre rendue meuble. Si l'on a dû planter dans un terrain fort, on aura remplacé la terre des tranchées avec un détritus bien consommé et aussi léger que possible. Les tranchées ouvertes sont remplies, en hiver, de feuilles ou de fumier; dès que les jets soulèvent la terre des ados, on la perce, on découvre pour les arracher jusqu'au collet.

Lorsque l'on force au fumier, je trouve préférable de n'avoir que deux alignements, l'accès aux plantes étant plus facile; celles-ci sont

couvertes avant les gelées, chacune d'un fourreau de bois d'un pied carré de largeur sur un pied et demi de hauteur, et fermé d'un couvercle mobile; les intervalles des caisses et leurs abords sont remplis, pour commencer, avec des feuilles, puis de fumier long. On en surcharge les caisses d'au moins un demi-pied; quand on veut faire la cueille on découvre le haut et on arrache au collet.

Au printemps, on fait rentrer la terre dans les tranchées, si on a travaillé par la première méthode; on enlève le fumier si on a employé la seconde; et avec une bèche bien acérée, on retranche les collets des plantes qui se projettent trop, et fût-ce même les autres, ceci les empêche de se mettre à fleurir et à grainer, et par conséquent de s'épuiser inutilement. Les collets coupés que l'on couche en terre feront de nouvelles racines, et peuvent servir à former de nouvelles plantes.

Pour récolter de la graine, il vaut mieux avoir un pied spécial abandonné à sa nature. — A défaut de graine, en dérodant une plante, et la découpant en tronçons qu'on couche en terre, on peut renouveler sa plantation en cas de besoin.

Il y a différentes manières de préparer le Chou marin pour la table, puisqu'on peut en retirer tous les avantages des cardons et des asperges; mais la façon favorite de M. Gibbs, le Chevet de Bath, était celle-ci :

Liez les jets en petits paquets, à la méthode des asperges, bouillissez-les pendant vingt minutes à pleine eau, dans laquelle vous aurez jeté un peu de sel, l'eau doit être bien bouillante, avant d'y plonger les jets. En les retirant, déposez-les sur un morceau de pain rôti, que vous aurez préalablement trempé dans la même eau bouillante. Préparés ainsi, vous pouvez les manger avec des œufs comme les asperges, ou bien vous y ajoutez une sauce blanche, composée de jus de viande de veau, allongé de crème de lait, de fleur de farine et d'un peu de beurre. — Une sauce blanche plus économique peut se faire sans gelée de viande, et avec du lait au lieu de crème.

Eeckeren, 2 février 1858. ÉMILIEN DE WAEL.

CULTURE DE L'ASPERGE.

Nous avons à constater un véritable progrès en horticulture, obtenu depuis trois années consécutives, avec un succès croissant, par M. Palmans, médecin vétérinaire du gouvernement à Lokeren (Flandre orientale). Cet habile horticulteur exploite environ 9 ares d'asperges qu'il cultive en pleine terre, sans l'emploi du fumier, et qui unissent à un goût exquis une précocité extraordinaire.

En 1856, il obtint ses premiers fruits vers la fin du mois de mars; en 1857, vers la fin de février, et cette année, malgré le temps généralement plus froid vers cette époque, c'est le 8 février qu'on a vu chez lui la récolte d'une centaine d'asperges grosses, longues et d'une blancheur admirable.

Ces beaux produits sont disputés par nos marchands de comestibles, et le producteur en obtient jusqu'à 25 centimes la tige, ce qui n'a rien qui puisse surprendre eu égard à leur précocité, bien plus extraordinaire encore en Belgique qu'elle ne le serait en France, eu égard à la différence de température.

Le système de culture suivi par M. Palmans est son secret, et l'on conçoit qu'il se refuse à lui donner de la publicité en raison des avantages pécuniaires qu'il en retire; mais il serait disposé à traiter avec les horticulteurs qui voudraient l'exploiter en pays étranger et notamment en France où il semble promettre d'immenses bénéfices.

POMOLOGIE.

POMOLOGIE PRATIQUE.

DES MOYENS A EMPLOYER POUR OBTENIR DES ARBRES PLUS SAINS, PLUS FORTS ET PLUS DURABLES.

Ce n'est point de la pénurie des arbres fruitiers, mais plutôt de leur trop grand nombre qu'on semble se plaindre dans quelques contrées. Et cependant, il y a encore des pays où la culture des arbres fruitiers est fort arriérée : et tandis que les forêts, disparaissant de plus en plus, laissent des terrains disponibles sans qu'on en profite pour cette culture, on voit dans des localités où les arbres fruitiers sont répandus, négliger les éminences que ces arbres préfèrent à toute autre situation.

Une opinion qui s'est fait jour depuis peu commence à occuper l'attention des pomologues; on prétend que les arbres fruitiers ne sont plus aussi sains, aussi forts, aussi vigoureux, ni d'aussi longue durée qu'autrefois.

Si cette opinion se propageait, elle pourrait avoir des suites funestes pour la culture des arbres fruitiers qui, négligés de plus en plus par le fait même de cette doctrine, verraient s'étendre le fléau, alors même que dans le principe il n'aurait été qu'imaginaire.

Il serait possible que cette opinion fût de la force de celle-ci, — aussi vieille que la terre, — et d'après laquelle les temps et les hommes

deviendraient moins bons de jour en jour. Si cela avait été vrai seulement pendant un ou deux siècles, notre planète aujourd'hui ne serait certes plus habitable, tandis que grâce à Dieu, pendant qu'elle devient chaque jour plus fertile et plus peuplée, les hommes à leur tour se civilisent et s'améliorent.

Nous voudrions que l'opinon relative au mauvais état des arbres fruitiers fût aussi mal fondée; mais il semble en être autrement. Il fut un temps, et l'on commençait seulement alors à planter les arbres, où les connaissances et la pratique étaient moins développées qu'aujourd'hui, où cependant les arbres croissaient aussi bien que possible. Un temps vint ensuite où l'on planta avec plus de soin et au lieu de se plaindre de la perte des arbres, on trouva qu'il n'y en avait pas assez pour compléter la décoration des paysages. Les anciens arbres étaient parvenus à une hauteur peu connue aujourd'hui (1) et pouvaient rivaliser avec de vieux chênes; le cœur se réjouissait et se livrait à cet espoir que les générations futures verraient à leur tour des produits de ces dimensions, mais on s'était trompé; les grands arbres sont morts ou abattus, et leurs descendants sont loin d'atteindre leurs formes gigantesques. On s'en plaint, et ces plaintes partent de ceux surtout qui donnent une grande attention à la culture des arbres forestiers, et qui, parvenus à un âge avancé, ont eu le temps de comparer. L'auteur de cet article a près de soixante ans, il est donc en position de juger de l'état des arbres fruitiers d'il y a 40 à 50 ans.

Il se souvient encore avec plaisir de ces arbres gigantesques qu'il a vus dans divers endroits, obtenus non pas au moyen de sauvageons, mais de greffes. Il a vu, dans certaines années, un seul arbre produire plusieurs charrettes de fruits. Les plus longues échelles de l'endroit étaient trop courtes pour atteindre au sommet de ces arbres. Les gens les plus âgés ne pouvaient désigner celui qui a planté tel ou tel arbre, tandis qu'ils ont vu décliner et même périr des arbres qui avaient été plantés de leur temps, ou dont ils avaient vu la jeunesse.

Il n'y a qu'un instant qu'un amateur d'arbres fruitiers nous raconta avec une certaine amertume qu'il venait de faire abattre le dernier vétéran, et qu'il avait profondément gémi à sa chute, parce qu'il n'y en avait aucun dans toute sa collection donnant l'espérance de devenir un jour aussi grand et aussi fort.

De même que la race des géants fabuleux du genre humain s'est éteinte depuis longtemps, de même les grands arbres s'en vont l'un

---

(1) Je me rappelle avoir vu dans la maison paternelle, — une ancienne abbaye de dames nobles convertie en hôpital, — trois ou quatre poiriers qui avaient les dimensions du chêne. Un médecin en chef, sous prétexte d'assainir la cour, les fit abattre.

après l'autre, et laissent après eux une descendance plus faible et plus caduque (1). Ce qui se présente ici naturellement, c'est la question de savoir quelle est la cause de la caducité des arbres fruitiers ? Faut-il la chercher dans la modification des conditions climatériques, ou bien nous-mêmes avons-nous diminué les soins que demande la culture des arbres fruitiers ?

Bien que la modification des conditions climatériques ne puisse être contestée, et bien qu'il soit juste de lui attribuer sa part d'influence, il est néanmoins dans notre intérêt de rechercher et d'employer les moyens pour élever des arbres capables de résister aux influences délétères de l'atmosphère. Il s'agit donc de trouver ces moyens, de les apprécier et de les mettre en usage.

Parmi les moyens qu'on vient de proposer dès à présent, et par lequel il faudrait commencer, c'est l'élève de jeunes sujets de pommes ou de poires sauvages, cueillis dans les bois, ou, si cela n'est pas possible, de former la tige de l'arbre du sauvageon, et de former la couronne de la greffe.

Cette méthode ne peut être mise en usage sans peine ni frais, comme tous ceux qui ont quelque expérience en ces choses ne l'ignorent pas. Il est déjà assez difficile d'élever le sauvageon à la hauteur de 6 à 7 pieds et d'entreprendre la greffe à cette hauteur ; la greffe d'ailleurs n'est pas aussi sûre, la couronne ne se forme pas aussi bien, et enfin, celle-ci demande plus de soins.

La première idée de ce moyen a été mise en avant, paraît-il, par suite de cette considération, que c'est précisément la tige qui est le plus souvent attaquée et qui souffre davantage, soit par la glace qui s'accumule autour du tronc, soit par le froid même qui se manifeste au-dessus du sol.

Il y a au reste d'autres motifs encore qui mitigent en faveur de la méthode de greffer sur haute tige de sauvageon.

Si l'on examine attentivement les arbres fruitiers, jeunes et vieux, dans les allées et sur les champs, on ne peut se défendre d'un mouve-

---

(1) Nous croyons que la diminution dans le rapport des arbres fruitiers et de leur vigueur doit être attribuée à l'épuisement du sol plutôt qu'à toute autre cause; car, de même que les forêts de sapins séculaires de la Scandinavie et du Hanovre dépérissent au bout d'un certain laps de temps pour céder la place à une autre essence, pourquoi en serait-il autrement des arbres fruitiers? D'ailleurs, les anciennes espèces de pommes et de poires, qui, sans nul doute, avaient été introduites en Europe des provinces orientales de la mer Noire, où elles étaient sauvages, et qui étaient plus vigoureuses, n'existent plus dans nos cultures; elles ont été remplacées par des variétés de nos jardins, meilleures sans doute, mais moins robustes et plus artificielles.

(*Le traducteur.*)

ment de tristesse en les voyant la plupart couverts de blessures ; ces blessures doivent nécessairement influer sur la santé de l'arbre et abréger la durée de son existence, surtout si la tige est formée par la greffe. Il y a des variétés dont la tige se gâte de bonne heure, et l'on s'en aperçoit déjà dans la pépinière aux tout jeunes arbres.

Dans cette catégorie appartiennent plusieurs Bergamotes, la plupart des Calvilles et d'autres originaires du midi de la France. On peut prévenir cet inconvénient en greffant sur haute tige de sauvageon.

Les lièvres, et sans doute aussi les lapins, rongent de préférence l'écorce des arbres greffés près du sol et dont par conséquent la tige n'est pas sauvage. C'est l'odorat qui semble guider ces rongeurs dans leur choix, car ils n'entament point les tiges sauvages.

Pour prouver combien peu les vues rationnelles sont encore répandues parmi les éleveurs d'arbres, nous citerons le fait suivant : On demandait à un pépiniériste de la campagne s'il connaissait toutes les sortes et s'il était assuré de l'identité des variétés qu'il cultivait ! « Tous les arbres de ma pépinière portent déjà et autant qu'il m'en faut pour ma provision, répondit-il. » Il n'était pas médiocrement satisfait de ce que ses arbres portassent déjà à leur jeune âge ; et le bonhomme ne se doutait pas que cette précocité seule suffisait pour condamner ses producteurs.

(Traduit de l'allemand du *Recueil mensuel de Pomologie*, III, 7 juillet).

Nous connaissons plusieurs jardins de châteaux et d'anciens couvents où les arbres fruitiers se trouvent dans un état pitoyable. On arrache les vieux et on en plante d'autres, et au bout de quelques années ils succombent aux mêmes causes délétères. C'est, comme nous l'avons dit déjà, à l'épuisement du sol qu'il faut l'attribuer. L'engraissement du terrain ne suffit pas ici pour remédier au mal, il faut de deux choses l'une, ou bien planter d'autres essences, c'est-à-dire des pruniers ou des cerisiers à la place des poiriers, ou des pommiers, ou recourir à un des remèdes proposés par Liebig, c'est-à-dire engraisser le sol avec un engrais minéral composé d'après l'analyse des cendres des pommiers ou des poiriers. Sans doute une tige de sauvageon est plus durable qu'une tige élevée du scion ; mais la première ne vivra pas plus longtemps si les éléments inorganiques dont elle a besoin manquent dans le terrain. La preuve de ce que nous avançons, c'est qu'on obtient encore de hauts et beaux arbres dans les terrains vierges, mais que tous dépérissent au contraire, dans les terrains plantés depuis longtemps d'arbres fruitiers.

SCH.

SYNONYMIE POMOLOGIQUE.

POIRE FONDANTE DE CHARNEUX.

M. Luche, chef des cultures fruitières de Travemunde, près Lubeck, et notre abonné aux *Annales de Pomologie* publiées par la Commission royale, nous communique l'article suivant qu'il a adressé à un journal français :

« La science pomologique ne fut jamais cultivée avec plus de chances de succès qu'elle ne l'est aujourd'hui.

» Dans chaque contrée nous voyons congrès établis, réunions, expositions de fruits, dirigés ou présidés par les hommes les plus éclairés, les plus compétents dans cette branche si utile du jardinage. Le désintéressement est bien certainement le moteur le plus direct de ce progrès. Pourquoi faut-il donc aujourd'hui reprendre la nomenclature pomologique d'une manière aussi sérieuse, aussi sévère même, et qu'il y ait tant à dire? Rien de plus simple, va-t-on me répondre! le commerce en est le motif très-innocent! Mais l'envie de gloire, de célébrité qu'on nomme aussi renommée, n'y a-t-elle pas ajouté sa part? En rendant justice aux auteurs célèbres, sincères et dévoués, il n'est pas moins vrai que les plus passionnés nous ont conduits à ce labyrinthe dans lequel nous trouvons la pomologie.

» Étant à même de fournir plusieurs exemples frappants de ce que je viens d'avancer, je ne puis m'abstenir de faire connaître ici ce que nos meilleurs poires ont subi de synonymies ; je me servirai de la *Fondante de Charneux* pour exemple. — Cette poire fut trouvée, par hasard, par M. Legipont, propriétaire à Charneux, près Liége, dans une haie, entre Verviers et Herve ; il y a environ soixante-dix ans, ce propriétaire en possédait encore le pied mère dans son jardin. Cette poire s'était répandue dans cette contrée, chez les particuliers, sous le nom de *Poire Legipont.* Plus tard, Diel ayant reçu cette variété du jardinier Hamèle, d'Aix-la-Chapelle, l'un d'eux lui donna le nom de *Fondante de Charneux;* cependant son premier nom serait encore en usage en Belgique, par les arboriculteurs expérimentés.

» C'est alors que cette variété fut multipliée, vendue, achetée et nommée de nouveau, etc.

» N'ayant d'autre intérêt que la vérité, dans les détails que je me propose de faire connaître, je fais suivre, avec fidélité, les noms sous lesquels nous cultivons cette excellente poire dans nos environs. Pour être bref et clair, je rangerai les noms ainsi qu'il suit :

1° *Fondante de Charneux,* reçue d'Allemagne (*Kostliche von Kharneu*), *Fondante des Charneuses,* reçue de Bordeaux, *Beurré des Charneuses,* reçue de Belgique (*voir* pour la synonymie, *Congrès pom. de Lyon; Cat. raisonné* de MM. J. et D.; *Cat. raisonné* de Vilvorde, de feu M. de B.). Ces trois noms ayant le plus de rapport au nom primitif, — ce qui annonce être des plus anciens, — formeraient alors la première génération; 2° viennent les noms : *Miel de Waterloo,* reçue d'Angleterre (*Congrès pom. de Lyon; Cat.* F. et D.; *Bon Jard.,* 1855); *Bézy des Vétérans* (Van Mons), reçue deux fois, de deux maisons différentes de Belgique, et *Belle Excellente,* reçue également de Belgique. Pour ceux-ci, n'ayant pu découvrir la date de leur apparition dans le commerce, je ne puis mieux faire que de les présumer du moyen âge! 3° enfin, les dernières nouveautés sont : *Duc de Brabant* (Van Mons), reçue de Belgique; *Désiré Van Mons,* également reçue de Belgique (*Congrès pom. de Lyon; Cat.* J. et D., *Bon Jard.,* 1857), et *Maria Stuart* (Van Mons), reçue d'un amateur pomologue distingué, qui, lui-même, l'aurait reçue du docteur Van Mons, dans un envoi de ses meilleurs fruits non nommés. Trouvant cette poire méritante, cet amateur l'aurait baptisée *Marie Stuart,* espérant découvrir plus tard le nom que lui donnerait son obtenteur; ce dernier nom n'est probablement pas répandu en France. Pour *Bézy des Vétérans,* qui serait une autre variété, dont les fruits mûriraient de novembre à décembre, ainsi que la *Belle Excellente,* qui mûrirait de septembre à octobre, ne trouvant aucun auteur qui les donne, comme synonymes de *Fondante de Charneux,* je n'hésite pas à dire qu'elles doivent être réunies aux huit exemplaires cités plus haut, et qu'elles ne font toutes qu'une seule variété, qui doit prendre le nom simple et généralement connu de *Fondante de Charneux.*

» Pour conclure, j'ajouterai que cette poire a été comprise par le jury de l'Exposition de Gotha, du 9 au 15 octobre dernier, dans les douze variétés les plus recommandables. Est-elle vraiment aussi parfaite? On pourrait, avec raison, lui reprocher sa mésalliance avec le coignassier; c'est un défaut, à la vérité, mais que l'on oublie en voyant sa prospérité constante sur sauvageon, qui, par une conduite entendue, nous livre des pyramides des plus gracieuses; la grosseur convenable ainsi que la délicatesse du fruit en font une variété qui sera toujours du goût de l'amateur. »

Note de la rédaction. — Nous admettons avec l'auteur de cet article que la science pomologique est en progrès et que le désintéressement des personnes dirigeant les congrès et les expositions de fruits, soit le principal moteur de ce progrès, mais nous ne pouvons admettre ce paradoxe, *que l'envie de gloire et de célébrité* ait poussé des auteurs *célèbres,*

sincères et *dévoués* à donner aux fruits qui leur étaient connus, des noms faux, et que *les plus passionnés nous aient ainsi entraînés dans le labyrinthe où nous nous trouvons*. Nous croyons que ces auteurs ont écrit de bonne foi et sans autre passion que celle de la science, et que loin de les dénigrer, nous devons plutôt les remercier de leurs travaux. Ils ont posé un premier jalon, c'est à leur successeur à continuer : cette tâche est plus facile que la leur.

L'historique de M. Luche en ce qui concerne la *Poire de Legipont* est exact, et nous admettons sa synonymie avec la poire *Fondante des Charneux* ou *des Charneuses* et aussi avec les poires *Miel de Waterloo* et *Belle Excellente*, qui sont venues de France en Belgique et ensuite à Travemunde. Nous admettons également comme synonymie le *Bézy des Vétérans* (Van Mons) tel qu'il est connu dans le commerce ; nous dirons seulement qu'il ne ressemble ni à la description de l'auteur ni à la figure que nous avons sous les yeux. Il nous paraît certain qu'il y a là erreur matérielle et que le VRAI *Bézy des Vétérans* se sera perdu comme tant d'autres fruits du même auteur. En ce qui concerne la poire *Duc de Brabant*, sa forme et son coloris sont tellement différents de la *Poire de Legipont*, que nous réservons notre jugement jusqu'à plus ample informé et après comparaison non-seulement des arbres, mais aussi des fruits ; en conséquence nous remettons notre décision à l'automne.

MISCELLANÉES.

EMPLOI DE LA FÉTUQUE DES BREBIS (*FESTUCA OVINA*, L.)

COMME PLANTE DE BORDURE.

On a longtemps désiré pour les allées des jardins une bordure élégante, peu coûteuse et vivace ; car bien que rien ne puisse convenir mieux à cet effet que le buis nain, encore ne réussit-il pas dans toutes les situations et est-il très-coûteux quand il en faut de grandes quantités. Aucune des plantes que nous nous souvenions d'avoir vu employer pour le remplacer n'est comparable comme aspect au buis formant bordure. Le statice est peut-être la meilleure entre toutes, et quand cette plante est dans sa plus tendre jeunesse, elle est très-belle autant que régulière ; mais bientôt elle s'étend, s'écarte de l'alignement, exige de fréquentes replantations, et, ce qui pis est, elle semble se dégoûter du sol et s'anéantir par morceaux. La Gentianelle croît dans les terrains

forts, mais ne réussit pas dans plusieurs autres; et, quoique belle quand elle est en fleurs, c'est difficilement, en aucun temps, une véritable plante de bordure. La *Saxifraga umbrosa* et d'autres plantes semblables occupent un rang plus bas encore dans cette classe de plantes d'ornement.

Il y a quelque temps, dit l'auteur de cet article, que parut dans le journal de la Société d'Horticulture une description de quelques petites espèces de graminées pour bordures, employées avec beaucoup de succès pour certains usages par M. Duncan. Elles se composaient de très-petites plantes de graminées, mais, ne pouvant être entretenues qu'au moyen d'élagages continuels, elles ne furent pas appliquées à un usage général. Il nous arriva cependant, en lisant le rapport de M. Duncan, de remarquer quelques-unes des plus belles graminées naines qui ne produisent ni stolons ni tiges rampantes, qui, quand elles sont semées et transplantées de manière à être parfaitement conformes à l'espèce, fourniraient une bordure élégante et uniforme qui croîtrait dans toute espèce de sol et de situation, ne réclamerait que très-peu d'attention, et seraient trouvées propres à toute espèce de bordure ordinaire. Nous en avons ici la preuve.

La plante choisie pour faire l'expérience était la graminée connue sous le nom de gazon ou herbe de brebis (*Festuca ovina*, L.); un morceau de terrain en fut semé, et les jeunes plantes, aisément distinctes des autres graminées par leur aspect, furent repiquées à deux ou trois pouces de distance; elles formèrent bientôt de très-élégantes lignes d'un gazon fin, d'une apparence plus gracieuse que les lignes du buis et également propres à la même destination. Le seul inconvénient que nous ayons découvert est que la couleur de ce gazon est plutôt sombre et triste; mais néanmoins c'est, après le buis, la meilleure espèce de bordure vivace que nous ayons vue; elle est beaucoup moins chère que celui-ci, et par cette seule raison elle est préférable pour plusieurs usages. La Fétuque des brebis forme une masse continue de feuilles sétacées, dont les centrales d'environ trois pouces de haut sont dressées, tandis que celles de côté retombent gracieusement, de manière que la bordure a de quatre à six pouces de largeur. A l'été suivant, les plantes montrent leurs tiges florales, lesquelles se dressent à environ un pied du sol. Ces plantes peuvent être transplantées en toute saison après qu'elles sont formées, et ceci est peut-être la seule précaution qui soit nécessaire dans les cas ordinaires. Ensuite elle pousse ses feuilles, mais sans beaucoup gagner en volume, et peut, ou bien rester ainsi, ou bien être tondue en automne pour renouveler les feuilles mortes et préserver les nouvelles.

Ce genre de gazon étant très-touffu dans son mode de croissance, la distance entre les plantes ne doit pas excéder trois pouces, afin qu'il

n'y ait pas d'intervalle entre les touffes, mais qu'elles puissent former des lignes uniformes et compactes. Il est d'ailleurs important de remarquer que, des nombreuses espèces de Fétuque il ne faut en planter qu'une seule, sinon la croissance ne serait pas égale. L'espèce ordinaire étant la plus petite et la plus courte en feuilles, c'est la meilleure pour cet usage, et il serait utile de recueillir soigneusement la graine de quelques plantes cultivées dans un bon terrain, afin d'assurer une parfaite régularité. Ordinairement une très-petite quantité de semence fournit des plantes pour une longueur considérable de bordure; de manière que très-peu de plantes mûres fourniraient dans beaucoup de cas une ample provision de rechange.

Dans celles des bordures de Fétuque qui ont maintenant deux ans, il n'y a pas d'apparence d'irrégularité ou de changement dans la croissance, et elles ne montrent, non plus, aucune tendance à croître démesurément. En effet, dans une plante aussi vigoureuse et d'une croissance aussi compacte, on ne devait s'attendre à l'un ni à l'autre de ces effets. Deux tontes, l'une en été pour renouveler les tiges, l'autre en automne pour enlever les feuilles mourantes, paraîtront suffisantes pour entretenir les lignes propres et saines. Les plantes, d'ordinaire, si elles devenaient éventuellement trop massives dans un bon sol de jardin, peuvent être tirées, divisées et replantées avec un succès parfait, ou elles peuvent être détruites, et les jeunes plantes provenant des semis être employées.

Il existe une espèce de Fétuque à feuilles glauques (*Festuca glauca*, L.), qui pourrait être employée efficacement dans quelques cas, mais probablement aucune autre espèce ne conviendra aussi bien à l'usage général que la Fétuque des brebis, à cause de sa croissance régulière et touffue, ainsi qu'en raison de sa forme compacte et de la finesse de ses feuilles courtes et gracieuses ; certainement on ne choisirait aucune des espèces qui ont une tendance à croître en rampant.

En faisant des bordures de ce gazon ou de quelque autre espèce similaire, il est, sans aucun doute, préférable de semer en planche, et de transplanter les jeunes pousses pour former la bordure, que de semer du même coup sur place; car, lorsqu'elles sont bien pourvues de racines, elles se transplantent avec facilité et peuvent ainsi être placées plus régulièrement, et, de plus, l'on a ainsi l'occasion de rejeter sans inconvénient les plantes défectueuses ou douteuses qui peuvent avoir surgi d'un mélange accidentel de graines.

Il y a une bonne raison d'espérer que ce gazon commun, traité comme nous venons de le dire, peut réellement former une bordure aussi durable que de belle apparence et à bon marché, convenable à tous les usages ordinaires, et qu'il suppléera ainsi à un besoin qui a longtemps existé. (*Gardener's Chronicle*, 16 janvier 1858.)

MOYEN POUR DÉTRUIRE LES KERMÈS SUR LES CACTUS.

Voici ce que dit à ce sujet un amateur anglais dans le *Gardener's Chronicle :* Les kermès semblent avoir donné plus d'embarras aux horticulteurs que tous les autres insectes. Quant à moi, grand amateur de plantes grasses, à part quelques cas exceptionnels, je n'en ai jamais été importuné, parce que j'ai pris le soin, chaque fois que j'ai voulu augmenter d'une nouvelle plante ma collection, de la nettoyer complétement avant de la mêler aux autres. Je n'y ai épargné ni temps, ni peine. Il y a un an, j'avais acheté quelques plantes à la vente de la Société d'Horticulture, parmi lesquelles il s'en trouva une que je tentai vainement de nettoyer, les aiguillons étaient tellement épais et serrés qu'il aurait été de toute impossibilité d'en détacher une bouture. Je passai toute une soirée en essais infructueux, et quelques semaines après, j'y consacrai une autre soirée, huit heures environ, puis je la mis dans la serre séparée des autres plantes. La température élevée de l'été semblait favoriser la propagation des kermès, car à la fin de septembre j'observai que la plante prenait une forme turbinée, ce qui m'indique son état maladif. En l'examinant de près, je découvris qu'elle était littéralement couverte de myriades de petits kermès. Je crois que le centre seul de la couronne en était exempt. En voyant le triste état dans lequel se trouvait cette plante, je songeai que le kermès n'étant pas un animal amphibie, il me serait facile sans doute de le détruire par immersion. Je pris donc un vase plein d'eau dans lequel je mis un peu de soude (de ménage) mélangée de savon noir de manière à en faire une bonne savonnée ; puis ayant soigneusement enlevé la terre des racines de la plante, je les enveloppai dans du papier de peur que la savonnée ne les touchât. Je mis alors la savonnée dans un pot de grès et j'y introduisis toute la plante, de telle sorte que les racines demeurassent en l'air, et la laissai, ainsi immergée, pendant près de deux heures. Ce temps écoulé, je retirai la plante, et l'ayant fortement seringuée avec de l'eau fraîche, je la remis en pot et la plaçai dans la serre aussi propre et en aussi bonne santé que jamais. J'aurais voulu tenter l'expérience sur un plus grand nombre de sujets, mais je n'en avais plus. Je donne donc cet exemple pour qu'il soit apprécié à sa juste valeur et comme avis aux jardiniers, afin qu'ils adoptent le système de noyer au lieu de seringuer purement et simplement. C'est, surtout, je le suppose, à l'action corrosive du savon sur l'épiderme des kermès, qu'il faut attribuer le succès de ce mode de destruction d'animaux qui font souvent le désespoir des horticulteurs.



Helleborus antiquorum.

HELLEBORUS ANTIQUORUM (A. Braun.)

Planche VII.

Tous les amateurs de plantes de pleine terre qui ont visité la dernière exposition de la Société royale de Flore, ont remarqué, nous n'en doutons pas, parmi les nombreux envois qui encombraient la salle, une belle collection d'Ellébores, appartenant à M. Bedinghaus, horticulteur à Nimy, près Mons (Belgique), et dans laquelle trônait en reine la magnifique espèce dont il est ici question. Notre honorable correspondant, à l'obligeance duquel nous en devons la communication, a reçu cette plante du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg; elle est originaire de l'Asie Mineure. La beauté de son coloris ainsi que la grandeur de sse fleurs en font une rivale des plus belles espèces connues en ce genre.

Plante haute d'environ 3 décim. Feuilles radicales palmées, à cinq lobes oblongs-lancéolés, fortement dentés en scie, très-coriaces, glabres, luisantes en dessus; feuilles caulinaires semi-amplexicaules, trilobées, à lobes latéraux parfois bifurqués, finement dentées en scie. Tige herbacée, d'un vert rougeâtre portant 2-3 fleurs penchées, à pédoncule chiffonné, muni de deux feuilles bractéales trifides finement dentées. Corolle grande, concave, formée par cinq sépales rhomboïdaux, pétaloïdes persistants, longs de 4 centimètres, larges de 3, verdâtres à la base, puis blanchâtres et marginés très-largement d'un rose purpurin réticulé. La face inférieure des sépales (lorsque les fleurs viennent d'éclore) est d'une teinte purpurine foncé, uniforme qui, diminuant graduellement, fait place à une teinte d'un blanc verdâtre devenant de plus en plus prononcée à mesure que la fleuraison s'avance. Pétales 14-16 tubuleux, nectarifères, d'un vert jaunâtre. Étamines, nombreuses. Styles, 5-6.

Nous n'avons pas besoin de recommander cette plante aux amateurs, car la reproduction fidèle que nous en donnons suffit pour juger de son mérite. Elle constitue une acquisition précieuse, tant pour nos jardins que pour les serres froides et orangeries qu'elle orne pendant l'hiver.

J. E. Bommer.

PRUNE JEFFERSON (1).

FRUIT RÉCOLTÉ SUR HAUT-VENT.

Planche VIII.

L'introduction en Belgique de cette variété américaine date de quelques années, et on la voit figurer sur les catalogues de nos principaux pépiniéristes dès 1848. Il est néanmoins probable que peu de personnes ont pu déjà la déguster, sa culture dans nos jardins étant encore trop récente.

Ce fruit, des plus estimés dans son pays natal, nous paraît mériter également en Belgique les éloges que lui donne l'auteur américain Downing, dans l'article qu'il lui a consacré. Voici un extrait de cet article :

« Il existe une prune très-demandée, belle, et des plus désirables » comme fruit de dessert : vous avez déjà sans doute trouvé le nom de » cette nouvelle variété. Quand elle est tout à fait mûre, elle égale en » saveur le *Green-Gage*, qui ne peut être surpassé sous ce rapport; » mais quand nous comparons la petitesse et l'apparence insignifiante » de ce dernier fruit, avec la beauté de la *Jefferson*, nous devons » admettre que celle-ci tient le premier rang; sa grosseur égale celle de » la Washington, mais son coloris est plus vif, plus splendide, et l'époque » de sa maturité est de dix à quinze jours plus avancée.

» Elle reste longtemps sur l'arbre, s'améliore graduellement en » saveur et n'est pas, comme beaucoup d'autres, sujette à être attaquée » des guêpes.

» Nous avons reçu la *Prune Jefferson*, il y a peu d'années, de feu » M. le juge Buel, par qui elle a été gagnée et nommée. L'arbre mère » existe encore dans ses jardins près d'Albany. Il est très-fertile, et » lorsqu'il est chargé de ses fruits, il présente le plus beau coup d'œil. »

Cette variété, transplantée sous le climat de la Belgique, nous paraît différer en quelques points des indications données par Downing; au lieu de précéder la Washington, elle lui succède, car nous n'avons pas encore vu la *Jefferson* mûrir avant le 15 septembre. Son volume est moindre que ne l'indique l'auteur américain, mais c'est réellement une excellente prune, très-sucrée et bien parfumée.

Le fruit est gros, ovale-arrondi, légèrement rétréci vers sa base. La

---

(1) Nous empruntons aux *Annales de Pomologie*, publiées par la commission royale de Belgique, la description des deux fruits que nous faisons figurer dans ce numéro.



Cerise belle audigeoise. _ Prune Jefferson.

peau, jaune d'or, plus ou moins ponctuée de pourpre violacé et maculée de pourpre rouge sur les joues, est couverte d'une légère fleur blanche et se détache de la chair. Le pédoncule, long d'un pouce, assez gros, brun, est placé dans une petite cavité arrondie. La couture est superficielle et sépare le fruit en deux parties égales. Le point pistillaire est petit, roux, placé à fleur du fruit. La chair, jaune d'abricot, se détache partiellement et parfois complètement du noyau; elle est succulente, remplie d'un jus sucré, abondant et de haute saveur. Le noyau est assez gros, ovale allongé pointu.

L'arbre est de vigueur moyenne; son bois est rouge brun violacé, lisse.

Ses rameaux sont droits, grêles, un peu cotonneux.

Les feuilles sont ovales-lancéolées, planes, longues de 8 à 10 centimètres, sur 6 à 7 de largeur. Le pétiole est gros, canaliculé.

CERISE BELLE AUDIGEOISE.

Planche VIII.

Le fruit est gros, arrondi, déprimé à sa base; la peau est fine, lisse, transparente, rouge vif ponctué de rouge pâle à sa parfaite maturité. La couture est simplement accusée par une ligne d'un rouge foncé, qui s'étend du pédoncule au point pistillaire; celui-ci est rond, brun, proéminent, placé dans un léger enfoncement. Le pédoncule, long de 35 à 40 millimètres, gros, vert ombré de roux, est implanté dans une cavité profonde et arrondie avec un large empâtement à son insertion. La chair est jaunâtre, remplie d'un jus abondant, sucré, acidulé, très-agréable.

La *Belle Audigeoise* est plus volumineuse que la Belle de Choisy avec laquelle on lui trouve quelque analogie de qualité; elle mûrit vers la fin de juillet.

L'arbre est vigoureux et peu fertile; son bois, brun violet lavé de gris, est ponctué de lenticelles rousses, proéminentes.

Les jeunes rameaux sont droits, longs, vert lavé de brun-roux et parsemés de nombreuses lenticelles fauves très-saillantes.

Les feuilles sont étroites, très-allongées, pointues, vert foncé; leur denture est profonde et aiguë.

Le pétiole est gros, vert, profondément canaliculé; il supporte deux glandes ovales, concaves, jaune clair lavé de rouge, placées en regard et près du disque.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

SERRE CHAUDE.

Begonia Madame Wagner (hybride) figuré dans l'*Illustration horticole*, pl. 161.

Dans la livraison précédente, nous avons parlé du bel hybride *Begonia Prince Troubetzkoï* et annoncé l'apparition prochaine de la seconde des trois sœurs, obtenues comme il a été dit. Celle dont il s'agit ici a été dédiée par M. Verschaffelt à l'épouse de l'un de ses correspondants, M. Wagner de Riga.

Ce bel hybride, par la forme du feuillage et son coloris général, rappelle celui d'un de ses parents, le *B. xanthina* var. *marmorata,* mais l'emporte sur lui de beaucoup par la teinte générale d'un blanc d'argent mat, qui en revêt la face supérieure et la marbrure de vert léger et de rouge, surtout au centre, près de la nervure médiane, tandis qu'en dessous cette teinte est d'un vert clair presque doré et métallique, richement peint de rouge vif aux bords et surtout le long des nervures, dont elle décore et dessine plus nettement la réticulation. L'attrait d'un coloris si riche et si varié, beaucoup plus chaud chez les jeunes feuilles, est doublé encore par celui si brillant des pétioles, des pédoncules et des calices, d'un rouge cocciné vif et hérissés d'un poil serré d'un ton plus foncé.

A tous ces attraits, elles joignent de gracieuses fleurs, qu'elles donnent en abondance et avec facilité, qui participent à la fois par la forme et le coloris de celles de ses ascendants.

Nous informons les amateurs que l'établissement Verschaffelt a l'intention de les mettre dans le commerce dès ce printemps.

Dendrobium pulchellum (Hook.), figuré dans le *Bot. Mag.,* pl. 5037. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

D'après sir William Hooker il n'est pas douteux que la plante dont il est question soit le *Déndrobium pulchellum* de nos jardins ainsi que celui de Maund et Loddiges, mais il n'est pas du tout certain que ce soit le *Dendrobium pulchellum* de Roxburg et Lindley. Il paraîtrait que le docteur Lindley publia d'abord la plante d'après *l'Icones pictæ* et les manuscrits du docteur Roxburg, que possédait la compagnie des Indes; mais il décrit les racèmes latéraux comme dressés et très-florifères.

Roxburg dans le dernier volume de la *Flora indica* fait de même, comme nous l'indique ces mots : *Racème latéral,* dans le caractère spécifique, et dans la description : Racèmes latéraux des vieilles tiges ou branches dépourvues de feuilles, divergents, flexueux avec une grande fleur pâle rose à chacune des six ou huit courbures. Ceci est totalement en désaccord avec l'inflorescence de la plante du jardin royal de Kew et avec les figures de Maund et Loddiges; néanmoins, le caractère et la description spécifique dans Maund indique les fleurs comme étant en racème très-fleuri. Loddiges plus prudemment, ne donne ni caractère, ni description. Lindley au contraire, se basant sur le dessin de Roxburg, dit : « *Sepala alba, petala rosea; labellum lutescens, macula basi rubro aurantiaca;* » ce qui s'accorde beaucoup avec les fleurs du *Dendrobium* que nous avons sous les yeux; aussi, sir W. Hooker désire-t-il que cette plante soit considérée comme le *Dendrobium pulchellum* des jardins, douteusement de Roxburg et de Lindley, si, comme le dit Roxburg, la plante de ces derniers auteurs croît sur les rochers et les arbres des montagnes de Silhet.

Plante petite, épiphyte. Tiges ou pseudo-bulbes feuillés, naissant plusieurs d'un seul point, plus ou moins pendants, ayant à peine une palme de long, subcylindriques, striés, articulés, émettant des radicelles de différents points de ses articulations. Feuilles alternes d'environ deux pouces de long, oblongues-lancéolées, pointues, à demi pliées, fléchies, étalées, charnues, à base engaînant la tige. Fleurs, dans le spécimen du jardin royal de Kew, solitaires, venant aux articulations de la tige et généralement aux endroits où les feuilles sont tombées. Bractées petites, ovales, obtuses, apprimées à la base d'un pédoncule court atténué en un ovaire claviforme. Sépales étalés, égaux, oblongs, presque acuminés, faiblement striés, d'un pourpre pâle. Pétales beaucoup plus larges que les sépales ovales, obtus, striés, d'un pourpre lilas. Labelle large, orbiculaire concave, velu, gracieusement et finement frangé-cilié sur ses bords, à onglet portant deux lobes involutés; le disque du labelle, orange au centre, présente une ligne blanche circulaire marginée de pourpre devenant plus foncé à l'extrémité.

Cattleya Aclandiæ (Lindl.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5039. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

Cette plante, l'une des plus belles du genre *Cattleya* a été baptisée, par le docteur Lindley, du nom de la regrettable lady Acland de Killerton, par qui elle fut d'abord importée du Brésil et figura dans le *Botanical register* d'après un dessin de cette dame. Depuis lors, le jardin royal de Kew a reçu des plantes vivantes de Bahia qui lui ont été envoyées par M. Wetherall, consul de S. M. Britannique à Paraïba.

Les fleurs sont d'une charmante variété de couleurs, et la structure du labelle s'éloigne de la forme ordinaire, constituant, comme chez le *Cattleya bicolor,* une section distincte du genre, différente en ce que la base du labelle est trop étroite et trop étalée pour recouvrir la colonne. Cette plante a fleuri dans les serres chaudes de Kew en avril.

Pseudobulbes califormes de 4 à 5 pouces de long, cylindriques, articulés, striés, rameux à la base et engaînés dans des spathes membraneuses aux articulations. Feuilles au nombre de deux, terminales, elliptiques, obtuses, épaisses et charnues. Du centre de cette paire de feuilles naît le pédoncule portant deux grandes et belles fleurs. Sépales et pétales uniformes, étalés de 2 à 2 1/4 pouces de long, obovales-lancéolés, fermes, charnus, d'un jaune verdâtre, fortement maculés de taches d'un pourpre sombre sur la face supérieure et beaucoup moins distinctement en dessous. Labelle large, panduriforme, à base étroite, étalée à lobes latéraux ne renfermant pas la colonne, comme on le voit ordinairement dans les autres espèces du genre. Le labelle, offrant vers son milieu deux sinus profonds, devenant alors plus large et réniforme, émarginé au sommet, est pourpre avec des veines plus sombres et une ligne jaune sur le disque. Colonne parallèle aux deux tiers du labelle, obovale, étalée, d'un pourpre foncé. Loge de l'anthère enfoncée entre deux dents ou petits lobes du clinandre. Masses polliniques comme dans le genre.

Dasylirium glaucophyllum (Hook.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5041. — Famille des Asparaginées. — Diœcie Hexandrie.

Les plantes de cette espèce de *Dasylirium* furent reçues au jardin royal de Kew en même temps que le *Dasylirium acrotrichum* et de la même source, c'est-à-dire de M. Repper de Real del Monte, et la grande chaleur de l'été de 1857 qui favorisa la floraison de cette espèce a de même exercé son influence sur celle-ci, qui parvint à un état parfait à la même époque. La tige florale était d'environ 11 pieds de haut; probablement, comme les plantes croissent en volume, elle deviendra encore plus forte. Sir W. Hooker dit ne l'avoir trouvée décrite nulle part. Toutefois elle possède des caractères bien marqués par la couleur très-glauque des feuilles les plus droites et les plus rigides (non gracieusement retombantes), et par la totalité des sommets des feuilles, lesquels ne se déchirent pas en une espèce de pinceau de fibres ainsi que cela a lieu dans le *Dasylirium acrotrichum.*

La tige de cette plante quoique d'un caractère arborescent n'a pas plus d'un pied de haut; plus grosse qu'un bras d'homme, portant les cicatrices des feuilles tombées, elle est couronnée au sommet d'une touffe de beau feuillage. Feuilles de 3 pieds et plus de long s'étalant dans

toutes les directions, mais non recourbées, raides, droites, à large base s'atténuant insensiblement, linéaires, subulées, ne se déchirant pas au sommet en un pinceau de fibres ridiges et dures, striées, marginées d'un bord étroit cartilagineux finement denté et garni de distance en distance d'aiguillons plus grands, subulés, falciformes et très-aigus. Du centre de la tige naît une hampe s'élevant à une hauteur de 10 à 12 pieds, laquelle est robuste en proportion de sa hauteur ; les feuilles qui la garnissent, par la dilatation de plus en plus grande de leur base squamiforme et par le raccourcissement de leur lame, passent à l'état de simples bractées subulées. Plante mâle à épi jaune. Fleurs très-denses sur les épillets, petites, chacune de six sépales obovales, émoussés, droits, d'un blanc verdâtre rayé de rouge au sommet. Étamines au nombre de six très-exsertes. Anthères oblongues, larges, jaunes. Ovaires abortifs au nombre de trois, petits avec des bulbes coniques sur le disque. Peu de fleurs femelles. Ovaire obcordé, trilobé et abortif dans cette espèce.

Cette plante réclame la même culture que les *Bonapartea*.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Hydrangea cyanema (NUTT.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5038. — Famille des Saxifragacées. — Décandrie Trigynie.

L'une des nombreuses plantes intéressantes de l'Himalaya que M. Nuttall importa de Bhotan où elle fut découverte par M. Booth. Comme espèce, elle tient exactement le milieu sous le rapport des caractères entre l'*Hydrangea robusta*, H. f. et T., et l'*Hydrangea stylosa*, H. f. et T., l'une et l'autre natives de la province limotrophe de Sikkim. Il est en effet possible d'établir que l'*Hydrangea cyanema* est une variété de l'une de celles-ci, car l'espèce arborescente *d'Hydrangea*, dans laquelle celle dont nous nous occupons doit indubitablement être rangée, n'est reconnaissable qu'avec difficulté dans son jeune âge, et quelques-unes des marques les plus distinctives de l'espèce, résident dans les capsules, lesquelles dans cette plante ne sont pas formées. L'*Hydrangea stylosa* avec laquelle l'*Hydrangea cyanema* offre une analogie parfaite sous le rapport de l'habitat, du feuillage et des sépales des fleurs imparfaites, en diffère en ce qu'elle a des styles subulés très-grêles, et l'*Hydrangea robusta* à laquelle la plante de M. Nuttall ressemble par la couleur des pédoncules, les pédicelles, le calice, les étamines, etc., et la forme des styles, est une espèce très-robuste, avec des feuilles plus larges, ordinairement cordées, profondément et étroitement dentées et frangées ; le pétiole est généralement ailé et les sépales des fleurs imparfaits sont acuminés dentés.

Tige presque grimpante (comme dans les jeunes individus de diverses espèces), pubescentes, ainsi que les feuilles sur les deux surfaces et l'inflorescence. Feuilles brièvement pétiolées, ovales, acuminées, grossièrement dentées en scie, ciliées; pétioles non ailés. Corymbe étalé. Pédicelles rouges. Fleurs imparfaites de trois à cinq sépales largement ovales ou subcunéiformes, sinués, dentés, sessiles, blancs faiblement veinésd'un rouge pourpre. Fleurs parfaites, petites, dispersées, glabres; pétales et étamines bleus avec trois styles robustes, recourbés, libres à la base.

La culture générale de ce genre de plantes n'offre aucune difficulté, mais demande quelques soins spéciaux à l'aide desquels ces végétaux peuvent braver impunément toutes les intempéries de notre climat, d'autant plus que la plupart de ces plantes croissent sous des latitudes semblables aux nôtres et à des hauteurs parfois très-considérables au-dessus du niveau de la mer.

Ces plantes demandent de la terre de bruyère pure non passée au crible, elles doivent être placées au nord dans une situation bien aérée, entièrement à l'abri du soleil depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 à 5 heures du soir en été. Le sol doit être bien drainé en dessous et exhaussé sur un lit épais de décombres et de gravats afin d'éviter la stagnation des longues pluies. Pendant la belle saison, tant que durera leur végétation, on leur prodiguera les arrosements. Multiplication par le bouturage des jeunes rameaux.

Eugenia Luma (Berg.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5040. — Famille des Myrtacées. — Icosandrie Monogynie.

Ce charmant arbuste, de la famille des Myrtacées, vient de fleurir en plein air dans le jardin de MM. Veitch, à Exeter, vers le sud-ouest de l'Angleterre; ils en introduisirent l'espèce du Chili par l'intermédiaire de M. William Loob. Cette plante fleurit dans les mois d'été avec une telle profusion que ses fleurs blanches cachent pour ainsi dire littéralement son feuillage dense et persistant. Les feuilles, peu différentes de celles du Myrte commun, sont plus larges et brusquement apiculées. Cette espèce habite les parties les plus froides du Chili depuis la Conception jusqu'à l'île de Chiloë et Valdivia, c'est ce qui explique sa rusticité. Les habitants lui donnent le nom d'*Arroyan*.

Arbuste variant beaucoup, dit-on, en volume, dans son pays natal, de trois à plusieurs pieds de hauteur; très-rameux. Rameaux, pétioles et nervures tomenteux et d'une couleur ferrugineuse. Feuilles nombreuses, opposées, presque sessiles, d'environ trois quarts de pouce de long, larges, ovales, presque orbiculaires, soudainement rétrécies à la base et brusquement acuminées au sommet, distinctement penniner-

vées lorsque la plante est vivante et obscurément quand elle est sèche; la nervure inférieure est marginale. Fleurs solitaires sur de courts pédoncules parfois rameux et portant de trois à cinq fleurs blanches modérément grandes, ressemblant beaucoup à celles du Myrte commun, mais les pétales, au nombre de quatre, sont plus larges et plus concaves. Il y a une paire de bractées à la base de l'ovaire. Étamines nombreuses. Ovaire biloculaire à loges biovulées.

Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour recommander cette espèce comme étant, pour nos jardins, un arbrisseau ornemental toujours vert.

Cette belle plante, quoique rustique dans les contrées sud-ouest de l'Angleterre, semblerait, paraît-il, réclamer la protection de l'orangerie dans des climats moins favorisés quant à la douceur des hivers. Culture ordinaire des plantes d'orangerie. Multiplication de boutures.

Andromeda formosa (HORT. LODD.), **Comarostaphylis formosa** (LEMAIRE), figuré dans *l'Illustration horticole,* pl. 162.

Quoique ancienne déjà dans les collections, cette plante, fort remarquable par la beauté de son feuillage persistant, la profusion, l'élégance et le frais coloris de ses fleurs d'un blanc de neige quelquefois maculé de rose, n'a, au dire de M. Lemaire, jamais été figurée ni décrite dans aucun ouvrage systématique; elle est cependant assez méritante sous tous les rapports pour être mentionnée dans tout recueil iconographique; aussi, *l'Illustration horticole* s'est-elle acquittée de ce devoir avec empressement en en donnant une belle et exacte figure.

M. Lemaire, respectant la rubrique commerciale qui l'a fait nommer *Andromeda formosa,* fait néanmoins observer, que par son ovaire 5-loculaire à loges uniovulées, son fruit évidemment baccien, elle n'appartient pas à ce genre et vient se ranger dans la tribu des *Arbuteæ* et, comme il le suppose, après en avoir fait une analyse fidèle, rentre dans le genre *Comarostaphylis.* En conséquence, il lui a donné le nom de *Comarostaphylis formosa* (Lemaire).

Arbrisseau touffu, d'un mètre à un mètre et demi de hauteur. Feuilles elliptiques glabres, rapprochées, coriaces, réticulées-nervées, subacuminées, d'un beau vert luisant et finement denticulées aux bords, longues, sans le pétiole, d'environ 12 centimètres sur 3 1/2 millimètres de largeur. Fleurs d'un blanc de neige virginal quelquefois maculé de rose, en forme de grelots ouverts au sommet, très-nombreuses, alternativement unilatérales sur des grappes rapprochées, penchées et formant une ample panicule terminale, dont les divisions, les pédoncules, les pédicelles et les bractées sont d'un rouge obscur, teinte qui tranche agréablement avec le coloris des fleurs.

Lupinus insignis (hybride), figuré dans l'*Illustration horticole,* pl. 165.

Cette plante annuelle, cultivée depuis plusieurs années déjà en Angleterre, où elle s'est montrée constante, devient par là un riche ornement de plus pour les parterres à l'air libre. Les fleurs en sont grandes, groupées en verticilles serrés autour d'une très-longue grappe terminale; blanchâtres en naissant, elles acquièrent bientôt une riche teinte rose vif, que relève encore le macule d'un jaune d'or, qui orne la base interne de l'étendard.

M. Ambroise Verschaffelt a fait l'acquisition d'une partie de graines de cette espèce; elles ont été mises dans le commerce par MM. Carter et Cie à Londres, qui en ont cédé une partie à M. F. A. Haage, horticulteur à Erfurt, qui en est par arrangement particulier le seul dispensateur pour le continent; c'est donc de lui que M. Verschaffelt tient celles qu'il met à la disposition de ses commettants.

CULTURE MARAICHÈRE.

Continuons de tuer le temps, si vous le voulez bien; de la part d'un homme qui ne s'occupe après tout que du jardinage de pleine terre, c'est très-pardonnable. Un potager sans légumes, c'est un moulin sans eau, et bien qu'il en coûte, j'en suis à peu près réduit à me croiser les bras, ou, ce qui vaut moins encore, à me lamenter de temps en temps sur le compte des repiquages d'automne qui font triste mine. Dans ces dernières semaines, l'approche du printemps s'annonçait déjà par la pousse violette du crambé; aujourd'hui plus rien ne bouge, du moins à l'heure où je vous écris; on dirait que nous sommes refoulés en plein hiver. Décidément, c'est monotone.

A propos du crambé, je vois avec plaisir que l'on s'occupe activement de sa culture. De mon côté, j'y pousse tant que je peux, de la plume et de la parole; vous y poussez de même du vôtre et je vous en fais compliment. Ce légume si peu connu des jardiniers, si peu répandu, mérite cependant, je vous le répète, une place importante parmi nos plantes potagères, et pour lui faire conquérir cette place, il ne faut qu'un peu de bon vouloir. A force d'en dire du bien aux cultivateurs et aux consommateurs, ils finiront nécessairement par tendre l'oreille et essayer de la chose. Ces jours passés, un Anglais des environs me demandait encore pourquoi l'on ne voyait nulle part de ces

crambés, étiolés sous châssis, et à si juste titre recherchés pour les bonnes tables d'Angleterre, dans une saison où les provisions s'épuisent et où les légumes nouveaux sont rares et hors de prix. Et je répondais à l'Anglais en question : — Patience! nous sommes sur la bonne voie, et avant peu, si j'en juge par les promesses qui m'ont été faites, vous trouverez les pousses du chou-marin sur les marchés de Liége et de Huy; j'aurais voulu pouvoir ajouter de Bruxelles et d'ailleurs.

Pour mon compte, je me propose de cultiver le crambé dès cette année sur une assez grande échelle. A ce propos, je vous dirai qu'un jardinier de ma connaissance, à qui je parlais de ce projet, cherchait à me détourner des repiquages du printemps, attendu, m'assurait-il, qu'il les avait tentés à deux reprises différentes, mais toujours sans succès. Je vous avoue que je ne comprends rien à cet échec, car il m'est arrivé l'année dernière de semer des silicules de crambé au printemps et de les faire changer de place deux ou trois fois de suite, de leur donner à chaque fois un peu d'eau, de les abandonner après cela à eux-mêmes, et de ne perdre aucune plante. A quoi donc peut tenir cette différence dans les résultats. Je suppose que le jardinier que je vous citais tout à l'heure, repiquait ses crambés trop jeunes, et au sortir d'une couche chaude ou tiède. Pour cette opération, il me paraît prudent de ne point trop se hâter, et d'habituer les crambés de couche au grand air, en ôtant les châssis, avant de les mettre en pleine terre. Il me paraît prudent aussi de laisser aux jeunes plantes le temps de bien se développer en racines et en feuilles, avant de songer à la transplantation. Ainsi, j'aurai affaire cette année à des crambés de couche et ne les mettrai à demeure que lorsqu'ils auront atteint 7 ou 8 pouces.

Puisque en attendant j'ai des loisirs à dépenser, vous me permettrez de vous entretenir ici d'un engrais dont nous nous servons bien rarement dans la petite culture, et dont même la plupart des horticulteurs ne se servent jamais. Je veux parler des tourteaux de graines oléagineuses, et donner le temps aux personnes qui voudraient en faire l'essai, de s'en approvisionner.

Règle générale, les plantes cultivées s'accommodent parfaitement de leurs propres débris. C'est un fait connu, incontestable et incontesté. Dans le jardinage, nous savons d'ailleurs à quoi nous en tenir sur ce point, puisque les composts qui produisent le plus d'effet sont précisément ceux qui contiennent le plus de déchets de nos divers légumes. Or, cela étant, il y a lieu de croire que les tourteaux de graines oléagineuses, comme ceux de colza, de navette et de navets, seraient d'un excellent effet dans la culture des plantes du potager appartenant à la famille des crucifères. Sous ce rapport, vous savez combien nous sommes riches; nous cultivons en très-grand nombre des choux de

toutes les sortes, des navets, des radis. Ce sont, en un mot, les crucifères qui tiennent le haut du pavé dans notre grosse culture maraîchère.

Nous pourrions employer les tourteaux soit après les avoir réduits en poudre, soit après les avoir délayés dans du purin et abandonnés à une sorte de fermentation plus ou moins prolongée, comme cela se pratique dans la grande culture, où il est d'usage d'associer les tourteaux aux urines du bétail et aux matières fécales dans des citernes construites à cet effet. Tous les hommes de la grande culture vous parleront des merveilleux résultats que donnent les résidus d'huilerie parmi les emblaves de plantes oléagineuses; de même que dans le midi, on vous citera les effets du tourteau d'olives sur les plantations d'oliviers; de même que dans la Normandie, on vous entretiendra de l'influence heureuse du marc de pommes ou de poires désacidifié sur la végétation des vergers; de même, enfin, qu'en Bourgogne et autre part, on vous vantera, à titre d'engrais parfait pour les vignobles de premier choix, les rafles de raisins, le sarment broyé et la cendre de souches de vignes. Nous donnons assez souvent des leçons à la grande culture, pour que, sans humiliation aucune, nous puissions aussi en recevoir d'elle de loin en loin. Ce qui lui réussit doit nécessairement nous réussir; entre elle et nous il n'y a pas d'abîme; il n'y a qu'une ligne de démarcation plus ou moins tranchée, et qu'elle tend chaque jour à faire disparaître.

Employons donc les tourteaux pour les cultures spéciales que nous indiquions plus haut, et employons-les sous toutes les formes, en poudre et à l'état liquide. Vraisemblablement, nous nous en trouverons au mieux. Et si ce que rapportaient dernièrement les journaux est exact, s'il est vrai que les tourteaux éloignent les insectes nuisibles, et nous le croyons volontiers, nous ferions là une excellente opération. Vous savez combien nous avons à souffrir de plusieurs larves, de celles du hanneton, du taupin et de divers autres insectes; vous savez de même que ces larves n'épargnent pas nos plantations de choux, surtout dans l'intervalle qui s'écoule entre la transplantation et la reprise; donc ce serait une bonne fortune d'empêcher les ravages des dites larves avec un engrais liquide contenant une certaine quantité de tourteau. Et ce qui me donne un certain degré de confiance dans l'essai, c'est que les propriétés préservatrices des matières huileuses contre les insectes sont établies depuis longtemps. C'est avec de l'huile que nous combattons la courtilière; c'est avec de l'huile également que nous combattons certains insectes nuisibles aux pommiers.

A propos de nouveautés agissant dans le même sens, on a beaucoup parlé le mois passé de l'influence heureuse qu'aurait le goudron de houille dans la culture des espaliers. Souffrez donc que je vous en dise

un mot, sans le moins du monde empiéter sur un domaine qui ne m'appartient pas. Je connaissais cette substance de réputation, et cette réputation n'était pas des meilleures, puisqu'on l'employait à noircir des engrais frelatés sur le marché de Nantes, engrais que l'on vendait ensuite sous le nom de noir animal; mais j'ignorais qu'en goudronnant des murs d'espaliers et des treillages, on pût en éloigner les araignées et d'autres insectes plus nuisibles. Toutefois, je vous ferai remarquer que le goudron ordinaire du commerce passe pour jouir de propriétés qui s'en rapprochent beaucoup. Ainsi, je sais des gens qui, pour se débarrasser des charançons qui infestent les greniers et attaquent les provisions, recommandent d'enduire les murs de ces greniers de goudron fondu, à une hauteur de 30 centimètres environ. Mais comme entre les deux goudrons il n'y a réellement qu'une ressemblance de nom, il est à supposer que s'ils arrivent au même résultat, ce n'est point par la même voie. Le goudron de houille doit agir par son odeur d'huile de schiste, huile très-funeste aux insectes, mais en même temps aussi très-funeste aux végétaux. Reste à savoir si en l'affaiblissant d'une manière quelconque ou en l'employant à de très-faibles doses, on viendrait à bout des petits animaux sans nuire aux plantes. Reste à savoir aussi, d'un autre côté, si le goudron de houille mêlé dans de faibles proportions à nos engrais, ne nous rendrait pas des services. C'est déjà beaucoup de savoir qu'un simple enduit de cette substance a eu de bons effets sur des arbres; il n'y aurait pas de raison pour que ces bons effets ne se produisissent pas avec la même énergie en faveur des légumes. C'est à essayer.

Avant d'en finir avec cette chronique maraîchère, il me paraît utile d'appeler votre attention sur une explication nouvelle des effets que produisent les binages en temps de sécheresse. Vous connaissez le proverbe : — Un binage vaut un arrosage; — mais tout le monde ne le connaît pas, et la preuve, c'est que quantité de jardiniers négligent cette opération, uniquement parce qu'ils ne s'en rendent pas compte. Quand la terre est sèche et que le soleil brille, ils hésitent presque toujours à remuer la terre, et cette hésitation vient de ce qu'ils ont peur de brûler les racines de leurs légumes. On a invoqué des raisons pour les convaincre; on leur a dit que la terre remuée offrait des aspérités très-favorables à la condensation de la vapeur d'eau atmosphérique pendant la nuit. C'était un peu trop savant, et ils ont secoué la tête en signe de doute. On leur a dit encore que la terre non remuée perdait son humidité plus vite que l'autre, parce que plus les particules sont serrées, plus il y a sympathie entre elles et mieux l'effet de la capillarité se produit. Quand, ajoutait-on, l'humidité qui se trouve dans la couche supérieure d'un sol tassé est évaporée par le soleil, cette couche, devenue sèche, emprunte de l'humidité nouvelle à

celle du dessous, et épuise ainsi très-vite l'eau nécessaire à la végétation. Quand, au contraire, la terre se trouve remuée, l'emprunt d'humidité devient plus difficile et la fraîcheur se maintient plus longtemps dans les couches profondes. Les jardiniers n'ont pas compris, et c'est fort heureux, car ils auraient compris le contraire de la vérité. Il n'est pas vrai que la terre foulée perde son eau très-vite ; elle la conserve mieux que la terre qui ne l'est pas; et voilà pourquoi, en jardinage, nous nous trouvons toujours bien de tasser énergiquement les planches où nous cultivons la betterave, la carotte, le panais, trois légumes qui ont besoin de fraîcheur et qui poussent ordinairement mieux dans le voisinage de nos sentiers, c'est-à-dire à portée d'un sol foulé, qu'autre part.

L'explication que je vais vous donner satisfera, je l'espère, les praticiens, et les amènera à biner en temps convenable. On ne bine que lorsque la terre est plus ou moins salie par de mauvaises herbes. Ces herbes prennent nécessairement dans le sol l'eau qui leur est indispensable, et cette prise d'eau est d'autant plus funeste qu'elle a lieu en été. Or, si, à ce moment on bine, on supprime par cela même les plantes parasites qui contribuent si fortement à l'assèchement du sol, et l'humidité qu'elles ne peuvent plus enlever profite évidemment aux légumes des planches. En un mot, biner en temps de sécheresse, c'est empêcher des centaines ou des milliers de plantes mauvaises de boire à la même source que les bonnes ; c'est réserver dans le sol de l'humidité qui s'en irait par toutes sortes de racines. Par conséquent, on a raison de dire que le binage vaut un arrosage. Celui-ci donne l'eau, le binage empêche de la prendre ; c'est aller au même but par deux voies différentes.

A l'appui de cette explication, je vous ferai observer que la terre placée sous un gazon est toujours plus sèche que la terre labourée ; que la terre qui a porté récolte est toujours plus sèche que la jachère ; que la terre qui avoisine les racines d'arbres est toujours plus sèche que celle qui en est éloignée. Ainsi, partout où les racines abondent, racines d'herbes, racines de céréales et racines d'arbres, il y a prise d'eau considérable et desséchement rapide en été. C'est donc une raison pour supprimer les plantes inutiles avec un soin extrême, et de les supprimer d'autant mieux que la température de l'atmosphère est plus élevée. C'est encore une raison, soit dit en passant, pour pailler en été les légumes qui ont besoin de beaucoup d'eau, ainsi que nos arbres fruitiers cultivés à l'exposition du midi. Le paillis maintient la fraîcheur et fournit de l'engrais aux végétaux toutes les fois que des pluies surviennent.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

—

DESTRUCTION DES FRUITS EN 1857.

L'an dernier (1857) les poiriers après avoir noué leurs fruits, qu'aucune gelée n'est venue compromettre, les ont vus prendre une couleur plombée et tomber par milliers, gros à peine comme une noisette.

Parmi ceux échappés au désastre, le plus grand nombre ont été la proie du *ver du fruit* connu depuis longtemps. On sait que ce ver est le produit d'un œuf déposé dans le fruit par une *pyrale* ou très-petit papillon nocturne. La larve éclose à l'intérieur y creuse des galeries durant toute la saison, et n'en sort qu'à l'automne.

Mais le premier de ces ravages a été causé par un ennemi nouveau, ou du moins dont les méfaits avaient, jusqu'à ce jour, passé inaperçus. C'est un *diptère* de la tribu des tipulides, voisine des cousins, et d'un volume infiniment petit. La larve introduite dans le fruit le ronge intérieurement en quelques jours et provoque sa chute. Il est à craindre que cet insecte dangereux et qui a démasqué tout à coup ses colonnes innombrables, n'exerce ses dégâts durant plusieurs années; il est donc prudent d'être en garde et de se mettre en quête des moyens de préservation.

On a déjà indiqué l'enlèvement de la couche supérieure des terres situées au pied des arbres et son dépôt dans la fosse aux purins. Il est certain que ces terres contiennent les larves et que le remède serait efficace s'il était généralement appliqué. Mais le sera-t-il ? et, s'il ne l'est pas, n'oublions pas que l'ennemi a des ailes.

L'an dernier nous avons essayé, non point contre lui (il était trop tard), mais contre la pyrale, une précaution qui pourrait prévenir ou du moins atténuer les ravages de tous les deux.

Chez l'un comme chez l'autre de ces deux insectes, l'œuf d'où sort la larve est introduit par la femelle *dans l'œil du jeune fruit.* Nous avons *barbouillé* la partie inférieure de quelques *formes* avec un bouillon épais d'eau et d'argile. Cette expérience tentée trop tard, timidement et sur un trop petit nombre de *formes,* nous a néanmoins satisfait.

Les fruits se sont fort bien dégagés de leur croûte, lentement et sans aide. Quelques-uns seulement ont été la proie du ver, et nous avons soupçonné que, pour eux, l'introduction de l'œuf avait précédé notre tentative. Nous le répétons, cette expérience n'est point concluante;

nous ne l'avons point assez étendue, nous l'avons faite trop tard, mais nous y avons foi. C'est pourquoi nous l'indiquons ici pour qu'elle soit soumise à des épreuves multipliées. Son application serait facile, puisque avec un pinceau grossier et un baquet d'argile liquéfiée, une seule personne peut, en un jour, *encapuchonner* ainsi les fruits de tout un jardin. On pourrait essayer aussi une décoction de suie, un lait de chaux, etc. Nous avons donné la préférence à l'argile comme étant inoffensive à toute dose. Le soin essentiel sera toujours d'*enduire l'œil,* siége de l'introduction.

FAYGE-BLANC.

(Journal le *Sud-Est,* février 1858.)

UN MOT SUR LA CULTURE DU LINUM GRANDIFLORUM.

Nos lecteurs connaissent cette jolie plante (1) qui, par l'éclat de ses fleurs dont le rouge vif fait un si beau contraste avec le blanc, le jaune et le bleu des autres espèces du genre, est venue prendre la première place dans sa famille. On sait aussi que, soit que les graines ne germent pas toujours, soit que les plantes qu'on en obtient restent faibles ou fleurissent mal, on se plaint en divers endroits de la difficulté de sa culture.

Eh bien, dirons-nous, la culture de cette plante est des plus simples. On peut en juger d'après la méthode que nous avons suivie l'année dernière; si peu compliquée qu'elle soit, cette méthode ne nous a pas moins procuré l'avantage de jouir d'une floraison riche et de longue durée.

Nous n'avons rien fait autre que de semer de bonne heure, c'est-à-dire à la fin d'avril, en des pots larges et peu profonds, dans un terreau ordinaire de feuilles bien digérées, mêlé de sable blanc; nous avons ensuite placé ces pots sous châssis froid, où les graines ne tardèrent pas à germer. Vers le milieu du mois de mai, nous avons préparé, contre un mur exposé au sud, un autre même sol que celui qui avait reçu les graines, pour y transplanter nos jeunes plantes, avec la précaution de les couvrir, les premiers jours, d'un châssis qui ne s'ouvrait qu'à moitié et seulement les jours clairs. Dès que les plantes eurent repris leurs fonctions normales, il n'y eut plus d'autre soin à prendre que d'humecter un peu le sol les jours secs du printemps. Les plantes acquirent bientôt assez de force pour commencer à fleurir, et à peine le soleil appelait-il les pétales à s'épanouir, qu'ils se dérou-

(1) Figurée dans ce journal en février 1857.



Pinus Strobus pendula.

laient en masse, brillant de tout leur éclat jusqu'à l'après-midi, et même, les jours chauds, jusqu'au soir. Le lendemain on en trouvait encore un plus grand nombre.

On ne saurait se figurer rien de plus beau que ces fleurs, alors que, sous l'action du soleil, miroitent leurs couleurs éclatantes ; l'aspect de la plante en devient si gai, si riant, qu'on reste sur place à les admirer.

Nous nous sommes fait un jour cette question : est-il bien nécessaire de semer sous châssis? les graines ne germeraient-elles pas tout aussi bien en pleine terre? — Prenant alors quelques graines du même paquet, nous les avons confiées à un sol argilo-sablonneux, bien exposé au soleil. Deux ou trois graines ont, en effet, bien germé et ont même produit leurs fleurs ; mais ces fleurs n'ont produit aucun fruit, tandis que les premières nous donnaient des graines en abondance. Nous croyons donc que l'été n'étant pas toujours aussi favorable que celui de 1857, il sera prudent de se donner quelque peine, alors surtout qu'on a la certitude de s'en voir richement récompensé.

(*Flore des jardins des Pays-Bas,* 1858.)

PINUS STROBUS PENDULA.

Mainzer hänge-tanne. — Sapin pleureur mayençais.

Le genre d'arbres pleureurs vient de s'enrichir encore d'une nouvelle variété des plus gracieuses. M. Heimbourg, l'actif vice-président de la Société *Gartenbau-Verein* (Société d'Horticulture) à Mayence, a obtenu, d'un semis d'environ six ans, un exemplaire de *Pinus Strobus* qui a tout à fait les caractères du pin pleureur (*Pinus pendula,* Ait.). Le possesseur de cette charmante nouveauté ayant eu la bonté d'en faire parvenir un dessin à l'éditeur de ce journal, nous nous empressons, en le reproduisant ici, de le signaler à l'attention des amateurs d'arbres intéressants.

Combien de fois n'a-t-on pas laissé se perdre, faute d'attention, de pareils jeux de la nature, qui peut-être pendant des siècles ne se produiront plus dans les mêmes conditions ; il faut donc savoir gré à M. Heimbourg d'avoir, dès l'apparition de cette belle anomalie, procuré l'occasion de l'apprécier, et la possibilité de la voir se perpétuer dans les collections des amateurs européens.

Le pin de Weymouth, dont provient cette remarquable variété, atteint des dimensions considérables dans un bon terrain, quoique cependant, il montre encore une très-grande vigueur dans un sol sec

et aride. De tous les pins, c'est celui dont les qualités varient le plus en raison des divers sols où il croît. Il y a en Belgique et en Prusse des plantations très-importantes de pins de Weymouth, le climat de ces pays semble lui être fort convenable.

Le dessin ci-contre est exact quant à l'aspect général de cette nouvelle variété, mais pour ce qui regarde le feuillage, il laisse beaucoup à désirer; nous l'avons reproduit tel que le dessin qui nous a été communiqué.

Le meilleur mode de propagation de cette plante sera, nous le pensons, la greffe en placage, en fente ou en fente de côté, le bouturage étant trop chanceux pour ce genre de plantes.

EXPOSITIONS.

—

SOCIÉTÉ ROYALE DE FLORE DE BRUXELLES,

EXPOSITION DES 14, 15 ET 16 MARS 1858.

La belle et vaste salle du Jardin botanique, qui avait déjà précédemment été mise par le conseil d'administration de la Société royale d'horticulture de Belgique, à la disposition de la Société royale de Flore, vient d'être de nouveau témoin d'une solennité horticole qui, si elle n'a pas surpassé celles qui l'ont précédée, a du moins rivalisé avec elles tant sous le rapport des nombreux et brillants contingents qui l'encombraient que sous celui de la décoration due au talent et au bon goût de M. Fuchs, architecte de jardins, qui avait transformé la salle en un charmant jardin, dans lequel le bruit d'une cascade et de jets d'eau ajoutaient encore à l'illusion. Aussi, MM. les membres du conseil de la Société de Flore, en retour du zèle et du talent dont M. Fuchs avait fait preuve pour l'arrangement de l'exposition, lui ont décerné une médaille en vermeil grand module comme témoignage de leur reconnaissance.

M. J. Linden qui, comme toujours, par l'importance et la variété de ses envois, a beaucoup aidé au succès de cette fête horticole, a reçu la médaille d'or destinée à celui qui a le plus contribué à enrichir l'exposition.

Parmi les plantes composant le magnifique envoi hors concours de M. Linden, nous citerons entre autres les suivantes qui se faisaient remarquer par leur splendeur et leur rareté. *Nidularium fulgens*, *Inga ferruginea*, très-beau pied bien fleuri, *Gesneria cinnabarrina* (1), *Batemania meleagris*, *Cypripedium villosum*, *Odonto-*

(1) Figuré dans la première année de ce recueil.

glossum Pescatorei, etc. Parmi les plantes nouvelles non fleuries figuraient deux nobles espèces : le *Begonia rex*, nom qu'il ne porte pas à tort, car il est bien le roi des Begonias, et le *Cyanophyllum magnificum*, véritable joyau du règne végétal, découvert par M. Giesbrecht, dans la province mexicaine de Chiapas.

M. Forckel, chef des serres chaudes du palais de Laeken, dont l'envoi un peu moins nombreux que celui de son concurrent, M. le notaire Morren, qui a remporté le premier prix pour une collection d'au moins 75 plantes, avait exposé une collection plus méritante sous le rapport de la rareté des espèces que celle de son concurrent. On y remarquait plusieurs belles Orchidées, une belle collection de *Begonias* dont plusieurs espèces nouvelles, de magnifiques pieds d'*Ixora coccinea,* qui seuls auraient pu concourir pour un prix de belle culture.

Un premier prix a été décerné à M. Demoulin de Mons, pour un charmant envoi des mieux assortis dans lequel on remarquait un *Grevillea concinna, Eriostemon scabrum, Boronia purpurea*, etc.

Un prix hors concours a été décerné à M. Schram, pour une superbe collection de plantes ornementales, dans laquelle se trouvaient plusieurs espèces remarquables, entre autres : *Pandanus Amherstiæ* et *Javanicus* fol. varieg., *Anthurium cannæfolium, Dracæna indivisa, Chrysophyllum macrophyllum, Theophrasta Jussieui,* etc.

Un premier prix a été accordé *ex æquo* à M. Ch. Roukens de Wezembeek, pour une collection de *Cyclamen,* et à M. H. Bedinghaus, pour une fort belle collection d'Ellébores. Dans la collection de fougères exposée par M. Cesarion et qui a obtenu le second prix, un très-beau pied de *Dicksonia rubiginosa* se faisait remarquer par ses frondes mesurant 2 mètres 25 centimètres de long sur 1 mètre de large.

Un superbe *Rhododendrum pelargoniæflorum,* semis de M. Delmotte, bien connu pour la culture de ce genre de plantes, emporte le premier prix comme étant la plante nouvelle en fleurs la plus remarquable. Un bel *Azalea indica* var. *Étendard de Flandre,* concourant dans la même catégorie, obtient un second prix. M. Bedinghaus, de Nimy lez-Mons, avait envoyé à ce concours une nouvelle et magnifique espèce, l'*Helleborus antiquorum* qui, quoique fort rare, n'a pas été mentionnée par le jury. Une très-belle collection de 15 *Rhododendrum arboreum*, appartenant à M. Delmotte, de Gand, emporte le premier prix à l'unanimité.

Au concours des Orchidées, un premier prix est accordé *ex æquo* aux collections présentées par MM. Brys de Bornhem et baron Heyndercyx de Gand.

A la plus belle Orchidée en fleurs un premier prix a été décerné à l'unanimité à M. le baron Heyndercyx de Gand, pour un magnifique *Dendrobium fimbriatum oculatum* var. qui portait huit grappes de fleurs d'un jaune orangé maculées d'un cramoisi foncé.

Le prix destiné à la plus belle collection de Roses a été décerné à l'unanimité au bel envoi de M. Medaer, horticulteur à Saint-Gilles lez-Bruxelles.

Pour la plus belle collection de 15 Broméliacées, un premier prix a été décerné à M. De Jonghe, pour un envoi remarquable de ce genre de plantes, parmi lesquelles nous mentionnerons spécialement le

Dyckia princeps introduit par l'exposant, un *Bilbergia miniata rosea* et l'*Encholirium Jonghii,* superbe plante à feuilles retombantes.

Le premier prix de belle floraison et bonne culture est emporté par l'*Hebeclinium janthinum* exposée par M. Van Thilborg, pharmacien à Bruxelles. Cette plante, à ample feuillage et à capitules de fleurs d'un bleu lilacé tendre, ne saurait être assez recommandée aux amateurs comme ornement des serres en hiver et en été des plates-bandes des jardins.

Sur la demande de MM. les membres du jury le conseil d'administration décerne pour les objets envoyés hors concours, les médailles suivantes : 1° Médaille en vermeil grand module, à M. Amb. Verschaffelt de Gand, pour un envoi de 12 *camellias nouveaux;* 2° médaille en vermeil, grand module, à S. A. S. le duc d'Arenberg, pour ses *riches corbeilles ornées;* 3° médaille en argent, à M. L. Desmet, horticulteur à Gand, pour une *collection de* 29 *cactées;* 4° médaille en argent, à M. Jacobs, de Malines, pour une *collection de* 28 *espèces de poires;* 5° médaille en argent, à M. Sanders, négociant, rue des Douze-Apôtres, 13, pour *appareils de jets d'eau de salon;* 6° médaille en argent, à MM. Cormann et Comp., pour *meubles gracieux de jardin;* 7° médaille en argent, à M. R. Story, pour un *très-beau bouquet de table.*

SOCIÉTÉ ROYALE LINNÉENNE DE BRUXELLES.

EXPOSITION DES 14, 15 ET 16 MARS 1858.

Par un singulier concours de circonstances, l'Exposition de la Société royale Linnéenne avait lieu le même jour que celle de la Société royale de Flore et malgré cette coïncidence toutes deux déployaient un grand luxe de plantes rares et méritantes.

Le marché du Parc, transformé en salle d'exposition, était garni au fond par le grand et magnifique envoi de M. Ph. Janssens, horticulteur. Il était composé de plantes fleuries et ornementales; on y remarquait surtout les suivantes : *Medinilla magnifica, Latania borbonica, Araucaria excelsa, brasiliensis,* et *cuninghami, Strelitzia reginæ, Rhopala corcovadensis, Yucca obliqua* en fleurs ainsi que deux magnifiques pieds de *Yucca aloæfolia,* etc. A cet envoi hors concours, dédié à S. A. R. le duc de Brabant, a été décernée une médaille en vermeil.

Le jury a décerné les prix suivants :

1° A la plus belle collection de 20 variétés *d'Azalea indica,* distinctes et bien fleuries. Un premier prix, médaille en vermeil, a été remporté par Mme Ve Breziers pour une collection de 30 Azaleas qui étaient de toute beauté, tant sous le rapport de la culture que de l'état floral.

2° Au plus bel envoi de 30 à 60 plantes fleuries et non fleuries, présentées par un horticulteur, le jury n'a pas décerné de premier prix et n'a accordé qu'un second prix à M. C. Deeraen, quoique la collection qu'il avait envoyée fût fort remarquable par sa belle culture.

3° Au plus bel envoi de 30 à 60 plantes fleuries et non fleuries, présenté par un amateur. Premier prix, décerné à l'unanimité, à M. Vanden Ouweland de Laeken, pour un magnifique envoi très-varié dans lequel on remarquait de beaux Rhododendrons, Azaleas, Camellias, etc.,

ainsi qu'une Tulipe duc de Thol jaune. Le second prix a été décerné à M. Verdickt, dont l'envoi était aussi très-méritant; on y remarquait un très-bel exemplaire d'*Azalea ledifolia* à fleurs blanches, un *Dracæna indivisa*, etc.

4° Le prix destiné au plus bel envoi de 25 *Camellias* présentés par un horticulteur, a été décerné à l'unanimité à M. Vervaene, horticulteur à Gand, pour un superbe envoi dont chaque plante aurait pu seule concourir pour un prix de belle culture. Le second prix a été décerné à MM. Vandendriessche et Panis.

5° A la plante obtenue de semis qui se distingue par sa beauté. Premier prix à M. Vervaene, déjà nommé, pour l'*Azalea comtesse de Hainaut*. Cette nouvelle variété a de belles fleurs semi-doubles d'un saumon foncé maculé de brun. Le deuxième prix est décerné au même exposant pour un *Azalea Gloire de Belgique*, fort belle variété à fond blanc strié de rose.

6° Le premier prix de belle culture a été décerné à M. Lannoy, jardinier chez M. Legrand, à Grand-Hornu, pour un *Gnidia simplex* de toute beauté, parfaitement fleuri, dont la tête avait 1 mètre 20 centimètres de diamètre. Le second prix a été obtenu par M. Vervaene de Gand, qui avait exposé un magnifique *Camellia archiduchesse Augusta* qui rivalisait sous tous les rapports avec le *Gnidia* précité.

7° Un premier prix a été décerné à M. F. Vander Maelen, pour une belle collection de Palmiers, parmi lesquels se faisaient remarquer un *Dæmonorhops melonochites*, un *Acrocomia species*, un *Astrocaryum mexicanum*, etc.

8° Pour la plus belle collection de plantes bulbeuses, le premier prix a été décerné à MM. Vandendriessche et Panis, dont l'envoi se composait de *Jacinthes, Narcisses* et *Tulipes*, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs nouveautés.

9° A la plus belle collection de poires ou de pommes récoltées en 1857. Premier prix, à M. De Jonghe, horticulteur à Bruxelles. Second prix, à M. Glibert, amateur à Bruxelles. Ces deux collections étaient également méritantes.

10° Au plus bel envoi de légumes forcés, premier prix à M. A. Weringer, jardinier en chef de M. le baron Goethals, à Bruxelles, deuxième prix, médaille en bronze, à M. Vander Meulen, jardinier chez M. Rey aîné, à Droogenbosch. Ces deux MM. ont rivalisé de zèle par leur envoi.

Le jury a décerné hors concours les médailles en argent comme suit : 1° à M. Palmans, médecin vétérinaire à Lokeren, pour une belle culture d'asperges ; 2° à M. le baron Heynderyckx, de Gand, pour un très-fort et bel exemplaire de *Dendrobium Wallichianum*; 3° à MM. Vandendriessche et Panis, pour fruits d'ornement; 4° à M. Reyckaert, horticulteur à Stalle, pour une collection de plantes de pleine terre; 5° à M. le comte Coghen pour quatre énormes touffes de *Phormium tenax*; 6° à M. Parent, éditeur à Bruxelles, pour les exemplaires du *Journal d'horticulture pratique de la Belgique*.

Nous aurions désiré donner un plus grand développement à ce compte-rendu, mais la place qui lui était réservée dans ce journal ne nous l'a point permis; nous nous sommes donc vus forcés d'en faire une énumération simple et rapide.

NÉCROLOGIE.

M. Henri Guillaume Galeotti, né à Paris le 10 septembre 1814, rédacteur en chef de ce recueil, directeur du Jardin botanique de Bruxelles, administrateur de la Société royale de Flore, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, de l'Institut de Mexico, de la Société géologique de France, de la Société géologique de Mexico, etc., est décédé à Bruxelles le 14 mars 1858.

Ancien naturaliste voyageur, à qui nos jardins doivent l'introduction d'un grand nombre d'espèces mexicaines ; connu aussi honorablement comme horticulteur que comme botaniste et géologue, M. Galeotti a été enlevé à ses travaux et à ses nombreux amis, et sa mort prématurée a causé parmi tous ceux qui l'ont connu la plus profonde et la plus légitime douleur.

Nous nous estimons heureux de trouver ici l'occasion de rendre un hommage public à la mémoire d'un homme aussi zélé pour le bien de l'horticulture qu'exact dans l'accomplissement de ses devoirs, et de louer en lui les rares qualités qui le faisaient aimer comme collègue, estimer comme écrivain.

Le savoir chez M. Galeotti ne recherchait pas l'éclat et n'essayait d'éveiller autour de lui aucun écho approbateur. Sa modestie, sa simplicité fuyait tout ce qui est étalage et retentissement.

C'était un de ces hommes qui semblent nés pour faire le bien, qui le font simplement, sans relâche et sans paraître se douter qu'ils accomplissent un devoir, car ils ne font qu'obéir aux inspirations et aux élans de leur conscience.

Son instruction ne se bornait pas à ses vastes connaissances théoriques et pratiques en horticulture, sa belle intelligence embrassait à la fois la botanique et la géologie, pour laquelle il éprouvait surtout une prédilection particulière ; c'est dans cette science qu'il a débuté d'une manière brillante par son *Mémoire sur la constitution géognostique de la province de Brabant,* couronné par l'Académie royale de Belgique.

M. Galeotti visita le Mexique de 1835 à 1840. Parti de Hambourg en septembre 1835, il arrive à Vera-Cruz en décembre, à l'époque où la végétation est pour ainsi dire stationnaire ; une herborisation de quelques jours lui amène cependant la découverte de quelques espèces nouvelles. Il visite ensuite la région fertile et tempérée de Xalapa, ville située à vingt-cinq lieues de Vera-Cruz. Un séjour de six mois lui permet de récolter une foule de plantes vivantes (surtout d'Orchidées) et d'échantillons desséchés. De Xalapa, M. Galeotti poursuit sa route vers Las Vigas, régions froides et boisées de la Cordilière, que l'on quitte pour entrer dans la région froide des plaines de Perote et au-delà de Puebla jusqu'au pied de la chaîne volcanique de l'Iztaccihuatl, et la chaîne qui sépare les plaines de Puebla de celles de Mexico. A trois différentes époques, en 1836, 1837 et 1838, il herborise dans la plaine de Mexico, près d'Ayotla, de Chalco, de San-Augustin, de Tisayuca, etc., jusqu'à Pachuca. En juillet 1836, il se rend aux montagnes de Real-Monte ; accompagné de M. Ch. Ehrenberg de Berlin, il herborise pendant deux ou trois mois dans cette intéressante région. Il visite quelques pics élevés, tels que le Sumate et le Cerro del Aguila, Regla, près de Real-Monte, le ravin du Rio-Grande, de Mextitlan à 1,000 pieds plus bas que Regla, les montagnes escarpées de la Cordilière de San-Jose-del-Oro, au nord de Zimapan, etc.

A la fin de 1835, M. Galeotti part de Mexico pour visiter la Cordilière occidentale du Mexique, en passant par San-Juan-del-Rio, les plaines de Zelaya, Salamanca et Léon. Il visite Guadalaxara et les rives du lac de Chapala, à treize lieues de cette ville. Une course rapide le transporte ensuite à San-Blas, au bord de l'Océan Pacifique.

A son retour de la côte, en 1837, il se rend à Guanaxuato ; à la Sierra de Santa-Rosa, etc. Au mois de juin, il part de Mexico pour visiter le haut volcan de Popocatepetl et en rapporte un herbier recueilli pendant un campement de trois jours, près des limites de la végétation, à 10,500 pieds ; il repart en juillet pour les riches régions de Michoacan, après avoir visité et escaladé le sommet du Campanario (clocher) du Nevado de Toluca, situé à près de 15,000 pieds de hauteur absolue, et les rives du lac qui remplissent en partie la cavité de l'ancien cratère. Il explore successivement Morelia (Valladolid de Michoacan) et ses environs, Jesus-del-Monte, Santa-Maria, Iaripeo (à 5,000 pieds), Patzenaro, le volcan de Jorullo, Uruapan. De ce dernier endroit

il traverse toute une région de montagnes et arrive à Guadalaxara. En décembre 1837, il se dirige vers le nord sur Aguas-Calientes et sur San-Luis-Potosi, ville située près du tropique, et à plus de 6,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. De retour à Mexico en avril 1838, après un voyage de 4 à 500 lieues, il revient à Xalapa et à Vera-Cruz, et va établir sa station botanique à la colonie allemande de Mirador et de Zamapan. Au mois d'août, il visite le pic élevé d'Orizaba. Établi pendant onze jours dans une caverne située à environ 11,000 pieds, il recueille entre 9,000 et 12,000 pieds de hauteur absolue 3 à 400 espèces de plantes.

En avril 1839, M. Galeotti part pour Tehuacan, dans l'État de Puebla, par Cordova, Orizaba et Acultzingo; visite Oaxaca et le Cerro de San-Felipe, au nord de la ville, Yavezia, Castrasana, etc., dans la Cordilière orientale d'Oaxaca et la Chinantla, vaste réunion de ravins et de montagnes. Son voyage à la Cordilière, au sud d'Oaxaca et à la côte pacifique est marqué par des stations importantes : la plaine d'Oaxaca, Sola, Juquila, près de la côte, à 4,000 pieds d'élévation, dans la Cordilière et près du mont de la Vierge, et où se trouve la flore la plus riche, la plus variée et la moins connue du Mexique. De retour à Oaxaca, à la fin de 1839, il parcourt la Misteca-Alta, Penoles, Jaltepeque, Nusinu, etc., retourne à Vera-Cruz par Tehuacan, Huatusco et la colonie de Mirador, et quitte le Mexique en juin 1840, effectuant son retour par la Havane et l'Angleterre.

Indépendamment de la botanique à laquelle M. Galeotti a donné une attention toute particulière pendant son séjour au Mexique, il a encore examiné le pays sous différents rapports, étudiant avec un soin égal la géographie physique, la topographie, la statistique et l'ethnographie des diverses régions, qu'il a parcourues.

Le souvenir de ce savant, de cet homme de bien, vivra longtemps parmi nous, et les divers ouvrages auxquels il a attaché son nom, le feront toujours honorer comme un des hommes qui, dans ces derniers temps, ont le plus aidé au perfectionnement de l'horticulture.

J. E. Bommer.



Æschynanthus tricolor. Hooker.

ÆSCHYNANTHUS TRICOLOR (Hook).

Botanical Magazine, pl. 5031. — Gesnériacées-Cyrtandrées.

Planche IX.

Voici certainement une admirable espèce qui ne le cède en rien à tout ce que nous connaissons de mieux dans ce genre. Cet *Æschynanthus* a été introduit de Bornéo, dans les serres de MM. Low et Cie, à Clapton. Il est très-distinct de ceux déjà décrits et convient parfaitement pour les vases suspendus. Ses tiges grêles, flexibles, légèrement duvetées, retombent gracieusement autour du vase et chacune de ses ramifications se terminant par 3 ou 4 fleurs des plus singulièrement coloriées, à pédoncules redressés, contribuent beaucoup à augmenter la grâce et l'élégance de cette espèce. Une de ses qualités les plus saillantes est sa floraison facile même dans les jeunes individus. Elle sera recherchée par les amateurs de jolies plantes.

Description. — Tiges retombantes, cylindriques, légèrement poilues, émettant des racines adventives aux aisselles des feuilles ; celles-ci sont d'environ un pouce de longueur, opposées, ovales-acuminées, charnues et sans nervure apparente, ciliées, un peu tomenteuses en dessous. Fleurs en grappes terminales et axillaires; corolle de 4 à 5 centimètres de longueur, lavée régulièrement de rouge écarlate et de jaune brillant; des lignes d'un beau noir sillonnent ces deux couleurs; un duvet glanduleux recouvre la partie supérieure de la corolle ; son tube est arqué et son limbe forme deux lèvres, dont la supérieure est entière, tandis que l'inférieure est divisée en trois lobes ovales, concaves, à peu près égaux entre eux. Le calice est rougeâtre, trois fois plus court que la corolle, cupulaire, à cinq divisions arrondies, égales, larges, peu profondes, il est garni ainsi que les pédoncules de poils glanduleux. Ses quatre étamines didynames se rencontrent au sommet de la lèvre supérieure de la corolle. Ovaire linéaire, cylindrique, cotonneux, s'élevant du centre d'un disque glanduleux, hémisphérique et déprimé. Stygmate obscurément bilobé.

Culture. — Serre chaude humide; mélange de terre de bruyère et

d'humus végétal. Elle se cultive également en pot à la manière des autres *Æschynanthus*.

Nous ne connaissons rien concernant l'introducteur ni l'année de son introduction.

MONOCHÆTUM SERICEUM (Naudin).

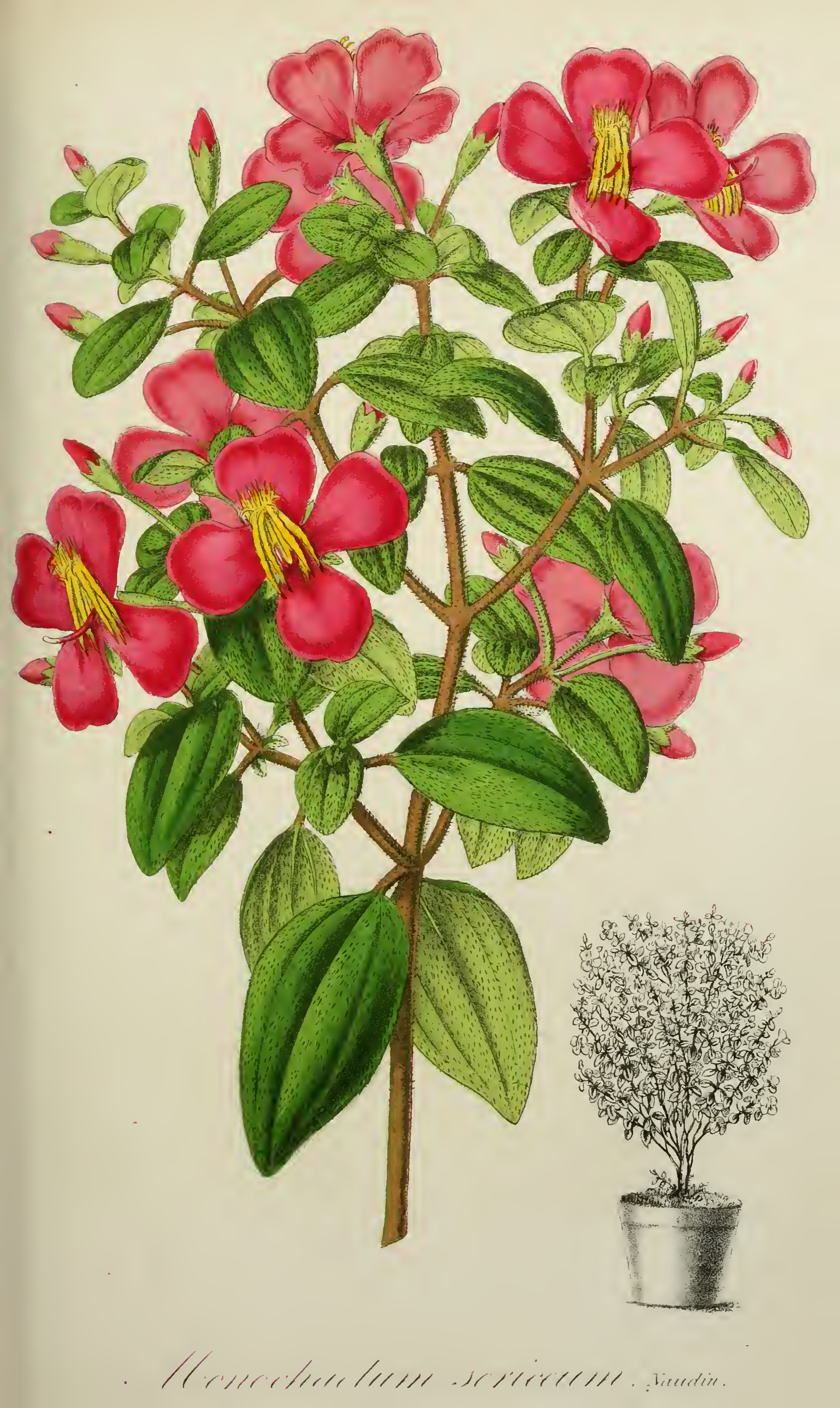
Mélastomacées. — Lasiandrées.

Planche X.

Ce joli petit arbrisseau est le digne pendant du *M. ensiferum*, dont la figure et la description ont paru dans la troisième livraison de ce journal pour 1857. Le dessin en a été fait sur un des nombreux exemplaires qui sont en fleurs, en ce moment, dans les serres de M. Linden. Excepté les feuilles, qui sont plus grandes, plus larges et veloutées, et les fleurs, qui sont d'un carmin plus tendre, elle présente beaucoup d'analogie avec le *M. ensiferum,* livré pour la première fois au commerce le 1er septembre de l'année passée. Rien de plus joli et de plus frais que cette plante, lorsqu'elle est bien cultivée et bien fleurie. Elle habite les régions les plus froides de la Cordilière orientale de la Nouvelle-Grenade, et provient des découvertes faites dans ces parages par MM. Funck et Schlim.

Description. — Petit arbrisseau touffu, à rameaux presque divariqués, de 1 1/2 à 2 pieds de hauteur, à tige et branches rougeâtres, couverts de poils courts et serrés; feuilles opposées, de 2 à 5 centimètres de longueur sur 2 de largeur, ovales, entières, pointues ou légèrement obtuses, veloutées ou soyeuses, à cinq nervures, rougeâtres en dessous; pétiole de 2 1/2 centimètres de long, également poilu et rougeâtre. Fleurs grandes, terminales, d'un beau rose tendre; calice velu, rougeâtre, tubuleux-urcéolé, à divisions lancéolées, aigüës, de même longueur que le tube. Les autres parties de la fleur ressemblent exactement par leur forme et leur disposition à celles du *M. ensiferum*, pl. VIe du volume précédent.

Culture. — Serre froide; terre de bruyère avec un peu de terre franche. Cette espèce fleurit de février jusqu'en avril et mai avec une rare abondance. Si l'on veut retarder sa floraison, il suffit de pincer



Monochaetum sericeum. Naudin.

les bouts et d'ajourner le rempotage qui, dans les cas ordinaires, doit avoir lieu vers la fin de l'automne. Plantée en plein air et en terre de bruyère, elle forme des touffes très-fournies pour l'arrière-saison.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES,

EXTRAITES DU CATALOGUE DE M. LINDEN POUR 1858.

SERRE CHAUDE.

Begonia Rex (PUTZ.), genre des Platycentrés (KLOTSCH), figuré pour la première fois dans la 3me livraison de l'*Illustrated Bouquet*.

Aucune description ne saurait donner une idée exacte de la magnificence extraordinaire de ce Begonia. En sa présence tout autre plante, quelque belle qu'elle soit, disparaît dans l'ombre, et le regard du plus indifférent s'arrête avec étonnement et admiration sur cette merveille végétale, qui porte à juste titre le nom de *Roi des Begonia*. Il est pour les plantes herbacées à feuilles panachées ce que le *Cyanophyllum magnificum* est pour les plantes à port ornemental. Le *B. Rex* est originaire d'Assam, où il habite le versant tempéré de l'Himalaya. Sa découverte est due à M. Simons. Depuis longtemps aucune espèce aussi remarquable n'est venue enrichir l'horticulture ; elle fera époque dans ses annales.

DESCRIPTION. — Acaule, feuilles grandes, d'un vert sombre velouté, à reflets d'un bleu métallique présentant au milieu un cercle irrégulier d'un blanc d'argent intense, très-brillant et se prolongeant par une longue pointe jusqu'à l'extrémité. Fleurs grandes, roses, les mâles à quatre sépales, les femelles à cinq; les anthères se prolongent supérieurement en une longue pointe aiguë. Fruit analogue à celui du *B. rubro-venia*.

CULTURE. — Ce Begonia demande la serre chaude tempérée, un bon compost de terre de bruyère et de terreau, beaucoup d'eau dans la saison de la végétation que l'on peut faire varier à volonté, et une certaine somme d'ombre. Cette plante est surtout propre à être cultivée dans les appartements.

Cyanophyllum magnificum (Lind). — Famille des Mélastomacées.

Quoique d'un autre genre de beauté que le *B. rex*, nous pourrions presque employer les mêmes adjectifs pour qualifier la magnificence de cette noble plante, noble par le port, noble par la forme et par la couleur de son feuillage. Voici le compte rendu qu'en donna *l'Allgemeine Garten-Zeitung*, à propos du grand festival horticole de Berlin, des 21 et 22 juin 1857 :

« Parmi les introductions nouvelles, aucune ne provoqua autant « l'attention et l'intérêt des connaisseurs, que les 9 plantes envoyées par « le directeur Linden de Bruxelles. A l'exception du *Tapina splendens*, « qui seul figura en fleurs, toutes les autres espèces étaient des plantes « à feuilles d'une rare magnificence. Toutes, cependant, étaient sur- « passées par la Mélastomée à grandes feuilles, le *Cyanophyllum ma-* « *gnificum* et le *Begonia Rex*. Sans excepter les plus beaux *Maranta* « des derniers temps, nous ne possédons, dans nos serres, aucune « plante qui puisse être comparée à ce *Cyanophyllum*, découvert par « le voyageur bien connu Ghiesbrecht, dans les forêts humides et « sombres qui environnent les mystérieuses ruines de Palenque dans « la province mexicaine de Chiapas, d'où il l'introduisit dans l'établis- « sement de Bruxelles. »

Description. — Tige droite cylindrique; feuilles opposées courtement pétiolées de 16 pouces de longueur sur 7 1/2 de largeur, elliptiques, oblongues-lancéolées à bords finement ciliés; face supérieure d'un magnifique vert velouté foncé sur lequel ressortent vivement la blancheur de la nervure médiane et le vert émeraude clair des nervures latérales et des vénules; la face inférieure est d'un pourpre bleuâtre d'une grande richesse. Fleurs blanches, petites, portées sur des panicules de 6 pouces de longueur.

Culture. — Le *Cyanophyllum magnificum* demande la serre chaude humide et un endroit ombragé; un compost moitié terre de bruyère et moitié terreau; des arrosements abondants dans la saison de sa végétation.

Campylobotrys argyroneura (Lind). — Famille des Rubiacées.

Cette charmante espèce est une heureuse addition à cette catégorie de plantes en vogue, désignée sous le nom de plantes à feuilles variées

ou ornées. Elle est voisine du *C. discolor*, dont elle se distingue par ses feuilles d'un développement plus considérable et d'une coloration plus brillante et plus animée. Cette jolie petite plante acquiert seulement de 10 à 15 centimètres de hauteur. C'est encore une introduction de notre zélé et infatigable naturaliste belge, M. Ghiesbreght, qui la découvrit dans les ravins ombragés et humides de l'État de Chiapas au Mexique, d'où l'établissement de Bruxelles la reçut en 1857.

Description. — Tige cylindrique ; feuilles opposées, elliptiques, obtuses, à bord marginé et cilié de rose tendre ; dans les jeunes feuilles cette teinte est plus vive et s'étend sur une grande partie de la surface supérieure qui est d'un beau brun olive satiné et chatoyant, ondulé de sillons réguliers de cinq lignes de largeur et dans la profondeur desquels apparaissent les nervures latérales d'un gris argenté se rejoignant vers le bord ; la nervure médiane est également d'un gris argenté dont l'éclat contribue puissamment à la beauté de la feuille qui se rétrécit en un court pétiole et dont les extrémités sont toujours inclinées.

Même culture que l'espèce précédente.

Begonia Lazuli (Lind).

Sans avoir la prétention de se comparer au *B. Rex*, cette espèce est néanmoins d'une grande beauté ainsi que d'une délicatesse de couleurs rare. Elle mérite sa dédicace par l'analogie frappante du coloris de ses feuilles avec la pierre précieuse connue sous le nom de *lapis-lazuli*. La partie supérieure de ses grandes feuilles est en effet d'un bleu minéral parsemé d'une poussière étincelante. La fleur jaune est de la grandeur et de la forme de celle du *B. xanthina*. Cette espèce habite les mêmes localités que le *B. Rex*, et a été découverte par le même collecteur.

Sa culture est la même que celle de tous les Begonias de serre chaude.

Aristolochia leuconeura (Lind).

Cette belle espèce prendra une place distinguée parmi les plantes à feuilles ornées. La fleur nous est encore inconnue, mais quel que puisse en être le mérite, cette plante sera toujours recherchée pour la beauté de ses feuilles d'un vert sombre et luisant, sur lequel se détache

un réseau de nervures blanches, qui lui donnent exactement le caractère des plantes panachées, anomalie fort rare dans ce genre de plantes.

Son introduction est due à M. J. Triana, qui la découvrit sur les bords du rio Magdalena, entre Honda et Ambalema.

Elle exige également la serre chaude humide.

Boehmeria argentea (Lind). — Famille des Urticacées.

Encore une plante ornementale panachée d'un grand effet à ajouter à la liste de celles qui ont enrichi l'horticulture belge depuis quelques années. Nous pouvons même dire que celle-ci présente un cachet tout particulier dans ce genre de plantes. Sa tige est semi-ligneuse ; ses feuilles alternes, ovales, longuement acuminées, atteignent jusqu'à 40 centimètres de longueur sur 25 de largeur ; la face supérieure est d'un vert tendre, recouvert de pustules et de larges plaques d'un gris argenté ; sur la face inférieure apparaissent d'une manière saillante les nervures médianes et latérales d'un brun rougeâtre.

Elle a quelque analogie avec le *B. nivea* originaire de l'Indo-Chine et a été découverte en 1856 par M. Ghiesbreght dans les forêts tempérées de l'État de Chiapas au Mexique.

Elle réclame une place ombragée et une forte dose d'humidité, une terre forte mélangée de sable et de terreau.

PLANTES NOUVELLES OU RARES

DÉCRITES DANS LES JOURNAUX D'HORTICULTURE PUBLIÉS A L'ÉTRANGER.

Botanical Magazine, avril, vol. XIV.

Calanthe Dominii (hybride), pl. 5042. — Orchidées.

Encore une des rares Orchidées obtenues de semis des *C. Masuca* et *C. furcata*, par M. Dominy, dans les serres de M. Veitch à Exeter. La semence, obtenue en 1854 par le croisement de ces deux espèces, fut immédiatement semée, et deux ans plus tard elle développa ses fleurs. Celles-ci sont abondantes, en épis, à périanthe plane ; les sépales sont intérieurement blancs, bordés de rose à l'extrémité, extérieurement

tirant sur le violet; labelle grand, étendu, quadrifide, d'un rouge tirant sur le pourpre. Tous les autres caractères génériques sont les mêmes que ceux des deux espèces dont il tire son origine.

Cette jolie plante, d'un bel effet, a été dédiée à M. Dominy en souvenir de son heureuse réussite dans une opération si difficile, dans ce genre de plantes surtout, et qui dénote une rare adresse. Serre chaude.

Nyphea albo-lineata, var. **reticulata**, pl. 5043. — Gesnériacées.

Cette variété est une bonne acquisition pour les amateurs de plantes de ce beau groupe de la famille des Gesnériacées. Quoique peu différente par ses fleurs du vrai *N. albo-lineata,* elle en diffère par ses feuilles à nervures mieux marquées et surtout par ses nervures tertiaires également blanchâtres formant ainsi un véritable réseau de lignes blanches. Handstein a fait une variété du *N. albo-lineata* qu'il appelle *B. reticulata « nervis omnibus reticulatus; »* qu'il rapproche du *N. argyroneura* de Lind. et Planch. (*Fl. des serres*, 8. 823, p. 201) et du *N. anaectochilus* de Warzc. C'est sous ce dernier nom que notre plante a été introduite de Berlin en Angleterre et décrite par Lindley. Serre chaude.

Camellia rosaeflora.

Ce Camellia, d'une beauté incontestable, a été longtemps cultivé à Kew sous le nom de *C. euryoïdes* (Lindl.). Celui-ci était une plante greffée en Chine sur un *C. japonica* et apporté en Angleterre par M. Potts en 1822. Quelques années plus tard, la partie greffée mourut et il en résulta, du sauvageon, la plante en question. Jusqu'à ce jour on ne sait rien de plus concernant le *C. euryoïdes,* aucun botaniste n'en ayant fait mention. La plante dont il s'agit dans cet article, et dont nous ignorons également l'histoire, est très-différente de ce dernier Camellia, d'un habitus plus robuste, à fleurs plus grandes, d'un rose carmin. Elle ressemble davantage au *C. assimilis,* dont elle diffère cependant par ses fleurs axillaires et terminales, souvent géminées, son style tripartite presque aussi long que les étamines et ses trois stigmates bien distincts ; pétales au nombre de six ; presque soudés à la base, rangés en deux séries imbriquées, formant à la base un tube peu apparent ; anthères courts, jaunes ; ovaire globuleux entièrement glabre.

Kefersteinia graminea (Reich. fils). — Famille des Orchidées. — Vol. XIV, n° 160. — Pl. 5046.

Cette curieuse Orchidée, décrite dans le *Journal de botanique* de V. Mohl et Schlecht, 634, *Xen. Orch.*, p. 67, t. 25, f. 2-11, n'était pas encore introduite vivante lorsque le docteur J. Lindley la décrivit d'après des échantillons secs sous le nom de *Zygopetalon gramineum*. Elle a été découverte par M. Hartweg, sur le versant occidental de la Cordilière des Andes, aux environs de Popayan, et introduite vivante par MM. Linden et Funck, qui la trouvèrent aux environs de Caraccas (1). On la reçut en Angleterre du jardin impérial de Saint-Pétersbourg sous le nom de *Huntleya fimbriata*. Trois espèces de ce genre sont décrites par Reichenbach fils.

Description. — Pseudobulbes nuls ou presque nuls ; feuilles de 6 à 7 pouces de longueur, presque droites, disposées en éventail, lancéolées, légèrement acuminées, pointues, finement striées longitudinalement, carénées inférieurement, comprimées et engainantes à la base. Pédoncules grêles, filiformes, de 2 à 3 pouces de longueur, naissant à la base même des feuilles par fascicules de quatre à cinq, uniflores, garnis de bractées à la base, une au milieu et deux opposées à peu de distance de la fleur. Avant l'épanouissement de celle-ci, le pédoncule est couché ; il se redresse à mesure que l'épanouissement avance. Fleurs à fond jaune, d'un pouce de diamètre, plus ou moins copieusement pointillées de carmin foncé ; tablier lavé de rose, pointillé finement de carmin avec le centre largement maculé d'un rouge noirâtre ; sépales extérieurs étalés horizontalement, lancéolés-oblongs, égaux ; sépales intérieurs relevés ; labelle large, ovale, bilobé, quelquefois trilobé, gibbeux à la base, concave au milieu, marginé à l'extrémité qui est subitement recourbée en arrière ; bords crispés et finement dentelés ; à sa base, du côté supérieur, on remarque une quadruple élévation glanduleuse ayant l'apparence d'une mouche aux ailes étalées. Colonne allongée, semi-cylindrique, carénée devant avec les

---

(1) C'est par erreur que la découverte de cette plante a été attribuée à Hartweg. Elle est due au contraire aux deux voyageurs belges, qui la rencontrèrent en 1841 dans les forêts de Galipan, près de Caraccas, par conséquent deux années antérieurement à l'arrivée de M. Hartweg en Colombie.

(*Note du traducteur.*)

bords de la carêne unidentés vers le milieu ; le dos est légèrement tomenteux. Anthères placés antérieurement sur la colonne ; quatre masses polliniques en forme de massue attachées sur une glande triangulaire.

Begonia Wageneriana. — Moschkowitzia Wageneriana (KLOTSCH). — *Bot. Mag.*, pl. 5047. — Begoniacées. — Patrie : Venezuela.

Quoique moins beau que beaucoup d'autres Begonia, dont le nombre des espèces brillantes augmente d'une manière si considérable depuis quelques années, la couleur vert-jaune foncé et brillant de ses feuilles, le rouge brun de ses tiges, pétioles et pédoncules, et le grand nombre de ses fleurs blanches étoilées, avec leurs anthères d'un beau jaune au milieu, le fera rechercher par les amateurs, d'autant plus que cette espèce continue à fleurir pendant plusieurs mois de l'été. Elle a été introduite par M. Wagener dans le Jardin botanique de Berlin, d'où elle a été importée en Angleterre.

Description. — Plante herbacée, glabre; tige droite de 2 1/2 à 3 pieds de hauteur, cylindrique, un peu en zigzag, rouge brunâtre; feuilles de 5 à 6 pouces de longueur, ovales-cordées, fauciformes, très-inégalement partagées, légèrement peltées, acuminées ; le bord du côté le plus large de la feuille est sinué ; le bord opposé est dentelé; nervures saillantes dessous ; pétiole cylindrique, raide, de moitié moins long que la feuille ; stipules caduques, d'un pouce de long, membraneuses, oblongues, longuement mucronées ; pédoncules axillaires, très-longs, cylindriques, succulents, formant une espèce d'ombelle doublement trichotome de fleurs fertiles et stériles ; fleurs stériles à quatre, fleurs fertiles à cinq sépales lancéolés aigus, plus étroits que ceux des fleurs stériles ou mâles ; étamines nombreuses, serrées, naissant d'un réceptacle globuleux, presque sessile ; capsule obconique à trois angles inégaux, dont deux courts, obtus et légèrement denticulés, le troisième plus long, triangulaire et obtus.

La culture est la même que celle de ses congénères.

CULTURE MARAICHÈRE.

Nous croyons vous avoir parlé déjà d'une plante sauvage très-abondante sur plusieurs points de la Belgique, de *l'Épilobe à feuilles étroites* (*Épilobium angustifolium*) ou *laurier de saint Antoine,* et vous avoir dit qu'il conviendrait peut-être de l'introduire au potager, de l'améliorer en vue de la récolte de ses jets qui ressemblent beaucoup à ceux du houblon, se mangent de même et valent pour le moins tout autant. Voici le moment de se procurer du plant dans les forêts, à l'exposition du nord particulièrement, et surtout sur les places de fauldes. Ceci nous donne à penser que les cendres de bois ou les engrais à base de potasse sont très-profitables à cette plante.

Nous voudrions que des amateurs soigneux se livrassent quelques années de suite à cette culture nouvelle sur divers points du pays, qu'ils traitassent l'Épilobe avec les mêmes égards que les légumes admis, et se rendissent compte du produit. Il y aura bientôt six ans, nous fîmes une planche d'Épilobes avec des souches arrachées dans un bois des environs; nous la fîmes à l'automne et à la hâte, dans un sol mauvais, sans nous donner la peine de fumer ni d'arroser, et malgré cela la reprise complète eut lieu, et dès le printemps suivant, nous pûmes détacher quelques poignées de jets de la plantation et les goûter. Ils étaient très-délicats. Nous attendîmes une seconde pousse que nous récoltâmes environ huit jours après, mais cette fois hors de terre, avec les feuilles, c'est-à-dire non étiolées. On supprima les feuilles et on fit cuire les tiges. Elles étaient d'une amertume insupportable. Nos deux coupes n'affaiblirent pas sensiblement la plante qui repoussa et fleurit comme si on ne l'eût point maltraitée. L'année d'après le plant fut arraché, et la culture de l'Épilobe abandonnée. Nous ne nous en repentons pas, car elle avait été mal faite, mal conduite, et il était impossible que, dans ces conditions, les produits couvrissent les frais. Aujourd'hui, nous nous proposons de reprendre cette culture manquée au début. A cet effet, nous allons ouvrir des rigoles de 40 centimètres de profondeur sur autant de largeur, et y mettre les plants à un pied de distance, sur de l'excellent terreau. Puis

nous recouvrirons de 15 centimètres seulement de bonne terre. L'Épilobe s'enracinera assez vigoureusement dans le courant de l'année pour se prêter à une première récolte dès le printemps prochain. Nous n'aurons pas à nous inquiéter sur son compte pendant l'hiver ; il défie les froids de Russie comme les neiges d'Ardenne. Vers la fin de février, nous fumerons les rigoles avec un mélange de feuilles pourries et de cendres de bois ; puis nous attendrons la pousse.

Au fur et à mesure que les jets se montreront, nous les recouvrirons avec quelques pelletées de la terre extraite des fosses, au moment de la plantation, et placée sur les côtés, afin d'étioler, de blanchir rigoureusement la plante. Lorsque les fosses seront comblées ainsi peu à peu, nous aurons nécessairement des jets d'une belle longueur, que nous pourrons couper à 10 pouces en terre sans inconvénient, à mesure qu'ils apparaîtront, non pas tous, mais le plus grand nombre, laissant partir quelques tiges en liberté, afin de ne pas tuer la plante sous la récolte. A l'automne, quand les tiges seront mortes et desséchées, rien ne nous empêchera d'enlever la terre des fosses et de la placer sur les côtés afin de nous en servir l'année suivante pour étioler une nouvelle récolte.

On pourrait également, au lieu de cultiver l'Épilobe en fosses, le planter à une faible profondeur et butter les lignes pendant la végétation, comme nous faisons pour les crambés.

C'en est assez sur ce sujet. Passons maintenant, si vous le permettez, à la culture des pois de seconde saison que l'on doit poursuivre pendant les mois de mai et juin, afin de maintenir le plus longtemps possible la durée de ces légumes. Parmi les pois de seconde saison, je recommande, comme toujours, le *pois d'Auvergne* ou *serpette,* en raison de son rendement considérable et de sa qualité, et les *knight* ou *pois ridés* verts et blancs, parmi lesquels se classe naturellement le *mammouth,* dont on a prétendu faire une sous-variété. Mauvaise plaisanterie qui consiste à choisir les plus beaux grains du knight ordinaire, à les mettre et à les vendre à part.

Les Anglais qui sont, vous le savez, d'intrépides chercheurs de races légumières, qui en trouvent souvent et en inventent, au besoin, quand ils n'en trouvent pas, nous conseillent la culture du *white perfection marrow pease,* de *l'alliance Eugénie,* du *climax Napoléon* et du *blue glory marrow pease.* Dans le cas où il nous arriverait de maltraiter la langue de nos voisins, on voudrait bien nous le pardonner ;

ce serait sans mauvaise intention ; nous copions machinalement les étiquettes et serions fort en peine de les traduire.

Le *white perfection* est un pois à écosser, de grosseur moyenne, à grains jaunâtres, très-irréguliers dans leurs formes, ni ronds ni carrés, à peau chagrinée et se rapprochant un peu du *crochu sans parchemin.* Voilà tout ce que nous savons de ce nouveau pois anglais. L'alliance Eugénie est un pois ridé blanc, plus petit que le knight, mais moins tardif, chargeant beaucoup et constituant une véritable sous-variété de ce knight, dont il possède la saveur sucrée. L'année dernière, nous avions le *pois alliance* et le *pois Eugénie,* les deux faisant la paire, et l'un et l'autre désignés sous la qualification de pois ridés blancs, l'un et l'autre signalés sur le catalogue de M. Vilmorin comme très-productifs et les plus hâtifs de leur catégorie. Aujourd'hui, peut-être faute d'avoir pu les distinguer, on les réunit dans le même sac, grains et noms, et l'on nous conseille de les planter de quinzaine en quinzaine depuis mai jusqu'à la mi-juillet, afin de récolter des pois verts de septembre à la fin d'octobre. Le climax Napoléon qui, l'année dernière, s'appelait tout simplement *climax,* est encore une nouvelle sous-variété du knight ou pois ridé, à grains verdâtres, que l'on cultive comme le précédent, qui le vaut sous tous les rapports et n'en diffère réellement que par la couleur. Quant au *blue glory marrow*, c'est une connaissance toute nouvelle pour nous. Son grain, irrégulièrement arrondi, d'un jaune verdâtre sâle, n'appartient pas à la catégorie des ridés et ne s'en rapproche que par sa saveur sucrée.

La culture des pois est la même pour toutes les races et sous-variétés. Un terrain léger, plutôt maigre que riche, n'ayant pas porté de pois depuis sept ou huit années au moins, voilà ce qu'il faut à ce légume. En terrain riche, il fournirait trop de feuilles et pas assez de gousses ; ramené trop souvent à la même place, il dégénérerait vite et les grains prendraient une saveur amère.

Pour précipiter la levée des pois, on doit échauder la semence avec de l'eau bouillante, les retirer de cette eau, devenue froide, au bout d'une heure ou deux, les rouler dans de la cendre de bois pour les ressuyer et les praliner, et les mettre en terre. Le procédé liégeois qui consiste à les planter sur une seule ligne, de manière à établir des brise-vents de loin en loin dans le potager, est supérieur à tous les autres. Ces lignes chargent bien des deux côtés, surtout quand, au lieu de se servir des rames ordinaires pour les soutenir, on les fixe

avec soin et avec goût à une sorte de palissage formée de pieux et de perchettes. A mesure que les tiges montent, on les accole avec des liens délicats, en ayant la précaution de serrer plus étroitement du haut que du bas, afin de refouler la sève vers les parties moyennes. Les pois, ainsi conduits, produisent beaucoup et n'ont rien à craindre des coups de vent. Le procédé que nous suivons ici est inférieur au précédent, nous nous empressons de le reconnaître, et, le reconnaissant, nous en ferons peu à peu le sacrifice. Il consiste à planter sur deux lignes, à laisser entre ces deux lignes un espace d'un mètre au moins, et à ramer en dedans avec des rames ordinaires.

A propos de rames, vous saurez que dans certaines localités, les gens ne s'en procurent pas toujours facilement. Ici même, dans ce pays de forêts, nous n'en avons pas de premier choix et les payons assez cher. N'y aurait-il pas moyen de se soustraire à cette dépense de tous les ans? Ne pourrait-on pas imaginer des treillages mobiles avec cadres en bois et fil de fer galvanisé? Ne pourrait-on pas, avec la culture sur deux tiges parallèles, fixer sur le sol un cadre mobile, garni de fils de fer galvanisés, formant le cercle, sur lesquels on accolerait les tiges des pois. Ainsi arquées, ces tiges produiraient vraisemblablement plus. Aussitôt la récolte faite, on enlèverait le treillage, fabriqué de plusieurs pièces pour la facilité du transport, et on le conserverait au grenier pour l'année suivante. Il y a lieu de croire que ce procédé, plus expéditif que celui en usage, serait aussi moins coûteux. C'est à examiner.

Puisqu'il est question de pois, permettez que je vous signale la présence des mulots ou campagnols en grand nombre. Si nous n'y prenons garde, nous aurons fort à souffrir de leurs ravages; les semences de fèves et de pois y passeront pour la plupart. Les pots vernissés en dedans, à moitié remplis d'eau et enterrés jusqu'au bord, ne suffisent point à leur destruction. J'ai employé les pâtes empoisonnées, pâte de pommes de terre, de lard fondu et de phosphore, pâte de farine de maïs et de strychnine, mais les résultats n'ont pas été satisfaisants. L'année dernière, j'ai dû recourir à l'emploi du sulfate de strichnine, j'en fis dissoudre quelques grains dans un demi-verre d'eau chaude, et versai deux ou trois poignées de froment dans cette eau empoisonnée. Une fois ce froment bien imprégné, je le répandis par petites quantités dans le voisinage de mes planches de fèves et de pois, et à partir de ce moment, je n'eus plus à me plaindre des campagnols.

Cette année, mes pois plantés sur couche ouverte, en vue d'un repiquage, ont été visités par les campagnols au moment de la levée. Tiges et graines disparaissaient chaque nuit. J'essayai de nouveau de la bouillie de maïs empoisonnée avec de la strychnine. Les campagnols y touchèrent quelque peu et les pois furent épargnés ; mais le lendemain la bouillie fut évitée et la plantation fouillée et maltraitée de rechef. Cette fois, je commençai par faire la part des rongeurs ; je leur jetai une grosse poignée de graines de pois sur le sol de la couche. Le lendemain pas un grain ne restait, tous étaient mangés ou emmagasinés, et la provision ayant suffi, le légume en végétation n'avait pas été touché. Le surlendemain j'usai du même moyen ; seulement j'eus soin d'empoisonner les poignées de pois secs en les laissant tremper dans de l'eau chaude chargée d'un gramme de strychnine. Les campagnols en prirent quelques graines, cinq ou six par nuit, et ne touchèrent plus aux pois en végétation.

Avant d'en finir avec les pois, j'appellerai l'attention des cultivateurs sur le pincement. Cette opération est conseillée avec raison par tous les auteurs, mais elle n'est pas convenablement détaillée. On nous dit : — Voulez-vous hâter la venue des gousses et en obtenir de belles ? Pincez au-dessus de la seconde fleur. C'est fort bien, mais l'on devrait ajouter : pincez de bonne heure, de façon à n'enlever qu'une très-petite partie de fane et à ne supprimer par conséquent qu'une très-petite quantité de séve. Quand la suppression est forte, la séve disponible est considérable et elle éclate en feuilles et en rameaux ; quand, au contraire, la suppression est faible, la sève disponible est si minime qu'elle n'a pas la force de faire de la feuille ; elle se loge dans le voisinage de la partie pincée et donne du volume aux gousses.

Nous n'avons pas besoin de rappeler aux cultivateurs que pendant le mois de mai on doit planter les haricots ou repiquer ceux que l'on a fait lever sur couche pour gagner une quinzaine d'avance. On doit continuer aussi les semis de laitues, de cerfeuil, de cresson alénois, de radis, les repiquages de choux de savoie tardif, de Bruxelles, de choux-fleurs de Hollande. On repiquera les betteraves, les poireaux, le céleri, et enfin, vers la fin du mois, il n'y aura pas d'inconvénient à semer les endives sous les climats doux de la Belgique. En Ardenne, elles monteraient ; aussi, pour éviter ce mécompte, on attend la seconde quinzaine de juin.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

GROUPES DE PLEINE TERRE POUR LES GRANDES PELOUSES.

Les personnes qui ont eu l'occasion de visiter le Jardin zoologique de Bruxelles dans le courant de l'année passée, ont pu remarquer, en entrant, un magnifique groupe de plantes entièrement inconnues dans nos jardins jusqu'ici et dont l'aspect présentait quelque chose de vraiment tropical. On se serait crû transporté subitement dans les plaines de l'Amérique méridionale où les *Heliconia,* les *Canna,* les *Arum* et toutes ces plantes herbacées à feuilles colossales déploient ce luxe de végétation qui ne dépasse guère la zone torride. Enfin, depuis quelques années, à force de soins et de persévérance, on est parvenu, sous le 51e degré de latitude, à faire végéter, en plein air, ces habitants des bords de l'Orénoque et de l'Amazone.

Ce groupe, taillé au milieu d'une pelouse de la forme d'une ellipse presque circulaire, avait 6 mètres de longueur sur 5 mètres et demi de largeur. Le centre était occupé par une forte touffe de *Cyperus Papyrus,* garni d'une triple ceinture de *Canna indica,* qu'entourait à son tour une double rangée de *Canna discolor*. La bordure était formée par un cercle de *Caladium* aux feuilles gigantesques. La masse entière avait conservé une forme parfaite, celle d'une demi-hémisphère, et offrait un coup d'œil admirable de fraîcheur et d'élégance. Nous apprenons que pour cette année plusieurs autres plantes exotiques, à grand effet, seront soumises à la même expérience. Des *Musa paradisiaca,* des *Hedychium Gardnerianum* et des *Maranta* devront également payer, à la pleine terre, l'hospitalité que nous leur avons donnée si longtemps dans nos serres. Voici comment on procède : creuser à 1 mètre et demi de profondeur; vers le mois d'avril remplir de fumier à 50 centimètres d'épaisseur, puis recouvrir de bon terreau jusqu'au niveau du sol; vers le 15 avril ou le 1er mai, selon la précocité de la saison, on procède à la plantation en ayant soin de choisir les espèces les plus élevées pour le centre et les plus petites pour rapprocher de la circonférence. Le moindre abri, une simple toile tendue sur des piquets, suffit pour préserver les jeunes pousses de l'atteinte des gelées tardives du mois de

mai. Des arrosements très-fréquents et très-abondants sont une condition *sine quá non* pendant les grandes chaleurs. Vers la fin de juillet, et surtout dans le courant des mois d'août et de septembre, ces plantes ont acquis tout leur développement et le groupe se présente dans toute sa splendeur.

Les rhizomes, que l'on peut diviser à l'infini, se conservent parfaitement pendant l'hiver en serre froide et même dans une bonne cave peu humide.

CULTURE DE CERTAINES ESPÈCES DE DRACÆNA

EN PLEINE TERRE PENDANT L'ÉTÉ; PAR M. JAEGER.

La culture des *Dracæna* en plein air, pendant l'été, paraît avoir été mise en pratique pour la première fois au jardin botanique de Berlin. Les bons résultats qui ont été obtenus, l'effet pittoresque que produisent ces belles plantes, ont déterminé plusieurs horticulteurs à suivre cet exemple, et aujourd'hui il est à Berlin peu de jardins dans lesquels ne figurent des Dragonniers. M. Jaeger dit qu'il a été frappé d'admiration la première fois qu'il a vu de forts pieds de *Dracæna australis* et *indivisa* en pleine terre. Il les a trouvés d'un effet bien supérieur à celui des palmiers placés dans les mêmes conditions.

Jusqu'à ce jour, on n'a cultivé, en pleine terre, que le *Dracæna australis* Hook. (*Dracænopsis australis* Planch., *Cordyline australis* Kth.), de l'île de Norfolk, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande, le *Dracæna indivisa* Forst. (*Dracænopsis indivisa* Planch., *Cordyline indivisa* Kth.), de la Nouvelle-Zélande et le *Dracæna congesta* Sweet (*Cordyline congesta* Kth., *Charlwoodia congesta* Sweet). On plante ces végétaux à l'air libre à la fin de mai, lorsque les gelées ne sont plus à craindre, dans une terre légère et nutritive, à l'abri d'une trop grande humidité et parfois même sur une légère élévation qui les met mieux en évidence. Ils réclament un arrosement abondant pendant l'été et doivent être rentrés aussitôt l'apparition des premières gelées. Le *Dracæna australis* peut supporter plusieurs degrés de froid; ce fait n'a rien qui doive étonner, puisque dans son pays natal il neige assez fréquemment. Le *Dracæna indivisa* est tout aussi rustique; mais il est encore trop rare et trop cher pour qu'on l'expose à la

gelée. Le *Dracæna congesta,* quoique un peu plus délicat, résiste cependant aux premières gelées d'automne. Ces espèces se conservent très-bien dans une serre froide à une température de 5 degrés centigrades. Le *Dracæna australis* réussit très-bien en serre froide comme les *Yucca* et les *Agave*. Si l'on place ces espèces en serre chaude, pendant l'hiver, elles doivent être tenues plus au frais de bonne heure, pour qu'elles puissent s'habituer graduellement à l'air libre. Après leur mise en pot à l'automne, pour les rentrer, il est bon de les enfermer d'abord dans une serre ou une bache chaude pour qu'elles s'enracinent bien. Tenues constamment en serre chaude, ces plantes végètent et sont très-sujettes aux atteintes de la Rouge.

Les Dragonniers mis en pleine terre croissent rapidement. On voit des pieds de trois ans s'élever à 1 mètre et 1 mètre 50; parfois même ceux du *Dracæna congesta* atteignent 2 mètres de hauteur à cet âge. L'endroit où on les plante doit être abrité contre le vent, ou tout au moins ne pas y être trop exposé. On doit avoir soin de planter les pieds isolément; car, groupés, ils perdraient une grande partie de leur beauté.

Il est probable que l'on pourrait cultiver de même, en pleine terre, la plupart des espèces de *Dracæna, Dracænopsis, Cordyline, Calodracon* et *Charlwoodia*. Cela est certain pour le *Dracæna draco,* Lin., des Canaries, et le *Dracæna nutans* (*Cordyline*), espèce très-voisine de l'*australis,* le *Dracæna stricta Bot. Mag.* (*Cordyline stricta* Kth.) de la Nouvelle-Hollande et le *Dracæna spectabilis* (*Cordyline spectabilis* Kth. et Bouché) passent aussi bien l'été en pleine terre que le *Dracæna australis;* M. Jaeger pense que ce mode de traitement conviendrait aussi à deux nouvelles espèces, encore assez rares, de la Nouvelle-Zélande, décrites par Goeppert, sous les noms de *Cordyline Hoibrenkiana* et *Charlwoodia australis,* et au *Dracæna terminalis purpurea-variegata* (*Calodracon Jacquini* Planch. *Cordyline Jacquini* Kth.). Il se propose de faire des essais avec ces dernières espèces.

(*Gartenflora.*)

LES MAGNOLIA ET LEUR CULTURE.

(Traduit de l'anglais du *Floricultural Cabinet.*)

Le genre *Magnolia* se compose d'arbres et d'arbrisseaux qui brillent tous, tant par leur magnifique feuillage que par leurs bellés et grandes fleurs. Nous ne parlerons ici que de ceux qui supportent la pleine terre, ainsi que des variétés que l'on est parvenu à acclimater au moyen d'autres espèces rustiques. Nous ne comptons que douze espèces ou variétés répandues dans les cultures, parmi lesquelles le blanc nuancé de pourpre et de violet domine dans les fleurs.

Ces espèces sont pour la plupart originaires de l'Amérique du Nord où elles embellissent les forêts et les savannes. Quelques unes sont originaires du Japon et des monts Himalaya. Le docteur J. D. Hooker, dans ses relations sur ces contrées, dit que le sol est quelquefois jonché des débris de leurs grandes et belles fleurs et que les forêts sont saturées de l'odeur suave qu'elles exhalent. Il en est dont les feuilles sont persistantes et toujours vertes tandis que d'autres ont les feuilles caduques. La plus belle de toutes est, sans contredit, le *M. grandiflora* introduit en 1737 de l'Amérique du Nord et qui a donné lieu à diverses variétés parmi lesquelles nous citerons particulièrement :

M. grandifl. præcox, qui a pour qualité principale de fleurir de bonne heure et surtout de conserver ses fleurs jusque bien avant dans l'été. Il se prête surtout à la culture en espalier, tandis que le *M. grandifl. exoniensis,* plus robuste que le précédent, se plaît davantage dans un endroit isolé. Le *M. grandifl. ovata,* très-différent des deux premiers et quoique moins abondant dans sa floraison, ne laisse pas d'avoir son mérite. Tous les trois ont les feuilles persistantes et toujours vertes.

Parmi les espèces à feuilles caduques nous citerons :

Le *M. purpurea,* du Japon, qui fleurit en avril et en mai. Cet arbrisseau, de 10 à 12 pieds de haut, doit être planté de préférence le long des murs. Ses fleurs sont blanches à l'intérieur, pourpres à l'extérieur; toutefois elles n'atteignent tout leur éclat que par un temps exceptionnellement beau.

Le *M. purpurea gracilis,* une variété de la précédente, a le feuillage moins touffu et d'un vert moins foncé. La couleur pourpre des fleurs est plus intense.

Le *M. tripetala* qui acquiert parfois de 24 à 25 pieds de haut; a des fleurs, souvent d'un blanc de neige, qui mesurent de 6 à 8 pouces de diamètre. Son feuillage, très-dense, passe, vers l'automne, au brun foncé ou au noir. C'est une des espèces les plus rustiques que nous connaissions.

Le *M. acuminata*, d'une croissance plus vigoureuse et qui résiste presque aussi bien que le précédent. Les fleurs s'épanouissent en mai et en juin; elles sont d'un jaune pâle dans l'intérieur et exhalent moins d'odeur que le *M. grandiflora*. Avant de tomber, les feuilles changent de couleur comme dans le *M. tripetala*.

Le *M. conspicua*, originaire de la Chine, atteint la taille d'un arbre de 20 à 30 pieds de haut. Ses feuilles n'apparaissent qu'après les fleurs; celles-ci sont très-grandes, dressées et exhalent une odeur très-intense. Il fleurit de février en avril. C'est une très-belle plante, mais comme elle ne résiste pas aux froids rigoureux, il est préférable de la planter dans un lieu abrité, de préférence adossée aux murs. Ce *magnolia* est introduit depuis 1789. On en connaît une variété sous le nom de *M. Soulangeana* à fleurs plus grandes et teintées de pourpre.

Le *M. glauca*, une des espèces les plus anciennement introduites en Angleterre, est d'une taille moyenne et conserve, en partie, ses feuilles pendant l'hiver. Les fleurs sont petites, mais très-odoriférantes, elles s'ouvrent en juin et continuent à se montrer jusqu'en septembre. Les feuilles, en vieillissant, deviennent d'un brun jaunâtre. Elle est originaire des plaines marécageuses des parties tempérées de l'Amérique du Nord.

Tous les *Magnolia*, et surtout ceux que nous venons d'énumérer, se multiplient facilement au moyen de boutures, de provins ou marcottes. Ce dernier moyen est employé de préférence pour les espèces à bois dur, tandis que la bouture convient davantage pour celles à bois tendre.

La marcotte se fait depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février. L'automne suivant les plants sont enracinés. On les sépare de la plante mère; on les plante en pots, puis on les place ainsi en terre afin de préserver les jeunes racines des fortes gelées. Pour plus de sûreté on fera bien de couvrir ces jeunes plants de paillassons si les froids deviennent rigoureux. Lorsqu'ils sont parfaitement bien enracinés, toutes ces précautions deviennent inutiles.

Pour se procurer un grand nombre de jeunes sujets, on choisira une

des espèces les plus rustiques, que l'on plantera dans un endroit abrité, mais spacieux; on couchera autant de branches que faire se peut dans le sol, en ayant soin de faire l'entaille au bas de chaque entre-nœud et l'on verra se former une succession de jeunes plantes qui se développent à mesure que l'on enlève les premières.

Pour toutes les espèces asiatiques que l'on voudra multiplier, soit par greffe, soit par écusson, on devra choisir de préférence le *M. purpurea.* La greffe par approche se pratique surtout lorsque l'on veut obtenir de suite de forts sujets.

La manière d'opérer la greffe par approche ne doit plus être un secret pour celui qui a la prétention de connaître le jardinage, mais comme il est probable que tous ceux qui nous lisent ne sont pas initiés à la floriculture, nous croyons devoir donner un aperçu de la méthode que l'on emploie en pareil cas.

Après avoir choisi un sujet robuste de *M. purpurea,* que l'on place à proximité de la plante qui doit fournir l'approche, on enlève de celle-ci, ainsi que du pied correspondant, une tranche de 3 pouces de longueur, de manière à ce que les deux parties ainsi entaillées puissent se placer exactement l'une sur l'autre (bois sur bois, écorce sur écorce), puis on procède immédiatement à la ligature. Ces opérations réclament un instrument bien tranchant et une main exercée. Si les deux sujets n'étaient pas d'un diamètre égal, on tâchera de faire correspondre les deux écorces d'un côté seulement. Le moment le plus propice pour cette opération, c'est celui où les plantes entrent en sève.

La plupart des espèces d'origine américaine peuvent s'obtenir également de graines. On sème celles-ci dans des pots d'une largeur moyenne, on les recouvre d'un demi-pouce de terre, puis on place sur couche chaude. Lorsque les jeunes plants ont atteint une certaine hauteur, alors on procède à un premier rempotage. On les place de nouveau sur couche chaude et dès ce moment on commence à les habituer à l'air libre pour pouvoir les sortir en cas de besoin. Les *Magnolia* gagnés de semis étant très-délicats, on fera bien de les préserver des vents froids et surtout de leur ménager une bache froide pour la nuit. Un second rempotage devient indispensable avant que l'on puisse les risquer en pleine terre.

Tous les *Magnolia,* sans exception, ne prospèrent que dans un sol bien drainé et dans un endroit à l'abri des vents du nord et de l'est. Avant de planter on creusera le sol à 2 pieds de profondeur sur 4 à

6 pieds de diamètre. Les racines doivent être convenablement étalées et recouvertes d'un mélange de terre argileuse et de terre de bruyère jusqu'à la base de la tige. Celle-ci étant trop profondément en terre nuirait au développement de la plante.

REVUE DES JOURNAUX.

Nous trouvons dans le *Cottage-Gardener, country-gentleman's companion and poultry chronicle,* une description des jardins du duc de Devonshire, à Chatsworth. Dans le n° 448, M. Beaton recommande particulièrement les plantes suivantes pour serre froide :

Acacia longifolia.
Correa picta superba.
Cyclamen persicum rubrum.
— Atkinsii.
Daphne indica rubra.
Epiphyllum Snowii.
Eriostemon intermedium.
Linum tigrinum,
Primula chinensis fl. pl. rosea.
— — fl. pl. alba.
Stylidium tubiflorum.
Witsenia floribunda.

Plantes grimpantes.

Bignonia grandiflora.
Gompholobium polymorphum splendens.
Jasminum grandiflorum.
Mandevillea suaveolens.
Rhynchospermum jasminoïdes.
Lazardibala biternata.
Hedera colchica.
Tacsonia manicata.
Tacsonia mollissima.
Clematis indivisa lobata.
Fagelia bituminosa.
Lapageria rosea.
Passiflora Billotii.
Stauntonia latifolia.
Hedera algeriensis.
Zichya longepedunculata.

Le n° 450 contient une figure de l'*Hibbertia grossulariæfolia* de la famille des Dilleniacées, extraite du *Végétable Kingdom and its products*, par Rob. Le même numéro fait mention d'un *Dendrobium fimbriatum,* des serres du duc de Devonshire, qui mesure 8 pieds de hauteur sur 4 de largeur et qui fut introduit directement, en 1818, des Indes orientales. On y comptait 250 grappes, dont chacune contenait de 10 à 12 fleurs.

Le n° 454 cite un *Richardia africana* (*Calla æthiopica,*) à fleurs

doubles. Il est probable qu'il ne peut être question ici de la véritable fleur, mais plutôt du spathe qui entoure le spadice. Dans tous les cas une pareille anomalie doit être quelque chose de bien curieux.

Parmi les plantes particulièrement cultivées en serre froide, en Angleterre, on cite les espèces suivantes :

Andromeda phillyriaefolia (Hook.), à feuilles d'un vert sombre qui contrastent singulièrement avec le blanc de neige des fleurs.

Anopterus glandulosus de Van Diemen (Labill.), de la famille des Cunoniacées. Elle fleurit en hiver.

Bejaria æstuans (Lin.), de la famille des Éricacées, joli arbrisseau à fleurs carmin. à feuilles petites, glutineuses, d'un très-bel effet.

Desfontainia spinosa, toujours rare à cause de la difficulté que l'on éprouve à le multiplier, mais toujours beau et distingué.

Dillwynia scabra, une des plus belles espèces du genre à fleurs écarlates bordées de jaune.

Daviesia Hookeri, plante naine, à fleurs panachées, en grappe.

Genetylis tulipifera (*Flore des serres,* t. 1064), figuré aussi dans le *Gardeners Chronicle* sous le nom de *Hedaroma tulipifera* (Lindl.), ressemble par ses feuilles à une Éricacée (*Vacciniée*) quoique appartenant à la famille des Myrtacées. Belles fleurs blanches et carmin retombant en clochettes de l'extrémité des branches.

Hemiandra pungens, de la famille des Labiées, et à feuilles d'Érica.

Lapageria rosea, plante grimpante à grandes et belles fleurs.

La liste de ces plantes se termine par : *Boronia Drummondii, Daviesa Fraseri, Gomphrena venustum* et *Lindleyanum, Gastrolobium Lekianum* et *Spectabile,* cités comme plantes méritant d'être cultivées dans les serres froides.

Dans les n°s 455 et 458 se trouve la description par le docteur Lindley, des quatre Rhododendrum que Hugh-Low a introduits de l'île de Borneo. Ils rappellent les espèces de Sikkim et se cultivent comme celles-ci en serre froide (sic). Jusqu'à ce jour on ne les a guère rencontrés dans les collections du continent; il paraît même qu'ils finissent par disparaître des cultures de nos voisins d'outre-mer. La difficulté de leur culture tiendrait-elle à leur état épiphyte ? La plupart des Rhododendrum de Sikkim le sont également et cependant leur réussite n'est plus douteuse. « Il est plus probable qu'il faudra les cultiver en serre tempérée pour obtenir de bons résultats. »

Dans le n° 459 on cite six espèces nouvelles de Cinéraires, qui font sensation en Angleterre, ce sont :

Brillant (Lidgard), fond blanc, bordures d'azur, centre obscur.

Earl of Clarendon (Turner), fond violet foncé, un cercle rouge autour d'un centre obscur.

Emperor of the French (Turner), fond blanc, bord rose-carmin, centre obscur.

Excelsior (Turner), fond d'un blanc éclatant, bord violet avec le centre de même couleur.

Miss-Labouchère (Baussie), même fond, bordé légèrement de rose lilas.

Optima, même fond, à large bord bleu foncé avec le centre de même couleur.

Le n° 460, donne une liste d'un grand nombre de *Pelargonium* que nous recommandons aux amateurs :

1° *Pelargonium vrais.*

Andover.
Bride of Abydos.
Carlos.
Conqueror.
Duchess of Wellington.
Empress.
Fair-Ellen.
Gem of the West.
Governor General.
Laura.
Leah.
Lord Raglan.
Marginata.
Novelety.
Painter improved.
Phaëton.
Rebecca.
Sanspareil.
Silenus.
Bête noire.
Una.
Virginia.
Vulcan.
Yarico.

2° *Fancy-Pelargonium.*

Advencer.
Bealy of Slugh.
Cloth of Silver.
Crimson King.
Defiance.
Duchess of Sutherland.
Eminent.
Lady Hume.
Masterpiece.
Moone light.
Resplendens.
Victoria magna.

(*La suite au numéro prochain.*)

BIBLIOGRAPHIE.

LE JARDIN FLEURISTE, ou *Instructions simples et précises à l'usage des amateurs et des horticulteurs pour la culture des plantes d'ornement annuelles ou vivaces, oignons à fleurs, etc.*, par Charles Lemaire. — Paris, librairie d'agriculture et de jardinage de Goin, quai des Grands-Augustins, 12. — Bruxelles, au bureau du journal. Prix : 3 fr. 50 c.

Voici un livre vraiment de circonstance, au moment où le printemps se manifeste, où les bourgeons s'épanouissent, où les crocus, les hyacinthes, les oignons de toutes sortes viennent émailler les plates-bandes, et, rivalisant avec les violettes, les primevères annoncent le réveil de la nature. C'est la saison où les jardins deviennent charmants, où chacun sent le désir des paisibles jouissances de l'horticulture, où l'habitant des villes, que ses occupations privent de cette innocente distraction, cherche à se faire, au moins pour quelques mois, un jardin sur sa fenêtre ou dans un coin de son habitation. Mais, pour ces amateurs peu versés dans les procédés du jardinage pratique, et étrangers le plus souvent aux notions les plus élémentaires de la botanique, il faut un guide, et un guide à leur portée. Voilà pourquoi M. Charles Lemaire, connu par des publications horticoles estimées, a rédigé ce nouveau volume, qui manquait à une classe nombreuse de lecteurs, bien que les écrits que l'on possède sur l'horticulture soient pour ainsi dire innombrables. De l'apparition incessante de nouveaux traités sur ce sujet, qui paraît inépuisable, M. Lemaire conclut que l'horticulture, l'une des plus aimables occupations auxquelles on puisse se livrer, est désormais passée dans nos mœurs, et qu'elle est devenue, sinon une nécessité, du moins une compagne inséparable de toute existence intellectuelle et tant soit peu aisée.

Les fleurs sont le plus gracieux des dons que nous ait faits la Providence. M. Lemaire, dans son traité, écrit d'une manière nette, simple et pleine d'entrain : il veut mettre chacun à même de profiter de ce bienfait du Créateur. — Voici le plan de son volume, illustré de vignettes sur bois représentant les principaux outils. Après avoir traité des conditions de l'établissement d'un jardin fleuriste, donné la manière d'organiser un rocher, un bassin, une serre économique, l'auteur parle des amendements, engrais et composts. Il consacre ensuite des chapitres séparés aux instruments et ustensiles horticoles, aux maladies des plantes et aux remèdes à employer, aux insectes nuisibles et aux moyens de les détruire, puis à la multiplication des plantes, semis sur couche, bouturage, greffage, division des tubercules, oignons, etc.

Nous recommandons aux dames en particulier et à toutes les personnes qui aiment à cultiver des fleurs dans l'intérieur de leur habitation, ou sur leurs fenêtres, un chapitre où sont expliqués les soins à donner aux plantes dans les appartements : ce chapitre est suivi d'une liste de plantes nouvelles, soit grimpantes, soit arborescentes, qui réussissent mieux que d'autres emprisonnées dans des jardinières ou suspendues dans des corbeilles.

Enfin, après avoir donné des instructions spéciales sur la manière de pratiquer convenablement les arrosements, M. Lemaire donne une liste étendue, avec description sommaire, des plantes d'ornement vivaces ou annuelles, arbres et arbrisseaux que l'amateur doit réunir de préférence dans un jardin fleuriste. Un calendrier indiquant les travaux à faire mois par mois complète cet amusant volume d'environ 250 pages, et qui a sa place marquée sur les rayons des plus modestes bibliothèques, sur la table de travail de l'employé, du rentier, du curé de campagne, de l'instituteur rural, de tous ceux enfin qui ont un petit jardin à orner ou quelques loisirs à consacrer aux délassements horticoles.



Pentstemon Jaffrayanus.

PENTSTEMON JAFFRAYANUS

Pentstemon de Jaffray. — Fam. des Scrophularinées.

Planche XI.

Cette jolie espèce, dont nous trouvons le dessin et la description dans le n° 160 du *Botanical Magazine*, est originaire de la partie Nord de la Californie, où elle a été découverte par M. Jaffray en 1853. Ce fut M. Lobb qui en envoya des graines à MM. Veitch et fils, à Exeter. La figure que nous donnons ci-contre a été faite sur un échantillon qui a fleuri dans leurs serres au mois d'août 1857. Elle a beaucoup d'analogie avec le *P. speciosus* (Dougl. et Lindl.), qui habite les bords du Strahon-River dans l'Amérique du Nord ; mais elle en diffère visiblement par le coloris particulier de sa corolle d'un bleu rougeâtre intense, dont nous ne trouvons guère d'exemple que dans quelques genres de la famille des Borraginées. Elle est une excellente acquisition pour nos parterres en tant que plante rustique de pleine terre ; elle fleurit abondamment durant plusieurs mois de l'été.

Description. — Tige droite, branchue, d'un pied de hauteur, glabre et maculée de rouge. Feuilles très-glauques, entières ; les inférieures spatulées, particulièrement les radicales, légèrement atténuées et décurrentes ; celles du milieu oblongues elliptiques, les supérieures obtuses, presque sessiles, passant graduellement à l'état de bractées, ovales cordées, entièrement sessiles ; pétiole court. Panicule terminale ; pédicelles opposés, à 2, 3 ou plusieurs fleurs pseudo-verticillées. Calice court, à cinq divisions larges, ovales, acuminées, tant soit peu imbriquées. Corolle d'un pouce et quart de longueur, d'un bleu intense, rouge à la base et à la gorge ; limbe à deux lèvres, la supérieure divisée en deux parties, l'inférieure en trois lobes arrondis, étalés ; filaments stériles aussi longs que les filaments fertiles, non barbus ; ovaire presqu'ovale ; style de longueur égale aux étamines ; stigmate obtus.

SPIGELIA ÆNEA (CH. LEM.)

Fam. des Loganiacées.

Planche XII.

La description de la charmante petite plante dont nous offrons le dessin dans cette livraison, a été faite par M. Ch. Lemaire, dans le quatrième volume, page 53 de l'*Illustration horticole;* voici comment il s'exprime :

« Dans une visite récente à l'établissement de M. Linden, si riche en plantes intéressantes et nouvellement introduites, soit par lui-même, lors de ses voyages en Amérique, soit par les soins de ses collecteurs dans cette vaste contrée, l'une d'elles, alors en fleurs, attira, surtout par cette raison, notre attention spéciale, par sa gracieuse petite stature, son élégant feuillage d'un vert sombre à reflets cuivreux, et ses épis circinés d'assez grandes fleurs blanches et roses, d'une forme assez semblable à celle du *Sipanea carnea,* Ad. Brong, mais plus grandes et à gorge nue, à organes génitaux presque inclus. Elle sera bien accueillie par les amateurs judicieux de ces plantes à feuilles ornées ou panachées, que leur beauté foliaire engage avec raison les collecteurs à rechercher particulièrement aujourd'hui, dans leurs pénibles mais glorieuses explorations lointaines. »

DESCRIPTION. — Plante herbacée de 4 à 5 pouces de hauteur, rameuse, à tige cylindrique, tant soit peu aplatie, sous-frutescente et rougeâtre à la base; feuilles nombreuses, serrées, opposées, ovales, pointues, légèrement acuminées, à bord ondulé, membraneux et jaunâtre; face supérieure d'un vert foncé velouté à reflets cuivreux-olivâtres; nervures d'un vert pâle; pétiole court, un peu cannelé, marginé; stipules interpétiolaires, presque amplexicaules, épais, courts, charnus et aigus; fleurs sessiles, blanches et roses à l'extrémité, très-serrées sur des épis circinés, axillaires ou terminaux; corolle tubuleuse, supérieurement renflée et campanulée, à cinq divisions régulières, peu profondes, aiguës, étalées; calice charnu, très-court, anguleux, gibbeux, à cinq divisions profondes, subulées, membraneuses; étamines au nombre de cinq insérées sous la gorge, à filets courts, arquées vers le stigmate; anthères introrses à peine saillantes; ovaire très-petit, ovale, biloculaire, à loges monospermes; disque nul; style mince, cylindrique, de la longueur du tube; stigmate peu apparent, poilu.


Spigelia aenea Lem.

Nous ajouterons que cette plante lilliputienne, d'une culture très-facile, a été découverte par M. Marius Porte, dans la Jacobina, district oriental de la province de Bahia, et que, depuis l'époque de son introduction, elle n'a pas cessé de fleurir avec une rare abondance.

Culture. — Serre chaude; terre de bruyère avec un mélange de sable et un peu de terreau, arrosements fréquents pendant les grandes chaleurs. On doit avoir soin de la tenir toujours dans un endroit ombragé, c'est alors seulement que la couleur cuivré de ses feuilles apparaît dans toute sa beauté.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

Botanical Magazine, nº 161.

SERRE CHAUDE.

Cattleya granulosa (Lindl.). — Orchidées. — Gynandrie Monandrie, pl. 5048.

Ce magnifique *Cattleya*, décrit et figuré par le docteur Lindley, a été découvert au Guatemala par Hartweg et introduit vivant au Jardin botanique de Liverpool, en 1845, par Henry Schepherd. Plus tard, M. G. M. Skinner, auquel l'horticulture doit un si grand nombre de belles Orchidées du Guatemala, en envoya plusieurs exemplaires en Angleterre.

Description. — Pseudobulbes au-delà d'un pied de longueur, garnis de nœuds de distance en distance, comprimés, cannelés, et recouverts partiellement de gaînes membraneuses. Feuilles au nombre de deux, oblongues, obtuses, coriaces, réfléchies, d'un vert obscur, plus larges au milieu, engaînantes seulement à l'extrême base. Pédoncule terminal, robuste, cylindrique, formant un épi ou grappe de six à huit fleurs. Sépales et pétales étalés, d'une couleur vert-jaune-olive uniforme, parsemés de quelques taches rouge de sang; sépales oblongs, obtus, égaux; pétales obovés-oblongs, crispés sur les bords. Labelle d'un beau blanc, charnu, moins long que les sépales et pétales, trilobé, pointillé de carmin, à lobes latéraux de la base auriculés; le rétrécissement de la base du labelle est jaune ainsi que le fond antérieur de la colonne, les bords sont crispés.

Polygonatum roseum (Ledebourg, *Flora Russica*). — Smilacées. — Hexandrie Monogynie.

Ce joli *Polygonatum*, très-voisin du *P. verticillatum* par son port et ses feuilles, a été envoyé au jardin royal de Kew par M. Bunge et décrit par son ami le professeur Ledebourg, dans sa *Flora Russica*. Il est originaire de l'Altaï sibérique et de la Songarie chinoise. Parmi plusieurs exemplaires de l'herbier de Ledebourg on constate des différences assez notables de l'un à l'autre quant à la longueur et au nombre des feuilles en verticille. Cette plante a beaucoup d'analogie avec le *P. verticillatum* de nos contrées, sauf quant à la couleur rose jaunâtre de ses fleurs; elle se rapproche également du *P. sibiricum* ou *Convallaria cirrhifolia* de Wallich.

Description. — Feuilles moins linéaires que celles du *verticillatum* dont elle présente tous les caractères; pédoncules axillaires, solitaires ou par deux, toujours bifurqués, portant ordinairement deux fleurs, quelquefois quatre; pédoncules et pédicelles tachetés de pourpre foncé. Périgone de trois-quarts à un pouce de long, à fond blanc, légèrement teinté de pourpre et entremêlé de mouchetures diverses qui lui donnent une couleur rose; tube long, limbe de six divisions ovales étalées, dentelées au sommet. Étamines et pistil inclus; anthères oblongs, jaunes; ovaire obové. Style plus court que l'ovaire. Stigmate tronqué.

Bolbophyllum Neilgherrense (Wight, Ic. Pl. Ind.). Orchidées. — Gynandrie Monandrie. — *Bot. Mag.*, Pl. 5050.

Des bulbes de cette plante furent envoyées vivantes par M. M'Ivor qui en récolta en 1849 dans les Neilgherries. Le docteur Wight, qui en donna la première description, indique le Malabar comme son pays natal. L'auteur fait mention de ses affinités avec le *Bolbophyllum Careyanum*, mais il la considère comme plus distincte de cette dernière espèce que semblerait le faire supposer la figure que nous avons donnée sous le n° 4166. Elle fleurit chez nous, en serre chaude, en janvier 1858.

Description. — Pseudo-bulbes ovales-oblongs, légèrement comprimés, en partie recouverts par des gaînes membraneuses et naissant de distance en distance d'un rhizome cylindrique rampant, également en-

touré d'une gaîne membraneuse. Feuilles solitaires au sommet du bulbe, de 4 à 6 pouces de longueur, presque dressées, coriaces, ovales-elliptiques, oblongues, presque obtuses, se terminant à leur base en un pétiole court et épais. Hampe florale de 3 à 4 pouces de longueur, naissant de la base des pseudo-bulbes, cylindrique, à nœuds enveloppés d'une gaîne membraneuse. Les fleurs, disposées en un épi de 3 pouces de long, sont nombreuses, serrées et garnies chacune, à leur base, d'une bractée étroite, lancéolée, aiguë, presque aussi longue que le pédicelle. Sépales d'un vert brunâtre, rouges à la base, ovales-lancéolés, celui du milieu étroit, les latéraux cinq ou six fois plus larges, connivents à la base et formant la carène; pétales étroits, pourpres, très-aigus, à base large. Labelle naissant de la base décurrente de la colonne, soudé à celle-ci, recourbé, trilobé; lobes latéraux étroits, dentelés; celui du centre en forme de langue, sillonné au milieu. Colonne courte, ayant de chaque côté des ailes qui se terminent supérieurement en une pointe aiguë, recourbée en dehors.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Fritillaria Græca (Boiss. et Sprunner in Boiss. *Diagnos. Plant. Orient. nov.*, n° 7, 1846, p. 104). — Liliacées. — Hexandrie Monogynie.

Ce joli *Fritillaria,* originaire du mont Hymettus, en Grèce, a été envoyé vivant au jardin royal de Kew, par M. Boissier de Genève auquel nous devons également la figure que nous donnons sous le n° 5052, liv. 161. Il fleurit aisément en pleine terre et au mois de mars, sous châssis. C'est une excellente acquisition pour nos jardins.

Description. — Bulbe subglobuleux. Tige de 6 à 8 pouces de longueur, droite, cylindrique, svelte. Feuilles radicales des jeunes bulbes longues de 4 à 5 pouces, lancéolées, se rétrécissant en un court pétiole; feuilles caulinaires au nombre de cinq, quelquefois six ou sept, elliptiques ou linéaires-lancéolées, presque dressées, striées, devenant graduellement plus étroites et linéaires. Fleurs terminales, solitaires, rarement par paire, plus petites et plus ouvertes que celles du *F. Meleagris*. Sépales elliptiques, d'un rouge ferrugineux, tachetés mais légèrement marqués, ayant au milieu une ligne dorsale verte qui se continue jusqu'à la base; les bords sont d'un vert pâle. Étamines plus courtes que les sépales et le pistil. Ovaire oblong. Style deux fois plus long que les divisions du stigmate.

Gardner's Chronicle.

Torreya grandis (LINDLEY). — Cette noble plante de la famille des Conifères a été découverte par Fortune, dans les provinces montagneuses du Nord de la Chine, en cherchant le Pin doré (*Abies Kaempferi*). Elle résiste parfaitement en pleine terre.

Ilex Fortunei (LINDLEY). — Cette plante, qui résiste également en pleine terre, a été découverte par le même voyageur dans le Nord de la Chine. D'après le docteur Lindley, c'est un bel arbuste toujours vert.

Abies Kaempferi ou **Pin doré des Chinois.** — Ce conifère, ainsi que les trois plantes qui précèdent, sont annoncées en vente chez R. Glendenning, Chiswick Nursery, près Londres, à 21 schellings chaque.

Le même horticulteur annonce les plantes suivantes livrables dans le courant de cette année.

Camellia Princesse Frédérique-William. — Le plus remarquable de tous les Camellias qui aient été introduits de Chine par M. Fortune. Ses fleurs sont parfaitement bien striées et pointillées de rose sur un fond blanc. Il est parfait de forme, bien double et à fleurs nombreuses. Il sera livré en automne. Dans le numéro CXXV du *Florist* se trouve une excellente figure de ce Camellia.

Camellia cup of beauty. — Un des plus magnifiques Camellias, dont le nom est traduit du Chinois. Les fleurs sont très-grandes, d'un blanc pur avec une bande de mouchetures qui apparaît parfois sur les pétales ; elles sont plus grandes que celles du double blanc ; ses pétales sont plus symétriques, plus larges et gracieusement incourbés. Le docteur Lindley assure que ces deux Camellias doivent être considérés comme tout ce qu'il y a de mieux en ce genre. La livraison du mois de juillet, du *Florist,* donnera la figure de la plante.

Nouveaux pêchers à fleurs doubles. — Ces curieux et très-remarquables pêchers, envoyés de Chine en Angleterre par M. Fortune, fleurissent maintenant pour la seconde fois à Chiswick. Les fleurs sont très-nombreuses et bien doubles. Trois de ces pêchers seront livrés au commerce en automne. L'un d'eux, qui a été figuré en octobre dernier dans le *Florist,* a été nommé par le docteur Lindley *Camellia flowered peach.* Ils résistent parfaitement en plein air.

Parmi les nouvelles variétés de plantes qui viennent d'être livrées au commerce depuis le 1er mai, par M. Alex. Verschaffelt, de Gand, nous remarquons :

Begonia argentea guttata, *Begonia Miranda*, *Tydaea comte de Flandre, T. duc de Brabant, T. duchesse de Brabant,* et *T. Princesse Charlotte.*

Parmi les espèces nouvelles figurent : *Punica Legrelli* et *Cydonia Mallandi.*

Toutes ces plantes ont été figurées dans l'*Illustration horticole*, et elles méritent l'attention des amateurs sous tous les rapports.

Rhododendron virgatum. — Belle et nouvelle espèce du Bhotan, introduite dans l'établissement de MM. Hugh-Low et Ce, Clapton Nursery, près de Londres. En s'ouvrant, les fleurs sont d'un blanc de crême, plus tard elles passent au blanc pur. Elle fleurit abondamment; un pied de 6 pouces de hauteur portait 15 fleurs ouvertes en même temps.

CULTURE MARAICHÈRE.

Dans le numéro précédent, à l'occasion de la culture des pois, nous avons fait un oubli, et comme la chose oubliée ne manque pas d'originalité, il nous paraît bon de la signaler en passant. Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que cela fait? Il n'y a point péril au potager, et les bonnes recommandations qui n'arrivent point précisément à l'heure, se conservent aisément des mois et des années. Ce qui n'a pas servi en janvier ou février de l'année présente, servira en janvier ou février de l'année prochaine.

Vous connaissez tous la méthode qui consiste à remplir de terreau des coquilles d'œufs, à y semer telle ou telle graine et à mettre à demeure les plantes en temps opportun, sans les déranger, ni les déraciner, vous bornant à broyer les coquilles pour faciliter le développement des racines. Eh bien, il existe dans certaines localités de la Belgique, dans la Flandre orientale notamment, un procédé de jardinage qui se rapproche beaucoup de cette pratique et nous paraît valoir mieux. On ne l'applique qu'aux pois, mais on pourrait bien certainement, et avec autant d'avantage, l'appliquer à d'autres légumes. Afin de gagner une avance de huit ou quinze jours, on prend des navets vers la fin de l'hiver, on les creuse, on les vide, on les remplit de terre et on y

plante des pois précoces, tels que le Bivort, le prince Albert, le Michaux et le Daniel Orourcke. Ainsi plantés, les pois sont conservés en terre ou dans quelque pièce chaude et convenablement éclairée, où ils poussent rapidement. Dès que les fortes gelées ne sont plus à craindre et que le jardinage de pleine terre peut être entrepris, on ouvre des fosses assez rapprochées l'une de l'autre, comme pour la plantation des pois en paquets ou par touffes, et l'on y enterre chaque racine de navet, en ayant soin, préalablement, de les fendre en divers endroits pour hâter la décomposition. Cette méthode, vous le voyez, remplace la culture en pots, dispense du dépotage, ne fait point souffrir les plantes et a le mérite d'entretenir la fraîcheur au pied, fraîcheur fort utile dans les terres légères et pendant les hâles du printemps.

A diverses reprises, et toujours dans la Flandre orientale, nous avons entendu parler de la plantation des graines de betteraves sur les racines mêmes de cette plante, en vue d'obtenir de magnifiques produits, mais jamais nous n'avons vu pratiquer l'opération ni pu nous renseigner à souhait sur les détails de la chose. Aujourd'hui, nous sommes porté à croire, par induction, que l'on creuse les racines de betteraves comme celles des navets, que l'on y introduit du terreau et que la graine, logée dans ce terreau, doit y prospérer d'autant mieux qu'elle vit des propres débris de la plante-mère, et trouve à sa portée la fraîcheur, dont elle a si grand besoin. Ce n'est de notre part, notez le bien, que pure supposition, mais cette supposition n'a rien qui choque le bon sens et la vraisemblance, puisque des graines de pois vivent très-bien dans l'intérieur d'une racine de navet, des graines de betteraves ne sauraient souffrir dans une racine de betterave.

La culture maraîchère et l'art culinaire se tiennent par la main, nul ne l'ignore. Les meilleurs légumes n'ont souvent de valeur qu'en raison des préparations auxquelles on les soumet ; c'est pourquoi nous nous permettrons de vous dire, en passant, que les radis de printemps, blancs, roses, rouges, jaunes ou violets, courts, demi-longs et longs que nous cultivons à titre de hors-d'œuvre, que nous mangeons crus habituellement, dont nous étuvons quelquefois les feuilles, mais rarement, peuvent être étuvés en entier, racines et feuilles, et le sont déjà dans quelques ménages. Alors que la verdure manque, vous pouvez jeter des bottes de radis dans l'eau avec un peu de sel, les y faire cuire, et une fois cuits, les égoutter, les hacher et les sauter au beurre à la manière des feuilles de choux ou de navets. De cette façon, vous aurez

un légume délicat et favorablement relevé par la saveur piquante de la racine.

Sous le climat du Brabant vous avez semé depuis longtemps déjà les endives à couper ou *endirettes ;* quant aux endives à repiquer et destinées par conséquent à être blanchies, on ne les sème guère qu'à partir de la seconde quinzaine de mai, et l'on continue en juin. Ici, sous le climat de l'Ardenne, nous sommes moins pressés ; nous ne commençons qu'après la Saint-Jean, sans quoi, nous nous exposerions à voir nos plantes monter en fleurs, à moins cependant de nous en tenir à la variété *dorée et lente à monter,* qui porte dignement son nom.

Dernièrement des jardiniers de la province de Liége nous questionnaient sur les détails du repiquage des plantes, détails qui ne figurent point dans les livres spéciaux, malgré leur importance. Vous trouverez bon que nous exposions ici notre manière de voir à ce sujet, d'autant plus que le sujet a le mérite de l'à-propos. Nous sommes à l'époque des repiquages de toutes sortes. Règle générale, il doit en être des légumes comme des arbres ; que les plantes soient herbacées ou ligneuses, ce sont toujours des plantes, et ce qui est admis chez les unes en conformité des lois physiologiques ne saurait être repoussé chez les autres. Or, quand nous transplantons un arbre, nous avons égard à la profondeur qu'il mesurait dans le sol de la pépinière et à l'état de ses racines. Nous ne l'enterrons pas plus profondément que dans la pépinière ; nous ne supprimons qu'une faible partie des rameaux si les racines sont intactes et fraîches ; nous forçons au contraire la suppression des rameaux si les racines ont été maltraitées ou desséchées durant le trajet. En un mot, moins les racines sont aptes à la reprise, moins elles peuvent prendre de nourriture dans les premiers temps de la transplantation ; moins nous leur laissons de bois à nourrir, plus nous diminuons le nombre des convives assis en quelque sorte à leur table. Cette manière d'opérer est si naturelle, si rationnelle, si logique, que les pépiniéristes l'ont devinée et apprise d'instinct. Ceux qui nous expédient des arbres mutilés aux racines ne manquent jamais de mutiler, de raccourcir les branches, afin d'assurer la réussite des replants et de ne point compromettre leur réputation ; ceux qui, au contraire, nous les expédient dans de bonnes conditions, plutôt déplantés qu'arrachés, avec les racines intactes, se bornent à *rafraichir* l'extrémité des branches, excellente méthode lorsque la transplantation doit être faite immédiatement, mais méthode défectueuse lorsque l'expédition se fait au loin et donne

au chevelu le temps de se dessécher un peu. Dans ce cas, et sans rien ôter aux racines, ils feraient bien de raccourcir un peu plus les branches. Quoi qu'il en soit, voilà la règle, voilà le principe, et ce qui est une vérité en arboriculture ne saurait être un mensonge en culture maraîchère.

Ce n'est point un mensonge non plus; la pratique confirme parfaitement les données de la théorie. Donc, chaque fois que nous n'avons pas intérêt à allonger la tige d'un légume, comme lorsqu'il s'agit de l'asperge ou du poireau, repiquons à la profondeur de la pépinière. Parfois, c'est embarrassant pour certains choux d'automne que nous repiquons au printemps avec des tiges démesurément longues. N'importe, ne les enterrons pas trop bas; n'imitons pas ces praticiens qui les enfouissent jusqu'aux feuilles, sans remarquer qu'ils soustraient ainsi les racines aux influences atmosphériques et sortent sans raison des conditions naturelles. L'essai comparatif a été fait dans notre potager avec des choux d'York, et l'avantage est resté à ceux qui n'avaient point subi la transplantation profonde.

Ce point admis, demandons-nous ensuite si les racines de nos légumes à repiquer sont en bon état, si elles sont déchirées ou non, altérées par la sécheresse ou fraîches. Avec des racines entières et fraîches, nous avons la chance d'une reprise rapide, mais entre l'époque du repiquage et celle de la reprise complète, il y aura nécessairement une période de souffrance, et quelque courte que vous la supposiez, il n'en est pas moins vrai que la plante ne portera pas de suite à la tige, aux rameaux et aux feuilles la même somme de nourriture que lorsqu'elle vivait robuste et pleine de santé dans la pépinière. Cela devant être et étant, nous ferons bien, nous aussi, à la manière des arboriculteurs, de rafraîchir les extrémités de nos légumes, de supprimer une petite partie des rameaux ou des feuilles, afin de proportionner l'appétit de nos légumes à l'apport de la sève qui, devenant moindre par le fait de la transplantation, devra nécessairement nourrir moins. Aussi, nous approuvons sans réserve la pratique des jardiniers qui consiste à opérer ces suppressions à l'extrémité des feuilles de betteraves, endives, laitues, poireaux, etc. Avec des racines éclatées, flétries, plus ou moins desséchées par négligence ou à la suite d'un long trajet, la reprise sera plus lente que dans le premier cas, l'apport de la sève sera beaucoup plus faible, et il s'ensuit que nous devons augmenter les suppressions, ne plus seulement rafraîchir les feuilles par leur extrémité, mais encore supprimer des feuilles à la base, en ne conser-

vant que le pétiole ou le point d'insertion quand les feuilles n'ont pas de queue. Ceci est applicable aux choux comme aux autres légumes.

Pour en finir avec les procédés de repiquage, nous ferons observer aux praticiens que s'il est utile dans la plupart des cas de presser la terre après le repiquage, il est nuisible d'opérer cette pression au risque de froisser les tissus de la tige. Il vaut mieux presser de haut en bas que sur les côtés, mieux presser avec le pied qu'avec la main.

Voici le moment de commencer les semis de navets pour leurs racines ; toutefois, vous n'aurez jamais dans les navets de juin, la qualité des navets de juillet et d'août. Les premiers seront plus gros, les seconds seront plus délicats. A vous de choisir entre la qualité et la quantité.

Voici le moment aussi de coucher les fanes des pommes de terre précoces, de butter sur ces fanes, afin de les couder, de ralentir la circulation de la sève et de la rejeter sur les tubercules qui gagneront en volume et en précocité.

Dans le courant de ce mois, vous ferez bien de semer le chou de Vaugirard, qui vous donnera d'excellentes petites pommes à l'entrée de l'hiver. Vous n'oublierez pas non plus de semer de la raiponce pour la sortie de l'hiver, de repiquer des choux-fleurs de Hollande, de planter des fèves de marais et des haricots pour l'automne, de biner en temps sec et d'arroser vos porte-graines avec un mélange de purin et d'eau.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

SUR LES ACHIMÈNES.

Je me demande souvent pourquoi la culture des *Achimènes* est si négligée aujourd'hui. Sont-ils passés de mode ; présente-t-elle trop de difficultés ou demande-t-elle trop de soins ? Quant au premier point on aurait tort de soumettre de jolies plantes au caprice de la mode ; ce qui est beau restera toujours beau et les *Achimènes*, qui certes peuvent être rangées dans la catégorie des plantes belles, présentent dans leurs nombreuses variétés une si grande diversité de couleurs brillantes que je considérerais leur abandon comme un crime. Quant à leur culture, je prétends que rien n'est plus facile. On peut même se passer d'une serre chaude et les élever parfaitement dans les appartements ou dans la moindre petite serre, et voici comment :

Vers le 15 mars on se procure des bulbilles, qui se vendent aujourd'hui à vil prix ; on en place 3, 4 ou 5 dans un pot de 2 à 3 pouces de diamètre, puis on prépare une bache rustique, dans un coin bien exposé de son petit jardin, avec quatre planches d'un pouce d'épaisseur sur seize de largeur et sur un mètre à un et demi de longueur. Ces planches, ajustées tant bien que mal, il faut creuser le sol, dans l'intérieur, à une profondeur de 1 $^1/_2$ à 2 pieds ; remplir ce trou avec du fumier de cheval jusqu'au niveau du sol extérieur et recouvrir, jusqu'à moitié planche, avec de la vieille tannée ou même de la terre de bruyère. Ceci préparé et les bulbilles plantées, on enterre les petits pots jusqu'au bord en les serrant les uns contre les autres de manière à pouvoir en placer 150 à 200 dans un espace de 1 à 2 mètres carrés. On couvre cette bache improvisée avec un châssis des plus simples que l'on recouvre à son tour d'un paillasson pendant les nuits froides et d'une toile légère lorsque le soleil darde trop fort dans la journée. Sitôt que les bulbilles montrent leurs pousses on devra copieusement arroser tous les soirs et donner de temps en temps un peu d'air. Les jeunes pouces bien développées, il faudra procéder au rempotage et leur donner des pots de 4 à 6 pouces de diamètre. Vers le mois de mai, ces plantes ont déjà acquis un certain développement et commencent à montrer leurs

boutons à la fin de mai. C'est alors le moment de les sortir de leur réduit pour en garnir sa serre ou ses fenêtres d'appartement en les plaçant près du jour, mais en ayant toujours soin de les garantir des rayons directs du soleil. Vous ne tarderez pas, alors, à être largement récompensé de vos petits soins par d'innombrables fleurs, grandes ou petites, bleues, pourpres, roses, blanches, cramoisies, carmin, lilas, etc., dont les nuances varient à l'infini. Vous jouissez pendant plusieurs semaines, pendant quelques mois même, selon que vous avez retardé la végétation d'une partie de vos élèves, d'une floraison des plus abondantes et des plus brillantes. Quelques espèces fleurissent de bonne heure, d'autres, comme les *Locheria,* sont plus tardives ; par la grandeur et la beauté de leurs fleurs, elles terminent la période de vos *Achimènes* avec éclat. Dans le temps de la floraison, il est bon de diminuer graduellement les arrosages pour les terminer complétement à l'époque de la décrépitude. Il s'agit maintenant de conserver vos plantes jusqu'au printemps prochain; cette opération, si opération il y a, est des plus simples : vous ôtez les bulbilles de la terre, que vous n'avez qu'à secouer, vous les placez par espèces, dans des sachets de papier et vous les conservez tout bonnement dans une armoire ou dans un tiroir où les gelées ne pénètrent point. L'année suivante vous choisissez vos meilleures bulbilles pour recommencer la même opération.

QUELQUES NOUVELLES VARIÉTÉS DE BROCCOLIS.

Du *Florist*, *Fruitist and Garden Miscellany,* par H. M. Cleveland.

Dans ces dix dernières années, un grand nombre de variétés nouvelles sont venues enrichir la série de ces plantes culinaires. Plusieurs d'entre elles sont reconnues d'un mérite réel : port ramassé, tête belle et blanche, constitution robuste résistant aux hivers rigoureux, d'autres enfin possèdent des qualités qui manquent à la plupart des variétés anciennes.

Pendant les trois années qui viennent de s'écouler, M. Cleveland a porté tous ses soins à cette intéressante classe de végétaux et, par des essais continus, il est parvenu à en obtenir un grand nombre de variétés, qu'il a élevées en vue de constater quelles seraient celles qui présenteraient les qualités les plus recommandables.

Parmi toutes les variétés qu'il a gagnées, il recommande plus particulièrement les suivantes, comme le *nec plus ultra* de sa collection :

1° *Walcheren*, — qui fut semé dans la dernière semaine de mars et récolté en automne;

2° *Snow fine Winter White*, — qui fut semé en même temps et dont les têtes furent coupées en décembre et en janvier;

3° *Veitch Early Spring White*, — dont la semence fut mise en terre dans la seconde semaine d'avril et qui succéda au n° 2° ;

4° *Elletson's Emperor*, — semé en même temps que le précédent, ne se récolte que vers le mois de mars;

5° *Cock's Late White*, et

6° *Higheleer*, sont les deux variétés les plus tardives et ne se sèment que vers le commencement de mai.

Tous ces Broccolis, dit M. Cleveland, sont excellents et recommandés comme tels; ils méritent sous tous les rapports d'être préférés à nos anciennes variétés.

ARACACHE ESCULENTA.

ARACACHE DES INDIGÈNES.

Voici une plante dont on a parlé fort peu ou peut-être pas du tout, dans les nombreux articles qui ont traité des succédanées de la pomme de terre, et cependant elle mérite, à plus juste titre, l'attention des agronomes, que le fameux *Dioscorea batatus*, dont la réussite est encore si problématique malgré les essais réitérés que l'on a faits depuis deux ans tant en France qu'en Belgique, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et peut-être dans toute l'Europe.

L'Aracache est une espèce d'*Apium* (Céleri) qui est cultivé dans toute la terre froide de l'ancienne Colombie, sur une étendue de plus de 400 lieues, et qui passe, avec raison, pour le meilleur légume du pays. Nous, qui en avons fait notre nourriture favorite pendant trois années, nous pouvons assurer, sans exagération, que nous étions souvent embarrassés du choix entre l'Aracache et la pomme de terre, que l'on cultive aussi dans toutes les contrées froides de la Cordilière. La feuille de l'Aracache ressemble beaucoup à celle du Céleri ordinaire, mais celui-ci ne donne qu'un seul tubercule ou plutôt une seule racine

tubéreuse, tandis que la plante dont il est question en donne trois et même quatre d'égale dimension et de la forme de nos navets ordinaires. Sa chair est jaunâtre, farineuse et d'une saveur très-agréable. Cuite dans les cendres, comme on a coutume de le faire avec la pomme de terre dans nos campagnes, cette racine est préférable encore à ce dernier tubercule, et peut, au besoin, remplacer le pain. Tandis que le *Diosc. batatas* exige, à cause de ses racines trop allongées, un sol d'une profondeur très-grande (chose parfois difficile à trouver), l'Aracache demande un bon sol meuble, mais d'une profondeur ordinaire. Voici de quelle manière on la traite dans son pays natal : après la première récolte des tubercules, on recueille les jeunes pousses que le collet fournit en abondance, puis en toute saison, mais surtout dans la saison des pluies, on les place en lignes ou en quinconces, à la même distance que l'on plante nos céleris ; on ne s'en inquiète plus après avoir biné une seule fois; six mois après on fait la seconde récolte, et ainsi de suite. Chaque plant fournit jusqu'à 8 livres en poids. Reste à examiner si cette manière d'opérer peut réussir chez nous, c'est-à-dire si notre climat permet une culture de six mois, et surtout s'il n'y a pas trop d'inconvénients à conserver les jeunes plants ou jets de l'année jusqu'au printemps suivant. Quant au premier point, c'est un essai à faire ; et si cet essai réussit, je ne doute pas que l'on parvienne à surmonter la seconde difficulté. Il en est, du reste, de même avec le *Dioscorea batatas,* qui demande aussi à être conservé durant l'hiver, et dont la période de végétation est tout aussi longue. Dans tous les cas, l'introduction de l'Aracache dans le Midi de la France, et surtout en Algérie, serait une ressource immense pour les populations de ces pays, et si l'on n'a pas encore élevé une statue à l'introducteur du *Solanum tuberosum,* on profitera certainement de cette occasion pour réparer cet oubli, en élevant une seconde statue à l'heureux introducteur de l'*Aracache esculenta.* J'ajouterai encore que cette plante fut introduite vivante en 1846 dans l'établissement horticole de M. Linden, à Luxembourg, par MM. Funck et Schlim. Cultivée en pot pendant deux ans, elle disparut en 1848, lors de la translation de l'établissement à Bruxelles.

KLOPSTOCKIA CERIFERA OU PALMIER A CIRE.

Ce superbe palmier que l'on a longtemps confondu avec le *Ceroxylon andicola*, découvert par Al. de Humboldt, et décrit par Kunth dans le *Sinopsis plantarum*, a été trouvé pour la première fois par MM. Linden et Funck dans leurs explorations scientifiques au Vénézuéla et dans la Nouvelle-Grenade. Ces messieurs le remarquèrent d'abord sur la Silla de Caracas, une des plus hautes cimes de la chaîne qui longe le littoral du Vénézuéla, où il croît à une élévation de 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, entre la végétation de la région tempérée-froide caractérisée par les *Befaria ledifolia*, *B. glauca*, *Weimannia pubescens*, *Gaultheria odorata* et la végétation de la région froide, représentée dans cette partie du pays par les *Trixis nercifolia*, *Gaylussaccia*, *Hedyotis*, *Gardoquia*, etc.

Plus tard, ces naturalistes le retrouvèrent en grand nombre, entre 6 et 7,000 pieds de hauteur, tout le long de cette chaîne, et principalement à la colonie Tavar, entre Caracas et la vallée d'Aragua, au milieu de magnifiques forêts de *Cedrela odorata*, *Podocarpus*, *Pardianus*, *Torreya Humboldtiana*, d'*Aguacatiers* sauvages et de *Styrax*. Partout ce beau palmier domine les plus grands arbres. Son stipe, qui atteint souvent 200 pieds de hauteur, s'élance comme une colonne du centre des forêts, pour aller déployer ses immenses frondes au-dessus des cimes les plus élevées. Rien de plus grandiose, rien de plus imposant que ce géant des forêts, surtout quand autour de lui une partie des arbres a disparu sous la hache du planteur, et qu'il apparaît ainsi seul, isolé, avec son gigantesque chapiteau de frondes dont la silhouette se dessine sur le ciel embrasé des tropiques. La face inférieure de ses feuilles ainsi que toute la surface de son stipe sont recouverts d'une poussière fine et blanchâtre sécrétée par l'épiderme de ces organes. Cette poussière, qui atteint jusqu'à un millimètre d'épaisseur autour du stipe, s'enlève facilement au moyen d'un couteau de bois et, placée sur le feu, elle se fond en une cire bleuâtre d'une très-bonne qualité. Les premières graines qui ont germé en Europe y ont été envoyées par MM. Linden et Funck, qui introduisirent aussi en Belgique plusieurs pieds vivants. Aujourd'hui ce Palmier commence à devenir rare dans nos serres, tandis que le *Ceroxylon ferrugineum*, également découvert et introduit par les mêmes voyageurs quelques années plus tard, se

trouve plus fréquemment dans nos collections. Cette dernière espèce croît dans la Cordilière de la Nouvelle-Grenade, aux environs de Pamplona et de la Baja.

Jusqu'ici tous les palmiers se cultivent indistinctement en serre chaude, et c'est là la cause probable de la non-réussite d'un grand nombre d'espèces. La plupart des horticulteurs et des amateurs partent de l'idée fixe que tout palmier qui vient de l'Amérique exige la serre chaude. C'est là une erreur que les amateurs payent souvent très-cher, et qui provient en général de l'ignorance dans laquelle on les laisse sur le lieu de provenance. Nous tâcherons, dans un article ultérieur, de désigner les espèces de palmiers qui sont susceptibles d'être cultivés en serre froide. En attendant, nous pouvons assurer, dès à présent, que les deux espèces de Ceroxylon dont il est question dans cette notice, résistent parfaitement bien sous une température de 5° Réaumur, en hiver bien entendu.

Le véritable *Ceroxylon andicola* a été découvert par Al. de Humboldt dans les montagnes du Quindiu, province de Mariquita, dans la Nouvelle-Grenade. Nous empruntons la description suivante sur les genres *Ceroxylon* et *Klopstockia*, d'une publication du docteur Karzten sur les plantes de Colombie (*Pl. columb., fasc. prim.*) :

« Le genre *Klopstockia* est très-voisin du genre Ceroxylon de de Humboldt, duquel il ne diffère que par ses enveloppes florales monosépales, profondément divisées ; par le grand nombre de spathes, ses anthères moins nombreuses, et son embryon basilaire. En outre, il paraît que les fruits de toutes les espèces de *Klopstockia* sont de couleur rouge corail, tandis que dans le genre créé par de Humboldt ils sont violets. La présence de la cire qui recouvre le stipe de ces deux espèces, a engagé Martius à les réunir en un seul genre. Humboldt et Bonpland ont, du reste, parfaitement caractérisé leur genre Ceroxylon : *stamina 12-24, drupa violacea, embryo lateralis vel subbasilaris.* M. Karsten a également constaté une différence dans la nature de la cire que ces deux genres fournissent : d'après Boussingault la cire du Ceroxylon se fond dans l'eau bouillante, tandis que celle du *Klopstockia* ne s'obtient point ainsi.

» Le genre *Klopstockia* est répandu dans les trois républiques de l'ancienne Colombie : le Vénézuéla, la Nouvelle-Grenade et l'Équateur. »

M. Karzlen indique encore deux espèces :

K. interrupta qui descend jusque dans la région chaude.

K. utilis qui croît à 4,100 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Ses feuilles sont employées à la confection des chapeaux. Ces deux palmiers sont appelés *Palma de ramo* à cause de l'usage que l'on fait de leurs feuilles dont on se sert pour orner les autels dans la semaine sainte.

EXPOSITIONS.

COMPTE-RENDU DE L'EXPOSITION D'HORTICULTURE DE PARIS,

PAR LE COMTE LÉONCE DE LAMBERTYE.

Du jardin, je n'en parlerai pas, il en a été fait des descriptions dans tous les journaux. Ce sera déjà trop long de passer en revue toutes les plantes qui le méritent, car cette exposition se distingue particulièrement par le choix des espèces, par la valeur des sujets. — A cette quantité de plantes tropicales dispersées à profusion, on doit croire que le goût s'en répand en France. — Certes, je suis loin de dédaigner ces charmantes plantes à fleurs qui embellissent nos jardins et nos habitations, mais la plupart sont des variétés sujettes à disparaître très-vite pour faire place à de plus nouvelles. Les espèces coûtent plus à acquérir, c'est vrai, mais elles restent, et plus elles sont âgées, plus elles ont de valeur.

Voici la division de ce travail :

1° Végétaux des tropiques.
2° » de serre tempérée.
3° » de serre et châssis froids.
4° Arbres et arbustes de pleine terre.
5° Plantes de pleine terre.
6° Arbres fruitiers.
7° Fruits forcés.
8° Légumes.
9° Arts et industries horticoles.

1° **Plantes tropicales.** — *Palmiers, Pandanées, Dracœna, Orchidées, Broméliacées, Fougères, Plantes diverses.*

1. Palmiers. — Les différents lots ont été fournis par MM. le prince Troubetzkoy; Luddemann, ex-directeur des serres de M. Pescatore, horticulteur, boulevard des Gobelins; Rougier-Chauvière, rue de la Roquette; Verdier père et fils, rue du Marché-aux-Chevaux; Ryfkogel, rue Vaugirard; Mathieu fils, rue de Buffon; Gontier fils, à Montrouge; Leroy, jardinier de M. Guibert, à Passy.

M. le prince Troubetzkoy a exposé 14 genres, — 20 espèces très-rares, très-nouvelles. — Il faut citer particulièrement : *Astrocaryum rostratum*, — *Calamus assamicus*, — *Carludovica speciosa*, — *Caryota propingua*, — *Dæmonorops latispinus*, — *Latania rubra*, — *Zamia linearis*, — *Pandanus latifolius*, — *Thrinax tunicata* indiqué comme exemplaire unique.

Le lot de M. Luddemann est très-important; il renferme 54 espèces les unes très-nouvelles, d'autres d'un prix encore fort élevé. — *Arenga Saccharifera*, *Areca rubra*, — *Bactris setosa*, — *Calamus flabellatus*, — *Carludovica plicata*, *Chamœdorea geonomœformis*, — *Chamerops gracilis*, — *C. Hystrix*, — *Cocos flexuosa*, — *C. amara*, — *Geonoma latifrons*, — *G. Porteana*, — *Martinezia Caryotæfolia*, — *Seaforthia Diksonii*, — *Thrinax passiflora*, — et 5 *Dracœna* très-peu connus.

M. Rougier-Chauvière a présenté 40 espèces, dont 21 de *Dracœna*, parmi lesquelles je mentionnerai : *elliptica*, *fragrantissima*, *indivisa*, *latifolia*, *reflexa*, *marginata*, *rumphii*, *congesta*, *guatemalensis*, *fragrans*. *Thrinax parviflora*. *Astrocaryum Airi*, — *Chamœdorea elatior*, — *Saribus olivœformis*.

MM. Verdier père et fils ont exposé 70 espèces réparties dans 40 genres, — 15 palmiers de récente introduction; on remarque : *Calamus sp.? Java*, — *Carludovica Hookeriana*, — *C. incisa*, — *C. microcephala*, — *Chamœdorea fragrantissima*, — *Calamus flabellatus*, — *Geonoma paniculigera*, — *Œnocarpus caracasanus*, — *Thrinax sp.? Antilles*.

Viennent après MM. Ryfkogel; Gontier fils; Mathieu fils; Leroy chez M. Guibert, à Passy; Joly, horticulteur, route de Choisy-le-Roi; Chevalerie, jardinier, à Bougival, qui ont de belles plantes, mais moins précieuses et en moindre quantité.

2. Orchidées. — Cette famille bizarre et magnifique tout à la fois renferme un nombre innombrable d'espèces très-caractérisées et qui forment le plus bel ornement des serres chaudes. Malheureusement le prix en est et en sera longtemps très-élevé; — il leur faut un abri perpétuel. Aussi, le nombre des amateurs qui se livrent à leur culture, quoique augmenté, est-il encore très-restreint.

Les horticulteurs qui ont envoyé des lots d'*Orchidées* sont MM. Linden, directeur du Jardin zoologique de Bruxelles; Luddemann déjà cité; Thibaut et Keteleer, horticulteurs, rue de Charonne, à Paris.

M. Linden a présenté les 25 espèces suivantes, la plupart introduites directement : *Aerides Fieldingii*, — *Anguloa Clovesii*, — *Brassia Cinnamomea*, — *Brassia guttata*, — *Cattleya Acklandiœ*, — *Chysis Limminghii*, — *Cleisostoma crassifolia*, — *Cypripedium barbatum suparbum*, — *Dendrobium chrysanthum densiflorum*, — *Dendrobium crepidatum*, — *Devonianum* et *villosum*, — *Epidendrum macrochilum*, — *Eriopsis biloba*, — *Odontoglossum cordatum*, — *Odontoglossum nœvium*, — *Oncidium sphacelatum*, — *O. leucochilum*, — *Phalenopsis grandiflora*, — *Saccolobium retusum*, — *Selenipedium caudatum roseum*, — *Trichopilia suavis*, — *Uropedium Lindenii*, — *Vanda tricolor formosum*.

Plantes fleuries de M. Luddemann : *Cattleya amethystina*. — *Lœlia purpurata*. — *L. Cinnabarina*. — *Odontoglossum nœvium*. — *Oncidium cebolleta*. — *Saccolabium retusum*.

Les orchidées de MM. Thibaut et Keteleer ne sont pas des plus nouvelles, mais ils avaient 16 espèces en fleur : *Cypripedium barbatum superbum*, — *C. villosum*,

— *Epidendrum Hanburii,* — *Ærides roseum,* — *Vanda tricolor,* — *Anguloa Rueckeri,* — *Calanthe veratrifolia,* — *Dendrobium Griffithii,* — *Sobralia macrantha.*

Dans le remarquable groupe des plantes tropicales de M. Rougier se trouvent quelques Orchidées.

3. Broméliacées. — Le lot le plus considérable a été fourni par M. Renard, jardinier chez Mme de Frileuse à Frileuse (Seine-et-Oise); il se compose de 11 genres et 45 espèces; il renferme les plus nouvelles plantes.

Je citerai : *Æchmea spectabilis,* — *Bilbergia Porteana,* — *Nidularium fulgens,* — *Portea Kermesina,* — *Tillandsia acuminata.* — Très-bonne culture.

MM. Verdier père et fils avaient 16 espèces parmi lesquelles on pouvait distinguer : *Bilbergia gigantea,* — *B. miniata,* — *B. Zebrina,* — *Encholirium Jonghii,* — *Pitcairnia clandestina,* — *Tillandsia ocaniensis.*

Le choix de M. Rougier était très-beau : 11 *Bilbergia,* — le *Gigantea,* — le *B. Cœlestis,* — *B. Villata,* — *B. miniata,* — *B. lanuginosa,* — *B. Sceptrum,* — *B. marmorata,* — *B. Wiothana,* — 2 espèces ? — *Æchmea spectabilis.*

Parmi les 8 espèces exposées par M. Leroy, chez M. Guibert, à Passy, j'ai remarqué : *Æchmea tinctoria,* — *Bilbergia Villata,* — *B. Zonata.*

4. Fougères de serre chaude. — Les fougères rachètent l'absence de fleurs par la variété, l'élégance, la richesse de leurs feuilles. — Elles commencent à se répandre dans les serres où elles produisent un effet charmant mêlées à d'autres familles.

M. Antoine Chantin, horticulteur à Montrouge, en a réuni 28 genres, — 57 espèces, dont plusieurs nouvelles. Son lot est sans concurrent. D'abord il y en a 4 d'arborescentes : *Cibotium Schiedei, Alsophila radens,* — *Hemitelia horrida,* — *Cyathea* (de la Martinique). sp. ? — Les autres à citer sont nombreuses : *Aneimia collina,* — *Dicksonia antartica,* — *Diplazium obtusum,* — *D. Seramparum,* — *Sitolobium adiantoides,* — *Angiopteris erecta,* — *Meniscium serratum,* — *Gymnogramma argentea* et *G. Chrysophylla,* saupoudrées l'une de grains d'argent, l'autre de grains d'or. — 10 asplenium que voici : *A. cultrifolium,* — *A. secumdum,* — *A. lutescens,* — *A. Vidus,* — *A. Brasiliense,* — *A. falcatum,* — *A. furcatum,* — *A. lucens,* — *A. Stevatum,* — *A. Scolopendroides,* — *Neottopteris vulgaris,* — *N. pubescens,* — *N. trapeziforme,* — *Todæa Africana,* — *Marattia fraxinifolia,* — *Aspidium Sieboldtii,* — *Nephrolepis davallioides,* — *Lomaria chilensis,* — *Cœnopteris funiculata.*

5. Plantes diverses de serre chaude. — Je range dans ce paragraphe les espèces qui ne sont point groupées par collection.

J'ai à citer pour la troisième fois M. Linden. Je ne sais rien de plus éclatant que cette petite corbeille qu'il a formée avec une cinquantaine de jeunes pieds du *Begonia Rex,* découvert par M. Simons dans l'Assam, versant tempéré de l'Himalaya. Ses feuilles, grandes, d'un vert sombre à reflet métallique, présentent dans leur milieu une large zône régulière, d'un blanc d'argent très-brillant qui se prolonge en pointe vers le sommet. Je suis revenu à deux reprises savourer ce ravissant coup-d'œil, et je dois avouer que l'éclat des plus belles fleurs n'en a pu détruire l'effet dans mon souvenir; il faut n'avoir pas 50 francs dans sa poche, pour se refuser un exemplaire de cette plante. Dans un autre groupe exposé éga-

lement par M. Linden, se trouve un Begonia moins magnifique, mais d'un grand mérite. Je veux parler du *Begonia Lazuli*, rappelant par son coloris la pierre précieuse dont il porte le nom, et du *Begonia argentea*, aux feuilles rosées glacées d'argent.

Une remarquable *Proteacée*, c'est le *Rhopala australis*, introduit en 1857.

M. Rougier a produit des espèces très-rares et d'un grand prix. Une très-belle collection d'*Aralia*, 13 espèces, parmi lesquelles je citerai : l'*Aralia japonica*, *farinifera*, *lanigera*, *diversifolia*, *gracilis*, *guatemalensis*. — 9 espèces de *Rhopala*, le *R. princeps*, *magnifica*, *Jonghii*, *Porteana*. — Un exemplaire très-fort du *Corcovadensis*, puis *Coccoloba nymphœifolia* et *stricta*, — *Theophrasta ocanensis* et *imperialis*, — *Fernandusa superba*, — *Hippomane longifolia*, — *Ficus Leopoldi*, — *Carapa Guyanensis*, — *Theophrasta macrophylla*, — *Caladium colocasioides*. — le *Begonia Rex*, y figure. — Enfin, 8 variétés de *Gloxinia* fleuris.

Je retrouve encore les *Begonia Rex* et *Lazuli* dans la collection de MM. Thibaut et Keteleer à côté des plantes les plus nouvelles : *Gardenia Plantii*, — *Aralia leptophylla* et *reticulata*. — *Acmenia floribunda*.

Le lot de M. Chantin se distingue par-dessus tout par 12 espèces de la famille des *Aroidées*, originaires des rives du fleuve des Amazones, à feuilles très-ornementales; l'une d'elles les a d'un vert tendre taché d'argent.

Je citerai encore parmi 6 *Araliacées : l'Aralia splendida* et *reticulata*. — les *Rhopala Skinneri*, — *heterophylla*, — *Porteana*, — *Jonghii*.

Parmi les plantes de M. Ryfkogel, les suivantes méritent une mention : *Bromelia sceptrum*, — *Caladium rubricaule*, — *Ficus amazonica*, — *Gastonia macrophylla*.

On pouvait remarquer dans l'exposition de M. Mathieu fils un très-bel exemplaire de : *Littœa gracilis*, — *Ravenala madagascariensis*, — *Strelitzia reginœ* en fleur. — *Curculigo Sumatrana*, — un beau pied d'*Asplenium nidus*

On peut citer avec avantage les *Rhopala corcovadensis*, — *Porteana*, — *magnifica*, — *Carolina insignis*, — *Bombax insignis*. — Quelques *Orchidées* fleuries appartenant à M. Gontier fils, de Montrouge.

Enfin, M. Luddemann avait de très-beaux Bégonia : le *Rex*, — *splendida argentea*, — *Griffithii*, — *Reichenheimii*.

II. **Plantes de serre tempérée.** — *Mélanges, Selaginella, Fougères, Pélargonium, Cinéraires, Cactus, Agave, Aloës.*

1. Mélanges. — M. Hervieu, horticulteur à Caen, avait un magnifique groupe de 180 arbustes variés.

Rhododendrum, — *Azalea*, — *Correa*, — 12 *Pimelea*, modèles de force et culture.

Il me semble qu'on cultive moins certaines *Papillionaceœ* élégantes, et que j'ai retrouvées avec plaisir dans le lot de M. Quilhou, horticulteur à Ris (Seine-et-Oise), telles que *Daviesia longifolia*, — *Eutaxia myrtifolia*. — *Templetonia glauca*. — J'en dirai de même de l'*Helichrysum atropurpureum*, fort belle immortelle qu'on regrette de rencontrer si rarement.

Les plantes suivantes sont nouvellement introduites par MM. Thibaut et Kete-

leer : *Limonia trifoliata*, — *Rhododendrum Blumei* et *tubiflorum* (de Java), — *Grevillea pteridifolia*, — *Lomatia heterophylla*, — *elegantissima*, — *Farfugium grande* (de Chine), dont les feuilles marbrées de jaune rappellent aussi pour la force celles du lierre d'Irlande.

M. Chantin a exposé également le *Farfugium grande*, — *Quadrya heterophylla*, — *Grevillea Drummundi*, — *Rhododendrum Carminibratum*.

2. Selaginella. — La petite corbeille garnie par M. Thierry (quai de la Mégisserie, 70, à Paris), de 20 espèces de *Selaginella* était charmante. Rien n'est comparable à la délicatesse du feuillage de ces miniatures avec lesquelles on fait des gazons et des bordures dans les serres. — S'il faut choisir parmi elles, je nommerai : *S. umbrosa*, — *apoda*, — *cœsia*, — *lepidophylla*, — *dichroa*, — *Schottii*, — *microphylla*, — *formosa*, — *cordifolia*, — *paradoxa*.

3. Fougères. — M. Luddemann avait 31 espèces de *Fougères*, dont plusieurs très-rares.

4. Pelargonium. — Ce beau genre ne cesse d'être à la mode. Les *fantaisies*, les 5 *macules*, l'ont transformé. Il se perfectionne toujours. Le moment où il jette le plus d'éclat n'était pas encore arrivé; cependant les horticulteurs qui l'exploitent avec le plus de succès n'ont pas fait défaut. Il suffit de citer MM. Dufoy (Alphonse et Pierre), Lierval, Malet père, Rougier, Thibaut et Keteleer.

Les lots de chacun de ces horticulteurs comprenaient, à une légère différence près, la même quantité de variétés, 30 de grandes fleurs, 25 de fantaisie. M. Malet seul n'a exposé que des fantaisies. M. Alp. Dufoy avait un massif de *Gloire de Paris* d'un vif éclat. Toutes ces collections brillaient par le choix des meilleurs gains, par une culture qui paraît avoir atteint les limites de la perfection.

Quant aux fantaisies, je donnerais la préférence aux coloris clairs. Rien de plus frais, de plus transparent que les 2 variétés du nom de *Evelina* et *Sweet Lucy*. Je me borne à ces citations. La liste des variétés de premier choix serait trop longue.

Un seul jardinier d'amateur, M. Pigny, chez M. Ed. Rodrigues à Reuil (Seine-et-Oise), a exposé 55 variétés. M. Chauvière a quitté, comme on sait, les affaires au moment le plus brillant de ses succès. Il a eu le bon esprit de continuer dans sa retraite à aimer les plantes auxquelles il devait et sa réputation et sa fortune. Il a envoyé au nom de son jardinier (Victor Serre), 17 charmantes variétés. M. Lemoine de Nancy, un heureux semeur, avait 10 variétés inédites de ses semis. Elles commençaient à fleurir quand je les vis à l'ouverture de l'exposition : il m'a paru toutefois que les nos 1 et 19 avaient du mérite. MM. Domage, Ch. Rousseau, Foucher, Tocquet, Chéron, ont aussi des semis, mais d'*Inquinans*.

Il me reste à citer des modèles de force et de forme, des exemplaires uniques, dont les têtes parfaitement régulières et chargées de fleurs mesurent de 1 à 2 mètres de diamètre ! Variété *Flore* appartenant à M. Pierre Dufoy. Variété *Reine des Français* (2 pieds), appartenant à Mme la comtesse de Girardin, à Aulnay, près Sceaux (Seine), et encore *Reine des Français* (1 pied), à M. Ed. Rodrigues, au château de Boispréau, à Reuil (Seine-et-Oise).

5. Cineraire. — Un lot unique fourni par M. Heurtaux, horticulteur, rue de Charonne. 30 variétés naines très-bien cultivées, entourées d'une zône de beaux *Résédas*, variété *grandiflora*.

6. Cactus, Agave, Aloès. — Un lot unique appartenant à MM. Landry, horticulteurs à Passy, composé de 10 *Cereus*, — 28 *Echinocactus*, — 30 *Mamillaria*, — 2 *Pilocereus*, — 19 *agave*, — 12 *aloës*. — Beaucoup d'espèces rares; plusieurs n'ont pas encore donné des fleurs en France. Culture excellente.

III. — Plantes de serre et châssis froids.

(*Rhododendrum*. — *Azalée*. — *Erica*. — *Yucca*. — *Canna*. — *Clematis*. — *Petunia*. — *Verbena*. — *Calceolaria*.)

1. Rhododendrum. — M. Bertin, de Versailles, n'a à redouter aucune concurrence. Il avait un massif de 42 variétés, composé de forts arbrisseaux couverts de fleurs.

J'ai remarqué les suivants : *Adèle*, *Blandianum*, *Ewerestianum*, *Maculatum grandiflorum*, *Princesse Amélie*.

MM. Jamain et Durand, pépiniéristes à Bourg-la-Reine, ont produit 22 variétés. Sujets jeunes. Se distinguaient : *Alexandrina*, *Pardeloton*, *Victoria Prince*, *Chelsonii*.

2. Azalea. — Ces délicieux arbustes couverts de fleurs si vives, si agréablement nuancées, formaient avec les *Pelargonium* le plus bel ornement du jardin.

Ont exposé : MM. Charles Michel; Henri Courtois; Modeste Guérin; Lemoine de Nancy; Briot, jardinier en chef des pépinières de Trianon.

Le lot de M. Charles Michel était très-important; il réunissait 78 variétés. Sans tenir compte du mérite relatif des variétés et m'attachant seulement aux belles formes et aux nuances vives et tranchées, je mentionnerai : *Prince Albert*, *Verschaffelti*, *Ruckers*, *Gracilis*, *Burlingtonii*, *Albertini*, *Pergana*, *Cuprea*. *Splendens*, *Souvenir de l'Exposition*.

Dans le lot de M. Henri Courtois, horticulteur, rue de la Muette, comprenant 51 variétés, se trouvaient les meilleures plantes; j'ai été frappé de la beauté de *Lateritia carnea*, — *Lateritia variegata*, — *Flora*.

M. Modeste Guérin avait 43 variétés, arbustes, petits mais bien choisis, bien cultivés.

M. Briot, 20 variétés.

Enfin, M. Lemoine de Nancy avait envoyé 22 variétés nouvelles, introduites pour la plupart en 1857. J'ai particulièrement remarqué : *Duchesse Adélaïde de Nassau*, *Princesse Mathilde d'Anhalt*, *Rosea illustrata* et *Souvenir de l'Exposition*.

3. Erica. — Lot unique exposé par M. Charles Michel, 30 espèces ou variétés en pleine floraison et très-fraîches.

4. Yucca. — Le groupe unique des 23 espèces ou variétés de *Yucca* appartenant à M. Charles Truffaut, de Versailles, témoignait des soins et du savoir de l'exposant.

5. Canna. — Un petit lot de 18 *Canna* a été fourni par M. Tollard frères, place des Trois-Maries, à Paris.

6. Clematis. — Ce genre est en dehors des concours prévus par le programme. M. Lemoine que j'ai cité déjà deux fois pour ses *Pelargonium* de semis et pour ses *Azalea* nouveaux, avait un petit lot charmant composé de 7 Clematis à larges corolles : *C. lanuginosa*, — *C. pallida*, — *C. patens amalia*, — *patens Helena*, — *patens Louisa*, — *patens monstruosa*, — semi-double, *patens Sophia*.

Il avait ajouté 2 très-beaux exemplaires du *Statice Halfordii* chargés de 5 hampes fleuries et du *S. arborescens*.

Figurait aussi le *Fuchsia monstruosa plena* de ses semis de 1857; mais il ne m'a paru ni plein ni même semi-double; j'aime à penser qu'il retrouvera plus tard sa *plénitude*.

7 PETUNIA. — Ont exposé : MM. Alphonse Dufoy, 28 variétés parmi lesquelles j'ai noté : *Reine blanche*, fl double. *Victor de Pruines*, *Guillaume-le-Conquérant*.

M. Tabar, horticulteur à Sarcelles (Seine-et-Oise), en avait un lot assez étendu, bien cultivé, mais qui n'offre rien de bien remarquable.

Enfin j'en compte 25 variétés parmi l'exposition mélangée de M. Chauvière.

Les nouvelles variétés doubles tant vantées et mises au commerce ce printemps par M. Mézard jeune, faisaient défaut; j'ai pu admirer un exemplaire robuste, très-bien cultivé, fleuri, du *vicomte d'Avesne;* j'ignore par qui il avait été apporté.

8. VERBENA. — Ont exposé : MM. Pierre et Alphonse Dufoy, l'un 29 variétés, l'autre 41. M. Chaté fils, horticulteur à Bercy, 25. — M. Lenoir, jardinier chez M. Delaporte, à Maison-Alfort (Seine); je n'ai trouvé rien de bien particulier à noter.

9. CALCEOLARIA. — 3 lots présentés par MM. Thierry, marchand grainier, quai de la Mégisserie; Tabar déjà cité et un horticulteur de Saint-Étienne (Rhône), M. Lottin.

Celles des deux premiers exposants étaient naines, ramifiées, couvertes de fleurs larges et régulières; les calcéolaires du troisième étaient plus hautes, mais très-vigoureuses, étoffées et remarquables par la fleur.

(*La suite au prochain numéro*).

La Société royale de Flore de Bruxelles ouvrira, les 18, 19 et 20 juillet prochain, une exposition extraordinaire au Jardin royal de Zoologie et d'Horticulture de Bruxelles. Cette fête florale promet d'être des plus brillantes. Tous les amateurs et horticulteurs les plus distingués de notre pays contribueront, nous n'en doutons point, à embellir cette exposition de leurs plus beaux produits. Rien n'est épargné pour en assurer le succès : des médailles extraordinaires, destinées à cette occasion, notre beau jardin zoologique avec ses arbres séculaires et ses magnifiques pelouses, et de plus l'excellent orchestre du jardin qui exécutera des morceaux choisis, attireront de nombreux exposants et, nous l'espérons, une foule de visiteurs.

Voir, couverture page 3, l'annonce d'une vente de plantes remarquables appartenant à M. VICTOR BAUCHAU.



Salvia dasyantha Ch. Lem.

SALVIA DAZIANTHA (Ch. Lem.).

Labiatées, — Lamiacées (Lindl.).

Planche XIII.

Si un port noble et touffu, bien ramifié, un bel et ample feuillage, des myriades de fleurs d'un rouge cocciné éclatant et d'une longue succession, peut constituer une belle plante, cette Sauge l'est à un degré éminent et sera un vrai ornement pour les serres tempérées et les serres froides dans les premiers jours du printemps. Elle a été découverte dans la province de Bogata près de Cipaquira (Nouvelle-Grenade), par J. Triana, et introduite en Europe par M. Linden, qui en reçut des graines en 1856.

Nous l'avons observée dans toute sa splendeur florale pendant deux années de suite : en février, mars, avril et mai, dans le riche établissement de plantes nouvelles, exotiques, de M. Linden à Bruxelles et nous nous sommes empressé, cette année, de déférer à sa bienveillante invitation en nous occupant de sa détermination.

C'est une Sauge appartenant au groupe des Calosphacées Tubulifores de M. Bantham; mais nous n'avons pu, malgré nos recherches, le rapporter identiquement à aucune de celles qui le composent jusqu'ici, ainsi qu'on en pourra juger par la description exacte qui suit et d'où il résulte, pour nous, qu'elle est bien une espèce encore inédite.

Description. — Plante herbacée, d'un mètre de hauteur, très-rameuse, très-touffue, sous-frutescente à la base et se couvrant littéralement de fleurs. Rameaux tétragones, renflés aux articulations, et couverts d'une pubescence bleuâtre extrêmement fine, perceptible seulement au toucher ou à la loupe. Pétioles très-longs (0-09 à 0-10 centim. et plus) assez grêles. Feuilles amples (0-17 $\times$ 0-09), à base très-large, échancrée en cœur, puis ovées-lancéolées, acuminées, entières, ciliées, glabres sur les deux faces, un peu tomenteuses sur les nervures, d'un vert blanchâtre en dessous et criblées là de petits points enfoncés cristallins et brillants. Pendant la jeunesse les feuilles sont sublobées, sinuées ou bordées de grandes dents obtuses. Inflorescence axillaire, et terminale, en longs épis verticillastrés. Verticillastres très-rapprochés, multiflores (18 à 22 fleurs et plus). Pédicelles longs de 0-01. Calice tubuleux, campanulé, couvert, ainsi que les pédicelles et l'axe de l'épi

de poils glandulifères au sommet; lèvre supérieure entière, ovée, l'inférieure bifide, plus grande; toutes deux aiguës, mucronées, récurves, veinées-costulées (long. 0,012, 14 expans. 0,005) d'un vert pâle. Tube de la corolle trois fois plus long que le calice; limbe courbé en dessus, à peine renflé dorsalement, très-glabre en dehors, absolument nu en dedans à la base; lèvre supérieure droite, entière, oblongue, arrondie; l'inférieure trilobée, un peu plus longue, à lobes latéraux dentiformes, le terminal grand, arrondi, échancré, étalé. Organes génitaux inclus. Étamines monanthères, glabres, à filaments comprimés, dilatés au point d'insertion et prolongés longuement en appendices spatulés. Style très-grêle, à peine plus long que les étamines, également inclus, poilu vers le stigmate, lequel est fendu en deux segments courts, oncinés, récurves, inégaux. Ovaire disque, etc., comme dans le genre *Salvia*.

Culture. — Cette plante peut se cultiver de différentes manières : En hiver on peut la conserver soit dans une serre tempérée, soit dans une serre froide; au printemps on peut la sortir en plein air et même la cultiver en pleine terre, où elle acquiert alors un grand développement. En retardant la floraison, on obtiendrait des fleurs en pleine terre vers le mois de mai. Terre légère mais substantielle et profonde, avec un bon drainage en dessous. Arrosements copieux et fréquents pendant les chaleurs. Multiplication facile de boutures ou de graines.

FRAISE FERDINANDE (Lorio).

Planche XIV.

L'horticulteur liégeois qui a obtenu cette fraise de ses nombreux semis, M. Lorio, la considère comme l'un de ses gains les plus précieux.

La fraise *Ferdinande* mesure en moyenne 55 millimètres de longueur sur 40 de largeur, et ne se creuse jamais.

L'épicarpe est rosé clair, mais s'empourpre avec plus ou moins d'intensité du côté frappé des rayons solaires; les graines sont jaunes, parfois rougeâtres, et affleurent presque le fruit. Généralement les fruits affectent la forme conique, tantôt rebondie, tantôt allongée; il s'en rencontre parfois aussi qui, rapprochés et soudés, simulent une sorte d'hémisphère aplatie.



Fraise ferdinande (Lorio). Abricot comice toulon.

La chair est rosée, très-juteuse ; un doux arôme framboisé s'y marie heureusement au goût de la fraise des bois. Sa saveur rappelle sensiblement celle de l'excellente fraise bien connue, *Comte de Paris,* qui mûrit un peu auparavant, dans la moyenne saison ; seulement la Ferdinande a moins d'arôme avec une petite pointe acidulée de plus.

L'un de ses principaux titres de recommandation est sa tardiveté ; la saison où elle donne avec une étonnante profusion ses meilleurs fruits est la mi-juillet : époque où mûrit aussi la *Mammouth,* fraise anglaise très-grosse, comme on sait, parfois même monstrueuse, mais ingrate, de médiocre qualité et que nous devons éliminer de nos fraisières pour lui substituer la bonne et rustique *Ferdinande,* dont la fertilité est incomparable. A cet égard, elle est peut-être sans rivale parmi toutes les variétés à gros fruits.

Un autre mérite précieux la distingue éminemment : c'est la durée de sa production qui se prolonge pendant plusieurs semaines. Ajoutons que, peu stolonifère, la plante n'envahit pas, comme tant d'autres, le terrain avec une luxuriante et incommode rapidité. Cependant elle est vigoureuse, rustique même, car elle résiste bien mieux que d'autres variétés étrangères aux intempéries de nos hivers.

Le feuillage, peu touffu, d'un vert un peu blond, s'élève à une hauteur d'environ 22 centimètres, et se couvre souvent de macules d'un blanc grisâtre bordé de brun.

La hampe, ligneuse, érigée, assez haute, soutient bien les fruits, sans pouvoir toutefois les empêcher toujours de toucher le sol, à cause de leur nombre et de leur poids.

Les divisions calicinales reposent la plupart sur le fruit ; quelques-unes seulement sont dressées.

C. Aug. Hennau. (*Annales de Pomologie.*)

ABRICOT COMICE DE TOULON. — (Flory).

(Planche XIV.)

La Commission royale de pomologie a reçu directement de Toulon, en 1854, des fruits de cette variété nouvelle, par l'entremise de M. L. Turrel.

Il paraîtrait, d'après la notice insérée cette même année dans l'*Hor-*

ticulteur provençal, que M. Flory, son obtenteur, aurait trouvé il y a prés de douze ans, dans un semis d'abricotier, une variété assez remarquable, et qu'ayant semé les noyaux de cette variété, il en est résulté en 1852 l'apparition d'un abricot beaucoup plus volumineux, moins sujet aux gerçures et à la pourriture que son ascendant. C'est ce fruit qu'il a placé sous le patronage du Comice de Toulon.

Le fruit est gros, arrondi ou ovale-arrondi, un peu aplati sur ses deux faces latérales et rétréci vers son sommet; son plus grand diamètre est vers la queue où il mesure 60 à 65 millimètres; sa hauteur étant de 65 à 70. Il vient isolément ou par groupes de deux à trois. La peau, légèrement duveteuse, jaune-clair du côté de l'ombre, est jaune-orangé, ponctuée de nombreux points carmin-foncé du côté du soleil. La couture superficielle vers le sommet du fruit est très-profonde vers sa base; le point pistillaire, moyen, gris, est placé au sommet d'un léger mamelon occupant lui-même le centre d'une petite cavité. Le pédoncule gros et court est placé dans une cavité profonde et arrondie. La chair, jaune-orangé, est fine, remplie d'un jus agréable, sucré et aromatisé. Le noyau, ressemblant pour la forme à celui de l'abricot-pêche, est d'une couleur grisâtre, et l'amande en est douce.

M. Turrel affirme donc avec raison, nous paraît-il, que ce n'est pas un fruit de la section des abricots-pêches et que cette circonstance lui assigne un classement à part.

L'arbre est vigoureux, très fertile et diffère peu pour le port avec l'abricot-pêche; la fleur, grande, blanche, s'épanouit en avril.

En résumé, c'est un des plus recommandables que nous ayons dégustés en Belgique vers la mi-juillet en 1854, mais dont la maturité a lieu, d'après M. Turrel, au commencement du mois. Quant à sa culture sous notre climat, il est presque superflu de dire qu'elle devra avoir lieu en espalier comme celle de tous ses congénères.

Alexandre Bivort. (*Annales de Pomologie.*)

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

Botanical Magazine, n° 161.

SERRE CHAUDE.

Dendrobium chrysotoxum (LINDL.). — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie. — Groupe des *Dendrocoryne*.

La plante dont il est question ici est une des plus belles de ce groupe. Elle a fleuri en mars dans les serres de MM. E. G. Henderson, qui sont cités comme ayant introduit cette belle Orchidée des Indes orientales.

DESCRIPTION. — Pseudobulbes longs de 20 à 30 centimètres, ordinairement claviformes, cannelés, un peu comprimés aux articulations, garnis de longues gaînes blanches, membraneuses et serrées. Feuilles au nombre de deux, trois ou quatre, oblongues, accuminées, presque sessiles, amplexicaules, d'un vert sombre. Pédoncule sortant de la partie latérale de l'extrémité du pseudobulbe et formant une grappe retombante garnie de douze fleurs et plus, d'un beau jaune d'or. Près de la base du pédoncule se trouve une bractée scarieuse, engaînante; chaque pédicelle est accompagné à sa base d'une petite bractée verte à peine visible. Fleurs de deux pouces de diamètre; sépales et pétales étalées; les premiers étroits, ovales ou ovales-oblongs; les autres largement ovés, deux fois plus larges que les sépales, et légèrement tordus. Labelle étendu, entier, orbiculaire en forme de capuchon; face supérieure pubescente; bords gracieusement ciliés et frangés; base du labelle contractée, ayant en arrière un éperon émoussé; sa couleur est orange et se termine sur les bords par une bande jaune de la même couleur que les sépales et les pétales; deux arcs d'un jaune d'or foncé se trouvent à la base de la lame. C'est cette particularité qui lui a valu son nom spécifique qui signifie à arc d'or.

Au moment de terminer cet article, nous recevons la livraison du mois de juin de *l'Illustration horticole,* qui donne également la figure de ce *Dendrobium.* En les mettant en regard l'une de l'autre, nous y remarquons des différences assez sensibles : la lame du labelle de l'espèce figurée dans le *Bot. Magazine* est presque circulaire, très-

étalée, à bords profondément frangés et plus grande que dans la figure de *l'Illustration* dans laquelle le labelle est beaucoup moins ouvert, la lame moins étalée, moins frangée, et le tube du labelle plus développé. Les feuilles de cette dernière figure sont beaucoup plus courtes, c'est-à-dire ovales elliptiques; la couleur des fleurs et surtout des sépales est moins intense. M. Lemaire, dans le texte qui accompagne sa planche, avoue aussi que leur plante diffère notablement de la description qu'en donne le docteur Lindley dans le *Botanical register* (décembre 1857). Mais si la planche reproduite dans le nº 162 du *Bot. Mag.* est exacte, il en ressort que le coloris de cette figure est beaucoup plus brillant que ne l'est celui de la plante de *l'Illustration*. Laquelle est maintenant la véritable? C'est ce que nous ne pouvons encore affirmer n'ayant pas vu les deux plantes en fleurs.

A propos de ce *Dendrobium*, M. Lemaire fait une remarque très-juste et très-importante : « Encore une plante dont nous devons regretter de ne pouvoir consigner dans nos pages ni le nom du découvreur, qui en est probablement aussi l'importateur, ni l'époque de sa découverte et de son importation. Nous nous sommes déjà bien des fois élevés contre le silence que gardent les auteurs sur ces importantes particularités; non-seulement c'est là un impardonnable oubli, mais encore une révoltante ingratitude envers ceux qui, dans des pérégrinations lointaines, risquent à tout instant leur santé et leur vie, bravant à la fois l'insalubrité des climats et les attaques des animaux de proie, pour enrichir et la botanique et l'horticulture de leurs précieuses découvertes. » Nous ajouterons à cette remarque qu'il reste encore une question à décider, c'est de savoir lequel en a le plus de mérite : est-ce celui qui quitte sa patrie pour se vouer à de pénibles et dangereuses recherches, où est-ce celui qui, au moyen de quelques centaines de francs, acquiert une plante nouvelle? La question ne me paraît pas douteuse. Mais si nous mettons en parallèle l'horticulteur qui sacrifie une partie de sa fortune à des explorations dont les résultats sont quelquefois douteux, alors oui, le mérite me semble au moins égal.

Culture. — Même culture que ses congénères.

Xiphidium floribundum (*Sw. Prod.*, p. 17). — Wachendorfiacées. — Triandrie Monogynie.

Cette plante est encore peu connue dans le monde horticole. Au premier aspect on la prendrait pour une Asphodelée, groupe avec lequel elle présente les plus grandes affinités. Son ovaire est supère, et ses enveloppes florales régulières de six pièces. M. Hebert en a fait l'ordre des Wachendorfiacées, qui a été maintenu par Lindley. Elle a été envoyée en Angleterre par M. Purdie qui la trouva aux environs de Sainte-Marthe (Nouvelle-Grenade). Plusieurs espèces, dont les descriptions se rapportent plus ou moins exactement à celle-ci, et qui sont décrites sous des noms spécifiques différents, ont été trouvées aux environs de Véra-Cruz, dans l'île de Tabago, dans les Guyannes française, anglaise et hollandaise, au Vénézuéla, enfin dans presque toute la zône tropicale.

Description. — Plante de 1 1/2 à 2 pieds de hauteur, à port semblable à celui de nos *Iris germanica*. Rhizome long, descendant, articulé, de la grosseur d'une plume de cygne, émettant des jets assez rapprochés. Tige apparemment annuelle, herbacée, haute de plusieurs pouces à un pied, droite, comprimée, simple, souvent prolifère, glabre, très-feuillée. Feuilles alternes, droites, en forme d'épée, engaînantes à la base, longues de 10 pouces à 1 1/2 pied, larges de 1 à 2 pouces, distiques membraneuses, à nombreuses stries longitudinales, plus ou moins distinctement et finement dentelées en scie, particulièrement vers le sommet. Pédoncule terminal, muni de bractées, se terminant en un long thyrse ou racème de nombreuses fleurs blanches et bleuâtres disposées par 6 ou 8 sur des pédoncules secondaires recourbés en crosse à leur extrémité. Pédicelles courts munis de petites bractées. Périanthe de six sépales réguliers, ovales-oblongs et étalés. Étamines au nombre de trois, droites, naissant de la base des sépales intérieurs. Filets courts, glabres, à peu près de la longueur du pistil. Anthères oranges, oblongs. Ovaire supère, globuleux, obscurément trifide. Style deux fois plus long que l'ovaire. Stigmate obtus.

Culture. — Ayant nous-mêmes trouvé cette plante dans plusieurs localités du Vénézuéla, nous pouvons affirmer qu'elle mérite de prendre place dans nos serres. Elle devra être tenue en serre tempérée et recevoir, en été, une place ombragée et beaucoup d'humidité.

Oberonia acaulis (Griff.). — Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

Voici une Orchidée bien curieuse que l'on prendrait plutôt à la première vue pour une plante d'un tout autre genre, je dirai même d'une toute autre famille. La figure qu'en donne le *Bot. Mag.* nous présente un jet de feuilles lancéolées, oblongues, sans bulbe apparent et retombant en décrivant une courbe assez gracieuse. Du centre de ces feuilles sort un véritable épis cylindrique de fleurs petites, jaunes, très-serrées, en forme de queue de chat. Cette Orchidée est originaire de Churra, dans l'est du Bengale ; c'est une des intéressantes et nombreuses espèces envoyées au Jardin de Kew par M. Simons.

Elle a fleuri dans la serre à Orchidées sur un morceau de bois.

Polygala Hilairiana (Endl.). — Polygalées. — Diadelphie Octandrie.

Sous ce nom, la planche 5057 nous donne la figure d'un *Polygala* que le Jardin de Kew a reçu de MM. Jacob Makoy de Liége, sous la dénomination de *P. brasiliensis*, et dont les caractères se rapportent au *P. Hilairiana* d'Endlicher, originaire des environs de Bahia. A voir ses feuilles grandes, ovales, d'un vert foncé, sa tige simple, sous-frutescente, épaisse et cylindrique, on croirait avoir à faire à tout autre genre de plante. Ses fleurs, les plus grandes du genre, sont blanches, légèrement lavées de vert ; les deux sépales intérieurs ont quelques taches noirâtres. A en juger d'après son lieu d'origine, elle demande la serre chaude humide.

Illustration horticole, 5e vol., 6e liv. juin 1858.

Myrrhinium sarcopetalon (Ch. Lem.). — Myrtacées.

Joli arbrisseau découvert au Brésil, par M. Libon, et introduit dans l'établissement de M. de Jonghe où il vient de fleurir pour la première fois. C'est en apparence un arbrisseau grand, très-ramifié, très-touffu, à beau et moyen feuillage ovale-oblong, serré, luisant, finement ponctué en dessous, d'environ 5 centimètres de long ; à rameaux tétragones, verts, un peu velus pendant la jeunesse, plus tard cylindriques, glabres et brunâtres.

L'inflorescence est une petite cyme ombelloïde, dont les fleurs, peu nombreuses dans chaque cymule, sont d'un double coloris d'un effet

attrayant et dont l'un surtout, celui des pétales, est unique jusqu'ici, nous le croyons du moins, parmi les plantes connues : ce coloris est d'un gris de porcelaine chinoise ou japonaise, tandis que les longues étamines et le style sont d'un rouge cocciné vif; le tout d'un effet aussi singulier qu'attrayant, comme nous venons de le dire. C'est une quatrième espèce à ajouter au genre *Mirrhinium,* fondé par H. Schott (*in Spring. Syst.,* veg. IV, app. 404), et adopté récemment par M. Berg dans sa *Revue monographique des Myrtacées.* Cultivée de manière à fleurir abondamment, cette plante deviendrait en réalité un ornement pour nos serres chaudes-tempérées.

SERRE FROIDE.

Azalea indica. — Grande Duchesse Hélène.

Sous ce nom, *l'Illustration horticole* nous donne la figure d'un charmant Azaléa à fleurs rose pâle, bordées en quelque sorte de blanc tout à l'entour. Mais ce qui est surtout remarquable, ce sont les feuilles de cette hybride : à peine longues de 1 1/2 pouce, nous les voyons largement bordées d'un cercle jaune et longuement ciliées sur les bords. Ce sera une bonne acquisition pour les amateurs d'Azalées.

Musschia Wollastoni (Lowe). — Campanulacées. — Pentandrie Monogynie.

Au premier aspect nous prendrions cette curieuse plante plutôt pour un *Loasa* que pour une *Musschia.* Figurez-vous une tige florale herbacée, de la grosseur d'un doigt, entièrement hérissée de poils serrés et s'entrecroisant; des fleurs grandes, nombreuses, pendantes, à calice vert exactement comme celui des campanules ; une corolle à divisions longues, étroites, jaune vers la base, rouge orange vers les extrémités, relevées par une courbe gracieuse de manière à ce que les sommets atteignent la base du calice, et vous aurez une idée plus ou moins exacte de cette espèce. La tige, haute d'environ 55 centimètres, se termine par une rosace de grandes et belles feuilles oblancéolées, oblongues, acuminées, aiguës, sessiles, régulièrement dentées en scie. C'est du centre de cette rosace que s'élève la tige florale qui porte au delà de 50 fleurs à pédicelles triflores.

Cette plante est originaire de l'île Madère où elle a été découverte en 1847 par le révérend Richard Thomas Lowe, dans un ravin rocheux et humide, le long de la Levada, dans la Ribeira da Metade. Depuis ce temps plusieurs exemplaires vivants en ont été introduits en Angleterre.

Culture. — On la tiendra pendant la belle saison à l'air libre, et plantée en pleine terre, si l'on veut, à bonne exposition. En automne on la rentrera en serre froide pour la préserver des gelées seulement. On peut la multiplier en coupant la tête que l'on bouturera.

Embothrium coccineum (Forst.). — Protéacée. — Embothriées. — Tetrandrie Monogynie.

Voici certainement une jolie plante sous tous les rapports : arbrisseau peu élevé, bien branchu, joli feuillage presque sessile, à nervures blanchâtres sur un fond vert tendre, de nombreux racèmes axillaires et terminaux, à fleurs multiples, pendantes, d'une couleur écarlate brillant; ajoutez à cela une floraison facile et toujours très-abondante, et vous reconnaîtrez à cette plante toutes les qualités désirables pour figurer dignement parmi ce que nous possédons de mieux en fait de plantes de serre froide.

La description et la figure de cette jolie espèce ayant déjà paru dans *l'Illustration horticole*, dans la *Belgique horticole* et dans plusieurs journaux anglais, nous nous bornerons à dire qu'elle est originaire de l'île de Chiloe, aux environs de Valdivia (au sud de la Conception), dans le Chili austral. Déjà connue et décrite en 1775 par Forster père et fils, elle ne fut introduite que récemment par M. W. Lobb, dans l'établissement horticole de MM. Veitch et fils à Exeter.

Amygdalus persica, var. *sinensis camelliæ flora.* — Pêcher de la Chine à fleur de Camellia.

Nous ne pouvons que recommander cette magnifique variété qui vient encore augmenter la série des pêchers à fleurs doubles, introduits de Chine par M. Fortune, et décrits dans le *Florist and Fruitist.* La figure que nous en donne *l'Illustration horticole* de M. Verschaffelt représente une branche de 8 pouces de longueur, à feuilles lancéolées, dentées en scie, d'un vert pâle dessous, entre lesquelles se groupent huit fleurs à 5 ou 6 rangées de pétales d'un beau cramoisi pourpré; au milieu apparaissent encore une cinquantaine d'étamines

à anthères jaune d'or, et au centre même des étamines on remarque un cœur serré formé de pétales non développés.

Culture. — La floraison des pêchers de Chine étant plus précoce que celle des nôtres, leur culture réclame quelques précautions contre les froids printaniers et tardifs lorsqu'ils sont plantés en pleine terre. Cet arbrisseau étant susceptible d'être forcé en hiver pour les bouquets et la décoration des appartements, on conseille de le tenir, de préférence, en pot. La multiplication en est facile au moyen de la greffe sur l'Amandier commun, ou par le marcottage et même le bouturage.

Wisteria sinensis (De C.), var. *albiflora* (Fortune). — Glycine de la Chine à fleurs blanches.

Cette belle variété de la Glycine de Chine vient de fleurir dans l'établissement de M. Verschaffelt où elle entremêlait ses charmantes grappes de fleurs blanches avec celles du *Wisteria sinensis* à fleurs d'un bleu lilaciné. C'est encore une conquête que l'horticulture doit à M. Fortune qui la découvrit dans le nord de la Chine. On ignore l'époque de son introduction en Angleterre où elle fleurit depuis plusieurs années. Nous constatons toutefois qu'elle est encore rare sur le continent.

Même culture que celle de la Glycine de Chine. L'exposition au midi est toujours la plus à recommander; celle au nord ne lui convient aucunement.

Bot. Mag., n° 161, pl. 5054.

Rhododendrum argenteum (Hook. fil., *Rhod. Sik. Himal.,* p. 10, t. 9). — Éricacées. — Décandrie Monogynie.

Ce Rhododendron, originaire des Sikkim Himalaya, croît sur les sommets des monts Sinchul, Suradah et Tonglo, à une élévation de 8 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est un véritable arbre de près de 50 pieds de hauteur, et un des plus beaux Rhododendron qui aient été découverts par le docteur Hooker. Il est remarquable tant par les moindres détails de ses fleurs que par la beauté de son feuillage, d'un vert sombre dessus, argenté dessous, et atteignant jusqu'à 1 pied de longueur sur une largeur correspondante. Ses jeunes pousses sont très-grandes, recouvertes de larges écailles colorées et imbriquées qui leur donnent l'aspect d'un cône de sapin;

les écailles inférieures sont larges, coriaces, glabres et d'un brun-rougeâtre; les supérieures et celles du milieu sont oblongues, spatulées et pubescentes. Ses grandes fleurs sont réunies en une tête compacte; elles sont blanches, teintées de jaune avec de larges macules d'un pourpre noirâtre vers l'entrée du tube. Avant l'épanouissement, elles sont d'un rose tendre passant graduellement au blanc.

(*Gardeners Chronicle.*)

Nephrodium molle, var. *corymbiferum* (T. Moore). — Fougères.

Cette nouvelle variété de Fougère a été gagnée de semis par M. Sim, horticulteur. Elle est recommandée comme une des plus jolies Fougères ; ses frondes mesurent de 3 à 4 pieds de longueur et sont (comme dit le *Gardeners Chronicle*), *exceedingly handsome*, c'est-à-dire d'une excessive beauté. Les jeunes plantes que nous avons eu l'occasion de voir ont leurs feuilles finement découpées comme l'*Anthyrium filix mas feminina*. Quoique originaire des régions tropicales, elle habite les hautes montagnes et se prête à la culture en serre froide.

Epiphora pubescens (Lindl.). — Orchidée. — Gynandrie Monandrie.

Cette jolie Orchidée, encore peu connue, est une bonne acquisition pour les amateurs qui aiment les espèces à fleurs odorantes et belles. Son habitus n'est guère recommandable (c'est celui d'un *Polystachya*), mais en revanche elle exhale une odeur des plus suaves, et ses fleurs sont d'un jaune d'or richement striées de carmin. Deux ou trois fleurs apparaissent à la fois sur une hampe de 5 à 6 pouces de longueur, qui naît à la base de petits pseudobulbes coniques aglomérés par petites masses.

Il est assez extraordinaire que cette plante soit encore si peu connue et si peu répandue, d'autant plus qu'elle a fleuri depuis plusieurs années déjà chez M. Loddiges, et qu'elle se trouve dans les collections de Herrnhausen, à Amsterdam, à Kew, ainsi que dans les belles serres de M. Schiller, consul du Vénézuéla à Hambourg. Elle a été trouvé par Burchell en Caffrerie, plus tard par Drège dans le nord de la colonie du Cap ; M. Loddiges la reçut de la baie Delagua. L'exemplaire que nous avons sous les yeux a fleuri chez le rev. M. Ellis, à Hoddesdon, qui nous assure qu'elle lui vient de Madagascar.

CULTURE MARAICHÈRE.

Dans ces derniers temps, nous étions à Belle-Fontaine chez le président du comice agricole d'Etalle. En visitant le potager de la ferme, nous nous aperçûmes que les choux n'y étaient point, comme dans le nôtre, attaqués par les vers et les larves, ni par conséquent bouleversés par les taupes. Nous en demandâmes la raison ; il nous fut répondu que cela tenait au système de culture ; qu'autrefois les vers, les larves et les taupes exerçaient beaucoup de ravages, mais que par suite des fumures en couverture et de l'emploi du plâtre au moment des repiquages, ces ravages avaient cessé.

En ce qui concerne les fumures en couverture, le résultat ne pouvait nous surprendre, car on se le rappelle sans doute, nous les avons préconisées dans le jardinage à diverses reprises. Pour qui se donne la peine d'observer un peu, il est évident que le fumier court, bien pourri, le seul qui convienne à la culture potagère, est rempli de vers et de larves, et, que si nous l'enfouissons avec cette vermine, nous convions les taupes à une véritable fête. Or, c'est précisément pour éviter cela que nous avons si souvent engagé les jardiniers à fumer en couverture sur les labours d'automne, en plein hiver, par un temps rude, de façon à détruire les animaux nuisibles et à empêcher les taupes de miner à l'excès nos terres légères. Malheureusement, il n'est pas toujours facile d'exécuter chez soi ce que l'on recommande à autrui, surtout, lorsqu'on passe une partie de son temps sur les grandes routes, comme fait votre serviteur. Cette année donc, nous avons dû enterrer le fumier au lieu de l'étendre en dessus, et Dieu sait ce qu'il nous en coûte aujourd'hui d'ennui et de tracas.

Pour ce qui regarde l'emploi du plâtre au moment des repiquages, nous avons été agréablement surpris d'apprendre que cette substance éloignait les vers, ainsi que les larves du hanneton et les taupes. On avait déjà recommandé l'usage des cendres lessivées, à cet effet, mais il paraît que le plâtre est bien autrement efficace. Voici la manière de s'en servir : alors que l'on procède à la transplantation des choux, on s'approvisionne d'une certaine quantité de plâtre cuit en poudre, et au fur et à mesure que l'on ouvre les trous, pour y mettre les plants,

on y verse une cuillerée à bouche de cette substance, puis l'on repique à la manière habituelle. On le voit, le procédé est d'une exécution facile; seulement il convient de se servir de longs plantoirs, afin d'ouvrir la terre à une assez grande profondeur. Reste à savoir maintenant, si le plâtre qui donne de bons résultats sur les choux, n'en donnerait pas également de bons sur divers autres légumes à repiquer. C'est ce que nous ne saurions affirmer quant à présent et ce que l'expérience seule pourra nous apprendre; nous croyons vous avoir dit déjà que le plâtre ne produisait pas seulement un effet énergique sur la végétation des plantes appartenant à la famille des papillionacées, mais qu'il agissait encore d'une manière remarquable sur toutes celles de la famille des crucifères; il s'ensuit qu'en même temps qu'il s'oppose aux ravages des insectes, il doit nécessairement servir d'engrais pour les choux de toutes sortes, et que l'on ferait une bonne opération en l'utilisant pour le repiquage des rutabagas, choux-navets et autres légumes de cette famille. Peut-être aussi, conviendrait-il de le semer en poudre sur les légumes sujets à être attaqués par les altises.

Dans un de nos précédents articles, nous vous avons dit d'après Philippe Miller, qu'autrefois il était d'usage en Angleterre de cultiver le salsifis pour ses tiges, et que beaucoup de personnes les assaisonnaient à la manière des asperges et les tenaient pour supérieures à ce dernier légume. A ce propos, nous vous avons promis de vérifier l'assertion, et aujourd'hui que la vérification est faite, nous n'avons plus qu'à vous exprimer notre manière de voir dans la circonstance. Les tiges du salsifis, coupées dès qu'elles ont 6 ou 7 pouces de hauteur, et dépouillées de leurs feuilles, ressemblent si l'on veut à des asperges vertes, cuisent parfaitement, restent tendres, mais n'ont point de saveur assez marquée. C'est de l'herbe purement et simplement, de l'herbe fade et qui n'a de mérite qu'en raison de l'assaisonnement. A notre avis, on a eu tort de mettre ce légume en parallèle avec les asperges; il ne s'en rapproche en rien par le goût et nous ne le croyons pas destiné à faire fortune dans la cuisine de ce pays. Nous continuerons donc à le cultiver pour sa racine, non pour sa tige.

A diverses époques, nous vous avons entretenu du cerfeuil bulbeux et nous sommes plaints de ce que la graine semée par nous persistait à ne point lever. C'était la faute de MM. les marchands grainetiers qui, en nous la livrant au printemps, se dispensaient des recommandations qu'ils ne manquent jamais de donner pour les fleurs et pour les

anciens légumes connus de tout le monde. S'ils nous avaient dit : Voici de la graine d'un légume nouveau; ne la semez qu'au mois d'octobre et vous la verrez lever au printemps suivant, il est clair que nous aurions réussi chaque fois, tandis qu'en la semant au printemps, nous avons constamment échoué. L'année dernière, nous avons changé de méthode; nous avons fait le semis en son temps et la nouvelle plante s'annonce fort bien à l'heure où nous écrivons. Il y a plus : c'est que notre cerfeuil bulbeux, semé l'année dernière en pure perte, dès le printemps, a conservé ses facultés germinatives et se montre en abondance à cette heure, parmi des haricots nains plantés à la même place, et en désespoir de cause. Nous pourrons donc vous tenir au courant des résultats et vous donner notre avis sur le mérite de ce légume d'introduction nouvelle qui, dans ces derniers temps, a fait en France beaucoup de bruit. Nous saurons si c'est à tort ou à raison.

On ne parle plus guère de l'igname batate en Belgique, et vous vous rappelez que, dès le principe, nous avons douté du brillant avenir que des cultivateurs plus ou moins intéressés présageaient à cette plante d'origine chinoise. Eh bien, plus que jamais nous doutons de cet avenir, sinon pour les climats tempérés de la France, tout au moins pour ceux qui se rapprochent du nord. Non, l'igname n'aura ni la gloire, ni l'avantage de remplacer la pomme de terre. Pour obtenir de belles racines, nous sommes obligés de laisser plusieurs années ce légume en terre, et si les amateurs qui les exposent dans nos concours, voulaient avouer la vérité, ils reconnaîtraient tous que les racines d'un beau volume et de belle apparence, ont pour la plupart trois années d'âge, et que plus ces racines vieillissent, plus elles perdent en qualité.

Nous allons, à présent, vous entretenir d'une plante bien connue, dont la réputation est établie depuis longtemps, et dont la culture, malheureusement, est négligée partout. Nous voulons parler du cardon.

Pourquoi cette culture est-elle négligée par tous les jardiniers et honorée seulement de l'attention des amateurs. C'est pour deux raisons : 1° Parce que le cardon est sujet à monter quand on le plante de bonne heure, et que nous avons constamment la faiblesse de semer hors saison pour arriver plus tôt; 2° parce que pour blanchir les cardons, on se croit forcément obligé de les empailler, de les encapuchonner avec des soins qui exigent beaucoup de temps. C'est déjà cette dernière raison qui a détourné les cultivateurs de semer le crambé, et il serait bien à désirer que les auteurs de publications sur le jardinage, missent

de côté, autant que possible, les procédés lents et coûteux et s'occupassent un peu plus des procédés économiques. On nous rendra la justice de reconnaître que nous avons toujours abondé dans ce sens, et que pour le crambé en particulier, nous avons toujours eu soin de recommander la substitution de la simple butte de terre, qui ne coûte rien, aux cylindres en poterie ou aux cloches en bois qui coûtent beaucoup et amènent plus souvent la pourriture des pieds que les buttes. Eh bien, cette fois encore, nous chercherons à faire adopter la culture du cardon par les jardiniers en substituant à la méthode de l'empaillage la méthode des anciens, du temps d'*Olivier de Serres,* qui consistait tout simplement à enterrer les feuilles de la plante, pour les blanchir. Voici la manière de procéder : — aussitôt que le cardon a pris tout son développement, on le lie à trois places différentes, en commençant par le bas et en relevant les feuilles en faisceau. Près du pied, on ouvre une rigole assez large et de la profondeur d'un pied environ ; on couche le cardon dans cette rigole et l'on recouvre de terre. Au bout de trois semaines ou un mois au plus, les cardes sont blanches et tendres, et il n'y a plus qu'à les livrer à la consommation. Voilà certes un procédé des plus simples et des plus économiques, à la portée de tous les cultivateurs, mais surtout applicable aux terres légères. Il est évident que si l'on voulait procéder de la sorte dans un terrain consistant et trop frais, on s'exposerait à la pourriture.

Autrefois encore, on agissait de la même façon pour blanchir les endives, principalement celles qui avaient de la tendance à monter, mais nous n'osons recommander cette vieille pratique qui nous paraît inférieure à celle que nous suivons aujourd'hui.

Il est bien tard pour vous entretenir du céleri-navet qui, généralement, n'est pas cultivé comme il devrait l'être. On s'imagine qu'il est dans la nature de ce légume de donner une racine chargée de chevelu, et l'opinion sur ce point est telle que dans nos publications spéciales, on ne manque pas de nous donner des dessins affreux, qui jamais ne représentent fidèlement le type. C'est à Namur que, pour la première fois, nous avons vu des échantillons de céleri-navet, cultivés dans la perfection, très-bien développés et pas du tout chevelus. M. Delmarmol qui les avait exposés, eut l'obligeance de nous donner de la graine de cette plante que nous tenions pour une variété particulière, mais avec laquelle nous n'obtînmes que des produits mal conformés et tout aussi laids que ceux qui figurent sur nos marchés. Nous jugeâmes d'après

cela que la mauvaise culture pouvait seule être cause du mauvais résultat et que pour avoir de beaux céleris, il faut nécessairement les placer dans un terrain frais, très-frais, ou bien les arroser continuellement et en abondance, après avoir ouvert une sorte de bassin autour de chaque pied. Le fond de ce bassin ne doit jamais être à sec. C'est parce que nous marchandons trop souvent l'eau à la plante que nous l'obtenons rarement belle.

Voici le bon moment de cultiver les radis d'été ou ramonasses, et c'est le cas de rappeler à nos lecteurs la méthode usitée dans les Vosges par un grand nombre d'amateurs. Lorsqu'ils veulent obtenir de très-belles racines, ils prennent du crottin de mouton frais, ouvrent un trou dans chaque crottin, y mettent une graine et plantent ensuite en riche terrain, à la distance de quelques pouces, quitte à éclaircir plus tard. Nous avons eu ces années dernières l'occasion d'expérimenter ce procédé qui a le défaut de prendre beaucoup de temps, mais qui a le mérite de donner de beaux produits. Nous le signalons donc en passant avec la certitude du succès. Les radis d'été sont de diverses sortes ; il y en a de gris, de noirs, de blancs, de rouges et de roses. Les gris et les noirs sont assurément les meilleurs entre tous ; les autres, quoiqu'on dise, ont une saveur particulière de navet qui ne nous paraît pas agréable. Les plus remarquables par la beauté sont ceux d'un rouge saumonné, mais ils conviennent mieux pour les expositions que pour la table.

Les récoltes en terre se présentent bien et nous annoncent de magnifiques produits. Nous ferons remarquer toutefois que si la sécheresse se maintient, les choux pourront avoir à souffrir de l'invasion des pucerons. Dès la fin de mai, nous en avons rencontré sur des plants de chou rouge. Nous conseillons donc aux jardiniers de visiter ce légume avec soin et de nettoyer les feuilles qui seraient attaquées, soit en écrasant les pucerons, soit en les inondant d'eau à diverses reprises. Il y aurait à faire à ce sujet différents essais, à rechercher si parmi les plantes à odeurs fortes que nous possédons, il ne s'en trouverait point qui eussent la vertu de nous délivrer de cet ennemi. Nous croyons nous rappeler qu'il est d'usage, en Bourgogne, chez quelques cultivateurs de pêchers, de suspendre des tiges de sauge des prés aux arbres, afin d'en éloigner les insectes. D'autres, et des plus intelligents, sèment du chanvre dans leurs vignes, parmi leurs choux, également dans le but de chasser les insectes par les odeurs fortes. Or, si nous cherchions bien, si nous voulions prendre la peine de préparer des décoctions à

odeurs pénétrantes, nous réussirions bien certainement à nous débarrasser à peu de frais des animaux nuisibles qui nous inquiètent si souvent dans nos cultures. P. Joigneaux.

EXPOSITIONS.

COMPTE RENDU DE L'EXPOSITION D'HORTICULTURE DE PARIS,

PAR LE COMTE LÉONCE DE LAMBERTYE.

(Suite et fin. — *Voir* la livraison précédente, p. 138.)

IV. — Arbres et arbustes de pleine terre.

Conifères. — Rosiers. — Pivoines arborescentes.

1. Conifères. — Plusieurs conifères, surtout dans leur jeunesse, sont de serre froide. Mais pour ceux-là, je voulais éviter un classement à part ; je les ai confondus avec la majeure partie qui est de pleine terre.

Le goût s'en répand de plus en plus à en juger par toutes les espèces introduites depuis peu d'années : je noterai ici les plus nouvelles et je mettrai en regard de chacune l'année de son introduction.

Ont exposé : MM. Rémond, de Versailles, 71 espèces réparties en 22 genres; — Jamin et Durand, pépiniéristes à Bourg-la-Reine, 15 genres, 36 espèces ; — Dupuy-Jamin, pépiniériste à la barrière de Fontainebleau, 17 genres, 37 espèces ; — Chantin, 11 genres, 27 espèces; — Thibaut et Keteleer, 6 genres, 10 espèces.

Lot de M. Rémond : *Abies bracteata* (1853), — *A. pendula* (Lindl.), très-peu connu, — *A. Zezoenzis* (1850), — *A. Nordmanniana* (1848), *A. obovata* (1852), plus nouveaux, — *A. echinoformis*, — *A. Hookerii*, — *Cupressus Corneyana* (1847), plus nouveau, — *C. Nabiana*, — *Libocedrus chilnensis* (1848), — *Piius Benthamiana* (1849), — *P. Jeffreyi* (1854), — *P. Grevillæ* (1847), — *Pinus* sous les noms de *macrocarpa* (Lindl.) et *Montezumæ* (Lam.), c'est le même, — *P. parviflora* (1846), — *P. tuberculata* (1846), plus nouveaux, — *P. Gerardiana*, — *P. lasiocarpa*, — *Saxe-Gothea conspicua* (1848), — *Sequoia gigantea*, — *Torreya Myristica* (1851).

Lot de MM. Jamin et Durand : peu de nouveautés. *Cedrus africana* (1842), — *Cupressus Corneyana* (Hort. 1847), — *Pinus insignis* (1846), — *Sequoia gigantea.*

Lot de M. Dupuy-Jamin : *Cupressus Corneyana*, — *Sequoia gigantea*, — *Pinus insignis* (1846), — *P. radiata* (1846), — *Cephalotaxus Fortunei* (1848).

Lot de M. Chantin, qui se distingue par 5 *Araucaria* : — *A. Cookii*, — *A. excelsa*, — *A. Cuninghami*, — *A. Bidwillii*, — *A. imbricata*, — et le *Thuya Lobbii*, très-nouveau. — On y remarque en outre : *Abies Nordmanniana* (1848), — *Biota macrocarpa*, — *B. freneloides*, assez nouveau ; — *Sequoia gigantea*.

MM. Keteleer et Thibaut ont présenté 12 espèces nouvellement introduites dans les cultures françaises, dont voici les noms : *Thuya Lobbii*, — *T. dumosa*, — *Abies gracilis*, — *A. taxifolia*, — *A. Hookerii*, — *A. lasiocarpa*, — *Chamæcyparis thurifera*, — *Arthrotaxus Doniana*, — *Cupressus Lawsoniana*, — *Torreya grandis*.

2. Rosiers. — Les deux grandes collections de M. Fontaine, horticulteur à Châtillon (Seine) et de M. Hyppolite Jamain, horticulteur à Paris, figuraient en première ligne.

M. Fontaine avait 106 variétés réparties dans les hybrides, les îles Bourbon, Bengales, noisette, mousseux. — J'ai particulièrement remarqué : *Félicité Rigaux*, — *Empereur Napoléon*, — *Cardinal Patrizzi*, — *Pauline la Bonté*, — *Gloire de Dijon*, — *Madame Mélanie Willermoz*, — *Élisa Sauvage*, mousseuse remontante, — *Impératrice Eugénie*.

M. Jamain n'a pas exhibé moins de plantes. Parmi ses variétés nouvelles dont le nombre était grand, j'ai distingué : *Mlle Godard*, — *Maximilien II*, — *M. de Montigny*, — *Reine de Danemarck*.

Le lot de 82 variétés exposé par M. Margottin, horticulteur à Paris, avait aussi beaucoup de mérite.

3. Pivoines arborescentes. — Il y en avait 59 variétés, appartenant à M. Modeste Guérin, de Paris, parmi lesquelles j'ai noté, sans tenir compte du mérite attaché à la nouveauté : *Élisabeth*, — *Madame Van Houtte*, — *Rosa mundi*. Ce lot était superbe.

Les variétés apportées par MM. Verdier père et fils, horticulteurs à Paris, étaient moins nombreuses, mais bien choisies.

Figuraient également : *Van Houttei*, — *Élisabeth*, — *Louise Mouchelet*, — *Lambertina*.

4. Arbres et arbustes divers. — M. Chapsal, horticulteur à Reuil (Seine-et-Oise), avait un groupe de 106 espèces ou variétés. Plusieurs *Buxus*, *Cerasus*, *Evonymus*, *Phyllyrea*, *Ilex* au nombre de 18.

M. Clavier, horticulteur à Tours : 5 variétés de *Robinia pseudo-Acacia*, obtenues de semis par lui.

M. Desfossé Thuillier, pépiniériste à Orléans, un *Aulne à feuilles de fougère*, non encore dans le commerce.

La corbeille d'*Hydrangea variegata*, de M. Bondoux, eût produit plus d'effet si ces plantes avaient été mélangées avec l'*Hydrangea Japonica*, type.

V. — Plantes de pleine terre.

Giroflées. — Pensées. — Anémones. — Plantes annuelles et vivaces en mélange. — Fougères.

24 variétés de *Giroflées quarantaines* très-bien cultivées formaient le lot de M. Lenormand fils, horticulteur à Paris.

Plusieurs corbeilles de *Pensées* exposées par MM. Charpentier, chez Mme Gabriel Odier, à Meudon (100 variétés). Falaise, horticulteur à Boulogne (Seine), 70 variétés, Aubin, horticulteur à Paris : de grandes fleurs à coloris vif et relevé par des stries.

202 variétés d'*anémones*, fleurs coupées, envoyées par Mme veuve Quétel, horticulteur à Caen. Il y en a beaucoup de fort belles. Je ne sais pourquoi ce genre a de la peine à reprendre faveur ; il n'y a qu'un petit nombre d'amateurs qui lui soit resté fidèle.

MM. Tollard frères, place des Trois-Maries, à Paris, avaient une jolie corbeille de plantes annuelles (44 espèces et variétés) parmi lesquelles se distinguaient : *Schizanthus retusus*, — *S. pinnatus*, — *Nycterinia selaginoïdes*, — *Veronica syriaca* toute nouvelle, — *Venidium multiflorum*.

Ils avaient en outre 48 plantes de rocailles dont 11 *Saxifrages*, — 9 *Sedum*, — 6 *Sempervirum*.

Plantes vivaces. — Chacun sait que M. Pelé, horticulteur, rue de l'Ourcine, à Paris, a depuis longtemps une collection très-étendue de plantes vivaces de pleine terre dont le nombre s'augmente chaque année.

Son lot était considérable (150 espèces) dont 11 *Saxifrages*, — 14 *Sedum*, — 15 *Sempervirum*, — 7 *Ranunculus*, — 6 *Veronica*.

On se rappelle le rocher surmonté d'un pavillon rustique qui orne une des extrémités du jardin. Toutes les plantes qui décorent ce rocher font partie de la collection de M. Pelé.

On y voit le *Silene thyrsiflora*, de petites *Arenaria*, des *Potentilles* aux corolles d'or, l'élégant *Mayanthemum bifolium*, le *Ramundia*, cette singulière Solanée de la flore pyrénéenne, des *Sedum*, des *Saxifrages*.

En face, sur le bord de la pelouse, un charmant groupe fleuri de ces plantes botaniques qu'on a rencontrées dans leur pays natal, en herborisant sur les montagnes et qu'on retrouve avec joie : *Achillæa clavenæ*, — *Anemone albida*, — *Geranium pheum*, — *G. aconitifolium*, — *Cheiranthus Marschalii*, — *Ranunculus graminifolius*, — *Cypripedium calceolus* et bien d'autres.

En terminant cette série, je citerai les fougères de plein air de M. Pelé (42 espèces), de MM. Tollard (17 espèces).

2 très-beaux lots de M. Basseville de Passy et de M. Luddemann (33 espèces);

Parmi celles de M. Basseville 5 espèces d'*Osmunda*, 13 *Aspidium;* des genres peu répandus, tels que *Dickonia*, *Woodsias*, etc.

Puis les grands exemplaires de M. Rouillard, disséminés dans la pelouse.

VI. — Arbres fruitiers.

1. Arbres fruitiers formés. — Pendant que MM. les pépiniéristes et arboriculteurs s'évertuent à nous présenter des arbres aux grandes formes, le public paraît s'en éloigner insensiblement et adopter le cordon pur et simple appliqué à tous les genres. Il ne faudrait pourtant pas que la mode qui se mêle à toute chose fit abandonner complètement ces belles charpentes dont MM. Jamin et Durand, Dupuy-Jamin et Dufresne Honoré nous ont fourni de bons spécimen.

Les palmettes de poiriers de 1 à 4 mètres de hauteur, de cerisiers, de pruniers, de pêcher, témoignaient de l'habileté de ces horticulteurs et laissaient peu à désirer aux plus exigeants.

VII. — Fruits forcés et conservés.

Fruits forcés. — Le lot capital provenait des cultures de M. Pavard, jardinier chez Mme Héléna Fould, au château du Val (Seine et Oise); tous les fruits y figuraient : 5 *vignes chasselas*, — 8 *framboisiers rouges*, — 4 *groseilliers*, — 4 *cerisiers*, — 6 *pruniers*, — 3 *figuiers*, — *fraisiers comtesse de Marne*, — *comtesse de Neuilly*, — *princesse Royale*, — *queen Victoria*, tous en pot et avec fruits. En outre une corbeille de fruits montés; on y distinguait quelques pêches.

M. Rose Charmeux, horticulteur à Thomery, avait mis en regard du raisin conservé, coupé le 28 octobre et du raisin forcé de ses cultures. L'un et l'autre étaient de toute beauté et hors ligne. On remarquait un appareil en fer-blanc destiné à conserver le raisin frais. — Les autres lots de raisin ont été fournis par MM. Crémont, Gontier, horticulteurs, — par M. Chantrier, jardinier en chef chez M. le duc de Lévis, à Noisiel (Seine-et-Marne), et M. Bonhomme, jardinier de M. le comte de Lambertye, au château de Chaltrait (Marne).

Il y avait peu d'ananas mais ils étaient beaux. M. Gontier en avait 8 en 4 variétés. M. Crémont 7 en 5 variétés. M. Chantrier en a produit plusieurs non mûrs, mais d'une belle culture.

Les melons étaient rares. — MM. Crémont et Gontier ont présenté chacun un *fond blanc* petit. — Dans le lot des fruits de M. Pavard il y avait 3 *petit Prescott*. — M. Chantrier déjà cité a exposé 1 *fond blanc*, beau, bien fait, non mûr (du

moins les premiers jours). — M. Letellier chez M. le marquis de Querrien, près Amiens (Somme), a également exposé un lot, mais je n'ai pu le voir.

Enfin, M. Bonhomme, jardinier de M. de Lambertye avait un lot de 7 fruits *fond blanc* et *petit Prescott* du poids de 4 à 6 kil. qui ont été renouvelés durant toute l'exposition; je ne saurais exprimer mon opinion sur leur mérite, le jury et le public en décideront (1).

Fruits conservés. — La corbeille de fruits montés avec beaucoup d'art et exposée par M. Couturier, boulevard des Italiens, à Paris, était admirable; les fruits étaient si bien conservés que je les ai vu prendre pour des fruits moulés. — Des fruits nouveaux étaient mêlés aux fruits anciens.

M. Boyer, jardinier chez M. le marquis de la Briffe, à Neuville, près Houdan (Seine-et-Oise), avait aussi un très-beau lot comprenant 8 variétés de poires, 10 variétés de pommes, — des Saint-Germain, des Doyenné d'hiver, des Reinettes, des Calville blancs d'une conservation irréprochable.

VIII. — Légumes.

L'Igname occupe l'attention des savants et des cultivateurs: elle a de grandes qualités. Sa racine à surface égale est deux fois plus abondante que la pomme de terre. Elle est féculente et cependant les avantages de sa culture sont contestés. Un fait grave, c'est la tendance des racines à s'enfoncer droit et profondément dans le sol, s'opposant ainsi à tout moyen économique d'extraction. Les frais pourraient dépasser peut-être en certaines localités la valeur de la récolte. Mais on a pu s'assurer que si la racine rencontre un corps dur, impénétrable, elle s'aplatit et se digite; dans ce cas les frais d'extraction sont diminués. On a pu juger de ces résultats pleins d'intérêt à l'exposition en examinant les exemplaires fournis par M. Perraute, jardinier au Petit-Val. — Plantée sur un sous-sol tufeux, la racine arrêtée dans sa croissance en longueur a acquis un plus fort diamètre.

Plusieurs jardiniers ont exposé des Ignames. — M. Limete à Brie-Comte-Robert. — M. Courtois-Gérard qui en avait une caisse de 50,000 bulbilles.

Les asperges de M. L'hérault, cultivateur à Argenteuil, passent tout ce qu'on peut imaginer. Encore un peu plus de grosseur et il faudra les fendre en quatre pour les manger. Elles constatent une culture très-intelligente, mais y a-t-il réellement avantage pour la table?

M. Tanguy, maraîcher de Roscoff (Finistère) a produit des hampes vigoureuses chargées d'artichauts de grosseur à être vendus (culture de plein air). — Le climat privilégié de cette pointe de la Bretagne et l'habileté des Roscovites ont causé quelque perturbation dans la culture maraîchère de Paris, particulièrement pour les choux-fleurs.

Le lot de choux-fleurs, romaine, chicorée, laitue grise de M. Moreau fils, rue de Charonne, était très-beau.

IX. — Arts et industries horticoles.

On se perd au milieu de tous les objets exposés. Il faudrait des connaissances spéciales et un volume pour en rendre compte. J'en donne le sommaire :

Librairie horticole de Mme veuve Huzard et de M. Goin :

Plans de jardins par MM. Duvilliers-Chasseloup, Le Breton, Gouduin fils, Legendre, Masson fils.

---

(1) Aujourd'hui la décision du jury nous est connue. Une médaille d'argent grand modèle a été décernée à M. Bonhomme pour le lot de *Melons* qu'il a exposé et une médaille d'argent petit modèle pour son *Raisin forcée*. (*Note de l'éditeur.*)

Coutellerie et instruments de MM. Arnheiter, Groulon fils, Garde, Lesueur, Marmuse, Richard, de Chartres.

Bancs et meubles de jardin de MM. Tronchon, Allez, Borel, Clairin, Laude jeune, Tessier, Vincent.

Volières de M. Boyer.

Serre à boutures de M. Carbonnier.

Modèles de serres de Mlle Lefèvre, MM. Izambert, Herbeaumont, Collin.

Châssis pour bâches et serres de MM. Parmentier et Drouin, de Rouen.

Appareils de chauffage de MM. Gervais, Chevalier, Charoppin, Martre, Meslier, Verly.

Pompes de différents modèles de MM. Dubuc, Faure, Letestu, Montillier, Rohé Andoche, Seugel, Stolu fils.

Poteries de terre de MM. Folet, Vatier, Lécuyer, Moreau.

Sacs de raisin de M. Bachelier, en toile enduite.

Fruitier portatif de M. Lachenaye.

Verreries diverses de M. Leune.

Bacs coniques de M. Loyre.

Paillassons de M. Guyot, avec divers systèmes d'application à la protection des végétaux et des serres.

Arroseuse roulante servant également de compression pour les gazons, de M. Pernollet.

Clôtures et treillages avec raidisseurs de M. Thiry jeune.

Travaux rustiques de M. Tricottel.

Jardinières en cuir repoussé, travail d'une délicatesse et d'un art infinis, par Mme la comtesse de Dampierre, — et en bois sculpté par M. Guy.

Exposition de produits de l'Algérie.

Provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine. — Je mentionnerai seulement les produits qui rentrent dans l'horticulture ; en voici la liste :

Batates, ignames, limons (7 variétés), bergamottes, noix, amandes, raisins secs, oranges, nèfles du Japon, figues de Barbarie, melons d'Espagne.

REVUE DES SERRES.

Depuis longtemps les serres de M. Linden n'offraient une floraison aussi abondante et aussi variée que ces jours derniers. Les Orchidées surtout semblaient s'être donné le mot pour se faire concurrence. Parmi ces dernières nous citerons particulièrement :

Le *Vanda tricolor,* exemplaire de plus de trois pieds de hauteur avec deux racèmes de nombreuses fleurs d'un blanc de crême, qui semblent faites de cire ou de porcelaine, à sépales tigrés de brun et à labelle tacheté de violet.

Deux *Saccolabium retusum* ayant chacun deux épis retombant

gracieusement, garnis de plusieurs centaines de petites fleurs, tellement serrées, que l'on était tenté de les prendre plutôt pour des cylindres à mosaïques roses et blanches. Des épis semblables devraient être destinés à orner la chevelure d'une reine ou d'une impératrice; l'effet serait bien supérieur à celui du diamant.

Un *Cattleya Acklandiae*, d'une dimension peu commune, portant douze fleurs épanouies en même temps, et de la plus grande beauté. C'est à notre avis une des plus belles plantes du genre. Que l'on se figure des pseudobulbes de trois pouces de longueur sur un tiers de pouce de largeur seulement, surmontés de deux petites feuilles ovales, coriaces, et sur cette miniature de *Cattleya* des fleurs de quatre pouces de diamètre à sépales verts, richement tachetés et rayés transversalement de carmin brunâtre, un grand labelle d'un rose tirant sur le violet, une colonne blanche nacrée, le tout recouvert d'un vernis épais et l'on aura une idée plus ou moins exacte de cette jolie plante, dont une des plus belles qualités est encore de fleurir avec facilité et en toute saison.

A côté de cette plante, nous avons remarqué un *Cattleya Mossiæ*, véritablement splendide : c'était un exemplaire de deux pieds de circonférence, portant cinq fleurs du carmin le plus tendre, de 6 à 7 pouces de diamètre chacune.

Un *Uropedium Lindenii*, magnifique exemplaire ayant cinq fleurs, dont chacune mesurait un pied et demi de longueur; ses sépales inférieurs, tournés en spirale, dépassaient de beaucoup la hauteur de la plante elle-même; aussi doit-on la placer sur un piédestal pour donner à la fleur l'espace nécessaire à son développement.

Un *Oncidium flabelliferum*, qui, par le brillant coloris de ses fleurs attira surtout notre attention. Elles ne sont réellement qu'à fond jaune tachetées et maculées de carmin brunâtre; mais elles sont si serrées, si gracieuses et d'un ton si distingué, que l'on ne peut se lasser d'admirer cette plante.

Plus loin nous remarquâmes : deux *Phalænopsis*, l'*amabilis* et le *grandiflora*, dans tout l'éclat de leur beauté. Chaque hampe portait cinq et six grandes fleurs d'un blanc de neige à labelle jaune au centre et maculé de carmin.

Un *Eriopsis biloba* avec de curieuses fleurs jaunes à sépales bordés de brun.

Plusieurs *Dendrobium* : le *D. clavatum* à trois grappes de fleurs

du plus beau jaune orange lustré, avec une large tache d'un brun velouté à l'entrée du cornet que forme la base du labelle; le *D. Devonianum,* un des plus charmants que nous connaissions, à fleurs roses blanches et jaunes, à labelle large, étalé, dont les bords sont finement déchiquetés et frangés; les *D. transparens*, *crepidatum* et *villosum* qui semblent se disputer la palme, et parmi lesquels il serait difficile de choisir celui auquel il faudrait la décerner. Entre ces jolis *Dendrobium*, on distinguait un *Cypripedium barbatum*, avec cinq grandes fleurs d'un aspect sévère par les couleurs obscures de son sabot, d'un brun foncé lustré, puis un *Batemannia meleagris,* à fleurs grandes et des plus curieuses.

Un *Acineta* nouveau de Chiapas, à longue hampe retombante garnie de nombreuses fleurs d'un blanc de crême et à labelle pourpre foncé.

Puis le *Chelanthera Rollissonii*, l'*Odontoglossum citrosmum*, l'*O. cit. roseum*, l'*Epidendrum Xylostachium*, un *Odontoglossum* nouveau de Chiapas, le *Brassia guttata* et l'*Odontoglossum hastilabium*, le plus fort exemplaire qui existe en Europe, avec une hampe de plus d'un mètre, dont la moitié supérieure portait plus de quarante fleurs.

Enfin, le *nec plus ultra* de la beauté : le *Laelia grandis,* le *Cattleya purpurata* et le *Cœlogyne pandurata*. Cette dernière Orchidée, à ce que l'on nous assure, fleurit pour la première fois sur le continent. C'est une plante d'un port noble et sévère; sa hampe, de deux pieds de hauteur, était garnie, aux deux tiers, de fleurs mesurant près de 6 pouces de diamètre; ses sépales, légèrement incourbés en avant, sont d'un vert d'émeraude; le labelle était blanc, je crois, mais ce qui frappait surtout notre attention, *c'étaient les larges taches, les macules, les stries et points d'un noir de charbon,* qui donnaient à ce labelle l'aspect le plus étrange.

Le *Laelia grandis* est réellement beau ; ses fleurs grandes à sépales jaunes, contournés en spirale sont d'un bel effet. Le *Laelia purpurata* restera toujours la plus noble et la plus brillante espèce du genre. Nous terminons la série des Orchidées en fleurs, en ajoutant que nous avons rarement vu ailleurs une culture aussi parfaite, et des exemplaires d'une plus belle dimension.

La prochaine fois, nous nous occuperons des serres de nos horticulteurs et amateurs les plus distingués, en indiquant, comme ici, les espèces que nous y avons trouvées en fleurs.



Clianthus Dampieri.

CLIANTHUS DAMPIERI (All. Cunn).

Famille des Légumineuses, groupe des Fabacés, section des Lotées.

Planche XV.

Il y a des plantes qu'on ne pourrait trop louer et c'est le cas pour le magnifique Clianthus qui fait le sujet de cet article. Bien que des dessins coloriés aient déjà paru dans le *Bot. mag.*, dans le *Fruitist and Florist* et, au moment où nous écrivons, dans *l'Illustration horticole* de Gand, nous n'hésitons pas à en offrir la figure à nos lecteurs.

Le Clianthus Dampieri, originaire de la nouvelle Hollande et découvert par Dampier en 1699, ne paraît avoir été introduit vivant, en Europe que depuis une dizaine d'années. Ce fut en 1850, d'après M. Lindley, que cette belle plante fut exposée en fleurs par MM. Veitch et qu'elle obtint la grande médaille en argent. D'après ce même botaniste, la multiplication en est très-facile et cependant ce n'est qu'après huit ou dix années d'attente que MM. Veitch se décident à la livrer au commerce. Enfin mieux vaut tard que jamais; elle sera la bien venue et chacun s'empressera, je ne doute point, à en faire l'acquisition. Au premier aspect, on croirait voir le Clianthus puniceus dont les fleurs sont tout aussi grandes, mais le coloris de celles de notre Clianthus est bien plus vif et la base de l'étendard est d'un beau pourpre très-foncé. On suppose que c'est à M. W. Lobb que nous devons l'introduction de cette nouveauté.

Description. — Plante herbacée, procombante ou ascendante, glauque et entièrement couverte de longs poils soyeux et blanchâtres. Tiges légèrement anguleuses et rougeâtres. Feuilles alternes, imparipennées, pétiolées, à 8 paires (plus une) de folioles serrées, presqu'apposées, oblongues ou elliptiques, sessiles, ciliées et le plus fréquemment aiguës et acuminées. Pétiole long, garni à sa base de deux larges stipules lancéolées, herbacées, bifides et ciliées. Pédoncule terminal ou axillaire, de 6 à 8 pouces de long formant une grappe de quatre à six grandes fleurs retombantes. Pédicelles bibractéolés. Calice velu, à cinq segments presque égaux, dressés, étalés, lancéolés-acuminés; à tube cupuliforme, obtus à la base. Corolle d'un rouge cramoisi brillant. Etendard très-large, ové-lancéolé, brusquement relevé et présentant à sa base une projection bifide colorée de pourpre foncé. Ailes petites, lancéolées-subulées, défléchies. Carène très-grande, défléchie, lancéolée et en

forme de faux, acuminée, plus longue que l'étendard. Etamines diadelphes dont neuf soudées presque jusqu'au sommet et une libre, très-longue. Anthères linéaires. Ovaire pédicellé, velu, linéaire, atténué en un long style subulé.

CULTURE. — Le Clianthus Dampieri est de serre tempérée; il demande une terre forte mélangée de terre de bruyère et de terreau de feuilles, le tout bien meuble. On doit se garder de trop l'arroser et surtout de le déplacer trop souvent. Quoi qu'il aime l'air et la lumière, on fera bien, en le plaçant à l'air libre, en été, de lui choisir une place demi-ombragée. Il se multiplie assez facilement de boutures, dans la serre chaude et sous cloche, de juin en août.

CAMELLIA PRINCESSE FREDERICK WILLIAM.

(Planche XVI.)

Il s'agit aujourd'hui d'un Camellia que nous offrons à nos abonnés. Quoique ce genre de plantes ait trouvé rarement une place dans notre journal, nous n'avons pas hésité, cette fois-ci, à reproduire la figure de cette nouvelle et magnifique variété, qui vient de paraître dans le *Florist and Fruitist,* ne doutant pas qu'elle sera reçue avec satisfaction.

En effet, depuis bien longtemps, il n'est apparu, à notre connaissance, une forme plus parfaite, une disposition de pétales plus régulière et un coloris plus suave et plus distingué; enfin, des qualités plus remarquables que celles de ce Camellia. Et puis nous tenons à varier un peu le genre de fleurs dont nous donnons la figure.

Notre plante, à ce que nous apprend le *Fruitist and Florist,* est originaire de la Chine, d'où elle a été importée par M. Fortune, puis présentée pour la première fois en fleur, au concours de la Société d'Horticulture de Londres, le 2 février dernier, par son heureux possesseur, M. Glendinning, de Chiswick. On lui décerna à l'unanimité le premier prix, en attestant que, de toutes les variétés connues jusqu'à ce jour, c'était, sans contredit, la plus remarquable.

A propos de ce Camellia le journal en question ajoute:

Quelle que soit la réputation dont jouissent plusieurs de nos collections de Camellia relativement à leur culture et au traitement, en général, auquel on les soumet dans les établissements britanniques, il est une



Camellia Princess Frederick William

chose certaine, c'est qu'ils ne supportent pas encore la comparaison avec les magnifiques plantes cultivées en Belgique et en France, où des collections entières sont élevées en forme de pyramide ou de colonne, de 12 à 15 pieds de hauteur, et dont les exemplaires sont tellement garnis de bois et de feuilles du vert le plus foncé, que le tronc et les branches dégarnies de l'intérieur se trouvent totalement cachés ; et si alors, les fleurs se groupent régulièrement autour de la surface de la plante, l'aspect en est réellement pompeux.

Nous citons avec plaisir ce passage, ne fût-ce que pour prouver que l'orgueil national de nos voisins d'outre-Manche ne va point jusqu'à ne pas rendre justice à qui de droit.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

Botanical Magazine, n° 161.

SERRE CHAUDE.

Dendrobium Falconeri, var. *sepalis petalisque obtusioribus.* — Famille des Orchidées. — Gynandrie monandrie.

C'est en mars 1858, et dans l'établissement de M. Jackson, que cette Orchidée a donné pour la première fois ses belles fleurs si richement colorées. C'est une des nombreuses introductions envoyées par M. Simons des Indes orientales, ou, pour être plus exact, du royaume d'Assam. Quelque élégante que soit cette plante, qui contribue largement, dans cette saison, à l'embellissement de nos serres, nous ne pouvons guère l'admettre comme espèce distincte du *D. Falconeri;* ses fleurs sont moins grandes; les extrémités des sépales et des pétales sont moins acuminées; les taches pourpres sont plus petites et plus pâles sur le sommet du labelle. Dans tous les cas c'est une très-belle variété à ajouter au genre *Dendrobium*.

SERRE FROIDE.

Ilex cornuta (LINDL. ET PAXT.) Famille des Ilicinées. — Tetrandrie Monogynie.

Ce Houx, à feuilles très-curieuses, à été découvert par M. Fortune dans le Nord de la Chine, aux environs de Shanghaï, du temps qu'il voyageait pour compte de la Société d'Horticulture de Londres. Plus tard ce voyageur le retrouva près de Kin-tang, d'où il est à supposer qu'il l'envoya vivant en Angleterre dans l'établissement de MM. Standish et Comp. Nous ne savons rien de plus sur cette plante, pas même l'année de son introduction. Ce Houx, qui promet d'être très-rustique, a été cultivé jusqu'ici en serre froide et y a fleuri au mois d'avril.

DESCRIPTION. — Le specimen fleuri était jeune et petit; il mesurait 1 $^1/_2$ pied de hauteur; mais nous ne savons pas quelle taille cette espèce acquiert dans son pays natal. Son habitus a beaucoup d'analogie avec celui de notre houx commun (*Ilex aquifolium*); mais les feuilles en sont différentes et d'une forme très excentrique. Elles sont alternes, de 2 à 4 pouces de longueur, très-raides, coriaces et luisantes, d'un vert noirâtre dessus; en général leur forme est large-oblongue, se rapprochant de celle d'un parallélogramme qui se terminerait par quatre angles saillants prolongés en pointes très-dures et épineuses; le sommet de la feuille paraît tronqué pour se terminer subitement en une cinquième pointe épineuse semblable aux précédentes. Le pétiole est court et épais. Les fleurs sont blanches, peu apparentes, c'est-à-dire rien moins que belles, disposées en petites ombelles axillaires. Pédoncules courts, glabres. Calice cupulaire, demi-adhérent, à quatre lobes dressés, arrondis. Pétales au nombre de quatre, oblongs, obtus, étalés. Quatre étamines dressées à filaments durs, subulés et deux fois plus longs que la corolle. Anthères ovales-obtuses. Ovaire surmonté de quatre stigmates presque sessiles. Les baies sont citées comme étant grandes, globuleuses, à quatre pyrènes.

Polygonatum punctatum, (ROYLE.) Famille des Smilacinées. — Hexandrie Monogynie.

Dans notre dernière livraison, nous avons mentionné le Polygonatum roseum, des Indes orientales. Voici maintenant une autre espèce rare du même genre que le Dr Wallich indique comme originaire du Nepaul où le Dr Hooker l'a retrouvée à une élévation qui variait entre 7 et

11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'échantillon figuré sur la planche 5061 nous a été communiqué par M. Nuttall, chez lequel la plante a fleuri en pleine terre, en avril dernier. Elle a été introduite vivante dans son établissement, à Nutgrove, Rainhill, Lancashire, par M. Booth, des montagnes du Bhotan. Elle diffère notablement du P. oppositifolium de Kunth, avec lequel elle a quelque rapport, par ses feuilles réellement alternes.

Description. — Rhizome blanc, gros, tuberculeux, à racines vigoureuses, charnues, cotonneuses, ordinairement tronquées à l'extrémité. Tiges simples, droites, garnies à leur base de plusieurs bractées, larges, imbriquées, membraneuses, dégarnies de feuilles à la base, multiangulaires, vertes, élégamment pointillées de rouge. Feuilles alternes, presque distiques, rapprochées, étalées, ovales-lancéolées, sessiles, acuminées-obtuses, épaisses et charnues, obscurément striées et glabres partout. Pédoncules courts, dressés, solitaires, axillaires, divisés en deux pédicelles très-courts qui supportent chacun une fleur tubulaire d'un demi-pouce de long, blanche au milieu et à la base, verte à l'extrémité et pointillée de lilas; gorge un peu retrécie; limbe à six divisions peu profondes. Etamines incluses. Filaments dressés, glabres. Ovaire large, ovale, tacheté. Syle gros, court. Stigmate trilobé, papilleux.

Indigofera decora (Lindl.). — Famille des Légumineuses. — Diadelphie Decandrie.

Très-jolie plante ornementale de serre froide, native de Chine et cultivée dans les jardins de Shanghaï, d'où M. Fortune l'introduisit dans les jardins de la Société d'Horticulture de Londres. Elle fleurit facilement dans la serre froide, qu'elle égaie de ses jolies fleurs d'un rose tendre, disposées en longs épis dressés et avec ses feuilles pinnées de la plus grande délicatesse de couleur. Il est à regretter que les plantes de ce genre figurent si rarement dans nos serres.

(*Allgemeine Berliner Gartenzeitung.*)

Ferdinanda eminens (Lag.), *Cosmophyllum cacaliaefolium* (C. Koch), *Podachenium paniculatum* (Bentham). — Famille des Compositées. Groupe des Spilanthées. — Sygénésie Polygamie Superflue.

Le n° 23 (1858) de *l'Allgemeine Gartenzeitung* de Berlin contient la figure et la description de cette plante, à laquelle ce journal consacre

un assez long article sur l'opportunité ou la non opportunité de conserver ou de rejeter l'un ou l'autre des nombreux noms déjà donnés ou qui restent encore à donner à la plante en question. Nous croyons bien faire en supprimant ces détails purement botaniques et historiques, et nous nous hâtons de dire que MM. Koch et Schultz ont fini, et avec raison, je crois, par conserver l'ancien nom donné par Lagasca (en 1816), en l'honneur du roi Ferdinard VII.

Il y a déjà huit ans, à ce qu'il paraît, que des graines de cette plante furent envoyées au Jardin Botanique de Berlin, par M. Warszewicz. Ce ne fut qu'en 1854 ou 1855, qu'un des exemplaires levés de graines parvint à fleurir. Elle appartient à cette catégorie des Compositées arborescentes à grandes feuilles ornementales, qui est si recherchée aujourd'hui pour la décoration des grandes pelouses. Ses fleurs sont blanches, à disque jaune, très-nombreuses et disposées en panicule; elles ressemblent, à s'y méprendre, aux fleurs des *Anthemis* et surtout à celles de l'*Anthemis Chamomilla,* mais elles sont le double plus grandes. Les feuilles, atténuées vers la base et décurrentes le long du pétiole, ont une forme ovée-triangulaire; de chaque côté elles présentent de larges découpures peu profondes, déterminant ainsi plusieurs lobes aigus que j'appellerais plutôt des dents; le pétiole est long d'un demi à un pied. Les nervures, qui sont blanchâtres, relèvent beaucoup le vert douteux de la face supérieure. En somme, c'est une plante très-recherchée en Allemagne, où on la cultive en pleine terre, en été, à la manière des *Wigandia caracasana, Nicotiana glauca, N. wigandioïdes,* des *Polymnia, Schistocarpha.* etc.

(*Illustration horticole.*)

Ce journal nous offre, dans la livraison du mois de juillet, une figure du superbe *Rhododendron Boothii,* ainsi nommé par M. Nutall, en souvenir de son introducteur M. Booth. C'est une plante robuste, bien ramifiée, à feuilles ciliées, d'un beau vert foncé dessus, jaunâtres dessous; à fleurs d'un jaune de soufre sur lequel se détachent, de la manière la plus curieuse, les anthères d'un brun-rougeâtre. Les jeunes feuilles sont brunes ou vert-brunâtres, selon l'âge, et couvertes de duvet.

CULTURE MARAICHÈRE.

—

Les produits de la culture maraîchère font triste figure; c'était à prévoir et nous l'avions prévu. Il est de règle que pour obtenir de beaux légumes, il faut nécessairement beaucoup d'engrais et beaucoup d'eau; l'engrais n'a pas manqué, mais l'eau a fait défaut partout, de sorte que le développement des récoltes laisse et laissera beaucoup à désirer. Les choux de toutes sortes qui, en définitive, forment la base de toutes les cultures maraîchères, ont moins à souffrir des ravages des chenilles que les années précédentes, mais, en revanche, ils sont envahis par les pucerons, blanchissent et rougissent par place, se tordent, se recoquillent et s'arrêtent dans leur végétation. On nous assure même que sur certains points, de petites larves les atteignent au pied, déterminent la formation d'excroissances nombreuses et amènent la mort des plantes. Chez nous, nous n'avons pas encore eu l'occasion de constater ce fait, mais nous avons beaucoup à nous plaindre des pucerons ou aphis. Pour en dégager les feuilles de nos légumes, nous avons dû recourir à l'emploi de l'eau salée et frotter chacune des feuilles en question avec un morceau de laine douce imbibée de cette eau. C'est un travail de patience, sans doute, qui mange du temps, de la peine et de l'argent, mais après tout, mieux vaut s'imposer ce sacrifice que de s'exposer à une perte complète. La longue sécheresse a eu, en outre, cet autre résultat d'empêcher la germination des semences, et dans la culture des légumes comme dans celle des fleurs, des semis entiers ont manqué, tandis que des graines tombées à terre avant l'hiver ont parfaitement levé. C'est ainsi que le pourpier semé chez nous au printemps ne nous a fourni que quelques rares plantes, alors que celui qui s'est resemé seul, l'année dernière, nous a donné une planche admirablement réussie. C'est une nouvelle leçon dont il conviendrait de tirer profit. Plus que jamais, nous pensons qu'il serait convenable de jardiner beaucoup plus à l'automne et beaucoup moins au printemps, notre conviction, sur ce point, est si fortement assise que, cette année même, nous réaliserons sur le terrain ce que le bon sens et nos observations nous conseillent depuis longtemps. Nous semerons donc non-seulement les épinards en septembre, comme de coutume, mais encore

vers la fin du même mois, des carottes, des panais, le crambé, la scorsonère, le salsifis, l'oignon blanc, le porreau, la betterave, la bette à cardes, l'arroche, l'anserine quinoa, l'oseille, la rhubarbe, le pourpier, la picridie, la mâche, la valériane d'Alger, la pomme de terre et la tétragonie, persuadé que la plupart des graines de ces plantes se maintiennent bien en terre pendant la mauvaise saison, lèvent de bonne heure et donnent des sujets vigoureux.

A propos de la tétragonie, nous avons une communication assez intéressante à vous soumettre. Vous devez vous rappeler qu'à diverses reprises, nous avons signalé les difficultés de germination qui s'opposent à la propagation de certains légumes. Nous avions cru pouvoir lever ces difficultés, par l'échaudage, et nous étions d'autant plus fondé à le croire que la méthode est recommandée par Lindley, et que nos essais dans ces derniers temps avaient réussi à souhait. Cependant, il est de notre devoir de reconnaître et d'avouer que la méthode n'a pas eu cette année le succès que nous en attendions. Elle ne nous a réussi ni sur les épinards, ni sur la tétragonie. Le même insuccès a été constaté chez divers autres amateurs, chez M. Del Marmol notamment, qui ne s'est point laissé décourager pour cela. Il a eu l'heureuse idée de recouvrir ses graines d'eau froide et d'attendre que leur germination se déclarât avant de les mettre en terre. De cette façon M. Del Marmol a obtenu depuis deux ans le résultat le plus satisfaisant. C'est de lui même que nous tenons ces détails, et nous les publions avec d'autant plus de plaisir que jusqu'à ce jour la capricieuse levée des graines de tétragonie a été le seul obstacle à la propagation de cet excellent légume. Évidemment, les personnes qui seraient dans l'intention de la semer en automne, ne devront pas recourir à cette méthode qui amènerait la pourriture. Elle n'est admissible que pour la culture de printemps.

Le 11 juillet, nous avons visité la belle exposition de la Société d'horticulture de Namur et admiré de magnifiques lots. Malheureusement, la floriculture seule s'y trouvait représentée avec éclat; la culture maraîchère, à laquelle la Société cependant avait fait appel, n'avait pas cru devoir y répondre. Trois ou quatre amateurs seulement avaient exposé quelques têtes de choux-fleurs, quelques échantillons isolés de légumes communs, presque rien. Il ne s'y trouvait réellement de remarquable que deux lots de champignons de couche, appartenant à M. Namèche et au jardinier de M. le duc d'Arenberg. Dans cette

circonstance, nous devons faire la part des temps exceptionnels que nous venons de traverser; l'eau a été si rare, le jardinage a tant souffert, que le découragement a pu mettre les jardiniers de mauvaise humeur. On ne se soucie pas de soumettre à l'appréciation d'un public parfois sévère, des produits défectueux. Mais est-ce bien le seul motif d'abstention des maraîchers de la localité ? Nous ne le pensons pas. Alors même que les légumes auraient été favorisés par un temps convenable, il y a lieu de croire qu'il eût été difficile de secouer l'apathie des cultivateurs de profession. A Namur, comme dans un grand nombre de localités, le maraîcher ne voit dans les organisateurs d'un concours que des théoriciens indignes de lui; il s'imagine avoir atteint la perfection et n'entend pas se soumettre à la critique; il se renferme dans sa routine de plusieurs siècles et ne veut pas en sortir; il n'admet pas les nouveautés, il les repousse avant même de les connaître, sous prétexte qu'il n'y a rien, qu'il ne peut rien y avoir de supérieur aux espèces et variétés communes. Plusieurs fois déjà, la commission d'organisation a essayé de stimuler l'activité, d'éveiller l'amour-propre des jardiniers namurois, mais toujours inutilement. Il y aurait peut-être un moyen d'y réussir : ce serait d'appeler d'autres cultivateurs, appartenant à des pays moins favorisés, à prendre part aux expositions de légumes, de porter un défi et de donner à ce défi toute la publicité possible. Il ne s'agit pas d'établir la lutte entre les maraîchers de Malines, de Gand, de Bruxelles, de Liége et ceux de Namur, car on trouverait des prétextes pour ne pas l'engager; il s'agit tout bonnement d'inviter les villageois de l'Ardenne à entrer en lice avec les jardiniers namurois. Il y aurait là de quoi nécessairement piquer la curiosité du public, froisser les dédaigneux et mettre la routine de l'endroit en demeure de prouver sa supériorité. Vraisemblablement, elle ne résisterait pas à ce défi; elle l'accepterait avec l'assurance d'en sortir victorieuse. Nous ne désirons que cela.

Bien que nous ne soyons encore qu'au mois d'août, il nous paraît utile d'appeler l'attention de nos lecteurs sur une culture de la fin de l'automne qui n'est pas sans importance en Belgique. Quand la production des endives cesse, il est d'usage chez les maraîchers de Bruxelles de préparer les chicorées à étuver. A cet effet, ils prennent la chicorée à racines, la plantent de façon à incliner chaque plant, la couvrent de sable et même de fumier, pour mieux la forcer. Cette culture, très-peu répandue, donne d'excellents résultats et mérite d'être propagée.

Nous sommes si pauvres en observations, si déroutés par l'anomalie des saisons, que nous n'osons même pas vous entretenir de nos petits essais. Il y aurait de l'imprudence à juger d'un légume sur les mauvais résultats, car enfin, il peut y avoir plus de la faute du temps que de celle de la plante, et, dans le doute, il y a sagesse à s'abstenir. Nous nous permettrons donc cette fois, et pour cause de pénurie, de mettre le pied dans le domaine de l'arboriculture, afin de mener notre correspondance à terme. Après tout, ce n'est point là de l'usurpation dans la rigueur du mot, les arbres fruitiers ont une place au potager, soit aux angles de nos plates-bandes, soit à nos murs de clôture, quand nous en avons. Nous nous occupons d'eux aussi souvent et aussi bien que de nos choux et de nos salades, par conséquent nous avons le droit d'en dire un mot à l'occasion et en passant.

Or, nous vous dirons que chez nous et sur bien d'autres points, les poiriers et les pruniers rapporteront beaucoup plus de fruits que les pommiers. Cependant, pour les uns comme pour les autres, la floraison s'est accomplie dans des conditions favorables; les pluies pas plus que les gelées ne l'ont compromise. A quoi donc attribuer la différence que nous signalons ? Pourquoi donc, toutes choses égales d'ailleurs en apparence, les fruits n'ont-ils pas noué aussi abondamment sur certaines espèces que sur certaines autres ? C'est ce qu'il s'agit de rechercher. Les racines de poiriers et de pruniers vont chercher l'humidité qui leur est nécessaire à de grandes profondeurs ; les pommiers, au contraire, avec leurs racines traçantes, sont plus exposés à l'action des sécheresses et n'ont pas dû, cette année, trouver de quoi faire de la sève en quantité convenable pour nouer le fruit. Il n'en a pas été de même des poiriers et pruniers. Seulement, à moins d'arrosages fréquents au pied ou sur les feuilles, il est présumable que leurs fruits ne se développeront point comme dans les temps ordinaires et resteront petits ou médiocres. Au début de la floraison, nous avons eu, pour notre compte, l'attention de faire donner de l'eau aux arbres et de recommander à nos lecteurs d'en faire autant. Cette opération nous a bien réussi et les preuves sont là. Aujourd'hui, nous nous proposons de le continuer en vue du développement des fruits, et il y a lieu d'espérer que nous nous en trouverons également bien.

C'est le cas de rappeler encore aux cultivateurs belges que les paillis sont trop négligés, et qu'il eût été de leur intérêt de mettre du fumier de vache ou des herbes de mare au pied de leurs arbres, comme font

les arboriculteurs d'un grand nombre de localités. Par ce procédé ils auraient entretenu constamment dans le sol une fraîcheur indispensable. Beaucoup l'admettent aujourd'hui, grâce à la chaleur exceptionnelle qu'ils ont eu à subir. On voit de nouveau par là qu'à quelque chose malheur est bon.

C'est le cas aussi de faire remarquer aux mêmes cultivateurs d'arbres qu'il n'y a pas lieu, cette année, de faire une taille en vert rigoureuse, mais que l'année prochaine, au printemps, il deviendra nécessaire de raccourcir la taille plus que de coutume. En voici les raisons : — les arbres fruitiers ont besoin en ce moment de toutes leurs forces pour résister à la sécheresse, et il y aurait danger de les amputer immodérément, alors qu'ils souffrent déjà trop. En second lieu, et par cela même qu'ils auront enduré beaucoup de privations, il sera urgent de faire du bois l'année prochaine, c'est-à-dire de pratiquer la taille courte, et au besoin le rapprochement.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

QUELQUES MOTS SUR LES *BEGONIA*.

Voici dix ans à peine que la culture des *Begonia* a commencé à prendre de la vogue. Avant ce temps ces curieuses plantes étaient conservées soigneusement en serre chaude et traitées avec les mêmes soins que l'on prodigue aux Orchidées. Aujourd'hui, grâce à l'époque de leur développement et au peu de soins que leurs rhizomes réclament, pendant la saison morte, elles ont fini par passer de la serre chaude dans la serre tempérée, de celle-ci dans la serre froide et enfin jusque dans les appartements dont elles font l'ornement. En Belgique surtout, il n'est presque pas de maison, tant soit peu convenable, où l'on ne voie plusieurs espèces de *Begonia* orner les vitrages des salons. Quoique les fleurs ne soient pas brillantes, ni même toujours belles, un grand nombre d'entre elles possèdent un feuillage si frais et si curieux que l'on peut fort bien se passer de leurs fleurs qui, du reste, exhalent parfois une odeur suave et agréable. Dans les derniers temps surtout, le nombre des espèces à feuilles brillantes et ornées a considérablement

augmenté. C'étaient d'abord les *B. Thwaitesii* et *Xanthina*, puis les *B. Roylei* et *Griffithii*, les *B. Reichenheimii, Argentea* et *Splendida;* en dernier lieu les *B. Madame Wagener* et *Prince Troubetskoy,* puis enfin, pour couronner dignement ce magnifique contingent des deux dernières années, est apparu, comme un brillant météore végétal, Sa Majesté le roi des *Begonia* (*B. Rex*), avec son digne satellite le *B. Lazuli*. De mémoire d'horticulteur, aucune plante, sans en excepter même l'*Amherstia nobilis*, dont l'heureux introducteur reçut une gratification de mille livres sterling du duc de Devonshire, aucune plante dis-je, n'est venue faire une sensation pareille dans le monde horticole. Jusque parmi les profanes le bruit en a pénétré et l'on se demande avec étonnement, ce que c'est que ce *B. Rex*, dont le nom est cité par toutes les bouches. Il ne faudrait pas avoir cinquante francs dans sa poche, comme le dit très-heureusement M. le comte Lambertye, dans son compte-rendu de l'exposition de Paris, pour se refuser le plaisir d'en faire l'acquisition. Il n'y a qu'une chose qui nous inquiète à l'heure qu'il est, c'est l'appréhension dans laquelle nous sommes qu'après ce *Begonia* il faut tirer la corde! Mais ne nous désolons pas encore, ne faisons pas comme les espèces du genre *canis*, c'est-à-dire ne pleurons pas avant d'être battus. Une chose est encore possible et la nature est si bizarre dans ses combinaisons, qu'il ne faut pas perdre tout espoir : vous verrez qu'il nous arrivera l'un jour ou l'autre un *Begonia* dans lequel le cercle d'argent sera remplacé par un cercle d'or; qui sait, peut-être les rubis, les topazes, les émeraudes, les saphirs et le diamant devront également payer leur tribut de couleurs et d'éclat au règne végétal; déjà le *B. Lazuli* a empiété sur le Lapis Lazuli et le diamant, mais pour cette fois-ci il s'est contenté de la poussière de cette pierre précieuse; rien n'est plus impossible dans le meilleur des mondes possibles. D'ailleurs n'avons-nous pas déjà les Anætochilus, de la famille des Orchidées, où l'or pur est répandu entre le velours des feuilles. Et vous horticulteurs zélés! prenez les plus belles espèces, croisez-les et produisez la plus grande somme de variétés possible. Votons dès à présent des remercîments à MM. Van-Houtte et Verschaffelt pour les belles variétés qu'ils sont parvenus à produire par le croisement, et rendons à César ce qui appartient à César en votant une médaille de commémoration à MM. Linden et Simons (1)

---

(1) Le *Begonia rex* a été envoyé vivant en Europe par M. Simons qui l'a découvert dans le royaume d'Assam.

pour l'introduction du fameux roi des *Begonia!* Ils ont par là rendu un immense service à l'horticulture européenne. Les ignorants nous demanderont le comment et le pourquoi; le voici : tout en faisant la part du sentiment du beau, que cherchent à satisfaire les véritables amateurs de belles plantes, nous ne parlerons ici que de l'avenir commercial du *B. Rex*. Cette plante a été mise dans le commerce, au 1er mai, à raison de 50 fr. le pied. Au 1er juin l'établissement Linden en avait placé en Belgique et à l'étranger pour une somme de 10,000 fr. La moitié de l'édition, vendue à MM. Rollisson et fils, à Londres, aura certainement produit la même somme, soit 20,000 fr. D'ici au mois d'août on en placera probablement encore autant à prix réduits de moitié, ce qui fait 30,000 fr. Vers le mois d'août et de septembre les horticulteurs qui ont eu le bon esprit d'acquérir cette plante, l'auront considérablement multipliée et la vendront à 5 fr. pièce. Chaque pied acheté pouvant produire pour cette époque quarante plantes au moins, à raison de 5 fr., cela fait, pour six cents plantes déjà placées, un nombre quarante fois plus élevé, c'est-à-dire 24,000 qui produiront, par conséquent, 120,000 fr. L'année suivante elle sera répandue dans le commerce par tous les petits horticulteurs au prix moyen de 2 fr.; chacun alors voudra la posséder et, en ne comptant dans toute l'Europe que deux millions d'amateurs de fleurs, nous arriverons au chiffre de 4,000,000 fr. sans compter les 150,000 fr. produits en 1858. Je crois que nous ne nous trompons guère dans nos suppositions et nous sommes certain que tous ceux qui ont quelque idée du commerce des plantes, trouveront qu'au contraire, nous avons encore atténué notre calcul.

Afin de consoler, dès à présent, les amateurs de beaux *Begonia*, nous pouvons leur annoncer que l'établissement Linden possède encore huit ou dix espèces nouvelles de la plus grande beauté, et quoiqu'aucune d'elles n'ait encore eu l'heureuse idée de nous gratifier du cercle d'or que nous attendons, leur feuillage est si varié, si curieux et si riche en couleurs diverses que l'imagination se refuse presque à croire à la réalité de tant de merveilles. L'on pourrait appliquer à ces *Begonia* le proverbe espagnol : *Quien no ha visto Sevilla nunca ha visto maravilla,* c'est-à-dire qu'au lieu de Séville, que je remplace par les *Begonia* en question, je dirai : qui n'a vu ces *Begonia* n'a jamais vu de merveille. *Qui vivra verra !*

———

LES *BEJARIA* ET LEUR CULTURE.

Ce genre de plantes, de la famille des Éricacées, groupe des Azalées, a été fondé par Mutis (1), en souvenir de Antonio de Bejar, vice-roi de la Nouvelle-Grenade.

Nous ne savons pour quelle raison et à propos de quoi on a changé l'orthographe de ce nom en Befaria, nom sous lequel il figure dans plusieurs ouvrages scientifiques et dans presque tous les catalogues des horticulteurs. Ce n'est, sans aucun doute, qu'une erreur involontaire qui provient probablement de la difficulté de prononciation de la jota espagnole, dont le son est difficile à rendre et encore plus difficile à comprendre pour une oreille étrangère à cette langue. Du reste, il n'est pas inutile de signaler, le plus souvent que faire se peut, les nombreuses erreurs qui fourmillent dans les catalogues de la plupart des horticulteurs, car si cela continuait encore pendant quelques années, l'horticulture deviendrait une véritable confusion. Mais laissons là les récriminations et revenons aux faits.

Quoique créé par Mutis, vers le milieu du XVIII[e] siècle, ce ne fut que par Al. de Humboldt que nous eûmes réellement connaissance du genre Bejaria, dont plusieurs espèces furent décrites dans le *Sinopsis plantarum* de Kunth.

Dans la relation de son voyage, ce célèbre naturaliste se plaît à entretenir ses lecteurs de la beauté des *Bejaria,* qu'il compare aux rosages des Alpes. En effet, rien de plus gracieux, rien de plus joli, de plus frais et de plus dégagé que ce rosage, qui fait l'ornement de la végétation alpine de ces contrées, toujours grandioses, mais toujours tristes et froides. Ce sont les *Bejaria,* ainsi que quelques Melastomacées à fleurs brillantes et formant de jolis buissons touffus, puis quelques *Ceratostemma* et *Gaultheria* à fleurs rouges ou blanches qui animent, par-ci par-là, la monotonie et le caractère sévère des hautes Cordilières. La végétation y prend parfois un air plus gai dans quelques localités abritées contre les tempêtes qui désolent ces parages, que nous connaissons sous le nom de Paramos, et c'est là que plusieurs espèces de *Bejaria* aiment à se dérober à l'œil du naturaliste, qui ne parcourt

---

(1) Botaniste distingué de la Nouvelle-Grenade qui a fait connaître le premier les plantes de ce pays.

ces plateaux élevés et ces crêtes escarpées qu'au péril de sa vie.

La description que nous en avions lue et le souvenir qui nous en était resté, fit que notre attention se porta particulièrement sur ce genre de plantes, pendant notre première excursion sur le Cerro de Avila et la Silla de Caracas (1). Notre attente ne fut pas longtemps en suspens; arrivés à une élévation de 5,000 pieds, nous eûmes la satisfaction de rencontrer la première plante en fleurs : c'était le *Bejaria glauca* qui se présenta à nous sous la forme d'un petit arbre de la dimension de nos Grenadiers. Son bois était dur et grisâtre; ses feuilles, d'un vert pâle luisant sur la face supérieure et glauques sur la face inférieure, nous rappelèrent l'Olivier que nous avions vu, quelque temps auparavant, dans le midi de l'Espagne; mais chacun de ses rameaux et ramuscules se terminait par un grand bouquet de fleurs roses d'une fraîcheur et d'une élégance rare. Cette espèce se montre encore jusqu'à 6,000 pieds d'élévation. A mesure que la hauteur de la station augmente, la plante devient plus petite et finit par se transformer en un petit arbrisseau dont les branches retombent vers le sol. La terre dans laquelle elle croît naturellement est argileuse et compacte. Ses voisins les plus immédiats sont les *Weinmannia pubescens*, les *Gaultheria odorata*, *G. coccinea* et *bractescens*, ainsi que plusieurs jolies Melastomes, entre autres le *Monochaetum umbellatum*, dont les branches flexibles s'abaissent vers le sol sous le poids de leurs nombreuses et grandes fleurs roses pourpres. Jamais il ne croît dans les forêts à haute futaie, souvent entre la basse futaie, mais de préférence isolé ou sur les bords de ces petites forêts caractérisées par les *Weinmannia*.

A sa limite supérieure apparaît le *Bejaria ledifolia*, ainsi nommé à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles des *Ledum*, moins la couleur glauque de la face inférieure de ces organes qui sont très-serrés et dressés vers le haut des rameaux. Les fleurs de ce Bejaria sont d'un rouge très-vif, très-glutineuses, à moitié ouvertes et disposées en une espèce de corymbe. La plante forme un arbrisseau sans tige réelle; celle-ci se sépare, à partir du sol, en branches nombreuses qui atteignent jusqu'à un mètre de hauteur. Elle tapisse le versant méridional de la Silla de Caracas jusqu'à 8,000 pieds d'élévation. Tandis que le *B. glauca* croît dans un sol compacte, celle-ci semble se plaire, de préférence, dans un sol léger recouvert d'humus.

(1) Deux pics de 6 et 8000 pieds de hauteur, situés entre La Guayra et Caracas.

Elle suit la même décroissance que la précédente, en s'élevant jusqu'à ses limites supérieures.

On la trouve d'abord au milieu de *Gaylussaccia caracasana* et des *Hedyotis;* plus haut elle a pour compagnons le *Gardoquia caracasana* et le *Trixis nereifolia.*

Le *Klopstockia cerifera,* ou palmier à cire, se montre aux environs de la région des *Bejaria ledifolia,* jusqu'à une hauteur absolue de 7,000 pieds.

Mais c'est surtout dans la haute Cordilière, qui commence dans la province de Truxillo, et dont les ramifications les plus considérables traversent la province de Merida, puis toute la Nouvelle-Grenade, l'Équateur et le Pérou, que le genre *Bejaria* se montre dans toute sa splendeur et que le nombre des espèces devient plus varié.

Ce fut entre San-Jose de Cucuta et Pamplona, sur les hauteurs qui avoisinent le village de Chinacota, que nous découvrîmes le plus beau des *Bejaria, B. drymifolia,* à grandes fleurs d'un blanc de neige, à feuilles glauques en dessous, et de la taille de celles des Drymis.

Aux environs de Pamplona, entre 10,000 et 11,000 pieds de hauteur, apparaît le *Bejaria aestuans,* espèce très-velue, à fleurs grandes et glutineuses d'un beau rouge carmin.

Non loin de Pamplona nous découvrîmes également le *B. tricolor* (Lind.), un des plus beaux du genre, à belles feuilles, d'un vert foncé luisant et à fleurs assez grandes dans lesquelles le jaune et le blanc se marient à la belle couleur rose foncé de la corolle.

D'autres localités de la Nouvelle-Grenade, entre autres les montagnes de la Baja, de Mantanzas et de las Lajitas, aux environs de Pie de Cuesta, offrent trois espèces : les *B. densa, B. Lindeniana* et *B. compacta,* tous les uns plus beaux que les autres.

Outre les espèces que nous venons de citer, et qui ont été introduites vivantes par nous, on connait encore sept espèces originaires des Andes de l'Amérique du Sud, puis une du Mexique et une des États-Unis. En voici la description que nous traduisons du *Prodrome* de De Candole et des annales de Walpers :

B. resinosa (Mutis), à rameaux velus: à feuilles ovales: à fleurs visqueuses d'un rose pourpre, ramassées en corymbes terminaux. Patrie : Nouvelle-Grenade.

B. coarctata (Humb. et Bompl.), le plus anciennement connu, à rameaux tomenteux; à fleurs d'un rouge pourpre; à pédoncules, pédicelles et calice d'un brun ferrugineux-tomenteux. Patrie : Pérou, environs de Caxamarca.

B. grandiflora (Humb. et Bonpl.), à feuilles ovales, glabres dessus, face inférieure ainsi que les rameaux, les pédoncules, les pédicelles et le tube du calyce d'un brun ferrugineux-tomenteux; fleurs pourprées. Patrie : environs de Quito.

B. Caxamarcensis (Humb. et Bonpl.), rameaux poilus; feuilles oblongues, glabres dessus, poilues ou pubescentes dessous; fleurs pourpres; jeunes rameaux, pédoncules, pédicelles et calice ferrugineux-tomenteux. Patrie : Pérou.

B. hispida (Endl. et Poepp.). Rameaux et pédoncules visqueux et hispides; feuilles elliptiques, dentées, ciliées, à cils soyeux, poilues dessus, ferrugineuses et rudes dessous; fleurs rouges cocciné. Patrie : Pérou, province de Huanaco.

B. denticulata (Remy). Rameaux presque glabres, feuilles oblongues-sublancéolées, aiguës-mucronées, à face supérieure d'un vert noirâtre et glabre, à face inférieure plus pâle et poilue; fleurs roses terminales. Patrie : Bolivie, province de Yungas.

B. pallens (Remy). Tige noirâtre et poilue; feuilles oblongues elliptiques légèrement dentelées sur les bords, inférieurement pâles, à poils ferrugineux-glanduleux; fleurs roses, nombreuses, en panicules terminales; pédoncules, pédicelles et calices recouverts de poils glanduleux obscurs. Patrie : Bolivie, province de Yungas.

B. racemosa (Vent.). Rameaux épars, raides, poilus; feuilles glabres, ovales-lancéolées; fleurs blanches teintées de rose. Patrie : États-Unis, dans la Géorgie et dans la Caroline.

B. Mexicana (Benth. et Hartw.). Petit arbre à rameaux ferrugineux et poilus; feuilles oblongues lancéolées, légèrement poilues et pubescentes dessus, glauques dessous; fleurs grandes, roses, disposées en corymbes ou en grappes très-fournies. Patrie : Mexique.

Nous ne savons, au juste, si le *B. racemosa* a jamais été introduit vivant en Europe. Quant au *B. mexicana,* on le cultive depuis plusieurs années dans l'établissement de M. Linden, où il promet de fleurir sous peu.

Eh bien, malgré la beauté réelle des *Bejaria,* leur port ramassé, leur floraison abondante et facile, nous ne savons à quoi attribuer l'état d'abandon et d'oubli dans lequel ce genre de plantes est tombé.

Nous avons cultivé, pendant plusieurs années, des *Bejaria* avec le plus grand succès; nous avons obtenu, à Luxembourg, des plantes de 10, de 12, de 15 et de 20 pouces de hauteur, avec trois et cinq branches portant chacune une grappe très-bien fleurie. J'ai vu des exemplaires des *B. Lindeniana, densa* et *glauca,* bouturés depuis six mois et n'ayant que 6 pouces de long, développer une grappe parfaitement bien garnie. N'oublions pas d'ajouter encore que la véritable région des *Bejaria* est la terre froide, entre 7,000 et 11,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer; que la température au milieu de laquelle ils se plaisent a pour maximum 18° à 20° centigrades, et pour minimum 1° à 5° au-dessus de zéro. Des espèces comme l'*œstuans,* le

tricolor, le *ledifolia*, le *compacta*, le *densa* et le *lindeniana*, doivent supporter la température de zéro.

Si donc vous voulez obtenir de beaux *Bejaria*, bouturez les à demi-bois, placez-les, une fois enracinées, dans des baches froides, bien aérées pendant les chaleurs; pincez les extrémités lorsque votre petite plante aura atteint la hauteur que vous désirez, afin de lui former une tête, et cultivez-la dans la serre froide à la manière des Azalées, tout en ayant soin de la tenir constamment humide dans sa période de végétation et, au lieu de plantes délicates, débiles, effilées, rabougries et maladives, comme celles que nous voyons actuellement dans les serres, vous aurez la satisfaction de voir des individus robustes, solides, d'un port hardi, avec une tête bien fournie, bien fleurie et qui vous prouveront que vous avez dédaigné, bien à tort jusqu'ici, une plante qui est destinée à rivaliser de beauté et de grâce avec l'Azalea.

Une bonne terre de bruyère mélangée de sable pur, des pots bien drainés et pas trop grands sont encore des conditions de réussite. Les graines, que l'on obtient facilement, doivent être traitées exactement comme celles des Azalées.

LE *POINCIANA GILLIESII*.

Dans le tome V de l'année 1856 de la *Revue Horticole*, page 321 se trouve un dessin colorié de cette plante qui ne donne cependant qu'une faible idée de sa beauté.

Je crois faire plaisir aux lecteurs de ce recueil en leur communiquant ma manière de cultiver cette intéressante Cœsalpiniée qui, je regrette de le dire, n'est pas aussi répandue, qu'elle le mérite. Il est vrai que sous notre latitude c'est une plante trop délicate pour passer l'hiver en pleine terre, mais voici comment elle m'a donné la plus grande satisfaction depuis nombre d'années.

L'ayant admirée souvent dans son pays natal (le Rio de la Plata) j'en ai rapporté des graines que je semai au printemps 1850, sur couche tiède. Après la levée, je les repiquai isolément, en pots, et j'eus le plaisir de voir mes plantes prendre bientôt un beau développement; à l'approche de l'hiver, vers le commencement de novembre, je rentrai mes plantes dans un endroit sec, à l'abri de la gelée où elles restèrent sans aucun soin jusqu'au printemps suivant. Vers la fin d'avril, je les sortis pour les placer dans un endroit abrité mais bien exposé au soleil. A l'automne de

la seconde année, je les plantai dans des caisses de 33 centimètres carrés. La troisième année, les premières fleurs paraissaient. La plante ainsi couverte de ses admirables fleurs et avec son gracieux feuillage présente le plus agréable effet.

Mes sujets sont élevés en arbre et ont maintenant une hauteur de 4 pieds et une tête arrondie que je maintiens en raccourcissant chaque printemps les pousses de l'année précédente à environ un tiers de leur longueur pour avoir une abondante floraison. Dans ce moment-ci je compte sur un seul sujet plus de 30 grappes de fleurs.

La plante cultivée en caisse demande à être abondamment arrosée et je me suis bien trouvé en la bassinant tous les soirs après le coucher du soleil.

La terre employée est moitié terre franche, moitié terreau bien consommé et de temps en temps j'arrose avec du jus de fumier.

Cette magnifique plante peut donc être aussi facilement cultivée que les Orangers et Grenadiers et procurer de grandes jouissances pendant toute la saison d'été tant par ses belles fleurs que par son joli feuillage.

Les chaleurs de l'année dernière ont parfaitement mûri les graines.

10 juillet 1858. FERDINAND GLOEDE,

Propriétaire aux Sablons (Seine et Marne).

EXPOSITIONS.

SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE ET DE BOTANIQUE DE GAND.

La 111e exposition de cette Société, qui a eu lieu les 27 et 28 juin dernier, a été, comme toujours, aussi brillante qu'elle pouvait l'être dans cette saison. Le beau local destiné à ces exhibitions florales, orné avec simplicité et avec goût, offrait un admirable coup d'œil de fraîcheur et d'élégance. Rendons cette justice aux Gantois : ce qu'ils font est bien fait; pas de mesquineries; pas d'économie mal-entendue; pas de demi mesures; ils agissent largement; ils vont droit au but et c'est là toujours le meilleur moyen de réussite; ils se rappellent le proverbe : qui veut la fin veut les moyens.

Et vous horticulteurs de la capitale de la Belgique, resterez-vous donc toujours à la queue des Gantois ? Les ressources, me direz-vous,

les ressources nous manquent pour dépasser les limites de l'ancienne ornière ! Mais de quelles ressources s'agit-il ? Sont-ce les ressources en plantes dont vous voulez parler ? Je vous répondrais que vous avez à Bruxelles ce qui est difficile à trouver ailleurs; vous avez dans la capitale même les plus belles collections d'Orchidées et de plantes rares et brillantes du continent ; vous avez notre beau Jardin Botanique avec ses magnifiques serres et ses palmiers grandioses; vous avez encore à Bruxelles même et dans ses environs des amateurs et des horticulteurs très-modestes, mais riches en plantes de serre chaude, de serre froide et de pleine terre ; vous avez les ressources d'une capitale; vous avez dans le sein de vos sociétés des hommes qui possèdent des fortunes princières; vous avez des hommes de mérite, vous avez des hommes de talent, des hommes de science, et ce qui plus est : vous avez la protection constante de l'auguste Famille Royale ! Et avec tous ces moyens vous ne réussissez jamais à donner à la capitale de la Belgique une exposition digne d'elle. Savez-vous à quoi cela tient? Eh ! bien je me permettrai, dans l'intérêt de nos expositions futures, de vous le dire en quelques mots : Vous n'avez pas confiance en vous; vous doutez de vos moyens; vous lésinez, permettez-moi le mot, c'est-à-dire vous hésitez à vous lancer, ne fut-ce qu'une seule pauvre fois, dans une entreprise hors de vos coutumes journalières, et, au lieu de réunir toutes vos ressources, vous finissez par vous séparer ! Vous avez oublié la devise de notre patrie : *l'Union fait la force !*

Réjouissez-vous Gantois, votre orgueil d'horticulteurs ne recevra pas encore la plus légère atteinte. Nous entendons toujours dire autour de nous : nous ne pourrons jamais lutter avec eux !

L'exposition de Gand a été brillante disions-nous; néanmoins pour être juste nous devons dire aussi qu'en fait d'Orchidées, de plantes remarquables et nouvelles, elle laissait beaucoup à désirer. Pour les Orchidées il n'y avait que deux concurrents : M. A. Verschaffelt et le baron Heynderyckx, qui se sont partagé le prix.

Les espèces les plus saillantes du premier, étaient : *Cypripedium Lowii, Phalaenopsis grandiflora, Dendrobium Gibsonii* et trois *Ærides :* le *crispum*, l'*affine roseum* et l'*odoratum*. Dans celui du baron Heynderyckx on remarquait : *Ærides crispum, Laelia purpurata, Uropedium Lindenii* et *Vanda cœrulea* en beaux specimen.

Le concours des vingt-cinq plantes remarquables et nouvellement introduites était représenté par deux lots très-beaux, mais ni dans l'un

ni dans l'autre de ces deux envois nous n'avons remarqué de ces plantes réellement nouvelles, c'est-à-dire de celles dont l'exposant possède la propriété exclusive. Les deux concurrents étaient MM. A. Van Geert et A. Verschaffelt. Ce dernier a remporté le premier prix, sans doute à cause de deux plantes rares : le *Calamus javensis* et le *Daemonorops hygrophilus*. Nous avons remarqué, en outre, plusieurs plantes remarquables : le *Caladium Lowii*, le *Coccoloba majestica*, le *Curatella imperialis*, le *Torreya grandis*, le *Lomatia elegantissima*, les *Begonia Rex* et *Lazuli*, le *Clianthus Dampieri* et l'*Abies Kaempferii*. Le contingent de M. Van Geert renfermait également de très-belles plantes; nous citerons particulièrement : *Olea ilicifolia*, *Curatella imperialis*, *Begonia Rex* et *Lazuli*, *Maranta fasciata*, *Campylobotrys argyroneura*, *Boehmeria argentea*, *Lomatia Bidwillii nova*; *Chamaecyparis thurifera*, ainsi que les deux beaux *Rhododendrum* encore rares : le *Veitchianum* et le *Blumei*.

Le concours pour la collection de quinze plantes en fleurs n'avait que M. Beaucarne pour tout concurrent; on lui a décerné le troisième prix.

C'est encore M. A. Verschaffelt qui a remporté le premier prix au concours n° 2 (belle culture) pour un magnifique *Ixora Javanica*.

Pour le concours des *plantes non fleuries récemment introduites*, il ne s'est présenté que deux concurrents : MM. A. Verschaffelt et A. Van Geert. Le premier avait produit un bel exemplaire de *Begonia Rex*, le second le *Stangeria paradoxa*. On a décerné le premier prix au *Stangeria paradoxa*. La rubrique du concours étant au pluriel, il nous paraît assez étrange que l'on ait décerné le prix à une seule plante.

Le premier prix du concours n° 5 pour trente *Pelargonium* en fleurs a été décerné, *ex æquo*, aux deux lots exposés par M. A. Tonel; le second à M. Charles De Bück, les deux seuls concurrents.

Deux très-belles collections de *Fuchsia*, de 40 variétés chacune, se disputaient la palme. MM. A. Coene fils et A. Tonel ont obtenu le premier et respectivement le deuxième prix.

C'est encore M. A. Coene qui a remporté le premier prix pour son contingent de trente Verveines en fleurs. Le second prix a été décerné à M. Lammens. Trois collections étaient en présence.

Des trois lots de trente *Petunia*, c'est Mme Tertzweil-Boucqué qui a reçu le premier prix, M. A. Tonel le second.

La collection de trente Fougères de M. De Smet a obtenu le second prix; le premier n'ayant pas été décerné. Il n'y avait qu'un seul con-

current, et encore devons nous dire qu'il pouvait exposer mieux que cela; excepté le *Balantium culcita*, le *Coenopteris vivipara*, *Cyrtonium falcatum*, *Lastraea Hermistonii* et *spinulosa*, *Asplenium germanicum*, et le très-beau mais très-connu *Struthiopteris germanica*, la plupart des espèces étaient très-ordinaires.

Deux collections très-belles de Conifères étaient en présence; l'une de M. A. Van Geert, qui a remporté le premier prix; l'autre de M. Spae, qui a obtenu le second prix. Toutes les deux étaient d'un grand mérite. Nous aimerions à énumérer toutes les espèces si nous ne craignions de donner trop d'étendue à ce travail. Nous ne pouvons cependant passer sous silence les beaux *Araucaria excelsa*, *Cunninghamii*, *Cunningh. var.* et *Cookii*, les *Abies Nordmanniana* et *Jezoensis*, le *Biota gigantea*, les *Podocarpus longifolius*, *nobilis* et *curaianus*, le *Cupressus Lawsonii*, le *Pinus Jeffreyi*, le *Cupressus religiosa*, le *Torreya Humboldtiana* et le *Wellingtonia gigantea* de M. D. Spae fils, ainsi que les *Dammara Brownii*, *orientalis* et *Moorii*, les *Araucaria excelsa*, *multiceps* et *Cunninghamii*, les *Biota aurea*, *meldensis* et *glauca*, les beaux *Libocedrus Doniana* et *chilensis*, le *Chamæcyparis glauca*, le *Pinus Hamiltoniana*, le *Cupressus Corneyana*, l'*Araucaria Bidwillii* et le *Cryptomeria Lobbii*, de M. A. Van Geert.

Comme toujours c'est M. A. Tonel qui a remporté le prix pour les Cactées. La collection de M. De Smet n'a pas été admise au concours, faute de ne pas s'être conformé aux dispositions règlementaires.

Les *Yucca*, les *Agave*, les *Pincenetitia*, les *Aloë* et *Dracaena*, étaient très-nombreux et très-variés. Quatre lots, chacun de trente espèces, donnaient un aspect vraiment tropical à l'exposition. Après les Orchidées et les Palmiers, il n'y a pas de plantes qui fassent plus d'effet et qui donnent plus de cachet que les espèces de ces genres. Les quatre concurrents étaient : MM. Beaucarne, L. De Smet, de Graet-Bracq et A. Tonel. Comme l'année précédente, c'est M. Beaucarne qui a remporté le premier prix; M. De Smet a eu le second prix.

La plus belle Orchidée en fleur, l'*Ærides affine roseum* de M. A. Verschaffelt, a remporté le prix. Un *Vanda coerulea* du baron Heynderyckx, ayant un racème de dix-sept fleurs, concourait avec cet Ærides.

Deux magnifiques contingents de Palmiers, exposés par MM. Amb. et Jean Verschaffelt contribuaient grandement à l'ornementation du salon. Chacun de ces messieurs a reçu respectivement un premier et

un second prix. Nous remarquerons, en passant, que le *Cycas revoluta*, le *Zamia horrida* et le *Dion edule*, qui fesaient partie du lot de M. Jean Verschaffelt, ne devaient pas figurer parmi les Palmiers. Pourquoi ne pas ouvrir un concours spécial pour les *Cycadées?*

Pour le concours de trente *Gloxinia* en fleur, le premier prix a été décerné à M. F. Coene; le deuxième prix, à M. Beaucarne.

MM. Ch. de Bück et V. Van den Hecke de Lembeck, ont obtenu le premier, et respectivement le deuxième prix pour leurs collections de trente *Begonia*.

Le prix pour les vingt Lycopodiacées a été décerné à M. Ed. Claus, le seul concurrent.

MM. le baron Heynderyckx et V. Van den Hecke de Lembeck se sont disputé la palme avec deux riches collections de plantes à feuilles ornées. Le jury a décerné le premier prix au baron Heynderyckx et le second, à son digne concurrent. C'est une collection charmante de *Tydaea* obtenu de semis, par M. A. Verschaffelt, qui a remporté le prix du vingt-sixième concours. Une médaille en argent a été donnée à M. F. Leys, pour ses jolis bouquets. MM. Kickx, directeur du Jardin botanique de Gand et M. P. Robichon, ont obtenu une mention honorable, le premier, pour sa jolie collection d'*Anœctochilus,* le second, pour son lot de Roses coupées.

La commission de l'exposition avait ouvert vingt-sept concours ; sur ce nombre, cinq ont été annulés faute de concurrents ; un seul, celui de quarante Calceolaires en fleurs n'a pas obtenu de distinction. Nous attribuons aux chaleurs précoces, le manque de certaines collections fleuries ; telles que : Rosiers, plantes vivaces, Lis, Achimenes, etc. ; mais nous ne concevons pas l'absence totale de Fougères en arbre, d'autant plus que Gand ne manque point de beaux specimen, et encore le douzième concours ne mentionnait qu'une seule fougère en arbre : la plus belle.

La place nous manque pour pouvoir donner le compte-rendu de l'exposition de Bruxelles qui s'ouvre en ce moment sur les belles pelouses du Jardin Royal de Zoologie. Elle promet de devenir belle. Nous nous réservons d'en parler en détail dans le prochain numéro.

Nous remettons également au prochain numéro ce que nous avons à dire sur l'exposition de Namur. Les détails que nous attendions ne sont pas arrivés à temps.

REVUE DES JOURNAUX.

Dans le dernier *Bulletin de la Société d'Horticulture de la Somme* nous lisons une notice sur le Haricot-beurre nain et à grains blancs et sur l'Alkekenge comestible, par M. Dumont-Carment. Le haricot dont il est question est une nouvelle variété de mange-tout de premier mérite. Ses cosses sont longues et belles, sans parchemin, de couleur jaune, à surface lisse et très-arrondie, les grains sont blancs et au nombre de cinq ou six; la plante n'atteint que 30 centimètres et porte dix à douze gousses ou cosses qui peuvent être mangées même lorsqu'elles ont atteint leur entier développement. Il ressemble, du reste, au haricot d'Alger; il est savoureux comme lui et conserve sa forme lorsqu'il est cuit. L'Alkekenge des Barbades (Physalis edulis) est recommandé comme excellent fruit à saveur sucrée légèrement acidulée et d'un bouquet rappelant celui de l'oranger. Ses fruits se prêtent surtout aux confitures et compotes; ils peuvent aussi être employés comme dessert; l'intérieur est pulpeux comme celui de la groseille à maquereau; l'extérieur d'un jaune foncé diaphane; l'intérieur est rempli de petites graines plates, ovales et disposées en cercle. La capsule qui entoure le fruit et qui n'est que le calice persistant de la fleur, devient d'un jaune paille à la maturité. La plante est vivace en serre et annuelle dans la culture potagère. Elle forme d'assez fortes touffes de 0^m, 70 à 1^m et donne des fruits en abondance.

Le *Bulletin de la Société d'Horticulture de la Seine inférieure* indique le moyen suivant pour faire produire aux asperges plus de parties comestibles : Couvrir les planches de 5 à 6 centimètres de paillis pour obliger les tiges à s'allonger d'autant plus, avant de verdir et de se durcir à l'air libre, ou remplacer le paillis par un mélange de terre sablonneuse finement passée au tamis et de terreau; ce dernier procédé fournit à la plante un riche aliment; la partie comestible acquiert beaucoup plus de qualité et de grosseur; les écailles d'huîtres concassées, tamisées et mêlées avec du terreau, sont aussi excellentes à cet effet.

ERRATA.

Dans notre dernier numéro, le compositeur nous a fait faire une grave faute : ainsi le lecteur est prié de lire et de corriger, au titre de l'article de M. Ch. Lemaire (*Salvia*) DASYANTHA, comme le porte la planche, et non DAZIANTHA. On lira de même plus bas *Bogota* (et non *BogAla*) *Bentham* (et non *BAntham*).



Nouveaux Fuchsias.

1. Prince Frederick William de Prusse. 2. Rose de Castille.

FUCHSIA VARIÉS.

1° *Fuchsia Prince Frédérick William de Prusse;* — 2° *Fuchsia Rose de Castille.*

(Planche XVII.)

Les deux merveilleux *Fuchsia,* dont nous reproduisons les figures, planche 17, ont été obtenus par M. E. Banks, Esq., dont la réputation est établie depuis longtemps pour les magnifiques produits qu'il a livrés au commerce. Un port noble, un feuillage ample et bien fourni, des couleurs éclatantes, une forme parfaite, enfin la dimension hors ligne de leurs fleurs, sont des qualités qui se trouvent rarement réunies et qui assureront le succès à ces deux variétés nouvelles.

Description. — N° 1. Calice d'un rouge carmin éclatant; tube robuste; sépales larges, épais, fortement recourbés par les extrémités; corolle très-ample, d'un beau bleu passant graduellement au pourpre. Toutes les parties de la fleur sont d'une régularité et d'une symétrie parfaites.

N° 2. Calice d'un blanc rosé; tube parcouru de lignes roses; sépales épais, larges, droits, formant, en se relevant, une courbe moins prononcée que dans la variété précédente; corolle large, cupuliforme, bien apparente et d'un beau pourpre.

A propos de *Fuchsia,* nous croyons qu'il n'est pas inutile de rappeler que, pour s'assurer de belles et fortes plantes bien étoffées, il est indispensable, qu'après le premier rempotage des boutures, on choisisse des pots d'une bonne dimension, une terre très-substantielle, et que l'on arrose avec un bon engrais (de la bouse de vache ou du crotin de chèvre), mélangé avec l'eau et dont on augmentera la dose à mesure que la plante gagnera en vigueur. Les *Fuchsia* ont généralement besoin d'une nourriture substantielle, de beaucoup d'eau, d'ombre et d'air. A l'approche de l'hiver, les arrosages trop substantiels doivent être supprimés. Le *Fuchsia,* grandissant rapidement, on aura soin de remplacer très-souvent les petits tuteurs par de plus grands, afin d'éviter l'inclinaison des extrémités. La plante se présente toujours mieux avec la tête dressée.

RHODODENDRON VIRGATUM (Hook. fils).

Famille des Éricacées. — Décandrie monogynie. — *Botanical Magazine*, n° 163, fig. 5060.

Planche XVIII.

Encore un *Rhododendron* qui vient augmenter la liste des nombreuses espèces, découvertes par le docteur Hooker dans les *Sikkim Himalaya*. L'espèce en question, quoique moins belle que beaucoup de ses congénères, sera cependant accueillie favorablement par les amateurs de Rhododendron. Elle est d'autant plus intéressante que c'est la plus petite, c'est-à-dire le nain du genre. Sa hauteur ne dépasse pas 1 1/2 pied; ses branches sont sveltes et donnent de nombreux rejetons (d'où le nom *virgatum*); le jeune bois est entouré d'écailles serrées, orbiculaires et peltées. C'est M. Booth qui envoya des graines de cette espèce à M. Nuttal. Elle fleurit en avril en serre froide.

Description. — Arbrisseau de 1 à 1 1/2 pied de hauteur, à branches nombreuses et prolifères. Feuilles disposées principalement vers le haut des branches; elles sont petites, pétiolées, oblongues-lancéolées, aiguës et submucronées, presque coriaces, d'un vert sombre dessus, glabres et entièrement dépourvues d'écailles; inférieurement glauques et parsemées d'une multitude de petites écailles orbiculaires, peltées et sessiles. Fleurs axillaires, presque sessiles, naissant au nombre de une ou de deux entre les feuilles très-serrées du sommet des rameaux, de manière à former un véritable capitule de fleurs d'une couleur rose très-délicate; chacune de ces fleurs est accompagnée d'une large bractée colorée, ovale, imbriquée. Calice court, en forme de godet, divisé en cinq lobes obtus; corolle en forme d'entonnoir, légèrement poilue supérieurement; limbe de cinq segments, étalés, ovales. Étamines presque droites, généralement au nombre de dix. Anthères oblongs, s'ouvrant par deux larges pores. Ovaire ovale. Style s'épaississant vers le sommet. Stigmate se terminant par cinq divisions très-courtes et aiguës.



Rhododendron virgatum. (Hook.)

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

—

Botanical Magazine.

SERRE FROIDE.

Azalea ovata (LINDL. in *Hort. Soc. Journ.*). Famille des Éricacées. — Pentandrie Monogynie.

Petit arbuste très-joli, introduit du nord de la Chine par M. Fortune et décrit pour la première fois par le docteur Lindley, en 1844. Notre spécimen provient des jardins de la Société Royale d'Horticulture qui nous l'envoya en 1858. La même plante avait été trouvée depuis à Hong-Kong par le capitaine Champion, et décrite sous le nom de *A. myrtifolia.*

DESCRIPTION. — Petit arbrisseau ou arbuste rustique à feuilles d'un vert luisant, disposées sur les sommets des rameaux. Fleurs pédonculées, axillaires et solitaires. Pédoncules courts, glanduleux-pubescents. Lobes du calice membraneux, oblongs, obtus, sub-ciliés. Fleurs d'un pourpre pâle; corolle en forme de roue, à lobes larges; celui d'en haut pointillé de pourpre foncé. Étamines au nombre de cinq, à filaments poilus vers le milieu. Ovaire glanduleux, à cinq loges.

Rhododendron Griffithianum (WIGHT), var. *Aucklandii.* — Famille des Éricacées. — Décandrie Monogynie.

Cette magnifique plante, aux fleurs d'un blanc de neige et d'une dimension extraordinaire, est sans contredit la plus remarquable du genre. Elle fut introduite, en 1849, des *Sikkim Himalaya,* par le docteur Hooker, et fleurit pour la première fois, pendant le mois de mai dernier, dans l'établissement de M. Gaines à Wandsworth. L'espèce originale, trouvée dans le Bhotan par M. Griffith, est si peu comparable à cette variété-ci, que le docteur Wight fut tenté d'en faire une autre espèce.

DESCRIPTION. — Arbrisseau de 4 à 8 pieds de hauteur, branchu dès la base. Feuilles planes, de 6 à 8 pouces de long, linéaires-oblongues, aiguës ou acuminées, coriaces, subcordées, d'un beau vert luisant bor-

dées de jaune pâle. Fleurs au nombre de 4 ou de 6, en corymbes terminaux, longuement pédonculées, d'un diamètre de 6 à 7 pouces. Calice discoïde, coriace, à peine lobé. Corolle campanulée; tube court; limbe étalé, quinquelobé; lobes bifides. Étamines jusqu'au nombre de 16, à filaments glabres et à anthères petits. Ovaire glanduleux, de 10 à 12 loges. Capsule petite, émoussée, ligneuse.

Saxifraga purpurascens (Hook. fils). — Famille des Saxifragées. — Décandrie Digynie.

Cette belle et robuste espèce de Saxifrage a été obtenue à Kew, de graines envoyées par le docteur Hooker, des régions tempérées des Sikkim Himalaya. Elle croît à une élévation de 10,000 à 11,000 pieds, et de préférence dans des localités humides. Quoique spécifiquement voisine des *S. ligulata* (Wall., *Bot. Mag.*, t. 5406), *S. ciliata* (Royle, *Bot. Mag.*, t. 4915), et *S. crassifolia* (L., *Bot. Mag.*, t. 196); elle en diffère sensiblement et elle est beaucoup plus belle qu'aucune des espèces citées; rien n'est comparable à la singularité de ses feuilles d'un vert luisant dont la beauté est encore rehaussée par les nervures médianes et les marges qui sont d'un rouge carmin.

Description. — Plante robuste, vivace, à rhizome court, branchue, vigoureuse. Feuilles coriaces, obovées, arrondies aux deux extrémités, d'un vert lustré dessus, plus pâle dessous et bordées de rouge. Hampe de 8 pouces de longueur, épaisse, rouge pourpre foncé, recouverte d'une pubescence glandulaire au moment de l'inflorescence. Florescence en forme de panicule ou de grappe. Fleurs grandes, nombreuses, d'un rouge pourpre et penchées en forme de cloche. Calice profondément divisé en cinq lobes obtus. Pétales largement spatulés. Ovaires généralement au nombre de deux.

Ismelia Broussonetii (C. H. Schultz Bipont). Famille des Composées. — Syngenesie Superflue.

Cette plante, quoique appartenant à un de ces groupes ordinaires de Composées que nous considérons comme des herbes sauvages, tels que les Chrysanthèmes et Pyrethrum, ne laisse pas d'être fort belle. Originaire des îles Canaries, d'où elle a été envoyée à Kew par M. Bourgean, elle a été cultivée jusqu'ici en serre froide. Mais à en juger d'après la hauteur où elle croît naturellement (5,000 pieds), il

est plus que probable qu'elle résistera en pleine terre, en la couvrant légèrement pendant l'hiver.

Description. — Plante droite ou ascendente, branchue, ligneuse à la base, glabre, de 2 à 3 pieds de hauteur. Tiges et branches striées. Feuilles distantes, ovales, profondément pinnatifides, décurrentes le long des pétioles, à pinnules linéaires lancéolées, dentées. Pédoncules très allongés et renflés vers le sommet. Involucre calycinal, formé de bractées ou d'écailles ovales, lancéolées, vertes, à bords marginés de brun. Fleurs de trois pouces de diamètre; demi-fleurons blancs, lavés légèrement de lilas; fleurons d'abord d'un pourpre foncé, devenant jaunes en s'épanouissant.

Cet assemblage de trois couleurs si distinctes est d'un fort bel effet. Les fleurons épanouis forment un cercle d'un jaune d'or qui contraste singulièrement avec le blanc des demi-fleurons et le pourpre foncé du disque central.

Campanula strigosa (Russel, *Desc. of Alep.-Alph. de Cand. mongr. Camp.*). Famille des Campanulacées. — Pentandrie Monogynie.

Native de Syrie, aux environs d'Alep où elle fut décrite par Russel. La même espèce a été trouvée par Labillardière et Aucher-Eloy, et, dans les montagnes du Taurus, par Kotschy. Balanza la recueillit en Cilicie, et des graines en furent envoyées au Jardin impérial de botanique de Vienne, par le professeur Fenzl.

Nous en possédons dans ce moment, en serre froide, quelques exemplaires, et nous pouvons dire que la vivacité de leurs fleurs bleu-lilas donne un véritable air de gaieté aux groupes de plantes qui les environnent. Le lieu d'origine de cette jolie espèce de Campanule nous fait présumer, avec raison, qu'elle se prêtera à la culture de pleine terre. Dans ce cas on pourra en former de charmantes bordures. Depuis un mois elle continue à fleurir, en pots, avec une rare abondance.

Description. — Plante herbacée, annuelle; recouverte partout, et particulièrement le calice et les pédoncules, de poils courts, blanchâtres et pellucides. Tige droite, flexueuse, de 4 à 5 pouces de long, cylindrique, à poils étalés, dichotome au sommet. Feuilles distantes, alternes, ciliées, ovales-oblongues, sessiles entières, étalées ou légèrement inclinées. Pédoncules disposés en une fourchette terminale, dont chaque bifurcation est surmontée d'une seule fleur. Calice ample, d'une structure assez curieuse, qui lui donne, d'un côté, l'aspect d'un calice infère; sa

partie libre est quinquepartite, à partitions ovales, hispides, terminées par une pointe subulée et recourbée en dehors; la base de chaque division du calice se prolonge inférieurement, de manière à former deux appendices en forme d'oreilles, qui cachent l'ovaire entièrement. Corolle campanulée-infundibuliforme; tube d'un blanc jaunâtre, un peu plus long que le calice. Étamines à filets larges, ovales, bifides au sommet; les anthères linéaires sont inserrés entre les deux pointes qui surmontent les filets. Style en massue, deux fois plus long que les étamines. Stigmate divisé en trois lobes courts à peine distincts. Ovaire petit, turbiné.

CULTURE MARAICHÈRE.

—

Nous avons sous la main un vieux livre, l'*École du Jardin potager*, de De Combles, et dans ce vieux livre, nous lisons ce qui suit :

— « On peut dire que la plupart des graines doivent être nouvelles, » c'est-à-dire de la dernière récolte, pour mieux réussir : il y en a » plusieurs qui ne lèvent pas la seconde année. Cependant il y a quel- » ques exceptions, si l'on en croit le commun des jardiniers qui pré- » tendent que diverses graines, telles que celles de melon, de chicorée, » doivent avoir plus d'un an, et même plusieurs années pour mieux » lever, ou que leur produit soit de meilleure qualité. D'autres jardi- » niers qui ne croient pas si bonnement tout ce qu'on leur a dit, et » qui ont pris la peine d'éprouver le produit des graines de différents » âges, ont vu que les plus nouvelles sont toujours les meilleures à » employer. Il y a lieu de croire que l'opinion en faveur des graines » qui ont plusieurs années, vient des jardiniers particuliers qui, pour » s'excuser de n'avoir pas semé, planté et cultivé, comme ils le devaient, » quelque légume, disent à leur maître qu'ils n'ont pas réussi, parce » que leur graine était trop nouvelle : comme ils disent, d'autres fois, » qu'elle était trop ancienne. Aussi nous conseillons de semer toujours » la graine de la dernière récolte, dont le produit est très-beau et » bon, quand les graines étaient bonnes et que leur produit a été très- » soigné.

» Quelques jardiniers qui croient que les vieilles graines de melon » donnent des pieds qui se mettent plus tôt à fruit, et qui n'en ont pas,

» suppléent, selon eux, à la trop grande nouveauté ou jeunesse de
» leurs graines, en les portant dans leurs poches de culotte, durant six
» semaines ou deux mois avant de les semer ; mais il est aisé de juger
» qu'on peut avoir des graines bien sèches sans ce moyen grossier, et
» qui expose les graines à être gâtées par le froissement. »

Quant à la supériorité des graines nouvelles sur les anciennes, nous sommes de l'avis de De Combles, ce qui n'empêche pas les jardiniers d'avoir raison parfois en préférant les anciennes. Les explications de De Combles sur ce qu'il nomme un préjugé, ne sont ni vraies ni vraisemblables. Les praticiens racontent purement et simplement ce qu'ils observent ; ils sèment de la graine de différents âges, remarquent que, dans certains cas, la vieille réussit mieux que la jeune, et ils le disent, sans le moins du monde rechercher la cause du succès ou de l'insuccès. C'est à nous de rechercher cette cause.

Quand on nous affirme que les vieilles graines sont moins sujettes que les autres à donner des légumes qui s'emportent, on l'affirme sérieusement. Vous trouverez beaucoup de personnes, même parmi les plus intelligentes, qui veulent de la semence de carotte de deux ans, de la semence d'endive et de betterave de deux ans et plus, de la semence de navet et de chou du même âge etc., etc. Que peut donc signifier l'âge en cette affaire ?

Selon la nature et selon nous, qui la copions de notre mieux, la graine nouvelle est destinée à reproduire l'espèce ou la variété dans un bref délai ; c'est à cette fin qu'elle s'est formée et qu'elle a mûri. Elle est bonne dans les bois, bonne dans les prairies artificielles, bonne dans les prairies naturelles ; pourquoi ne le serait-elle pas ailleurs ? Pourquoi voudriez-vous que la nature fît les choses imparfaitement ? Pourvu que cette graine nouvelle soit d'excellente qualité, récoltée à son heure, soignée convenablement, semée à propos, elle donnera de beaux produits, les circonstances météorologiques aidant, cela va sans dire. Si nous avons à nous en plaindre parfois, c'est que nous l'avons mal récoltée, mal soignée et semée hors de saison. Parmi ces semences fraîches, venues on ne sait d'où, achetées au hasard la plupart du temps, il peut s'en trouver beaucoup de chétives, d'incomplètement développées, d'imparfaitement mûres. La première année, elles poussent quand même, mais avec peine et comme à regret, et produisent nécessairement des sujets maladifs, souffreteux, enfants de mères rachitiques et sans force, prédisposés par leur état physique à s'emporter de suite et à

porter fleurs avant terme, surtout quand l'époque mal choisie pour le semis vient ajouter son influence au mal héréditaire. Je sème des navets en mars ; ils s'emportent ; je les sème en juillet et ils ne s'emportent pas. Dans le premier cas, je contrarie la nature qui n'entend point perdre ses droits ; dans le second, je l'imite et m'en trouve bien. Toutes les fois, soyez-en convaincus, que nous répandrons de la graine nouvelle, de qualité irréprochable, à l'époque même où la plante se ressème naturellement, nous la trouverons préférable, et de beaucoup, à la vieille graine. Ce n'est pas la jeunesse de la graine qui prédispose les plantes à filer en pure perte, c'est ou sa mauvaise qualité, ou l'époque à laquelle on la répand.

Si, parmi les légumes de vieille graine, il y en a peu qui s'emportent, c'est tout simplement parce que les semences imparfaites qui s'y trouvaient à l'heure de la récolte, ont perdu leurs facultés germinatives, déjà très-faibles ; c'est parce qu'elles sont mortes dans le sac, et que les plus robustes seules germent et nous donnent des produits. Avec la jeune graine, tout pousse, le faible et le fort ; avec la vieille graine, il n'en est pas ainsi ; seuls, les hercules de la famille résistent en sac et se réveillent en terre. Vous voyez que nous nous laissons tromper par les apparences. Cependant, nous savons qu'il convient de semer dru la vieille graine et clair la graine nouvelle. Pourquoi cela ? C'est que dans le premier cas beaucoup de semences sont sans vie, tandis que dans le second, elles vivent toutes plus ou moins.

Cessons donc d'attribuer à la jeunesse des graines l'emportement des plantes ; ne l'attribuons qu'à la faiblesse d'une partie de ces graines qui ne sont pas nées viables, qui se mettent tout de suite à feuilles et à fleurs, lorsque nous les semons promptement, comme si elles étaient pressées de mourir, ou qui meurent dans nos tiroirs, lorsque nous tardons à les répandre.

On a dit et cru que l'emportement des légumes avant terme était contagieux. Ceci nous paraît fort hasardé. A la rigueur, on pourrait admettre, sans choquer la raison, que des plantes malades sont une mauvaise compagnie pour les plantes saines, et que celles-ci ont à souffrir plus ou moins du voisinage et du contact. Toutefois, nous ne croyons pas à la contagion.

Avons-nous à nous plaindre de nos semis, nous mettons l'échec au compte de la pluie, du chaud, du froid, de la lune, de la contagion, et n'allons pas plus loin à la recherche des causes. Nous n'entendons pas,

on le pense bien, nier les influences météorologiques; mais nous n'entendons pas non plus qu'on vienne les exagérer à plaisir. On reconnaîtra avec nous que l'année a été singulièrement contraire aux légumes qui aiment la fraîcheur, aux carottes, panais, navets, choux, etc.; et cependant les plantes n'ont point filé comme il leur arrive de le faire dans des années parfois très-favorables. Qu'est-ce que cela prouve? C'est que les semences de l'année dernière étaient de bonne qualité, bien développées et riches de vie. En sera-t-il de même des semences de cette année? Il est permis d'en douter, car la sécheresse a pris des proportions telles que la végétation des porte-graines a souffert, et que la graine pourrait bien s'en ressentir. Que le mal vienne de la chaleur, de la pluie ou de tout autre cause, il n'en existe pas moins, et nous ne savons trop si la graine qui a mûri trop tôt est bien préférable à celle qui a mûri trop tard (1).

Cette question des graines a une telle importance à nos yeux que nous saisissons avec empressement toutes les occasions qui se présentent pour la ramener sur le tapis. Nous dépendons d'elle; nous sommes à sa merci; et quand nous ne faisons pas nos semences nous-mêmes, nous n'avons réellement pas de lendemain. Un jardinier va semer des milliers de choux qu'il repiquera vers la fin de septembre ou un peu plus tôt, pour les vendre à la sortie de l'hiver. Est-il bien sûr qu'ils ne monteront point et qu'il ne recevra pas des reproches de sa clientèle? Nullement. C'est une loterie, un hasard; on ne sait pas lequel du bon ou du mauvais numéro sortira.

Or, il nous semble que l'on devrait et que l'on pourrait le savoir. Il suffirait, pour cela, de donner aux semenceaux tous les soins qu'ils méritent, de dépenser, pour les élever et les conduire à bien, autant d'attention et d'intelligence qu'on en dépense chez les pépiniéristes et les floriculteurs, de faire un choix dans les graines et de ne point les récolter dans des conditions fâcheuses. Quand il s'agit de la multiplication de plantes d'ornement, nous ne laissons pas de prise à la critique; quand il s'agit de perfectionner nos races d'animaux, nous nous montrons difficiles sur le choix des reproducteurs, et faisons bien; pourquoi donc ne pas procéder de la sorte pour le perfectionne-

---

(1) A la suite d'expériences réitérées nous sommes convaincus que la graine de plusieurs salades, entre autres celle d'endive et de romaine, pomme beaucoup mieux lorsqu'elle est vieille, quelle que soit la saison où elle a été semée.

(*Note de la Rédaction.*)

ment et la reproduction de nos races végétales de première nécessité ?

Nous vous avons dernièrement entretenu de l'exposition de Namur ; vous nous permettrez de vous entretenir aujourd'hui de celle de Huy. Autant la première était pauvre en légumes, autant la seconde était riche et encourageante. Précédents obligent; les succès obtenus à diverses reprises sont des titres de noblesse qu'on ne sacrifie pas volontiers. Il n'y a pas d'année calamiteuse qui tienne avec les gens de cœur; on lutte avec le soleil, avec le froid, avec toutes les misères pour sauver l'honneur du drapeau. La Société horticole et agricole de l'arrondissement de Huy s'est cramponnée à son vieux niveau, et n'a pas voulu descendre des hauteurs où nous l'avons vue et applaudie tant de fois. Nous la félicitons non-seulement pour ses magnifiques produits de culture maraîchère, mais aussi pour l'ornementation de son jardin improvisé, où les plantes de serre, d'orangerie et de pleine terre produisaient un effet charmant. On a beaucoup remarqué les collections de deux fleuristes en renom, MM. Parnajon et Florent Degey, de Huy.

Je suis au regret de suspendre ici ma correspondance, mais à l'impossible nul n'est tenu. La ville est si remplie, si bruyante, si gaiement tapageuse; les hôtels et autres établissements publics sont tellement encombrés, qu'il ne m'est pas possible d'écrire une ligne en paix. Jugez-en par ce crayonnage fait à la hâte sur les genoux, au beau milieu du jardin de l'exposition, et en plein soleil. J'ai besoin d'indulgence et la réclame tout franchement.

P. Joigneaux.

MISCELLANÉES.

—

SUR LA CULTURE DE QUELQUES ESPÈCES D'ORCHIDÉES.

Les amateurs d'Orchidées se rappellent encore les nombreuses difficultés avec lesquelles ils ont eu à lutter avant d'en arriver à l'espèce de perfectionnement auquel on est parvenu à l'heure qu'il est. Il y a quinze ans à peine, la culture de cette curieuse famille de plantes était encore dans son enfance, et l'on passait pour un phénix si l'on parvenait à exhiber une douzaine d'espèces en bon état ou en fleurs. Depuis ce temps, on a fait beaucoup de progrès, il est vrai; mais il est vrai aussi

qu'il reste encore beaucoup à faire. Certaines catégories d'Orchidées, entre autres les espèces terrestres et même les espèces épiphytes qui sont originaires des hautes cordilières de l'Amérique tropicale, paraissent ne pas vouloir se plier encore au mode de culture généralement adopté aujourd'hui. Et cependant quelles belles choses ; quel remarquable feuillage; quelle délicatesse de couleurs et quelle richesse de teintes ne distinguent pas les espèces les plus revêches de ces plantes? On pourrait nous dire : ce qui est beau est difficile ! Nous acceptons le proverbe, mais nous n'en acceptons pas l'augure. Ce que l'on a fait pour les espèces épiphytes des régions chaudes, peut également se faire pour les espèces épiphytes des régions froides, ainsi que pour toutes les espèces terrestres. Avec de la patience et de la persévérance, on parvient à vaincre beaucoup de difficultés. Il est vrai que jusqu'ici ce sont les Orchidées terrestres surtout, qui résistent le plus souvent aux soins les plus assidus que nous ne cessons de leur prodiguer. Parmi ces dernières je citerai particulièrement : le *Cypripedium Irapeanum* du Mexique, introduit à plusieurs reprises et qui a toujours fini par disparaître de nos cultures; le superbe *Disa grandiflora* du cap de Bonne-Espérance, dont il n'existe peut-être plus un seul exemplaire vivant en Europe; les charmants *Cleisthes;* les *Ponthieva,* etc., etc., qui apparaissent et qui disparaissent comme des êtres éphémères; enfin les *Uropedium,* les *Selenipedium* et même les *Cypripedium* et les *Anœctochilus* se jouent le plus souvent de nos soins et de notre sollicitude. Il n'en est pas seulement ainsi des espèces terrestres exotiques; nous ne sommes pas plus heureux avec les jolis *Ophris, Orchis, Serapias,* et *Cypripedium* qui croissent sauvages dans nos bois et dans nos prés.

Nous croyons devoir attribuer le peu de succès que nous avons obtenu, jusqu'à ce jour, dans la culture de ces sortes de plantes, à une cause principale : c'est que les espèces terrestres croissent spontanément, chacune, dans des sols et dans des stations très-différentes, tandis que les espèces épiphytes, vivant surtout de l'air ambiant, s'accommodent plus aisément du milieu dans lequel on les place, pourvu que la température requise ne fasse pas défaut. Et, non-seulement le sol et la station sont des conditions *sine qua non,* pour les Orchidées terrestres, mais une foule d'autres circonstances contribuent, à la fois ou séparément, à la réussite de telle ou telle espèce. La quantité de lumière et d'air, les qualités physiques et chimiques du terrain, le degré d'humidité, l'exposition, etc., sont tous des facteurs qui doivent jouer un

rôle important dans la distribution géographique de ces sortes de plantes. Il ne s'agirait donc que de rechercher ces causes et leurs effets. Des essais réitérés ne manqueraient certainement pas de résoudre le problème ou, tout au moins, de jeter quelque lumière dans l'obscurité où nous tâtonnons encore. J'engage fortement quelques horticulteurs adroits, c'est-à-dire, ceux qui possèdent le feu sacré de leur métier, à se mettre à l'œuvre et à nous faire connaître le résultat de leurs découvertes. Mais avant tout il faudrait avoir quelques renseignements sur le mode d'existence de ces jolies espèces exotiques, qui se cachent humblement sous ces sombres retraites des forêts vierges, ou qui animent par la vivacité des couleurs de leurs fleurs, les prés secs ou savanes du Mexique et de la Colombie. En attendant mieux, nous croyons toujours rendre service à l'horticulture en consignant ici les remarques que nous avons été à même de faire, pour plusieurs espèces, sur les lieux mêmes, ainsi que les renseignements que nous nous sommes procurés depuis : Le *Cypripedium Irapeanum,* originaire du Mexique, croît entre 3,000 et 4,000 pieds d'élévation, sur les versants exposés au couchant, dans un sol argileux, rougeâtre et compact. Ses racines, charnues et garnies d'un duvet épais, sont profondément implantées dans ce sol avec trois ou quatre pouces de tige. Au-dessus de ce sol argileux se trouve une couche de deux à trois pouces de bonne terre franche. Cette plante croît toujours à découvert, de préférence dans les savanes inclinées. La température qu'elle exige varie entre 18 et 24° centigrades.

Le *Neottia aurantiaca* croît dans les forêts humides et froides du versant oriental de l'Orizaba, à une hauteur de 7,000 à 8,000 pieds, dans un sol riche en humus.

L'*Uropedium Lindenii* végète au milieu de ces petits bois de *Weinmannia* et de *Bejaria* qui caractérisent la végétation subalpine de la Nouvelle-Grenade et du Vénézuela. On le rencontre, de préférence, entre des touffes de fougères, au-dessus desquelles ses curieuses fleurs vont s'épanouir. Les racines, quoique reposant sur un sol argileux, ne s'y implantent pas; elles puisent leur nourriture des amas de détritus qui s'accumulent autour d'elles. La température que cette plante exige varie entre 15 et 22 degrés centigrades.

Le *Ponthieva maculata* croît à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une terre riche en humus et à l'ombre des forêts qui tapissent les versants sud de cette partie de la cordilière qui longe le littoral du Vénézuela.

Les *Cleisthes,* très-belles plantes, à grandes fleurs d'un carmin pourpré, ne se rencontrent que dispersés entre les graminées des savanes argilo-calcaires, entre 4,000 et 6,000 pieds de hauteur. Leurs racines charnues et tubéreuses sont très-profondément implantées dans ce sol compact de manière à ce que 4 à 5 pouces de tige reste à couvert.

Presque tous les *Anœctochilus* croissent à l'ombre des grandes forêts de la zône chaude, dans une terre d'humus très-riche en substances alcalines, toujours humide et bien drainée.

Il en est de même de la plupart des *Spiranthes,* entre autres du *Spiranthes Eldorado* (*Anœctochilus Eldorado*), qui habite les sombres forêts qui bordent le fleuve des Amazones.

Beaucoup d'Orchidées terrestres, surtout les espèces des trois derniers genres, perdent leurs feuilles dans la saison des sécheresses. Rien de plus naturel donc que de traiter ces plantes, dans nos serres, de la même manière que les Achimènes et autres Gesnériacées qui sont dans le même cas. Il faut les tenir plus sèches vers l'époque de la chute des feuilles et saisir le moment favorable pour recommencer les arrosages. Si je ne me trompe, le *Cypripedium Irapeanum* perd aussi ses feuilles et même des tiges. L'ignorance de ces petits détails est cause que beaucoup d'amateurs et d'horticulteurs ont fini par perdre ces jolies plantes et, ce qui est plus regrettable, les ont exclues de leurs cultures.

Les jolis *Anœctochilus,* que l'on garde toujours soigneusement sous cloche ou sous chassis, dans l'intérieur de la serre chaude, font le plus souvent le désespoir des amateurs. Les plantes nous arrivent en bon état; nous les soignons comme la prunelle de nos yeux; puis au bout d'un an ou deux, elles deviennent malingres, se fânent et finissent par périr. Le seul moyen pour avoir toujours de belles plantes, moyen que nous avons vu réussir souvent, c'est de couper les jeunes pousses, de les planter séparément et de traiter les rhizomes sans jets, comme bouture. Ce mode de multiplication a l'avantage de nous donner de nouvelles plantes plus vigoureuses que le pied mère, et de sauver celle-ci d'une mort presque certaine. Il est bon de recommencer la même opération le plus souvent que faire se peut. Celui qui ne voudrait pas se contenter d'une plante peu fournie, pourrait y remédier en plantant plusieurs jeunes plantes dans la même terrine. Le compost qui convient le mieux aux *Anœctochilus,* est le *Sphagnum* haché avec moitié tourbe et terreau de feuilles. Une chaleur égale, une atmosphère

étouffée, beaucoup d'ombre et une humidité très-égale leur sont des conditions essentielles d'existence. La moindre négligence, c'est-à-dire trop ou trop peu d'humidité, trop d'air ou de lumière, leur donnent le coup de mort ou tout au moins les rendent chétives et tristes. C'est surtout dans ce moment que nous conseillons de ranimer la plante en la séparant par œilletons. Voici un moyen peu coûteux et plus approprié que les cloches ou les châssis, pour emmenager ces espèces délicates :

Faites faire une caisse carrée de cinq carreaux de vitre de la dimension que vous voulez, quatre pour les côtés, un pour le dessus; reliez ces carreaux au moyen de bandes étroites de zinc ou de tout autre métal, de manière à les joindre plus ou moins hermétiquement; rangez vos plantes en pots entre de la mousse bien fraîche, et placez votre caisse par-dessus. Vous aurez alors une petite serre dans votre grande serre, sous laquelle vos plantes feront un charmant effet; vous évitez les effets désagréables de la convexité des cloches et le coup-d'œil peu agréable d'un châssis; vos jolies plantes seront parfaitement visibles et l'humidité que dégage la mousse, que vous arroserez de temps en temps, entretiendra assez de fraîcheur sous cet appareil pour vous épargner des arrosages fréquents. Si la lumière est trop intense, placez alors quelques fougères autour de la caisse pour en atténuer l'effet. Au besoin un morceau de papier, placé sur la vitre de dessus, suffira. Avec ces sortes d'abris vous pouvez loger beaucoup de ces belles plantes très-délicates, et former ainsi des groupes charmants que vous ne vous lasserez pas d'aller admirer. (*La suite au numéro prochain.*)

EXPOSITIONS.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE FLORE DE BRUXELLES.

La soixante et treizième exposition de notre Société de Flore a été inaugurée, le 18 du mois de juillet, pour la première fois, dans le superbe local de notre Jardin Royal de Zoologie, par un temps magnifique et une chaleur tropicale.

C'était bien certainement une heureuse idée que l'on a eue, cette fois-ci de choisir le plus beau jardin de la capitale, avec ses belles pelouses, ses cascades, ses bassins grandioses et ses arbres séculaires

pour y abriter ces gracieux habitants, ces fleurs curieuses de l'Amérique, des Indes et de l'Océanie.

Cinq tentes pavoisées aux couleurs nationales, les unes adossées contre de beaux massifs, les autres éparses sur les deux grandes pelouses vis-à-vis du grand bâtiment du jardin, recelaient des richesses innombrables en Orchidées, Palmiers, *Dracæna, Yucca,* en plantes nouvelles, plantes rares et panachées.

Les heureux qui ont vu cette exposition se souviendront longtemps encore de ces merveilleux *Begonia,* dont les feuilles sont composées de velours et d'argent, de ces Orchidées extraordinaires par la force des exemplaires, par leur rareté et par leurs fleurs si brillantes et si curieuses ; de ces plantes ornementales à feuilles ornées, veloutées ou panachées ; enfin du coup d'œil général qu'offraient les pelouses, où des corbeilles de plantes et de fleurs de toutes les couleurs nous transportaient, comme par un coup de baguette, au milieu de régions fabuleuses.

Comme toujours, ce sont les collections de M. Linden qui primaient par le nombre, le choix et la rareté des exemplaires. Il avait pour dignes concurrents : Madame Legrelle d'Hanis, dont le contingent était de toute beauté; ainsi que M. Jacob Makoy, le baron Heynderyckx, M. de Cannaert-d'Hamale et M. Brys de Borhem, dont les collections d'Orchidées étaient d'un choix admirable. Nous avons surtout remarqué, dans la collection de M. Linden : deux *Aerides odoratum* d'une dimension colossale et couverts de fleurs, l'*Oncidium flabelliferum,* l'*Aerides Lindleyanum*, l'*Odontoglossum hastilabium* avec 100 fleurs, et le nouvel *Odontoglossum grande varietas;* dans le lot de MM. Jacob Makoy : deux magnifiques *Lælia*, l'*elegans var.* et le *purpurata, Vanda suavis* (Veitch), *Cypripedium Veitchianum* et *Vanda tricolor superba;* dans celui de M. le baron Heynderickx : *Cattleya Mossiae superba, Uropedium Lindenii, Stanhopea tigrina nig. violacea,* et un superbe exemplaire de *Vanda cœrulea.* Dans le lot de M. de Cannaert-d'Hamalle on remarquait un exemplaire de *Chysis laevis* et un *Cattleya Mossiœ,* variété d'une rare beauté. Les plantes de M. Brys, quoique un peu fanées, offraient plusieurs espèces remarquables, entre autres ses *Cattleya magnifica* et *C. superba.* Le *Dendrobium densiflorum album* de MM. Jacob Makoy a été beaucoup admiré.

Les Palmiers étaient très-nombreux. Trois collections de 25 plantes chacune, se disputaient la palme. Dans celle de Madame Legrelle nous avons remarqué : *Areca lutescens, Ceroxylon andicola* et *Raphis sp.;* dans celle du prince Troubetzkoï de Moscou : *Areca sapida, Cocos comosa, Ceroxylon niveum, Syagrus Tamacca* et *Brahea conduplicata;* dans le lot de M. Linden : *Bactris Puyamo, Maximiliana regia, Ceroxylon andicola, C. niveum* et *C. ferrugineum.* Le contingent de plantes ornementales de M. Allard, directeur de la Monnaie, brillait

au premier rang; celui de Madame Legrelle d'Hanis lui faisait une rude concurrence. M. Lubbers, horticulteur à Ixelles, avait également exposé un très-beau lot.

Une collection de plantes panachées de serre, de Madame Legrelle, attirait tous les regards. Le choix et la culture étaient parfaits. Rendons cette justice à Madame Legrelle, tout ce qu'elle avait exposé était dans un état de fraîcheur et de vigueur bien rare. Les collections de *Yucca, Dracœna, Dasylirion,* exposées par MM. Reyckaert, horticulteurs à Stalle, Schram, de Saint-Josse-ten-Noode, de Cannaert-d'Hamale, Lubbers d'Ixelles, Mmes Fonson de Mons et Ve Breziers, horticulteur à Bruxelles, étaient riches et très-variées.

Les belles plantes du Jardin botanique de Bruxelles ont largement contribué à l'ornementation de l'exposition.

Pour le concours des plantes nouvellement introduites, il y avait deux rudes concurrents : MM. Jacob Makoy et puis encore une fois Mme Legrelle. Malgré le *Cyanophyllum magnificum*, le *Bœhmeria argentea*, le *Campylobotrys argyroneura*, le *Maranta fasciata*, le *Ficus Leopoldii* et le *Begonia Rex* de la collection de Mme Legrelle, ce sont MM. Jacob Makoy qui ont remporté le premier prix. Leur lot se distinguait surtout par le *Dracœnu Halioides*, les *Plectocomia argentea* et *Teysmanni*, le *Lomatia Bidwillii* et le *Podocarpus longifolia fol. var.*

Une seule, mais superbe collection d'Araliacées, a été exposée par M. Linden. Le même avait exposé aussi une riche collection de plantes nouvelles et ornementales, parmi lesquelles plusieurs espèces hors ligne et non encore dans le commerce, ainsi qu'un groupe de 40 ou 50 *Begonia Rex* avec lesquels on avait formé une corbeille charmante devant le buste du Roi. Il avait également exposé un beau lot de *Tillandsia* et d'*Aechmea*. Hâtons-nous de dire que M. Linden avait d'avance renoncé à concourir. Le jury a toutefois jugé convenable de lui décerner la médaille en or destinée à celui qui aurait le plus contribué à la splendeur de l'exposition.

Deux plantes très-curieuses : le *Stephanotis floribunda* de Mme Fonson et l'*Ataccia cristata* du baron Heyndericks, puis quelques magnifiques *Clerodendron Kaempferii* de Mme Fonson et de M. Janssens de Bruxelles, des *Hydrangea japonica* d'une tenue superbe concouraient pour le prix de la belle culture. Je crois que toutes méritaient un premier prix.

M. Panis, marchand grainier du Roi, avait présenté un beau lot de 100 conifères.

Au milieu de la pelouse on admirait : le beau contingent de 75 plantes fleuries de M. Van Riet, les beaux envois de plantes de pleine terre de MM. Reyckaert et Vandervee, et la curieuse collection de plantes panachées, de pleine terre, de M. Reyckaert.

La tente circulaire était occupée par un groupe très-méritant de

plantes rares de M. de Jonghe. Nous y avons remarqué les grands pieds mères des *Rhopala* et *Stadmannia*, introduits par M. Libon. Nous dirons toutefois que ce groupe perdait de sa valeur par les 10 ou 12 *Lantana* en fleurs que l'on aurait mieux fait de placer ailleurs.

M. Tonel, de Gand, a exposé la seule collection de Cactées.

MM. Warocqué, de Mariemont, ont exposé un très-beau lot de *Pelargonium* à grandes fleurs. — M. Lubbers, une jolie collection de *Begonia*.

Enfin, les charmants *Petunia*, de MM. Brohart et Leroy; les OEillets flamands de M. Bailleul, de Gand; les *Fuchsia* de MM. Coene et Brohart; les *Pelargonium* de Mme Verhulst; les bouquets de MM. De Craen et Leroy; les plantes ornementales de M. de Koster; les arbustes à feuilles panachées de M. Panis; les OEillets verviétois de M. Halkin; les Roses coupées de M. Vandievoet; les fleurs en cire de Mme Jaubert; les *Petunia* de M. Malou; les corbeilles suspendues de MM. de Moor et Drugman; les poteries, les ouvrages en fil de fer de MM. Gysling et Lebrun, ont grandement contribué à la splendeur de cette exposition.

N'oublions pas de mentionner un produit très-important, qui a apparu pour la première fois à nos expositions : je veux parler d'un petit flacon contenant la belle fécule, extraite des bulbes du *Lilium croceum*. C'est M. Dubus, de Bruxelles, qui avait envoyé ce produit qui est destiné à jouer, un jour, un rôle très-important.

Comme toujours Sa Majesté le Roi, L. A. R. et I. le duc et la duchesse de Brabant, accompagnés d'une nombreuse et brillante suite, ont daigné gratifier cette solennité de leur auguste présence, et témoigner leur satisfaction sur la richesse et la gracieuse distribution des produits exposés.

En somme, nous pouvons dire que la soixante et treizième exposition de la Société de Flore a pleinement réussi. Pas un horticulteur, pas un jardinier fleuriste, pas un amateur de quelque renom, n'a fait défaut. Cette entente ne pourra qu'être favorable à l'horticulture de la capitale, et nous espérons que les rivalités de métier disparaîtront devant l'intérêt général; chacun ne peut qu'y gagner.

Avant de terminer ce compte rendu général je me permettrai de dire que, quoique cette exposition ait surpassé ce que nous avons eu de mieux jusqu'à ce jour, il reste beaucoup à faire, et nous nous flattons de l'espoir que la prochaine fois ces tentes disparâtes feront place à des tentes plus gracieuses et plus uniformes.

Une seule chose nous a frappé désagréablement : c'était l'absence complète de tous les membres du jury, le jour de l'ouverture de l'exposition et surtout lors de la réception du Roi.

A quelle cause attribuer cette absence?

N. B. L'abondance des matières nous a obligé de remettre au prochain numéro les résultats des concours ainsi qu'un article très-intéressant sur la greffe, de M. le professeur Scheidweiler.

LE FUCHSIA,

SON HISTOIRE ET SA CULTURE SUIVIES D'UNE MONOGRAPHIE CONTENANT LA DESCRIPTION DES ESPÈCES ET DE LEURS VARIÉTÉS;

PAR M. FÉLIX PORCHER [1].

C'est une joie pour un jardinier de tomber sur un livre de culture bien fait, écrit en bon français, savant, ce qu'il en faut, ni trop ni trop peu; un livre parfaitement pratique. Cette joie, je l'éprouve. Je félicite M. Goin de s'être fait l'éditeur du *Traité du Fuchsia* de M. Porcher. — L'auteur est connu de vieille date; c'est l'honorable président de la Société d'Horticulture d'Orléans. — En 1844 il parla du Fuchsia pour la première fois dans les bulletins de sa société. A la fin de la même année, il fit paraître chez M. Audot un petit opuscule sur sa plante favorite, comprenant son histoire, sa culture et la description de 300 variétés. — En 1848 une deuxième édition succéda à la première épuisée, avec des additions importantes. — Une troisième édition a été réclamée : c'est celle dont je vais rendre compte. M. Porcher a consenti à faire paraître « un nouvel ouvrage, comme il le dit, dont » toutes les parties ont été remaniées et refondues à un tel point, qu'il » serait difficile d'y rencontrer deux pages semblables. »

Personne n'était plus en position que M. Porcher d'entreprendre ce travail et de le mener à bonne fin. Depuis vingt ans qu'il a adopté le genre brillant dont il nous donne la monographie, il n'a cessé d'y consacrer les loisirs qui lui étaient laissés. Quelle volonté, quelle adresse ne lui a-t-il pas fallu pour sortir sain et sauf de ce débordement périodique de variétés qui, au retour de la belle saison, nous inonde chaque année! Il a pesé la valeur de toutes; il a échelonné les bonnes et repoussé impitoyablement les mauvaises. Il a débrouillé les synonymies. (Car MM. les horticulteurs ont aussi leurs synonymies comme les botanistes!) Grâce à lui, l'amateur sans expérience est à même de se monter une collection d'élite en prenant les yeux fermés tous les noms de sa liste comprenant 3 espèces : *corymbiflora, spectabilis, Venusta*, et 75 variétés. Cette liste est close au printemps 1858 (1).

Être sûr du mérite des variétés ne suffirait pas, si l'on ne savait bien cultiver l'arbuste. N'ayez garde : tout a été prévu et quand vous aurez pris la peine de lire deux fois attentivement le traité en question,

---

(1) Un vol. in-18. Prix : 2 fr. 25 c. A Paris, Auguste Goin, éditeur; à Bruxelles, Parent, libraire-éditeur.

(1) La Société Impériale d'horticulture de Paris voulant récompenser les efforts heureux de l'auteur, lui a décerné à la suite de l'exposition qui a eu lieu dans le mois de mai dernier, la grande médaille d'argent (concours des ouvrages utiles à l'horticulture). (*Note de l'éditeur*).

si vous consentez à suivre à la lettre les ordonnances du *docteur*, je vous présage un succès complet. — Voici les divisions du livre :

I. Notice historique.
II. Division du genre Fuchsia.
III. Des hybrides. — Théorie de l'hybride. — Origine et caractères des variétés jardinières. — Conditions de beauté d'un Fuchsia. — Variétés à fleurs doubles, à fleurs panachées.
IV. De la culture. — Rentrée, taille, rempotage, de la terre. — De la sortie, du pincement, arrosages simples ou composés. — Culture en serre et à l'air libre.
V. De la multiplication.—Bouturage,—semis, fécondation artificielle.—Greffe.
VI. Des noms et des synonymies.
VII. D'une monographie du genre Fuchsia.

Passons maintenant en revue chacune de ces divisions, le livre sous les yeux et le suivant page par page.

1. **Notice historique.**

« Avant de s'occuper de la culture d'une plante, il est à propos » de dire dans quels lieux elle végète. » Je m'arrête un moment sur cette très-judicieuse remarque physiologique. — En effet, si les jardiniers cherchaient à se rendre plus compte de l'habitation et de la station d'une espèce, ils éviteraient bien des tâtonnements et de fausses manœuvres.—Ainsi, il me suffira de citer au hasard un exemple, c'est pour avoir négligé la station du Dahlia qui croît spontanément au Mexique à 1,700^{m} *suprà mare* et sur un plateau découvert qu'il a été, lors de son introduction en France, cultivé en serre chaude, et c'est aussi parce que, depuis que la géographie botanique est devenue une vraie et belle science, qu'on peut donner aux plantes nouvellement introduites et de prime abord les milieux qui leur conviennent, — renonçant à les accoutumer insensiblement à une température pour laquelle elles ne sont pas faites. L'*acclimatation* est une idée chimérique dont plusieurs cerveaux utopistes se bercent encore. — Mais pas un jardinier de quelque valeur n'y sera pris.

Le premier Fuchsia fut observé vers l'an 1764 par le R. P. Plumier, dans la Nouvelle-Grenade. Il dédia cette plante à Léonard Fuchs, botaniste Bavarois. L'espèce reçut le nom de *triphylla*, H. B. et Kunth.

Depuis, d'autres espèces apparurent rapidement. A l'exception de deux appartenant à la Nouvelle-Hollande, toutes sont originaires de l'Amérique, particulièrement du Pérou, du Chili et du Mexique. — On en a rencontré quelques-unes au Brésil, dans la Colombie, et dans la Nouvelle-Grenade.

M. Porcher a le soin d'indiquer que cet arbuste se plaît dans les régions élevées (par conséquent tempérées, quoique sous une latitude chaude), dans les lieux ombragés et humides, au milieu des forêts. Or, voilà la culture du Fuchsia trouvée en grande partie sur ces simples renseignements fournis par les botanistes-voyageurs.

Le *Fuchsia coccinea*, dit *hort. Kew*, a été la première espèce introduite en Europe en 1788. — On l'a cultivé à ce titre depuis bien des années. Il est le point de départ, et sert à mettre en relief les conquêtes faites depuis. — De Candolle, dans son *Prodrome* (1828), décrit 26 espèces. — Le docteur David Dietricht élève ce chiffre à 36 dans son *Synopsis plantarum*. — Walpers, dans le *Repertorium* et *Annales botanicæ systematicæ*, en mentionne 64. — On est en droit d'espérer de nouvelles découvertes.

5. **Des hybrides.**

M. Porcher, pour débrouiller la confusion établie journellement par les jardiniers entre l'espèce, la variété et l'hybride, donne une définition rigoureusement scientifique de l'espèce, indique en quoi elle diffère de la variété, et ce qu'il faut entendre par plante-hybride. Je le laisse parler : « Dans le genre Fuchsia il existe des hybrides, mais en » petit nombre. Lors de l'introduction du *F. fulgens* et du *F. corymbiflora*, de nombreux croisements ont été opérés entre ces deux belles » espèces à longues fleurs et les espèces à fleurs globuleuses. Mais ces » hybrides, après avoir servi à des fécondations ultérieures, ont cédé » la place à des plantes plus méritantes, et leur abandon a été tel qu'on » retrouverait difficilement leur trace. » Et à l'appui il cite cinq à six exemples. Selon lui le beau *Fuchsia Domyniana* serait un hybride du *F. spectabilis*, fécondé par le *F. serratifolia*. — Il a été amené à reconnaître la fertilité de la plupart des hybrides de Fuchsia.

Historique des hybrides et des variétés. — Antérieurement à 1830, on cultivait un très-petit nombre de Fuchsia, à peu près tous à petites feuilles et à petites fleurs. L'introduction des belles espèces mexicaines à ample feuillage et à longues fleurs fit abandonner les premières. — « Ce fut surtout en 1837 qu'une nouvelle et puissante impulsion fut » donnée à la culture du Fuchsia par la présence du *fulgens* et du *corymbiflora*, et qu'il s'opéra dans ce genre une amélioration sensible. »

L'auteur donne une liste très-intéressante de tous les semeurs Anglais, Français, Belges, Allemands. En regard de leurs noms figurent les hybrides et les variétés qu'ils ont obtenus. — Il flétrit avec une juste énergie la trop grande facilité des producteurs à créer de nouvelles variétés d'une médiocrité à décourager l'amateur. Il pense à bon droit que si un pareil état de choses se prolongeait, il pourrait faire négliger la culture de ce genre gracieux.

M. Porcher ramène les variétés à quatre groupes :

Le premier, qui a pour type les Fuchsias à courtes fleurs. Exemple : *F. microphylla*.

Le deuxième groupe, dont le *F. arborescens*, qui se distingue par une inflorescence particulière (panicule trichotome).

Troisième groupe, les *macrostemmæ* (étamines très-allongées).

Quatrième groupe, les *longifloræ* (longues fleurs), tels que le *corymbiflora* et le *fulgens*.

« Depuis un certain temps les semeurs ont presque abandonné les » espèces à longues fleurs et ils donnent, avec une certaine raison, la » préférence aux groupes produits par les Fuchsias dépendant de la » section des *macrostemmæ*, car c'est de ce groupe que sont issues les » meilleures variétés jardinières parues jusqu'à ce jour. »

Quelles sont les conditions de la beauté d'un Fuchsia? — Port agréable, beau feuillage, floraison abondante. — Tube de la fleur proportionnée à sa longueur. — Sépales larges égalant la longueur du tube, étalés horizontalement ou réfléchies. Nuances vives, éclatantes; la nuance de la corolle en opposition avec celle du calice. — La réunion de toutes ces conditions chez le même individu en fait une perfection. Mais les perfections sont rares.

C'est en 1850 qu'il a été question des premières variétés à fleurs doubles. Elles paraissent issues du *Corallina*. En 1852 Henderson obtint une plante méritante, l'*Hendersoni*. En 1853 parut le *grandis*, de Turner.— L'auteur passe en revue plusieurs variétés qui n'ont pas fleuri et se sont montrées d'un médiocre effet. Il fait cas du *F. violæ flora plena*, de Lucombe, plante qui justifie son titre, ainsi que de *Star*. — Il pense qu'on est en droit d'espérer de nouveaux perfectionnements.

Le premier Fuchsia à fleurs panachées remonte à 1850, et fut obtenu par M. Story, puis *variabilis*, de M. Burel, rubané et d'un effet charmant. — En Allemagne, *Gloire de Neisse*. — En somme, nos richesses en Fuchsia à fleurs panachées ne sont pas encore bien grandes.

4. De la culture du Fuchsia.

M. Porcher établit ce principe élémentaire et rationnel de toute bonne culture. C'est de placer le Fuchsia dans des conditions analogues à celles où il se trouve dans son pays natal. — Il faut au Fuchsia, pour l'obtenir beau, une place à l'abri du vent et du soleil, produire de la fraîcheur en tenant la terre humide et en bassinant le feuillage. Riche nourriture et grands vases.

On le rentre à la fin d'octobre, avant les premières gelées, dans une serre froide ou une orangerie. — On le taille en novembre, en laissant à chaque variété la forme qu'elle paraît préférer (pyramide ou buisson). — Si l'on veut renouveler une plante, on la coupe près du sol. Il reparaît une tige vigoureuse qui fleurit abondamment.

Rempoter dans des vases de 30 à 40 centimètres. — Le moment le plus favorable est avant le développement des jeunes pousses. — Réduire la motte entière et retrancher les racines extérieures. — Si dans l'été un Fuchsia a besoin de plus de nourriture, on le rempote, mais cette fois sans retrancher de racines. — Sol léger, perméable, principes nutritifs abondants. — L'auteur donne plusieurs recettes de com-

posts. — En somme, un mélange formé d'un tiers de terre de bruyère, tiers de terre franche, tiers de terreau de feuilles, convient très-bien. — La terre sera rendue plus légère pour les variétés délicates.

On sort les Fuchsia en mai, quand il ne gèle plus. On les place au grand soleil jusqu'à la formation des boutons, mais il faut choisir un temps calme et couvert pour les sortir.

Le pincement a pour but de faire ramifier la plante en obligeant les yeux de la base à se développer. On retranche le sommet des bourgeons au-dessus de la deuxième paire de feuilles quand elle est bien développée. Il est bon d'exécuter un deuxième pincement sur les bourgeons développés à l'aisselle des feuilles laissées, c'est-à-dire sur les bourgeons anticipés; le pincement est le moyen pour obtenir des plantes de forme irréprochable et sans aucun vide. Chez M. Porcher, les Fuchsia soumis au pincement en mars et même jusqu'au 15 mai, commencent à fleurir à la mi-juin et sont en pleine floraison pendant les trois mois suivants. « Il est donc facile, en continuant ou en cessant » le pincement, d'amener une collection de Fuchsia à une floraison » complète pour une époque voulue. »

L'auteur fait remarquer avec un grand sens que le pincement s'applique avec autant d'avantage sur les arbres d'ornement que sur les arbres fruitiers. Cette opération est loin cependant d'être vulgarisée dans le premier cas.

Il a été dit que le Fuchsia se plaît dans une atmosphère humide. Il faut de copieux arrosements et de fréquents bassinages. Pendant l'hiver, qui est le temps du repos du Fuchsia, l'auteur recommande un peu d'eau. Au moment de la formation des boutons et pendant la période de floraison, les arrosements seront plus copieux. Mouiller même le sol environnant pendant les grandes chaleur, pour que l'air ambiant soit saturé d'humidité.

Il conseille également l'emploi d'engrais liquides composés de guano, purin ou colle-forte, etc., généralisés depuis peu d'années seulement dans la culture jardinière et dont les résultats ont été parfois étonnants. Mais il faut agir avec une prudence extrême, sous peine de brûler les racines des végétaux. La force du liquide doit être proportionnée au degré de vigueur des plantes. Éviter d'en faire usage au milieu du jour et par un soleil ardent. L'auteur indique la manière de faire tous ces engrais liquides.

Pour la culture en serre, application de la taille, rempotage et arrosements d'après les règles déjà exposées : la serre hollandaise est la forme la plus convenable, parce que les plantes ont plus de lumière et d'air. En plantant en pleine terre dans la serre des sortes sarmenteuses, on obtient des résultats merveilleux. M. Porcher en a de magniques dans sa serre à Camellia.

On cultive en Belgique, en pleine terre et à l'air libre, le *fulgens* et ses variétés en massif d'un grand effet. Tous les Fuchsia vigoureux peuvent être traités ainsi. On les met en place en mai. On peut laisser les touffes passer l'hiver en pleine terre avec un abri de feuilles. L'arbuste repousse du pied. — On forme aussi des haies avec le Fuchsia. Ce moyen est indiqué dans le *Floricultural cabinet*.

5. **De la multiplication.**

Le bouturage est le moyen le plus généralement employé. Il reproduit la variété identique, l'opération est des plus faciles. L'époque la meilleure à choisir, c'est quand l'arbuste développe ses premières pousses. L'auteur conseille de prendre les boutures de 8 à 10 centimètres, de les incider dans un entre-nœud et de les planter dans des godets de 3 à 4 centimètres, remplis de terre de bruyère sableuse et tamisée. — Placer sous cloche à une chaleur modérée. Visiter les cloches, essayer la vapeur d'eau condensée à la paroi interne, bassiner s'il y a lieu. Une fois enracinées, les accoutumer à l'air par gradation. — Puis les remettre dans des godets plus grands, et au fur et à mesure dudéveloppement des jeunes plantes, leur donner des rempotages successifs. — C'est le mode suivi avec succès par M. Porcher depuis quinze ans, ce qu'il nomme *l'ancien système* et qu'il défend. M. Burel, de Paris, procède autrement (voilà le système nouveau), et les succès qu'il obtient sont extraordinaires. Tout le monde aura pu voir comme moi vers le milieu de l'été au *Pré Catelan* des Fuchsias isolés sur la pelouse, hauts de 1 mètre 50 centimètres, les uns en pyramides, les autres avec des têtes mesurant 3 mètres de circonférence, tous soutenus par des fils de fer comme les nouvelles plantations du bois de Boulogne. Eh bien ! ces vigoureux et remarquables *specimen* provenaient de boutures faites en janvier de la même année ! — Comment s'y prendre pour atteindre un si prodigieux résultat ? — L'auteur va nous l'apprendre. — Les boutures reprises, les rempoter une première fois dans des godets de 5 à 6 centimètres placés sur couche tempérée. — Un mois après, deuxième rempotage dans des pots de 12 centimètres. — « Un mois après, on passe les boutures dans des vases de 30 à » 40 centimètres, où elles devront accomplir toutes les phases de leur » végétation annuelle. » — Laisser ces jeunes plantes de 25 à 30 jours sous châssis. Puis placer en serre hollandaise, quand elles ont atteint 50 centimètres de haut. — Cette méthode, je l'ai pratiquée avec quelques variantes. Je suis parvenu à obtenir aussi avec des boutures de l'année des plantes très-fortes et très-bien fleuries en juillet-août. Je ne me vante pas toutefois de les avoir amenées à cette perfection de forme que M. Burel a su atteindre. Il faut des soins constants, de la vigilance, des seringages répétés plusieurs fois par jour quand il fait chaud. La moindre faute peut entraîner de funestes conséquences. Je

laisse M. Porcher en donner la raison. « Le danger vient de ce que, » plaçant une jeune plante au centre d'un très-grand vase, les racines » sont insuffisantes pour absorber l'humidité provenant des arrose- » ments, et elles seraient exposées à une pourriture certaine s'il n'y » était supplée par les évaporations provoquées par l'état atmosphé- » rique et par la chaleur de la serre, que le talent du praticien sait » combiner. Ces difficultés et ces inconvénients ne se rencontrent pas » dans le système des rempotages gradués. » — Il y a encore un autre procédé, celui de M. Massé, que développe l'auteur, mais qui se rapproche beaucoup de celui de M. Burel.

Semis. — Fécondation artificielle. — Une espèce se reproduit habituellement identique par la voie de semis. La variété est rarement constante. Pour obtenir des variétés, il faut, dit M. Porcher, ébranler la stabilité d'une plante. Ce but est depuis longtemps atteint pour le Fuchsia. On est donc certain en récoltant des graines sur les nouveaux Fuchsia, de produire des variétés nouvelles. Mais il faut des nouveautés de mérite. Pour cela il faut féconder. La fécondation artificielle est l'emploi du pollen d'une espèce ou variété sur l'ovaire d'une autre espèce ou variété. — Il faut faire un choix judicieux des porte-graines pris parmi les variétés de premier ordre. Quant à l'opération, quoique suffisamment connue, elle se trouve traitée très en détail dans ce livre.

On sème en février et en mars en terrine. Quand les petits plants ont atteint quatre ou six feuilles, on les repique dans de très-petits godets.

La greffe est peu usitée. Celle en approche a réussi. Jamais M. Porcher n'a rencontré dans ses nombreuses visites horticoles un seul exemple de greffe de Fuchsia.

6. **Des noms et des synonymes.**

M. Porcher déplore le mélange des noms appartenant à toutes les langues qui se rencontre sur les catalogues marchands. Il en résulte souvent une orthographe vicieuse, toujours une prononciation des plus grotesques, et de plus, des méprises dans les demandes et les livraisons des plantes. La botanique a adopté la langue latine. Pourquoi l'horticulture, « qui d'art est devenu une science » (je dirais art et science tout à la fois) n'adopterait-elle pas le latin pour sa langue exclusive? Déjà les jardiniers sont familiarisés avec les noms latins des espèces. — Ce désir exprimé par M. Porcher, je m'y associe, et je crois qu'un jour la pluralité des langues disparaîtra des catalogues marchands. — Ma conclusion sera courte. L'ouvrage est excellent d'un bout à l'autre, et il doit devenir le *vade mecum* de tout amateur du Fuchsia.

Cte Léonce de Lambertye.

10 mai, Chaltrait (Marne).





1. Scutellaria Trianaei (Pl. et Lind.) 2. Scut: amaranthina (Pl. et L.)

1° SCUTELLARIA TRIANÆI. — 2° S. AMARANTHINA (PLANCH. ET LIND.).

Fam. des Labiatées. — Didynamie Gymnospermie.

Planche XIX.

Ces charmantes plantes furent découvertes par M. Triana, aux environs de Bogota, dans la Nouvelle Grenade, où elles croissent à une élévation de 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Des graines de ces deux espèces, envoyées en 1855, à l'établissement de M. Linden, ne tardèrent pas à germer et à fleurir presque en même temps. Depuis deux ans ces Scutellaires sont dans le commerce et, quoiqu'elles fleurissent très-abondamment et avec une grande facilité (de juin en octobre), aucun dessin colorié n'est encore venu constater l'authenticité de leur existence. Nous remplissons cette lacune aujourd'hui, en mettant sous les yeux de nos lecteurs les deux plantes en regard l'une de l'autre. Deux autres espèces très-voisines de celles-ci, la *Sc. pulchella* à fleurs bleues, mis dans le commerce par MM. Rollisson et fils, et la *Sc. scarlatina* à fleurs d'un rouge écarlate vif, introduit également par M. Triana dans l'établissement de M. Linden sont encore rares dans les collections et formeraient, avec nos deux espèces, un joli noyau d'une collection de Scutellaires. Cette dernière a été publiée et figurée par M. Miellez; nous réserverons l'autre pour une de nos prochaines publications.

N° 1. — DESCRIPTION (1). — Plante sous frutescente, rameuse, de 1 $^1/_2$ pied de hauteur. Tiges cylindriques, comprimées, pubescentes, assez grêles, mais solides. Feuilles opposées, longuement pétiolées, ovales-lancéolées, molles, sinuées ou dentées irrégulièrement, légèrement poilues dessus, glauques et pubescentes dessous; les inférieures obtuses, les supérieures aiguës. Pétioles canaliculés, pubescents. Inflorescence en grappe, très-florifère, de 5 à 6 pouces de longueur, dressée. Fleurs d'un beau rouge carmin velouté, souvent verticillées par quatre, opposées ou parfois à verticilles rompus. Calice très-court, tubuleux, verdâtre, bifide ou bilabié, à lèvres égales. Corolle de près

(1) Les diagnoses originales ayant été égarées, ce n'est que sous la réserve d'usage que je fais figurer les noms de MM. Planchon et Linden comme auteurs de ces deux espèces dont j'ai dû faire la description.

(*Note du rédacteur.*)

d'un pouce de longueur, à tube étroit à sa base, renflé vers le sommet; limbe à deux lèvres poilues et courtes; la supérieure trifide, en capuchon; lobe du milieu légèrement bifide; lèvre inférieure refléchie, presqu'entière, à peine échancrée sur les côtés. Étamines insertes, de la longueur de la fleur, ou à peu près; filets grêles. Style filiforme de la longueur des étamines. Stigmate aigu. Graines exhaussées sur un corps glanduleux ovalaire.

N° 2. — DESCRIPTION. — Cette espèce ne diffère de la précédente que par ses feuilles plus elliptiques, moins longuement pétiolées, et par ses fleurs de couleur amaranthe.

CULTURE. — Rien de plus facile que la culture de ces deux Scutellaires. On les traite à la manière des Sauges. Elles supportent parfaitement la serre froide et en été la pleine terre où elles acquièrent la dimension d'un arbrisseau très-touffu et très-florifère. En les cultivant en pot, il faut avoir soin de les pincer de bonne heure pour former des plantes petites et rameuses. C'est ainsi qu'elles se présentent le mieux et qu'elles font le plus d'effet. Nous avons, dans ce moment devant nous, deux specimen dont les grappes de fleurs mesurent le tiers de la hauteur totale de la plante.

VERVEINES VARIÉES.

Planche XX.

Les Verveines sont devenues d'une si grande importance pour l'ornementation de nos jardins, que nous considérons comme un devoir de faire connaître par la suite les variétés les plus méritantes. Pour commencer, nous donnons aujourd'hui une planche coloriée représentant un groupe de trois Verveines qui fera pâlir nos deux jolies Scutellaires.

N° 1. — MARIETTA. — Fleurs d'un blanc pur; cercle rose carmin étoilé autour d'un centre blanc.

N° 2. — LADY ALBINIA FOSTER. — Feurs rouge cerise, centre jaune, base des pétales d'un carmin foncé se prolongeant en pointe jusqu'au milieu de chaque pétale.

N° 3. — QUEEN OF OUDE. — Fleurs d'un bleu pourpré; centre blanc entouré d'un cercle carmin.

Ces trois variétés possèdent toutes les perfections possibles, tant sous le rapport de la forme que sous celui du coloris. Elles donneront un nouvel attrait à ces jolis massifs, à ces gracieuses bordures, à ces



Verveines variées

1. Mariëtta. 2. Lady Albinia Foster. 3. Queen of Cuba.

brillantes corbeilles qui animent nos parterres pendant plusieurs mois de l'année.

On nous assure qu'elles ont été obtenues en Angleterre ; cependant nous n'en sommes pas certains.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

Botanical Magazine, n° 165.

SERRE CHAUDE.

Gustavia insignis (LIND.) — Myrtacées. — Tribu des Barringtoniées. — Monadelphie Polyandrie. — Planche 5069.

Huit espèces du genre *Gustavia* sont décrites dans le Prodrome de De Candolle; M. Bentham en a ajouté une neuvième; mais aucune d'elles ne peut se rapporter à l'espèce dont il est question ici, et qui doit être nouvelle, si les descriptions sont exactes. Les espèces les plus voisines sont : 1° *G. augusta*, L., qui a huit pétales et un calice tronqué; 2° *G. speciosa*, De Cand. (*Pirigara speciosa*, H. B. K.) avec un calice presque entier, un ovaire et des pédoncules tomenteux, des feuilles entières; 3° *G. urceolata*, à calice entier. Les deux premières espèces ont, en outre, la paire de bractées distantes de la fleur, tandis que dans notre plante, elles sont collées en quelque sorte contre la base du calice. On pourrait fort bien la confondre aussi avec le *G. urceolata*, figuré et décrit dans les *Mem. du Museum*, v. 13, page 156. Ici cependant nous avons un calice distinct, quinquelobé; et, tout bien pesé, il est préférable de maintenir à cette plante le nom sous lequel elle a été mise dans le commerce par M. J. Linden, sans autre commentaire (*voir* son catalogue de 1855). Elle doit être originaire de Colombie. Dans tous les cas, c'est une plante d'un grand mérite, tant sous le rapport du feuillage que sous celui de ses fleurs dont les dimensions ne le cèdent en rien à celles des *Clusia*.

DESCRIPTION. — Petit arbre branchu de 5 à 6 pieds de hauteur. Feuilles de 8 à 10 pouces de longueur, d'un vert foncé lustré, obovales-lancéolées, acuminées, très-atténuées vers la base et presque sessiles; elles sont dentées irrégulièrement en scie à commencer à 3 pouces de

la base. Fleurs solitaires, axillaires, de 6 pouces de diamètre, étalées, portées par des pétioles épais, cylindriques, glabres, accompagnés à leur base d'une ou de plusieurs bractées larges et courtes, et à leur sommet de deux bractées apposées-lancéolées, appliquées contre la base du calice. Celui-ci est urcéolé comme dans la pomme Granate, à six divisions larges, ovales, d'abord dressées, plus tard étalées. Corolle très-grande, intérieurement d'un blanc de crême, extérieurement rose tendre. Pétales au nombre de six, obovales-arrondis, concaves. Étamines très-nombreuses, monadelphes et formant un cercle compact à plusieurs rangs. Filaments violets. Anthères jaune-orange, articulées. Ovaire circulaire turbiné, adhérent, élargi et déprimé au sommet. Pistil très-court, couronné d'un stigmate légèrement quadrifide.

Gesneria Donkelarii. — Gesnériacées. — Didynamie Gymnospermie? — Planche 5070.

Une des plus belles Gesnériacées cultivées dans nos serres. Nous avons eu l'occasion de prendre une figure de cette plante dans la riche collection de MM. Veitch et fils, à Exeter, où elle fleurit en juin dernier. Elle est probablement originaire de Colombie, pays si riche en espèces de ce genre.

C'est ainsi que s'exprime le rédacteur du *Bot. Mag.*, à propos de ce *Gesneria* déjà connu depuis nombre d'années en Belgique et dont nous supprimons la description, et pour cause. A en juger d'après la figure annexée au texte, nous croyons reconnaître une variété du *G. Donkelarii,* obtenue à Gand par M. Amb. Verschaffelt. Si nous ne nous trompons, le véritable *Gesneria Donkelarii* est originaire du Brésil et cultivé déjà à Gand depuis une dizaine d'années. Ses fleurs sont d'un rouge foncé, tandis que celles de la figure du *Bot. Mag.*, sont d'un rouge clair tirant au rouge de chair ou de saumon.

Philodendron erubescens (C. Koch). — Aroïdées. — Monœcie Polyandrie. — Planche 5071.

Le nombre des Aroïdées augmente chaque jour et cependant le nombre des amateurs est encore restreint. Ce genre de plante mérite plus de succès. Les Aroïdées sont de véritables types de la végétation tropicale; ce sont les compagnes parasites des plus belles Orchidées; ce sont elles qui tapissent de leurs grandes et belles feuilles, les rochers

humides et ombragés, qui encadrent de leur épaisse et luxuriante végétation, les cascades cachées au milieu des forêts ou qui s'entortillent autour de la base de ces arbres géants des tropiques.

Voici donc un nouveau *Philodendron* que nous offre le *Bot. Mag.* Il paraît être grimpant. Ses feuilles sont très-amples, sagittées, portées par des pétioles cylindriques épais et entourés à leur base de longues bractées pourpres. Les spathes sont épais, charnus, d'un pourpre violet foncé au dehors, d'un rouge pourpré en dedans ; d'une ouverture parfaitement échancrée, à mi-spathe, s'échappe un spadice cylindrique qui égale en longueur son enveloppe. Cette espèce est très-belle et mérite une bonne place dans la serre chaude.

SERRE FROIDE.

Isotoma senecioïdes, var. *subpinnatifida*. — Lobeliacées. — Pentandrie Monogynie. — Pl. 5075.

Jolie plante native de Bathurst, de la Nouvelle Galles du Sud, découverte par Allan Cunningham et récoltée plus tard par M. Fraser dans la même localité. Le nom de *Isotoma* a été donné par R. Brown à une section de Lobeliacées qui a eu pour type le *Lobelia hypocrateriformis,* figuré sous le n° 5075 du *Bot. Mag.* Le docteur Lindley en a formé un genre auquel il a ajouté le *Lobelia senecioïdes* d'Allan Cunningham dont la plante en question n'est qu'une variété à feuilles plus découpées, presque bipinnatifides. Cette espèce ou variété à laquelle M. de Candolle a réuni le *Lobelia longiflora* de Presl et Wildenow, a l'habitus et la forme de la corolle, différents du véritable genre *Isotoma*. Nous n'osons pas nous mettre en opposition avec des autorités aussi respectables, mais nous nous permettrons d'observer que ce genre ne nous paraît pas notablement distinct du genre *Lobelia*.

Orchis foliosa (SOLAND). — Orchidées. — Gynandrie Monogynie. — Pl. 5074.

Cette Orchidée ressemble beaucoup à notre *Orchis latifolia,* mais d'après le docteur Lindley, elle s'en distingue : d'abord par le développement plus considérable de toutes ses parties; ensuite par son labelle distinctement trilobé et plane, au lieu d'un labelle convexe en forme de losange; par son éperon plus court et par sa tige plus élevée.

Elle est originaire des rochers de Ribeiro-Frio, de l'île Madère où elle a été découverte par le révérend M. Lowe, au milieu des *Spartium candicans,* à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les tubercules nous ont été envoyés par M. Fraser, en 1857, et ce fut en 1858 que la plante fleurit pour la première fois, dans une serre froide.

CULTURE MARAICHERE.

CULTURE A L'AIR LIBRE DE LA TOMATE

EN CORDON HORIZONTAL SUR DEUX BRAS.

Le 18 du mois d'août 1856 je visitais, avec un vif intérêt, le potager impérial de Versailles, confié à l'habile direction de M. Hardy fils. — M. Lécaillon, chef de la culture maraîchère, voulut bien me suivre au milieu de ses carrés de légumes et me fournir des renseignements très-intéressants dont j'ai su me servir depuis. — Je fus frappé surtout par une belle cotière de Tomates rouges hâtives (1) dirigées en cordon horizontal très-près de terre à la manière des Pommiers paradis. Elles étaient alors en plein rapport, tandis que d'autres Tomates en espalier contre le mur, au midi (qui protégeait cette cotière) et palissées presque verticalement, *commençaient seulement à rougir.* — Il me donna quelques graines, me fit connaître sa méthode que j'appliquai à Chaltrait en tous points dans les années suivantes 1857 et 1858. J'eus pour effet une maturité avancée de trois semaines sur les années précédentes. Je sais qu'il faut tenir compte de la chaleur inaccoutumée des deux étés derniers, mais cette chaleur seule n'a pu produire une différence aussi grande; et rien ne le prouve plus que les résultats de deux cultures comparatives du potager de Versailles que je viens de citer. — Il est pour moi bien constaté dès à présent que la méthode de M. Lécaillon est très-avantageuse. En est-il l'auteur ? je l'ignore. — Ce qui importe

(1) Sous variété qui se distingue par ses folioles roulées sur elles-mêmes dans le sens de leur longueur et qui laissent voir leur partie inférieure. Elle est de quinze jours plus précoce que la Tomate grosse ordinaire, à mûrir son fruit, quoique celui-ci ne soit pas sensiblement plus petit.

(Vilmorin, *Description des Plantes potagères*, p. 378.)

surtout, c'est qu'elle soit bonne et préférable. Comme je m'en suis bien trouvé, je l'adopte et vais la faire connaître, espérant qu'elle profitera à d'autres. Je l'ai cherchée en vain dans les traités de culture (1). Si elle est appliquée, je suis porté à croire qu'elle l'est très-peu. Je visite bien des jardins et je ne l'ai vue nulle part. Il est présumable toutefois qu'elle existe chez quelques marchands de Paris qui en profitent sans l'ébruiter.

Voici cette culture :

Semer fin de février, au commencement de mars sur couche chaude. — Quand le plant a quelques feuilles, repiquer sur une autre couche moins chaude à 15 centimètres carrés. — Si le plant vient à se toucher, le retransplanter sur couche tempérée et à une distance telle que le châssis ne contienne plus alors que 15 à 18 plantes (je parle de châssis de 1 mètre 35 centimètres de côté). — Vers le 10 mai, sous le climat de Paris, planter à l'air libre, en place, sur cotière et en ligne, à la distance d'un mètre. Si l'on n'a pas de cotière à sa disposition, opérer dix jours plus tard.

Jusqu'ici cette manière de procéder est assez conforme à ce que les auteurs enseignent. — Semer de bonne heure, élever sous châssis, repiquer et ne risquer le plant à l'air libre qu'à une époque où la terre est échauffée et où les gelées ne sont plus à redouter, car pas une plante n'est atteinte du pied plus facilement. — Mais la retransplantation à une grande distance sous châssis et la plantation définitive en motte à un mètre sur une seule ligne, voilà déjà une innovation.

Le reste est inédit. — Poursuivons.

Au moment où les Tomates sont plantées elles ont environ 30 centimètres de hauteur. Un fil de fer ou tout simplement une ficelle est tendu raide sur la ligne de plantation, à 30 centimètres au-dessus du sol. — Déjà l'axe primaire (ou tige principale) est terminé par une inflorescence qu'on ménage avec soin, *car c'est elle qui donnera les premiers fruits mûrs*. — Entre cette inflorescence et à l'aisselle d'une feuille qui lui est opposée apparaît un bourgeon qui semble continuer l'axe primaire et lui appartenir, mais qui est un véritable axe secondaire (ou bourgeon secondaire). On incline ce bourgeon et on le fixe au

(1) Le *Traité des Jardins* de Le Berriays (1789), — le *Manuel complet du jardinier*, de Louis Noisette (1835), — Les *Manuels de culture maraîchère*, de Moreau et Daverne (1845), — de M. Courtois-Gérard (1845), — de M. Joigneaux (1855), *le Bon Jardinier* (1857). (Tous ces ouvrages se trouvent chez A. Goin.)

fil de fer. — Un bourgeon, alterne avec celui-ci, ne tarde pas à se montrer; il est incliné comme le premier et fixé également au fil de fer du côté opposé.

Voilà donc le début du cordon horizontal sur deux bras. — Ses bras s'allongent par une succession d'axes de générations étagées. On les palisse à mesure et on a soin de pincer les bourgeons qui se développent sur tout le parcours des bras, en ménageant une feuille supérieure à chaque inflorescence. Quand les bras se rejoignent, on les arrête. — Durant tout l'été, des bourgeons repercent çà et là, on les pince tous, le fruit en devient plus beau et mûrit mieux.

Chaltrait (Marne), 31 août. Comte Léonce de Lambertye.

MISCELLANÉES.

—

SUR LA CULTURE DE QUELQUES ESPÈCES D'ORCHIDÉES.

(Suite. — *Voir* la livraison précédente, p. 202.)

Les Orchidées épiphytes de terre froide, c'est-à-dire ces espèces qui végètent dans les hautes régions de la cordilière des Andes, entre 8,000 et 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ne présentent pas moins de difficultés que les espèces terrestres. Dans toutes nos serres chaudes on les voit languir, s'étioler et puis périr. Aussi malgré le mérite incontesté de beaucoup d'entre elles, les amateurs hésitent à en faire l'acquisition. Il est vrai que le prix augmente à mesure que le nombre des exemplaires devient plus rare. Et cependant quelles belles plantes! quelles fleurs remarquables! quelle délicatesse de couleurs! Y a-t-il rien de plus gracieux que ces *Odontoglossum triumphans, nævium, gloriosum, Pescatorei et angustatum* à fleurs d'un blanc de neige ou d'un jaune d'or, toujours maculées ou tigrées de carmin pourpré? Eh bien! il en est de ces espèces comme de celles que nous avons citées dans le précédent article : le mode de culture adopté et suivi jusqu'à ce jour est tout-à-fait contraire à la nature de ces plantes. On ne veut pas démordre de l'idée que tout ce qui est Orchidée réclame la serre à Orchidées, c'est-à-dire une température étouffée,

avec 25 à 30 degrés de chaleur; pourquoi? parce que les premières espèces arrivées en Europe, venaient des contrées chaudes des régions tropicales, et l'on ne soupçonnait pas qu'il y eût et de si brillantes de si nombreuses espèces en terre tempérée et même en terre froide jusqu'à une élévation absolue de 11,000 pieds. Voici quelques conseils que nous nous hasardons à donner, conseils qui sont le résultat de longues années d'expériences :

Un véritable amateur d'Orchidées devrait avoir trois serres :

1° Une serre chaude à température étouffée, de 25 à 30 degrés cent., dans laquelle il tiendra toutes les espèces des grandes Indes, telles que : *Vanda, Ærides, Saccolabium, Angraecum, Phalænopsis, Grammatophyllum, Coelogyne, Cymbidium, Dendrobium, Pleione, Camarotis, Phajus, Renanthera, Acanthophippium*, etc., ainsi que les espèces américaines et africaines, appartenant aux genres *Cattleya, Ansellia, Brassavola, Huntleya, Batemania, Broughtonia, Catasetum, Cycnoches, Chysis, Coryanthes, Cyrtopodium, Galeandra, Houlletia, Mormodes, Myanthus, Schomburgkia, Vanilla*, et un grand nombre d'*Oncidium*, les *Epidendrum* à bulbes coniques ou sphéroïques et plusieurs *Lælia*.

2° Une serre temperée de 15 à 20, où il cultivera la plupart des *Odontoglossum*, plusieurs *Oncidium et Lælia*, les *Anguloa*, les *Sobralia*, les *Acineta, Arpophyllum, Brassia, Comparettia, Cyrtochilum*, plusieurs *Epidendrum* (entre autres les *E. tigrinum, lilacinum, hastilabium* et *aurantiacum*), *Galeottia, Gongora, Lycaste, Maxillaria, Masdevallia, Miltonia, Paphinia, Peristeria, Stanhopea, Trichopilia, Warrea, Zygopetalon*, etc.

3° Une serre froide, à température de 5 degrés minimum et de 15 maximum. C'est dans cette serre qu'il faudra placer les espèces suivantes, dont la station nous est connue particulièrement et dont nous indiquons la hauteur :

Bletia ocanensis,		Nlle-Grenade,	hauteur	7,000 et 8,000	terrestre.
Odontoglossum	coronarium,	»	»	7,000	épiphyte.
»	cordatum,	»	»	»	»
»	densiflorun,	»	»	10 à 11,000	»
»	Hallii (triumphans),	»	»	8 à 9,000	»
»	naevium.	»	»	»	»
»	gloriosum,	»	»	»	»
»	divaricatum,	»	»	»	»
»	costatum,	»	»	8,000	»

Odontoglossum revolutum,	Nlle-Grenade, hauteur		11,000	terrestre.
» Lindenii.	»	»	9,000	épiphyte.
» augustatum.	»	»	»	»
» Pescatorei,	»	»	»	»
» leucopterum,	»	»	»	»
» nebulosum,	»	»	6,000	»
» Phalaenopsis,	»	»	8,000	»

Tous ces *Odontoglossum* sont des plantes de premier ordre, et méritent des soins tout particuliers. Nous ajouterons encore à cette liste :

Oncidium cucullatum.	Nlle-Grenade haut.		10 à 11,000	terrestre.
» falcipetalon,	»	»	9,000	et épiphyte.
Sobralia dichotoma,	»	»	10,000	»
» Ruckeri,	»	»	8,000	»
» fragrans,	»	»	7,000	»
Epidendrum sceptrum,	»	»	»	»
» vitellinum,	»	»	9,000	»

On voit, par les chiffres qui indiquent les hauteurs que toutes ces plantes appartiennent à la terre froide, dont la température moyenne peut être estimée à 12 degrés centigrade; le minimum à + 2, le maximum à + 20.

Celles qui croissent entre 10,000 et 11,000 pieds supportent la température de 0.

Il est donc tout naturel d'en conclure que la serre ordinaire à Orchidées ne peut que leur être défavorable.

On nous dira que l'on préférera renoncer à la culture de ces espèces, plutôt que de s'assujettir à l'entretien de trois serres, et de voir la collection d'Orchidées ainsi dispersée. Nous répondrons qu'il y a moyen d'obvier à ces deux inconvénients, et voici comment :

Divisez votre serre en trois compartiments; placez vos tuyaux de manière à en diminuer la surface à mesure qu'ils passent du compartiment chaud dans le compartiment tempéré et de celui-ci, dans le compartiment qui doit servir de serre froide, c'est-à-dire, ayez six tuyaux dans la première division, quatre dans la deuxième, et deux dans la troisième, et vous aurez réussi à accommoder votre serre à trois différentes températures. Cette disposition a encore cela d'avantageux, que l'on évite ainsi une transition trop subite de la serre chaude à l'air libre, surtout en hiver. C'est une précaution très-salutaire et qui mérite d'être prise en considération.

Nous profiterons de la circonstance pour recommander aux amateurs

de se servir, de préférence, de *Sphagnum* haché, mêlé d'un tiers de tourbe coupé en petits morceaux, pour y planter leurs Orchidées. Ce compost devra être solidement entassé et reposer sur une épaisse couche de tessons destinés au drainage. Le *Sphagnum* a l'avantage d'économiser considérablement les arrosages. Il s'y maintient une humidité presque constante et jamais ce compost ne devient aigre.

Nous n'avons énuméré que vingt-deux espèces que nous savons appartenir à la terre froide. En faisant une révision plus minutieuse de cette intéressante famille de plantes, nous arriverions probablement à en porter le nombre à une centaine. Nous continuerons par la suite à indiquer toutes celles que nous pourrons recommander plus particulièrement pour ce genre de culture. En attendant, nous serions heureux d'apprendre que nos conseils ont trouvé de l'écho et que le résultat a pleinement répondu à notre attente.

GREFFE EN PLACAGE SUR L'ÉCORCE.

Avant de faire connaître au lecteur cette espèce de greffe, il ne sera pas inutile d'indiquer comment les phytonomistes ou ceux qui s'occupent de la structure intime des végétaux, définissent cette opération. La greffe a pour but de provoquer la soudure du cambium que produit le sauvageon avec les tissus du bourgeon qui y a été enté. Comme beaucoup de jardiniers ignorent peut-être ce que c'est que le cambium, nous le leur dirons aussi brièvement que possible. Le cambium n'est autre chose que du jeune bois à l'état élémentaire; il est transparent, gorgé de sucs, se reproduisant sans cesse aussi longtemps que dure la végétation. La place où le cambium se forme se trouve dans cet espace qui sépare l'écorce de la partie ligneuse et, plus il est abondant plus facilement l'écorce se laisse séparer du bois. L'arbre prépare le cambium du suc brut que les racines absorbent dans le sol, et qui, après avoir traversé les couches extérieures de l'aubier, passe, après son élaboration, dans la couche du cambium, où il est transformé en nouveaux tissus semblables à lui-même.

Lorsqu'un arbre a été greffé en fente, par exemple, il amène au rameau un suc qui n'a subi d'autre altération que celle due à l'action des racines par lesquelles il a dû passer; mais le rameau le modifie, l'élabore, l'assimile et le transforme finalement en bois, comme le fait

à son tour le sauvageon. Les nouvelles portions de bois produites par celui-ci, ainsi que par le scion, sont spécifiquement distinctes, ne se mélangent et ne se confondent jamais, mais restent au contraire, séparées pour toujours. Nous appelons sur ce fait toute l'attention du lecteur, car il détruit l'erreur, encore généralement accréditée, d'une influence du sujet sur la greffe et vice-versa. En effet, une pareille influence n'existe pas et ne peut exister, parce que le bois dur, produit par le rameau, reste constamment séparé de celui du sujet, aussi ne voit-on jamais une branche de la nature du sauvageon se développer au-dessus de l'insertion de la greffe, ni une pousse de la nature de la greffe naître au-dessous de ce même endroit. Nous ne portons pas ici en ligne de compte l'influence qui en résulte lorsqu'un rameau d'une variété faible est enté sur un sauvageon très-vigoureux; cela n'a rien de commun avec l'objet qui nous occupe.

Il reste donc établi, qu'en théorie, la greffe est une opération où un bourgeon, qui a été enté sur un sauvageon, reçoit de celui-ci une portion de la sève brute qu'il puise dans le sol, qu'il l'assimile, la transforme ensuite en nouveau bois et tout cela indépendamment de l'action du sujet.

La différence entre une greffe et une bouture est donc simplement celle-ci : la bouture, ayant poussé des racines du callus, qui est un produit du débordement de son propre cambium, est en état de puiser elle-même sa nourriture dans le sol; la greffe, à cause de sa position, ne poussant pas de racines, sa base, par conséquent, restant à l'état de callus, a besoin que sa nourriture lui soit amenée par le sujet qui la porte.

Nous venons de voir que le cambium se forme entre le bois et l'écorce, que c'est là l'endroit où les nouvelles couches de bois se produisent et, qu'après sa réunion avec le sujet, le rameau continue à se développer comme s'il faisait un seul corps avec le sujet qui le porte.

Nous avons vu aussi que le suc que le rameau reçoit du sujet n'a éprouvé d'autre altération que celle due à l'action des racines. Il est utile cependant d'ajouter que cette altération partielle est souvent assez considérable pour empêcher la sève de passer outre, il arrive alors que le rameau n'étant pas nourri, il doit nécessairement se dessécher. Ceci prouve, comme nous l'avons déjà dit, que les sucs qui circulent dans le sujet sont spécifiquement différents de ceux que recèle le rameau. Après ces détails nous pourrions maintenant parler de la greffe sur l'écorce, si, dans l'intérêt de ceux qui ne sont pas au courant de l'ana-

tomie des plantes, quelques détails sur la structure de l'écorce n'étaient pas indispensables. Cet important organe, qui recouvre la surface de la tige, se compose de trois couches distinctes : 1° D'une couche à l'extérieur; elle forme dans les jeunes tiges l'épiderme, une membrane très-mince et qui dans la suite, après sa destruction, est remplacée par une couche subéreuse, qui se détache par fragments et qui protége la tige et les branches contre les intempéries de l'air; 2° d'une couche intermédiaire, qui est toujours plus ou moins verte et qui se montre lorsqu'on gratte l'épiderme avec le dos d'un couteau; et enfin 3° d'une couche interne appelée *liber*. Celui-ci est blanc, souvent satiné et d'une nature fibreuse. Le liber provient du cambium, tandis que la couche cellulaire verte paraît se reproduire par elle-même. On ne sait pas encore exactement par quelle voie l'écorce reçoit sa nourriture, mais si l'on considère que cet organe, lors même qu'une solution de continuité complète y existe, de manière qu'une sève descendant d'en haut, ou remontant d'en bas, n'est pas possible, est malgré cela nourri et continue à se développer, on en peut conclure avec sûreté que l'écorce reçoit sa nourriture par diffusion des rayons médullaires qui s'étendent de l'aubier jusque dans l'écorce.

D'après cela, la greffe par application d'un scion sur la partie verte de l'écorce, dont on a préalablement enlevé l'épiderme avec un couteau bien tranchant, est une chose qui s'explique très-simplement. M. Oberdieck, un des pomologues les plus savants de l'Allemagne, ayant parfaitement réussi, en appliquant des rameaux de toutes sortes d'arbres fruitiers sur la simple écorce privée de son épiderme, la vérité du fait a été révoquée en doute par des phytonomistes peu habitués à réfléchir et suivant aveuglément l'ornière tracée dans les livres. Voici comment ces gens raisonnent : La réunion du rameau et du sujet a lieu par le cambium qui se forme entre l'écorce et l'aubier, or, le cambium ne se formant pas dans la couche verte intermédiaire de l'écorce, ni dans le liber, une réunion des deux parties en ces régions n'est pas possible. Raisonnant de la sorte, ces messieurs ne tenaient pas compte des faits affirmés par des personnalités aussi respectables que MM. Oberdieck et Lucas. Mais la lumière de la science aurait aussi dû les empêcher de se prononcer sur une question à laquelle ils n'entendaient rien. Nous avons démontré plus haut qu'entre les deux portions de masse ligneuse qui se forment du cambium, du sujet et du rameau, une ligne de démarcation permanente existe toujours, que par consé-

quent la soudure des deux parties n'est jamais très-intime; que le scion, enté sur un sauvageon, reçoit sa nourriture de celui-ci, qu'il élabore ensuite ce qu'il a reçu à sa manière et en forme son propre cambium et son nouveau bois. Si maintenant un rameau est appliqué sur l'écorce privée de son épiderme, qu'arrive-t-il ? La sève, qui passe de l'aubier dans l'écorce pour fournir à cet organe sa nourriture, se dirige en partie vers le scion qui l'absorbe, l'élabore, la modifie et la transforme en cambium et finalement en bois qui se réunit au bois du sujet. Celui qui douterait encore que les choses se passent comme nous venons de le dire, n'a qu'à observer ce qui se passe dans la nature, et il verra que chaque fois que deux branches ou même deux tiges se touchent et restent pendant quelque temps dans cette position, il s'y opère une réunion intime.

En finissant cet article, autant théorique que pratique, nous ferons encore observer que selon nous la greffe sur l'écorce nous paraît de toutes une des plus avantageuses pour regreffer des vieux arbres, où toutes espèces de blessures et de fentes se cicatrisent difficilement et au plus grand préjudice de la santé de l'arbre.

Sch.

Depuis plusieurs années j'emploie les résidus des fours qui ont servi à la fabrication du charbon de bois, pour former mes composts de terre à rempotage. Je supplée ainsi à la terre de bruyère qui est assez rare encore dans quelques localités. J'y mêle un tiers de terre de bruyère, un tiers de cette espèce de cendre ou résidu dont les marchands de bois ne peuvent tirer parti, et j'y ajoute encore un tiers de terre franche. Cette substance concourt à drainer la terre; elle empêche celle-ci d'aigrir; elle condense les matières gazeuses contenues dans l'atmosphère et ne les laisse échapper que lentement. Les plantes trouvent dans ce compost une nourriture convenable et produisent de fortes et saines racines. Pour mes pots à boutures, je n'emploie que cette cendre avec moitié terre de bruyère; mes godets sont toujours bien drainés et l'eau ne stagne jamais. La réussite a toujours été complète.

Alibert,

Jardinier en chef, chez M. Boulard, près Auxerre (Yonne).

FÉCULE DU *LILIUM CROCEUM.*

On se rappelle que le gouvernement belge avait institué, il y a deux ans, un prix de dix mille francs pour la découverte d'une nouvelle substance pouvant remplacer la fécule dans les usages industriels, sans doute en vue de conserver, à la consommation, les millions de kilogrammes de pommes de terre employées annuellement à cet usage. Le gouvernement français a également offert des récompenses pour la solution de cette question importante et cependant jusqu'à ce jour nous ignorons encore si la récompense promise a été accordée ou non.

Tout ce que nous savons c'est qu'un homme très-modeste, s'est imaginé sans le secours de la science, (à propos de quoi, je ne le sais pas,) que les bulbes écailleux du Lis à fleurs jaunes (*Lilium croceum*) devaient servir à résoudre le problème. Cet homme dont nous voulons parler est M. Dubus, propriétaire à Bruxelles.

M. Dubus a fait plus que de remplir les conditions posées par le gouvernement, il nous indique une plante non alimentaire très-rustique et qui croît admirablement bien dans les terres d'une fertilité très-ordinaire et sans le moindre aide d'engrais.

Notre intention n'est pas de nous occuper de l'analyse chimique de ce bulbe dont la quantité et la qualité de fécule ont été constatées par M. Vandenbroeck, membre de la commission administrative. Nous dirons seulement qu'à la dernière exposition de la Société de Flore de Bruxelles, M. Dubus avait exposé un flacon de cette fécule à côté de plusieurs bulbes fraîchement arrachés de terre. Son produit est fort beau, de première qualité, et, à ce que l'on nous assure, donne jusqu'à 20 pour cent en poids.

Nous ajouterons que sur la demande de l'inventeur nous avons planté, l'année dernière, plusieurs rangées de cayeux de ce bulbe, dans un des endroits les moins fertiles du Jardin Royal de Zoologie à Bruxelles, dans un terrain sablonneux, le long d'un mur et que vers la fin de juillet, nous avons récolté des bulbes de la dimension de nos plus grosses pommes de terre. Une des qualités les plus précieuses de cette plante, c'est que le nombre des bulbes se multiplie en raison du nombre d'années qu'ils restent en terre. Chaque bulbe fournit une certaine quantité de jeunes bulbes qui peuvent se récolter l'année suivante.

Nous ne savons pas quelles sont les mesures prises à cet égard ou

quels sont les encouragements donnés à M. Dubus à l'heure qu'il est; quant à nous, nous aimons à constater tout ce que l'inventeur nous avait affirmé d'avance et nous serions étonné que le gouvernement et la commission de la Société Centrale d'Agriculture de Belgique ne prit en sérieuse considération la découverte de M. Dubus.

CULTURE DU CHRYSANTHÈME DE CHINE,

OU ANTHEMIS DES INDES.

Le Chrysanthème des Indes donne des fleurs en automne. Dans cette ingrate saison, la nature semble avoir gardé en réserve une floraison éclatante et variée pour se parer encore une fois avant de prendre son grand deuil. Aussi on voit le Chrysanthème partout, chez les horticulteurs les plus somptueux comme chez les plus modestes. Si on cultive cette belle plante en pleine terre, il arrive rarement qu'on puisse jouir de sa riche floraison; il faut la cultiver ou au moins la relever en pot; et pour en obtenir toute la satisfaction possible, il est nécessaire d'avoir recours à une bonne méthode de culture. On rencontre bien fréquemment des plantes cultivées en pot, dont les tiges sont trop longues, disgracieuses, incommodes, et dont la vigueur n'est n'est pas assez luxuriante, dont la floraison pourrait être plus brillante et plus parfaite.

Le Jardinier de la société d'horticulture de l'Ain, empressé de répondre aux demandes qui lui ont été adressées par les sociétaires, et désireux d'offrir à tous les amateurs une méthode de culture éprouvée, qui a produit d'excellents résultats, donne les indications suivantes :

Il faut renouveler tous les ans les plantes de Chrysanthèmes, par le bouturage. A cet effet, on divise les tiges de Chrysanthèmes en parties d'environ 15 à 20 centim. de longueur. Ces boutures peuvent se prendre indifféremment sur toutes les parties de la plante, soit à la sommité, soit à la base. On plante ces boutures dans un terreau léger, en pleine terre ou en pots, ou sous châssis, mais toujours dans une position un peu ombragée. Les boutures ne tardent pas à s'enraciner.

L'époque la plus favorable pour cette opération est du 20 au 30 juin.

Au bout de douze à quinze jours, au moment où elles commencent

à pousser, on donne un peu d'air à celles faites sous châssis, puis, quinze à vingt jours après cette opération, on supprime entièrement le châssis.

Dès que les nouvelles pousses atteignent la hauteur de cinq à six centimètres, on pince légèrement l'extrémité. Ce pincement doit se faire successivement sur toute la tige jusqu'à l'apparition des boutons à fleurs, qui a ordinairement lieu vers la fin de septembre.

Lorsque les premiers boutons paraissent, on place les boutures dans des pots de dix à quinze centimètres de diamètre, et, dès ce moment, on ne s'en occupe plus que pour les arroser et les palisser. On emploie, pour les pots, le terreau ordinaire.

Cette opération peut se pratiquer avec un égal succès sur des plantes conservées en pots, de même que sur celles laissées en pleine terre, en ayant soin de couper toutes les tiges rez-terre du 20 au 30 juin, puis pincer comme il est dit pour les boutures.

Au moyen de cette culture, on obtient des plantes peu élevées, d'un port gracieux, élégant, d'une vigueur peu commune et d'une floraison parfaite, qui se conservent plus longtemps que par la culture ordinaire comme on a pu le voir, l'an dernier, au jardin de notre société.

GRANDY, *Jard. de la soc. d'hort. de l'Ain.*)

EXPOSITIONS.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE FLORE DE BRUXELLES.

RÉSULTATS DES CONCOURS.

1er CONCOURS. — Collection d'au moins 75 plantes en fleurs. — 2e *prix*, à M. Van Riet, horticulteur, à Bruxelles.

2e CONCOURS. — Collection d'au moins 40 plantes fleuries. — Pas d'envoi.

3e CONCOURS. — Collection de plantes ornementales en grands exemplaires. — Médaille d'or hors concours, décernée à une superbe collection exposée par M. A. Schram, à Saint-Josse-ten-Noode. — 1er *prix*, décerné à la collection très-méritante présentée par M. Allard, directeur de la Monnaie. — 2e *prix*, à Mme Legrelle-d'Hanis, à Anvers. — 3e *prix*, à M. Lubbers, horticulteur, à Ixelles.

Ces quatre prix ont été décernés à l'unanimité.

4e CONCOURS. — Plantes nouvellement introduites. — 1er *prix*, décerné à l'unanimité à MM. Jacob Makoy et Ce, à Liége. — 2e *prix*, à Mme Legrelle-d'Hanis, déjà nommée.

5e CONCOURS. — *Prix* non décerné.

6e CONCOURS. — Collection de 15 Orchidées. — 1er *prix ex æquo*, à MM. Jacob

Makoy et Cᵉ, déjà nommés, et M. le baron Heynderycx, de Gand. — 2ᵉ *prix*, à M. Brys, conseiller provincial, à Bornhem.

7ᵉ CONCOURS. — Collection de 8 Orchidées. — 1ᵉʳ *prix*, à l'unanimité à M. de Cannaert d'Hamalle, à Malines.

8ᵉ CONCOURS. — A la plus belle Orchidée présentée en fleurs. — 1ᵉʳ *prix*, à M. le baron Heynderycx, déjà nommé.

9ᵉ CONCOURS. — Collection de 25 Palmiers. — 1ᵉʳ *prix*, à Mᵐᵉ Legrelle-d'Hanis, déjà nommée. — 2ᵉ *prix*, à Monseigneur le prince Troubetzkoy, à Moscou.

10ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ et 13ᵉ CONCOURS. — Pas de concurrents.

14ᵉ CONCOURS. — Plantes de serres à feuilles panachées. — 1ᵉʳ *prix*, à Mᵐᵉ Legrelle-d'Hanis, déjà nommée.

15ᵉ CONCOURS. — A la plante la mieux cultivée. — 1ᵉʳ *prix*, au *Stephanotis floribunda* de Mᵐᵉ Fonson, née Claus, à Mons. — 2ᵉ *prix*, à *Attaccia cristata* de M. le baron Heynderycx.

16ᵉ CONCOURS. — Collections de *Begonia*. — 1ᵉʳ *prix*, à l'unanimité, à M. Lubbers, déjà nommé.

17ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ CONCOURS. — Pas d'envois.

21ᵉ CONCOURS. — *Yucca, Agave, Dasylirion*, etc. — 1ᵉʳ *prix*, à M. Schram, déjà nommé. — 2ᵉ *prix*, à Mᵐᵉ veuve Bresiers, horticulteur, à Schaerbeck.

22ᵉ CONCOURS. — Collection de Conifères. — 2ᵉ *prix*, à M. Panis, grainier du Roi, à Bruxelles.

23ᵉ CONCOURS. — Arbustes de tous genres, remarquables par le port et le feuillage. — 1ᵉʳ *prix*, à Mᵐᵉ Legrelle-d'Hanis, déjà nommée.

24ᵉ CONCOURS. — *Pelargonium* à grandes fleurs. — Pas de concurrents.

25ᵉ CONCOURS. — *Pelargonium zonale*. — 1ᵉʳ *prix*, à Mᵐᵉ Ch. Verbulst, propriétaire à Stalle.

26ᵉ CONCOURS. — *Fuchsia*. — 2ᵉ *prix*, à MM. A. Coene, horticulteur à Laeken, et J. Brohart, à Mons.

27ᵉ, 28ᵉ et 29ᵉ CONCOURS. — Pas de concurrents.

30ᵉ CONCOURS.— Œillets flamands.— 1ᵉʳ *prix*, à M. Bailleul, horticulteur, à Gand.

31ᵉ et 32ᵉ CONCOURS. — Pas d'envois.

33ᵉ CONCOURS. — *Petunia*. — 1ᵉʳ *prix*, à M. Brohart, déjà nommé. — 2ᵉ *prix*, à M. Leroy, horticulteur, à Ixelles.

34ᵉ, 35ᵉ et 36ᵉ CONCOURS. — Aucun envoi.

37ᵉ CONCOURS. — Plantes de pleine terre. — 1ᵉʳ *prix*, à M. N. Reyckaert, horticulteur, à Stalle. — 2ᵉ *prix*, à M. Vandervee, horticulteur, à Etterbeek.

38ᵉ CONCOURS. — Plantes de pleine terre à feuilles panachées. — 1ᵉʳ *prix*, à M. N. Reyckaert, déjà nommé. — 39ᵉ et 40ᵉ CONCOURS. — Pas d'envoi.

41ᵉ CONCOURS — Bouquets. — 1ᵉʳ *prix ex æquo*, à M. C. De Craen, horticulteur, à Bruxelles, et M. De Saegher, horticulteur, à Molenbeek-Saint-Jean. — 2ᵉ *prix*, à M. Leroy, déjà nommé.

42ᵉ CONCOURS. — Les riches tributs fournis par M. Linden et le désintéressement dont il a fait preuve, déterminent le Conseil d'administration, sur la proposition unanime du jury, à lui décerner la médaille d'or destinée à celui qui a contribué le plus à la splendeur de l'exposition.



Stephanotis floribunda,

de Mme Fonson, à Mons.

Médailles décernées hors concours.

Médaille de vermeil (grand module), décernée à M. J. de Jonghe, horticulteur, à Bruxelles, pour un magnifique envoi de plantes rares.

A cette occasion, le Jury décerne à l'unanimité une médaille de vermeil à M. Libon, collecteur et introducteur desdites plantes.

Médaille de vermeil, à M. J. B. De Koster, horticulteur à Bruxelles, pour un envoi de plantes ornementales.

Médaille de vermeil, à M. M. Warocqué, à Mariemont, pour un envoi de *Pelargonium* à grandes fleurs.

Une médaille d'argent : 1° aux arbustes à feuilles panachées de M. Panis; 2° à M. Halkin, pour un envoi d'Œillets verviétois ; 3° aux *Cactus* de M. Tonel, à Gand ; 4° aux Roses coupées de M. Vandievoet, pépiniériste, à Meysse; 5° aux plantes ornementales (petits exemplaires) de Mme Legrelle-d'Hanis ; 6° à M. Leroy, pour une vigne laciniée, chargée de raisins ; 7° aux Cerises de M. de Jonghe.

Médaille en bronze : 1° aux Fleurs en cire de Mme N. Jaubert; 2° aux Poteries de M. Gyseling; 3° aux ouvrages en fil de fer de M. Lebrun ; 4° à M. De Craen (François), à Saint-Gilles, pour un envoi de 10 plantes ; 5° aux Corbeilles de M. Demoor, jardinier de M. Drugman, administrateur de la Société.

Des mentions très-honorables sont accordées : à Mme Legrelle-d'Hanis, pour un *Maranta vittata ;* à M Demoor, déjà nommé, pour des Œillets coupés et des Fruits; à M. Malou, membre de la Chambre des Représentants, pour ses fleurs de *Petunia*.

Ces opérations terminées, le Conseil d'administration appréciant tout le zèle et le talent déployés par M. Fuchs, architecte de jardins, dans l'arrangement gracieux et élégant de l'exposition, lui décerne unanimement une médaille de vermeil (grand module), comme un témoignage de sa reconnaissance.

STEPHANOTIS FLORIBUNDA.

Famille des Asclépiadies.

La vignette ci-contre représente le magnifique exemplaire de *Stephanotis floribunda,* de Mme Fonson de Mons, qui a obtenu le premier prix à la dernière exposition de la Société royale de Flore, pour la belle culture et sa floraison d'une rare abondance. Quoique d'une introduction déjà ancienne, ce sera toujours une de ces espèces classiques qui ne devront jamais faire défaut dans les collections des amateurs.

Le *Stephanotis floribunda* a été décrit par Ad. Brongniart (l. c., p. 30) comme étant originaire de l'île de Madagascar. Il est positif toutefois que la même plante se trouve également dans les îles Maurice et Bourbon, où elle est connue sous le nom de Liane à odeur de tubéreuse.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'ORLÉANS (France).

Cette exposition a été installée sous une tente dressée sur l'emplacement d'un ancien jardin, au centre de la ville, là, où en 1855, a eu lieu la brillante fête florale organisée à l'occasion de l'inauguration de la statue de Jeanne-d'Arc. Sur cette place aride et inculte, l'habile architecte-paysagiste, M. Le Breton, a créé en quelques jours un jardin-paysager complet, avec ses allées immenses, ses pelouses, ses massifs d'arbres verts et de fleurs; rien n'y manquait, pas même un pont rustique assis sur des blocs de rochers grisâtres, d'une imitation si parfaite, que l'œil aurait pu s'y tromper, tant l'art simulait à merveille la nature, et d'où l'eau s'échappait en cascade pour former au centre de la pelouse un *lac* en miniature.

Dans ce délicieux jardin on avait artistement groupé les produits des cultures orléanaises et jeté çà et là de magnifiques arbustes provenant des cultures du Jardin des Plantes, parmi lesquels on distinguait un superbe exemplaire du *Cycas revoluta*, les *Chamœrops Palmetto* et *humilis* et deux *Araucaria.* On avait ainsi réalisé l'une des plus riches et des plus élégantes expositions florales que la société d'Orléans ait encore faites.

La partie florale se composait de plusieurs belles collections de Dahlias, de *Gladiolus*, de Balsamines et Reine-Marguerites, de *Lilium lancifolium*, de *Fuchsia*, d'*Achimenes*, de *Petunia*, de *Pelargonium zonale,* de Roses en fleurs, de Roses coupées et de plantes annuelles et vivaces, c'est-à-dire de tout ce que la saison d'été offre de plus intéressant en fleurs.

La médaille en or, d'une valeur de 300 francs, mise à la disposition de la Société, par S. M. l'Empereur, celles en or données par M. le ministre de l'agriculture et les dames patronesses, et la médaille en vermeil offerte par la ville, ont dù exciter l'émulation des exposants.

Ce n'est ni aux fleurs, ni aux fruits, ni aux légumes qui étaient cependant représentés par deux beaux lots, que le jury a attribué le prix de l'empereur. Cette récompense exceptionnelle a été obtenue par deux remarquables collections, l'une de Conifères, l'autre d'arbustes à feuilles persistantes, exposées par M. Desfossé-Thuillier, pépiniériste, route d'Olivet. Les plus intéressantes nouveautés de ces deux genres s'y rencontraient en beaux exemplaires, et dans l'impossibilité où nous sommes de faire des citations, nous mentionnerons seulement : *Alnus imperialis asplenifolia,* de récente introduction, et dont l'exposant a acquis toute l'édition.

La médaille en or du ministre a été pour M. Aubert, jardinier en chef de M. le prince de Chimay, au château de Menars, près Blois, qui a exposé un lot de 15 Ananas de la Providence, de Cayenne, de Mont-Serrat et de la Martinique, d'une grande beauté.

Les dames patronesses ont elles-mêmes attribué leur médaille à la riche collection de *Lilium lancifolium*, *album*, *rubrum* et *punctatum* de M. Théophile Grangé, horticulteur, avenue Dauphine.

Une autre récompense exceptionnelle, la médaille en vermeil de la ville, a été décernée par le jury à un jeune, zélé et intelligent horticulteur, M. Léon Berniau, rue du Coq-Saint-Marceau, en remplacement de sept seconds prix, obtenus dans

les concours de Conifères, de *Fuchsia*, de *Pelargonium zonale*, de Chrysanthèmes précoces, d'arbustes à feuilles persistantes, de *Petunia* et pour deux *Lantana* et un *Pelargonium* de semis.

Pareille distinction a été accordée à l'habile dessinateur du jardin de l'exposition, M. Le Breton.

Après ces observations générales passons à quelques détails.

La partie maraîchère était représentée par un lot, hors concours, suivant le désir de l'exposant, M. Le Breton, et par celui de M. Vion, jardinier d'amateur, à Saint-Pryvé, dont les beaux produits ont justement mérité un premier prix

Quant aux fruits, ils étaient peu nombreux; cela tient à la saison où l'on se trouvait; outre de belles pêches exposées par M. Roulleau de Saint-Ay et de celles également belles de M. Demond, on ne rencontrait que deux lots de fruits, offrant un mélange de fruits d'été, d'automne et d'hiver. Il nous semble que le programme, s'il ne l'avait pas dit expressément, n'avait entendu faire appel qu'aux fruits de la saison, ou à ceux dont la maturité était prochaine et le développement presque complet. Quoi qu'il en soit, ces collections étaient assez variées; elles indiquent assez que les pépiniéristes d'Orléans cultivent un grand nombre d'espèces nouvelles. Chacun des exposants a reçu un second prix.

Le concours de melons exigeait un ensemble de six variétés au moins; un seul exposant, M. Demond, directeur de l'école normale supérieure, a satisfait aux exigences du programme et au delà, car il en avait exposé dix variétés. Cette intéressante collection offrait des spécimen de variétés pour ainsi dire oubliées et d'autres presque inconnues, qu'on était heureux de pouvoir apprécier. Un premier prix a été la récompense de cet exposant.

Les Dahlias de M. Thouvenel d'Olivet, ceux de M. Loiseau de Sarran étaient beaux et très-variés; ils ont obtenu chacun un premier prix. La collection de M. Gombault se distinguait par un choix des meilleures variétés striées et panachées; le jury l'a trouvée inférieure aux deux premières, et ne lui a attribué qu'un second prix.

Les Reine-Marguerites de M. Ligneau, jardinier à Orléans, et de M. Pignard, jardinier au Boucher près Cléry, se faisaient remarquer par des qualités différentes; les premières étaient moins variées, mais la culture était plus belle; les secondes offraient plus de diversité dans les couleurs et les formes. Elles ont été placées au même rang, et un premier prix a été décerné à chacun de ces deux exposants.

La collection de Fuchsia exposée par le président de la Société, M. Porcher, se composait de 50 variétés d'élite en forts exemplaires et de 26 nouveautés. Par l'exhibition de cette riche collection, dont la culture ne laissait rien à désirer, M. Porcher, auteur d'un Traité sur le Fuchsia, dont la troisième édition est récemment apparue, a voulu témoigner qu'il ne s'en tenait pas seulement à la théorie, mais qu'il savait lui-même mettre en pratique et avec succès les préceptes par lui enseignés. Il lui a été décerné un premier prix, et dans les journaux de la localité nous lisons qu'à la séance de la remise aux lauréats de leurs médailles, lorsqu'on a fait appel du nom du président de la société et que celui-ci a reçu des mains du préfet la médaille, juste récompense d'une culture aussi soignée, l'assemblée a particulièrement manifesté ses sympathies par ses applaudissements.

Parmi les nouveautés de cette collection, nous avons remarqué *Belle Oriana*, *Catherine Hayer*, *Cedu Nulli*, le *Cygne d'argent*, *Daniel-Lambert*, *Gloire de Bellevue*, *Princesse Royale* à corolle blanche, *Roi des Blancs*, *Royal Victoria* et *Virgo Maria*. Dans les variétés à fleurs doubles, *Auguste Renoult*, plante à effet, *Meldensis* et *Coronata, flore pleno*.

Le lot de M. Léon Bernieau, horticulteur, était moins riche, moins fleuri, et il a dû se contenter d'un second prix.

Une mention toute spéciale doit être faite en faveur d'une élégante collection de plantes annuelles et vivaces exposée par un facteur-chef de la poste aux lettres, M. Despons, qui se livre avec succès à la culture des plantes dans les courts instants de loisir que lui laisse l'exercice de sa profession. Le jury, en juge consciencieux et éclairé, lui a décerné un premier prix.

M. Ch. Fouquet, du Havre, avait envoyé des fleurs coupées de Glaïeuls, dont l'élégance et la fraîcheur, malgré le voyage, charmaient tous les regards. Cette collection, riche en variétés nouvelles, de coloris bien divers, a obtenu un premier prix.

Quant aux objets d'art, qui sont devenus l'accompagnement obligé de toute exposition florale, ils ont été convenablement récompensés. M. Groulon de Paris, pour sa collection d'instruments d'horticulture, dont la bonne fabrication et l'élégance sont connues et appréciées par tous les horticulteurs; M. Buchetet, pour la reproduction plastique de fruits de tous genres et M. Ploton-Moulon, l'habile treillageur d'Orléans, pour un charmant pavillon en treillage artistique, qui couronnait les rochers dont nous avons parlé ci-dessus, et pour de jolis entourages de corbeilles, ont reçu chacun une médaille d'argent.

Un appareil ingénieux pour protéger les arbustes contre l'invasion des fourmis, de l'invention de M. Cante, professeur de culture à Montberneaume, près Pithiviers, a valu un second prix à son inventeur, et si de nouveaux essais de cet appareil réussissent, il n'est pas douteux qu'une autre récompense plus importante lui soit décernée à juste titre.

Un appareil de chauffage exposé par MM. Charropin et Marc Carrien, que le jury ni la commission n'avaient pu expérimenter; des tuyaux en papier bitumé pour la conduite des eaux dans les jardins; des chaises rustiques et des corbeilles qu'on voit partout; des plans de parcs et de jardins; un spécimen de store pour ombrer les joncs, de Guyot-Lalignan d'Orléans; des bancs et chassis en fer de M. Guillot, serrurier à Saint-Loup, complétaient cette partie de l'exposition.

Voilà pour l'exposition, mais la Société d'Orléans, qui avec raison cherche à étendre son action au-delà d'une exhibition, avait ouvert divers concours pour la tenue des jardins et pour la meilleure taille et direction des arbres fruitiers. C'est à un élève du Cours municipal d'arboriculture, M. Roulleau, de Saint-Ay, que le conseil d'administration de la Société, sur le rapport d'une commission spéciale, a décerné le premier prix. Une médaille d'argent a été également accordée à M. Ganguin-Godillon, pépiniériste au faubourg Saint-Marceau, pour le même objet; et une médaille de bronze, un second prix, à M. Vion de Joulaire. Le rappel de la médaille d'argent que M. Bille, jardinier à Orléans, a reçu l'an dernier, a encore eu lieu en faveur de cet horticulteur. On voit avec satisfaction que le pro-

grès, grâce aux efforts de la Société d'Horticulture, se développe dans toutes les branches de l'horticulture, d'une manière incessante.

Il nous reste encore à enregistrer un fait et à le proposer pour exemple aux autres sociétés horticoles : ce sont les récompenses et les encouragements que chaque année la Société d'Orléans accorde à ceux de MM. les instituteurs communaux, qui donnent à leurs élèves des leçons de jardinage et qui se livrent eux-mêmes à la culture des plantes potagères et des arbres fruitiers. N'est-ce pas, en effet, le meilleur moyen de répandre dans les campagnes le goût du jardinage, que de donner aux enfants le principal élément de succès, savoir : l'instruction ? Aussi, à la séance solennelle de la distribution des récompenses, que présidait M. le préfet du département et où assistaient plusieurs hauts fonctionnaires, et dont faute d'espace il ne nous est pas permis de rendre compte, on a vu avec un vif intérêt s'approcher du bureau, pour recevoir à titre de récompense, des ouvrages d'horticulture, plusieurs instituteurs communaux et des élèves du cours d'horticulture professé à l'école municipale supérieure d'Orléans.

Il ne nous reste plus qu'à féliciter la Société d'Horticulture d'Orléans de ses efforts pour faire progresser la science horticole et à engager ceux qui la dirigent si bien dans cette voie, à y persévérer avec le même zèle.

A. G.

SOCIÉTÉ CENTRALE D'HORTICULTURE DE PARIS.

EXPOSITION D'AUTOMNE.

La Société centrale d'horticulture a ouvert, le 26 septembre dernier, son Exposition d'automne, dans une des grandes galeries du Palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées.

Cette exposition, qui n'avait pas eu lieu depuis cinq ans, était bien différente de celle du printemps. Elle offrait un coup d'œil moins imposant, moins gracieux et moins coquet. On n'y voyait ni pelouse, ni ruisseaux, ni ponts, ni jets d'eau; mais toutes les richesses des vergers en fruits à pepins et à noyaux; tous les produits les plus beaux de la culture maraîchère y étaient accumulés. C'était l'utile uni à l'agréable; car les fleurs d'automne, telles que les *Dahlia*, les Reine-Marguerites, les Aster, les Echinocactus, les plantes de serre chaude et de pleine terre, fleuries dans cette saison, s'y trouvaient réunies en grande quantité et dans toute leur beauté.

Ainsi, dans cette partie, nous avons examiné le lot de plantes de serre chaude de M. Chantin, et sa collection de *Caladium*, plantes nouvelles fort belles. Elles viennent des bords de l'Amazone et ne sont pas encore connues dans le commerce. Nous citerons aussi, dans la même collection, un *Dracena australis*, remarquable sous tous les rapports. Mais la *Passiflore* de M. Gontier a eu, nous le croyons, les honneurs de l'exposition; c'est une magnifique plante nouvelle, *Passiflora alata*, obtenue par l'exposant lui-même. La fleur, d'un dessin original, capricieux, ne dure malheureusement qu'un jour.

Venaient ensuite les *Phlox* de M. Lierval, jolie collection; les *Petunia*, riches de variétés et de culture, de M. Rendatler, de Nancy; les nombreuses plantes

vivaces de pleine terre, ornements des jardins d'aujourd'hui, et surtout les Aster, de M. Pelé. Les *Dahlia* étaient innombrables par leurs variétés. Cette belle fleur, introduite en France pour la première fois en 1800, est actuellement dans tout son éclat; elle est partout cultivée, et offre chaque année des variétés nouvelles. Les collections exposées par MM. Basile, Mézard jeune et Dufoy, ne laissaient en quelque sorte rien à désirer.

Dans la collection de *Cactus* de M. X..., on remarquait surtout un *Tamus elephantipes*, connu sous le nom de : « pied d'éléphant. » C'est bien la plante la plus curieuse qu'on puisse voir; c'est aussi la plus rare pour l'activité de sa végétation quotidienne. Près d'elle on trouvait le *Gynerium argenteum*, sorte de graminée de plus de trois mètres de hauteur, venue en pleine terre, et produisant, par ses touffes droites et ses feuilles longues et étroites, des effets délicieux sur les gazons.

Nous citerons encore les Verveines de M. X..., de Versailles; les belles Reine-Marguerites, étonnantes par la variété des couleurs, de M. Tollet; les *Begonia*, plantes fort recherchées aujourd'hui, de M. Thierry; un *Yucca gloriosa* de pleine terre, superbe fleur, et un *Ceanothus graniflorus*, également de pleine terre, de M. Croux. Nous avons remarqué aussi une collection de *Lantana* variés, de M. Sellier, jardinier chez M. de Vatry; ce sont de bonnes plantes pour cette saison, et qui conviennent fort bien aux grands jardins, tant pour leur port élégant que pour l'étendue de leurs branches fleuries. Les *Geranium zonales*, de M. Chardine, ainsi que le magnifique pied de Véronique Anderson, de M. Burel, méritaient l'attention des visiteurs. Les roses coupées de M. Fontaine, et les glaïeuls de M. X..., n'étaient pas les moins dignes de l'exposition.

Nous ne pouvons nous dispenser enfin de parler du beau groupe de plantes de serre chaude de MM. Dieuzy-Fillion et fils : ce sont des orchidées nouvelles, des palmiers d'un grand développement, des *Begonia* rares, des fougères de prix, et comme originalité de couleurs et de forme, le *Bilbergia thyrsoidea*, le *Gusmania tricolor*, petites fleurs précieuses qu'il faut aller chercher dans le milieu du groupe.

Les plantes à fleurs introduites en France cette année sont : très nombreuses. Les nouveaux légumes introduits également cette année sont : la batate douce, la petite batate, la grande batate, l'igname grasse, le haricot rouge de l'Inde, l'*Aricouvaray*, sorte de haricot; le haricot vert de l'Inde et l'estragon du Texas.

Nous avons dit que les collections de fruits étaient aussi très-nombreuses. Les plus belles, les plus riches, étaient celles de MM. Deseine (de Bougival) et Jamin. Les Sociétés horticoles de Marseille, de Bordeaux, d'Orléans, de Lyon, avaient envoyé de grandes quantités de poires, de pommes, de raisins, qui permettaient aux amateurs de comparer la culture fruitière de ces pays avec celle des environs de Paris. C'est la première fois que de pareils envois ont été faits. C'était également la première fois qu'on voyait à l'exposition des collections de pommes acides; celle de M. Cochet n'était remarquable que sous ce rapport.

Les plantes maraîchères, toujours si recherchées dans les environs de Paris par leur immense ressource, étaient dignement représentées par un superbe lot de M. Thibaut-Prudent.

En résumé, l'exposition de la Société Centrale d'Horticulture était digne d'attirer les amateurs, et ils ne lui ont pas fait défaut. Elle répondait au goût, si développé de nos jours, de la culture des fruits et des fleurs, et permettra d'enrichir encore les jardins des particuliers de nouvelles plantes et de nouveaux arbustes. Elle aura eu surtout l'avantage sur l'exposition du printemps, d'offrir pendant une semaine entière des fleurs toujours fraîches et des fruits qui, venus en leur temps, ne pouvaient rien perdre de leur éclat et de leur saveur.

J. A. Dréolle.



1. *Bouvardia Oriana.* 2. *Bouv: Laura.*
3 *Veronica decussata Devoniana.*

BOUVARDIA VARIÉS.

1 *Oriana.* — 2 *Laura.*

Planche XXI.

Ces deux variétés de *Bouvardia* ont été obtenues par M. Parsons de Brighton, par le croisement du *Bouvardia longiflora* à fleurs blanc pur avec le *Bouvardia leiantha* à fleurs écarlates. Sans être fort brillantes nous les considérons comme une bonne acquisition pour nos serres froides et surtout pour la pleine terre d'été. Ces hybrides participent d'une part, de l'habitus robuste, des feuilles amples et des larges corymbes de fleurs qui caractérisent le *B. leiantha*, d'autre part, des fleurs plus grandes et à lobes plus ouverts du *B. longiflora*. En général les *Bouvardia* sont des plantes fort gracieuses; elles fleurissent aisément et ont de plus l'avantage d'être très-recherchées pour la confection des bouquets. Une collection de *Bouvardia* en pleine terre serait d'un effet charmant; leurs fleurs rappelent celles des *Rogiera* et des *Ixora*. Les *B. splendens*, *leiantha*, *angustifolia*, *triphylla* et *longiflora* iraient parfaitement avec les trois variétés qui font le sujet de cet article.

N° 1. — Arbuste d'une belle forme; fleurs pâle-écarlate; tube rose clair, presque couleur de chair.

N° 2. — Arbuste à rameaux plus étalés, fleurs rose pâle ou couleur de chair uniforme.

On cultivera ces *Bouvardia* en serre froide ou en pleine terre en été, en les plantant vers le milieu de mai, de préférence sur plate-bandes, en lignes peu espacées en ayant soin de bien alterner les couleurs. La terre argileuse et fibreuse avec un mélange de tourbe et de sable leur convient particulièrement lorsqu'ils sont cultivés en pots. En plein air une bonne terre de jardin avec un quart de terre de bruyère leur suffit. Les jeunes plantes doivent être conservées en serre tempérée pendant l'hiver.

Nous ne pouvons trop recommander la culture des *Bouvardia* en collection.

VERONICA DECUSSATA, var. *Devoniana.*

Planche XXI.

Cette jolie Veronique a été gagnée par J. Lucombe Esq[r], Combe Royal, près Kingsbridge, Devon. L'espèce originelle, le *V. decussata,* est une vieille espèce d'une bonne forme, mais fleurissant peu et rarement. Celle-ci au contraire donne des fleurs en profusion, d'un blanc de neige, disposées en têtes terminales globuleuses et individuellement plus grandes que celles des *V. Andersonii* et *speciosa*. Les feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du *V. decussata*.

———

PRUNE DES BURETTES (Grégoire).

Planche XXII.

Cette prune provient des semis de M. Grégoire, propriétaire aux Burettes, sous Bauvechain (Belgique); son premier rapport a eu lieu en 1849.

Le fruit est gros ou très-gros, ovale allongé; il mesure 55 à 60 millimètres en hauteur et 40 à 45 millimètres en diamètre. La peau, qui est assez épaisse, se détache facilement de la chair; sa couleur, vert sale ombré de rouge clair du côté du soleil, est maculée de pourpre foncé autour du pédoncule, et ponctuée de même couleur sur une partie de sa surface; à l'époque de la maturité elle prend une teinte jaune sombre. Le pédoncule, long de 25 millimètres, grêle, vert, est implanté dans une cavité arrondie, peu profonde. La couture est superficielle, mais bien marquée. Le point pistillaire est gris, peu apparent. La chair, d'une contexture très-délicate, est fondante; son eau est très-abondante, très-sucrée; son arôme, des plus suaves, participe de celui de la *Reine Claude* et de la *Quetsche d'Italie*.

Le noyau, ovale irrégulier, est libre dans sa cavité; il mesure 25 millimètres en longueur, 20 en largeur et 7 en épaisseur. Les joues sont très-aplaties, rugueuses. Les arêtes dorsales, excepté la médiane qui est arrondie, sont peu tranchées; celles du ventre sont obtuses et divisées par un sillon profond.



Prune des Burettes (Grégoire).

C'est un excellent fruit, dont la maturité a lieu vers la fin de septembre et le commencement d'octobre.

L'arbre est d'une vigueur moyenne, très-fertile ; son bois est grêle, grisâtre ; ses feuilles sont moyennes, lancéolées ou ovales-lancéolées pointues, vert clair.

ALEXANDRE BIVORT.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

SERRE CHAUDE.

Nouveaux Caladium.

M. Chantin de Paris vient de mettre dans le commerce huit nouvelles espèces et variétés de *Caladium*, les uns plus beaux que les autres. En voici la liste avec quelques mots de description :

C. argyrites (LEM.) — Feuilles sagittées de 2 à 3 pouces de largeur et de 10 à 12 pouces de longueur avec pétiole, d'un vert intense et mat; nervure médiane, blanche marquée de tâches argentées qui se prolongent jusque vers le bord de la feuille.

C. Chantini (LEM.) — Feuilles beaucoup plus grandes, vertes ou rougeâtres, marquées des deux côtés d'une ligne noire et parsemées de tâches irrégulières blanches marquées de rose au centre.

C. Neumannii (LEM.) — Limbe de 10 pouces de longueur sur 8 de largeur, vert brillant dessus, vert pâle dessous; taches roses, éparses, irrégulières, très-nombreuses, inégales.

C. Brongniartii (LEM.) — Limbe de 10 à 12 pouces de long sur 6 à 8 de large, d'un vert velouté dessus, d'un vert pâle et bleuâtre dessous; nervures d'un rose vif marqué de blanc vers le centre.

C. argyrospilum (LEM.)—Limbe de 8 à 10 sur 5 et 7 pouces, d'un vert vif dessus, d'un vert plus pâle, mais brillant et bleuâtre dessous; taches très-nombreuses, éparses et irrégulières d'un beau blanc mat; centre et bords d'un rose pâle.

C. Verschaffeltii (LEM.) — Limbe de 10 à 12 sur 6 à 8 pouces, d'un vert tendre et mat dessus, plus pâle dessous; taches peu nombreuses, éparses, irrégulières, formées de l'agglomération de plusieurs petites macules roses; bords ondulés.

C. Houlletii (LEM.) — Limbe de 6 à 9 sur 4 à 6 pouces, d'un vert pâle luisant devenant blanchâtre vers le centre; nervures blanchâtres; centre rosâtre; macules nombreuses, dispersées.

C. thripedextum (Lem.) — Limbe de 5 pouces de long sur 3 de large, d'un beau vert-jaunâtre dessus, d'un vert bleuâtre dessous; macules grandes, nombreuses, irrégulières, d'un blanc-verdâtre à nuances plus foncées.

Cette collection de huit *Caladium* panachés est très-remarquable. M. Chantin l'a reçue de MM. Barraquin et Petit qui découvrirent ces différentes variétés dans les forêts de la province de Para, au Brésil.

—

Botanical Magazine, n° 166.

Inga macrophylla (H. B. et K., *Gen. et sp. am.*, v. IV, p. 1015. — Benth. in Hook. *Lond. Journ.*). — Famille des Légumineuses. — Diadelphie Decandrie, pl. 5075.

Cette plante a été importée en Angleterre en 1849, sous le nom de *Inga macrocephala,* par M. Linden de Bruxelles. M. Bentham la rapporte à l'*Inga calocephala* de Poeppig et d'Endlicher. Il est certain cependant que ces deux espèces, quoique différentes, n'ont pas les caractères bien tranchés, et il est fort probable que celle dont nous nous occupons n'est qu'une variété de cette dernière. Quoiqu'il en soit, notre plante est un bel arbrisseau de serre chaude, qui a fleuri la première fois en avril 1857. Ses fleurs forment une jolie tête globuleuse, composée d'une infinité de petites fleurs jaunes, dont les longues étamines rayonnent en tous sens. Sa tige est branchue, cylindrique, glabre; ses rameaux quadrangulaires; le jeune bois est couvert de poils laineux-ferrugineux. Les feuilles sont ailées par deux ou trois paires de folioles sessiles, ovales ou ovales-accuminées, membraneuses et coriaces, lustrées, légèrement poilues; leur longueur varie entre 4 et 10 pouces; leurs nervures secondaires sont régulièrement pennées et se rejoignent, par une courbe, vers le bord de la feuille. Le pétiole ou rachis est largement ailé; l'extrémité de celui-ci se termine par une pointe fortement prononcée. A la base de chaque paire de folioles se trouve une glande sessile et scutellée. Les stipules sont assez larges et lancéolées. Pédoncules solitaires et axillaires, poilus, simples, deux fois plus longs que le pétiole. Calice cylindrique, cotonneux, à deux lèvres. Corolle infundibuliforme, quinquepartite, poilue. Étamine deux fois plus longue que la corolle. Anthères très-petits. Ovaire oblong. Style de la longueur des étamines.

Nous apprenons que cette plante,est originaire de Colombie.

Ouvirandra Bernieriana (Decaisne, *in Deles. Icon.*, v. III, p. 62, t. 100. — Famille des Juncaginées. — Hexandrie Monogynie. Pl. 1076.

Cette nouvelle espèce a été introduite par le rev. Henry Ellis, auquel nous devons l'introduction de l'*Ouvirandra fenestrata*. Comme cette dernière, elle est originaire des lacs de l'île de Madagascar. La première description a été faite d'après des échantillons secs, par le professeur Decaisne, sans qu'il soit fait mention de la perforation des feuilles. Ce sont MM. Jackson et fils, à Kingston-Nursery, qui nous ont communiqué la plante vivante, en fleurs, et quoique celle-ci ait des feuilles parfaitement pertuses, nous ne doutons guère de son identité, d'autant plus que les jeunes feuilles de ces sortes de plantes sont le plus souvent pleines, et que c'est probablement sur un de ces échantillons que la description de M. Decaisne a été faite. L'*Ouvirandra Bernieriana* diffère surtout de l'*O. fenestralis* par ses feuilles plus longues, plus étroites et ligulées, ses mailles moins grandes et carrées. Les épis sont fasciculés par quatre ou cinq; les fleurs sont sessiles, d'un rose pâle. Les scapes ou hampes sont radicales, renflés au milieu. Deux ou trois bractées oblongues-spatulées sont placées à la base de chaque fleur. Étamines, six; filaments raides, subulés; anthères sub-globuleux, à deux loges; ovaires au nombre de trois, adnés par la base; style court, épais; stigmate à pointe déprimée.

Tradescantia discolor, var. *variegata*. Pl. 5079.

La figure que le *Botanical Magazine* donne sous ce nom, est tout bonnement le *Tradescantia variegata*, qui se trouve dans les catalogues des horticulteurs de Belgique, d'où il a été importé en Angleterre. Les feuilles de cette espèce ou variété sont d'un pourpre intense en dessous; d'un vert foncé varié de lignes longitudinales d'un blanc jaunâtre dessus. Quant au reste, elle ressemble plus ou moins exactement au *T. discolor*, dont elle n'est probablement qu'une variété. C'est une fort jolie plante; c'est même une plante à effet que nous recommandons aux amateurs.

Coelogyne Schilleriana (Reich. fils), *Algemeine Gartenzeitung*. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monogynie, pl. 5072.

Plus de quarante espèces de ce genre asiatique ont été décrites dans le *Folia Orchidacea* du docteur Lindley, publié en 1855.

Celle-ci est une nouvelle espèce à ajouter à ce nombre. Elle est originaire de Moulmein, d'où elle a été introduite à l'établissement de MM. Veitch et fils à Exeter, par les soins de leur collecteur, M. Thomas Lobb. C'est une fort jolie plante, d'une taille mignonne, qui fleurit pour la première fois en juin 1858. Ses pseudobulbes sont petits, en forme de bouteille, pelotonnés. Ses feuilles sont au nombre de deux, lancéolées, coriaces, étalées, se retrécissant vers la base en une espèce de pétiole entouré de bractées herbacées et imbriquées. Les fleurs, très-grandes pour la taille de la plante, sont d'un jaune de tannée, étalées et portées par un pétiole court, qui naît du sommet des bulbes, entre les deux feuilles. Le labelle est grand, trilobé, à lobes latéraux blancs, entourant la colonne; le lobe du milieu est très-large, dentelé et incisé, retréci à la base, tuberculé sur la surface, bifide à l'extrémité, d'un beau jaune tacheté de carmin brunâtre.

Illustration horticole.

Brassavola fragrans (Ch. Lem.). — Famille des Orchidées. — Pl. 180. — Brésil, province de Sainte-Catherine.

Espèce nouvelle introduite en 1847 dans l'établissement de M. Verschaffelt, par M. Devos. C'est une fort belle plante parasite à feuilles cylindriques canaliculées; les fleurs sont grandes et exhalent une odeur exquisse; les sépales sont fort longs, étroits, jaune-verdâtre, légèrement maculés de rose; le labelle est très-large, d'un blanc pur avec une macule verte et jaune à hauteur de l'extrémité de la colonne. Elle est retombante et croît de préférence sur une branche d'arbre.

SERRE FROIDE.

Botanical Magazine, n° 166.

Esculus californica (Nutt. M. S.). — Famille des Hippocastanées. — Heptandrie Monogynie. — Pl. 5077.

On présume que ce marronnier a été découvert par M. Nuttal aux environs de Monterey et MM. Torrey et Gray en ont conservé le nom manuscrit. Des graines de cette espèce, envoyées à MM. Veitch, d'Exeter et de Chelsea, ont donné des plantes qui ont produit des fleurs en juillet 1858. M. Newberry a trouvé ce marronnier, en abondance dans

la célèbre vallée du Sacramento; M. Bridges en envoya également des échantillons de la même contrée.

C'est un petit arbre qui ne dépasse pas vingt pieds de hauteur. Son principal mérite consiste dans sa floraison précoce et ses amas compactes de fleurs blanches disposées en thyrses de près d'un pied de long. On suppose qu'il supporte la culture en pleine terre.

OEnothera bistorta; var. *Veitchianum* (Nutt. —Torrey et Gray, *fl. of America*). — Famille des Onagrariées. — Octandrie Monogynie, — Pl. 5078.

Cette espèce a été découverte par Nuttal; puis introduite vivante par M. W. Lobb dans l'établissement de MM. Veitch, d'Exeter et de Chelsea. Elle est originaire de Saint-Gabriel, dans la Californie du sud. Ses fleurs sont assez grandes, d'un beau jaune, très-nombreuses, axillaires, mais tellement rapprochées qu'elles semblent former une véritable inflorence en grappe; à la base de chaque pétale on remarque une tache couleur de sang. La plante est annuelle, pubescente, mais non poilue; la tige ordinairement simple, cylindrique, verte, colorée de rouge d'un côté seulement; les feuilles sont lancéolées, accuminées, profondément dentées, passant graduellement à l'état de bractées. C'est sans contredit la plus belle espèce de ce genre à fleurs jaunes.

Illustration horticole.

Azalea (indica) gigantiflora (hybride), pl. 178.

Fort belle plante à fleurs rose vif, à reflets coccinés, à larges macules violacées, tigrées de cramoisi sur les trois pétales supérieurs. Elle a donné ses premières fleurs en avril 1857 dans l'établissement de M. Verschaffelt qui a acquis l'édition de M. Delimon, à Waldeghem, près de Gand.

Il existe peu d'azalées à fleurs aussi grandes.

Azalea variés de l'Inde. — Pl. 182.

1° *Léopold Ier* (C. Van Loo). — Fleur de première grandeur; d'un beau rose vif, virgulé de carmin sur les pétales supérieurs; au centre un cœur serré de petits pétales.

2° *Duc de Brabant* (C. Van Loo). — Même dimension de fleurs; lobes arrondis, d'un beau rose métallique, tous virgulés de carmin de

la base vers le milieu; au centre un cœur serré formé d'étamines transformées en pétales.

3° *Étoile de Gand* (Spae). — La plus gracieuse azalée qui existe. Fleurs très-grandes; blanches; au centre une grande étoile rose qui se prolonge en rayons jusqu'aux extrémités des divisions de la corolle; les lobes supérieurs sont pointillés de carmin vers la base.

4° *Reine des panachées* (De Witte). — Fleurs tout aussi grandes que les précédentes, à fond blanc orné de nombreuses stries carmin ou cramoisies; au centre se trouve un ample macule d'un jaune de miel ponctué de jaune d'ocre.

Ces quatre variétés nouvelles d'azalées sont réellement admirables, tant sous le rapport du coloris que sous celui de la dimension hors ligne de leurs fleurs. Elles ont été gagnées de semis, à Gand, et acquises par M. A. Verschaffelt qui vient d'en céder l'édition entière à MM. Henderson, à Londres.

Prunus Japonica, flore albo pleno. — Pl. 183.

Superbe arbrisseau de pleine terre importé en Angleterre, en 1846, par M. Fortune qui le trouva dans le nord de la Chine aux environs de Foo-Chow-Foo.

C'est un arbrisseau d'un mètre de hauteur, très-touffu, à écorce rougeâtre dans sa jeunesse, ses feuilles sont petites, ovales, accuminées, très-brièvement pétiolées. Il se couvre de fleurs pleines, d'un blanc de neige dès les premiers jours du printemps.

Quoique déjà introduit dans nos jardins, il est encore assez rare.

Clematis patens; var. *Sophia, flore pleno.* — Pl. 184.

Nous ne pouvons que recommander ce clematis à fleurs doubles passant graduellement du rosé au rose, du rose au lilaciné, puis enfin au blanc en vieillissant.

Hardenbergia Makoyana (hybride). — Pl. 179.

Très-jolie plante grimpante rappelant par ses fleurs et ses feuilles les *Kennedia* et les *Glycine*. Celle-ci a été obtenue de semis par MM. Jacob-Makoy de Liége de l'*Hardenbergia compticna* ou *macrophylla;* on ne le sait pas au juste. Les fleurs sont en grappes, assez grandes, et d'un bleu lilaciné; les feuilles sont ternées, lancéolées, linéaires, longuement pétiolées. Elle vient de fleurir chez M. A. Verschaffelt.

Rhododendron azaleoïdes; var. *crispiflorum*. — Pl. 181.

Cette variété a été obtenue de semis produits par le croisement d'un Rhododendron hybride avec une Azalée de l'Inde. Les fleurs, d'une bonne grandeur, sont d'un beau rose vif, ponctuées intérieurement de cramoisi, surtout sur les lobes supérieurs; elles sont en outre largement ondulées et crispées sur les bords. En somme c'est une fort belle plante qui tient à la fois de sa double origine et que nous considérons comme une bonne acquisition.

CULTURE MARAICHÈRE.

D'aucuns vous diront que les vacances du jardinier sont venues, qu'il a le droit de prendre ses aises aussitôt que les feuilles commencent à jaunir, qu'il a bel et bien de la marge devant lui pour le labour d'automne, que rien ne l'empêche de le faire avant les gelées, sans se presser, à bâtons rompus. Soit, je n'y trouve rien à redire, mais je vous déclare que, pour mon propre compte, l'année du maraîcher n'est pas close. Tant que les grandes pluies, ou les grands froids ou les neiges n'apporteront pas leur *veto*, je jardinerai, non dans les conditions reçues, en me traînant humblement dans les sentiers battus, mais en dehors des pratiques adoptées et toujours conformément à la loi naturelle, qui, après tout, ce me semble, vaut bien celle des hommes. A la fin de novembre, mon potager sera aux deux tiers ensemencé; toutes les graines qui mûrissent de septembre en octobre seront en terre et en lignes, et jouiront là du bénéfice de la stratification aussi bien qu'en pot ou en caisse. Quand viendra le printemps et alors que mes confrères guetteront les beaux jours, s'impatienteront de fois à autres ou travailleront d'arrache-pied, je prendrai la liberté de me croiser les bras en attendant que mes graines poussent, après quoi, je donnerai le coup de râtissoir entre les lignes. C'est, j'en conviens, du jardinage comme on n'en fait pas; reste à savoir maintenant si ce n'est pas du jardinage comme on devrait en faire. Je vous attends à l'année prochaine; nous en reparlerons. Toujours est-il qu'à cette heure (16 octobre), les carottes, les panais, les bettes à cardes, les oignons, les

épinards, le persil à grosses racines, le cerfeuil bulbeux, le salsifis, la scorsonère, et les graines de pommes de terre sont à leur place. Dans quelques jours, quand le soleil ne sera plus aussi chaud et que nous n'aurons plus à craindre de germination avant l'hiver, je continuerai la besogne par la betterave, le crambé, le cardon, les laitues de printemps et d'été, les radis, les asperges, les choux, etc., etc. Je ne réserve pour l'année prochaine que les fèves de marais, les pois, les haricots, les endives, les navets et les radis d'été. Le raisonnement me dit que je réussirai, et je vais où la raison me pousse, sans le moins du monde me soucier de ce qu'on en pensera ou dira ; si je réussis, je crierai le succès par-dessus les toits, je vous en préviens, et chercherai à en déduire des applications à la grande culture; si j'échoue, je ne dissimulerai pas l'échec et en serai quitte pour quelques paquets de semence.

Assez sur ce point; il faut que je vous entretienne à présent de deux ou trois essais de culture. Il s'agit d'une seconde récolte de chou de Winnigstadt, du chou-fleur d'Argos et du Rutabaga, gelbe-Schmalz, que je prends la liberté de maintenir parmi les gros légumes de pleine terre. Le chou de Winnigstadt qui tourne à merveille et témoigne d'une vigueur rare par les petites pommes qui se forment d'ordinaire à la base de la tête principale, est, à mon avis, le plus tendre, le meilleur de nos choux blancs. J'en recommande donc de nouveau la culture.

Il est d'usage de le semer vers la fin de mars ou au commencement d'avril, de le repiquer environ six semaines après la levée et de le récolter du 15 septembre au 15 octobre, pour la consommation journalière ou pour la préparation de la choucroûte. La pomme de ce chou, extrêmement serrée, présente la forme d'un cône très-évasé et sensiblement incliné sur la tige. C'est une variété bien caractérisée et préférable sans contredit au chou conique de Poméranie.

Le chou-fleur d'Argos, qui me vient de la maison Vilmorin, diffère essentiellement des variétés que j'ai cultivées jusqu'à ce jour. Il ne m'a donné qu'un demi-succès; la plupart des plantes ont eu une végétation tourmentée, monstrueuse, indescriptible et se sont empôrtées; mais les quelques pommes obtenues étaient en quelque sorte duveteuses, si belles et si appétissantes que je me propose bien de revenir à cette culture.

Quant à la prétendue variété nouvelle de Rutabaga, ou gelbe-Schmalz, j'en suis pour une erreur ou une mystification, de deux choses l'une. J'ai semé le gelbe-Schmelz; j'ai récolté d'assez pauvres échantillons du

Rutabaga à collet bronzé. Je ne sais si M. Vilmorin a été plus heureux que son serviteur.

Un amateur distingué, M. le comte Léonce de Lambertye, vous a parlé, dans le dernier numéro de *l'Horticulteur praticien,* de la culture des tomates sur côtière et en cordons horizontaux. Cette culture m'était inconnue. Très-souvent, sous les climats froids, nous palissons au mur les tomates hâtives, en ayant soin d'incliner le plus possible les rameaux dans le sens de l'horizontale et de pratiquer un pincement rigoureux et suivi, mais nous ne cultivons pas ainsi sur côtière et en pleine terre, après deux repiquages. La couche chaude, d'ailleurs, n'est pas de notre domaine; nous ne disposons que d'une couche tiède et remarquons ici que les tomates forcées et repiquées au mur sont plus tardives et plus ingouvernables que celles semées à demeure. Les tomates les plus robustes que j'aie observées, et les seules qui aient approché de la maturité en pleine terre, sous ce climat, sont celles qui provenaient de débris de tomates, jetés au fumier et enterrés pendant l'hiver.

Je vous ai promis de vous entretenir en temps et lieu des effets du cassement des feuilles de betterave, à partir de l'époque où la racine commence à se bien développer, à partir de la seconde quinzaine d'août, par exemple. J'ai pratiqué cette opération à diverses reprises, tous les huit jours, rompant à demi la partie verte des feuilles au tiers, au quart ou à moitié de leur longueur, de façon à modérer l'appel de la sève vers les extrémités et à la maintenir par conséquent vers les parties basses. De cette façon, et sans perdre beaucoup de temps, j'ai réussi à donner à mes betteraves à salade un volume considérable et je m'empresse de reconnaître que les anciens jardiniers avaient raison de rouler une futaille vide sur les fanes de ce légume, au mois de septembre. J'ai opéré de même sur une planche de carottes courtes de Hollande, ou plutôt, j'ai voulu opérer le cassement, mais l'opération me paraissant très-lente et très-ennuyeuse, je me suis borné à comprimer fortement l'extrémité des tiges entre les doigts, de façon à les écraser, à les aplatir. Il en est résulté un arrêt de sève au profit des racines.

Chez nous, les oignons ont fort mal réussi cette année. J'en accuse la sécheresse extrême et les pluies d'arrière-saison qui ont provoqué une pousse intempestive. La végétation s'est arrêtée de bonne heure, faute d'eau et par conséquent de sève; puis les pluies sont arrivées, la

végétation interrompue a repris son cours, les feuilles persistent à ne point se faner, les racines ne veulent point lâcher prise, et cependant les gelées blanches nous annoncent la rude saison. Notez, s'il vous plaît, que ces lignes ne seront imprimées que dans une quinzaine de jours, et que d'ici là les conditions ne seront plus les mêmes.

Souffrez qu'avant de terminer, je fasse une petite excursion parmi les arbres du potager. Ils ont trop porté de fruits; ils ont par conséquent beaucoup souffert. Pour les sortir de l'état d'épuisement où ils se trouvent et assurer pour l'année prochaine une émission convenable de rameaux et une récolte passable, on devrait dès à présent leur rendre des forces avec un mélange de fumier d'étable très-décomposé, de cendres de bois et de suie. Autrement, il serait à craindre que les bourgeons à bois ne se développassent pas au printemps, que la floraison fût exceptionnelle et que les fruits ne nouassent point. Il conviendrait aussi de tailler plus court que de coutume au printemps; et peut-être même conviendrait-il de tailler avant l'hiver les arbres qui ont énormément produit. Voici pourquoi : — Ces arbres, alors même qu'ils seraient jeunes ou dans la force de l'âge, ont perdu toute vigueur et se trouvent dans l'état d'affaissement des vieux arbres. Or, vous savez que les vieux arbres gagnent à être taillés les premiers et de bonne heure, et que les plaies sont moins pénibles à l'arrière-saison qu'au printemps. La taille tardive a pour but de reculer un peu la végétation des sujets vigoureux; avons-nous besoin de prendre une semblable précaution cette année? Je ne le pense pas, et c'est pour cela que je vais prêcher d'exemple : Quand les saisons changent, les usages doivent changer aussi.

P. Joigneaux.

Dans le numéro du mois de septembre de ce journal, nous avons inséré une note au bas de l'article de notre excellent collaborateur, M. Joigneaux, et signé « *note de la rédaction.* » Nous prions nos lecteurs de considérer cette note comme non avenue; les explications que M. Joigneaux a bien voulu nous donner, détruisent l'observation que nous avions faite par suite d'un mal-entendu et sans sa participation. M. Joigneaux appartient du reste à la rédaction, comme nos autres collaborateurs.

F. Parent.

MISCELLANÉES.

LES PHLOX ET LEUR CULTURE.

La dernière livraison de ce journal (année 1857, p. 281), contient un article sur ces plantes ; nous y ajoutons, à titre de complément, les observations suivantes :

Les nombreuses variétés de Phlox issues des deux espèces (*decussata* et *fructicosa*), sont aujourd'hui indispensables à l'ornementation des jardins à fleurs. Chaque année de nouvelles variétés, plus belles les unes que les autres, viennent augmenter le contingent des années précédentes. Toutes résistent parfaitement en pleine terre; elles ont, en outre, le mérite de nous faire jouir d'une floraison abondante et variée dans l'arrière-saison.

A l'exception des Dahlia, peu de plantes n'offrent des nuances plus variées que les Phlox; leurs couleurs passent du blanc le plus pur au pourpre le plus foncé; plusieurs variétés se distinguent par des nuances diverses ou des stries élégantes qui plaisent par leur singularité.

En général, toutes les variétés obtenues par la culture et le croisement, surpassent en beauté les espèces primitives. Elles s'en distinguent non-seulement par leurs teintes plus brillantes, mais encore par la forme et la grandeur des fleurs et surtout par le diamètre plus considérable de leurs bouquets ou racèmes.

Les Phlox sont d'une grande ressource pour l'embellissement des jardins; ils ne manquent jamais de produire de l'effet; leur multiplication est facile, leur croissance rapide et leur floraison des plus variées.

Il n'y a que deux manières de planter les Phlox : en plates-bandes ou en massifs. Dans le premier cas, ils demandent à être espacés et doivent alterner avec d'autres espèces de plantes, soit avec des Fraxinelles, soit avec des Géranium, soit avec des OEillets; cette disposition présente cet avantage que l'on jouit d'une floraison successive depuis le commencement du printemps jusque bien avant dans l'automne. Dans le second cas, ils demandent à être très-rapprochés de manière à former des massifs touffus qui ne doivent pas avoir moins de 9 pieds de dia-

mètre. Mais comme leur floraison est tardive, nous conseillons de ne les planter en massif qu'après que d'autres espèces hâtives ont terminé leur période de végétation ou, si l'on veut, de les mettre en place en même temps que celles-ci.

La facilité avec laquelle les Phlox se multiplient, et le bas prix auquel on peut se les procurer, permet de les employer avec profusion. Ces plantes exigent un sol riche et une exposition libre. Après deux ou trois ans on fera bien de les transplanter et de leur donner une bonne dose d'engrais. Trop longtemps dans le même sol et sur la même place, ils finissent par dégénérer.

La multiplication des Phlox se fait par bouturage, par division des souches et par semis.

Le bouturage doit se faire de bonne heure pour avoir de bonnes plantes à fleurir en automne. A cet effet on force les plantes, en février ou en avril, sur couche chaude ou en serre ; on enlève les jets lorsqu'ils ont 1 ou 2 pouces de long; on les coupe immédiatement au bas du deuxième ou troisième nœud, on en met plusieurs réunis dans de petits pots à boutures que l'on remplit préalablement de terre de bruyère mélangée de sable, puis on place ceux-ci sur couche chaude ou sous verre dans la serre à multiplication. Sitôt enracinés, ce qui ne tarde pas, on rempote et on les habitue graduellement à l'air libre avant de les mettre en place.

La multiplication par division des souches doit se faire avant que les jeunes pousses aient pris trop de développement. Cette opération n'exige par beaucoup de soins.

S'il s'agissait d'obtenir de nouvelles variétés, il faut faire usage du semis. Plantés très-rapprochés en massifs, la fécondation des diverses espèces au variétés entre elles, se fait tout naturellement. Les graines que l'on récoltera sur ces individus doivent être semées immédiatement, après leur maturité, dans des terrines en serre froide ou, de préférence, sur couche froide. Les jeunes plantes, germées dans le courant de l'automne, se conservent dans l'endroit le plus sec et le plus aéré de la serre froide. A défaut de serre, on fera bien de ne semer qu'au printemps, mais de bonne heure. Les semis de l'arrière saison ont cet avantage qu'ils donnent leurs fleurs l'automne suivant, tandis que ceux du printemps ne fleurissent point dans le courant de la même année.

Nous ajouterons encore qu'il est indispensable que les variétés soient

souvent renouvelées; il en est des Phlox comme des Dahlia : avec le temps, ils finissent plus ou moins par dégénérer, et, dussent-ils ne pas perdre en mérite sous le rapport des formes et des nuances, nous conseillerions, quand même, de les renouveler afin de ne pas s'en fatiguer.

Les variétés de ces dernières années que nous recommandons particulièrement sont :

Decussata.

Abbé Marin.
Absalon.
Claire de Pruines.
Clio.
Comtesse de Sercourt.
Ditschneider.
Docteur Jossel.
Empereur.
Évêque de Nîmes.
George Piquette.
Henry de Saint-Cyr.
Mlle Berthe.
— Carteron.
— Maria.
Mme Andry.
— Dargent.
— Donnaud.
— Durdan.
— Le Cerf.
— Piquette.
— Plantamour.
Mme Platz.
— Royer.
— Vaulot.
Montijo.
Mr. About.
— Bien-Venu.
— Chauvraux.
— du Boulet.
— Gros.
— Guldenbusch.
— Léon Lille.
— Luiset.
— Vidal.
Président Morel.
Princesse Alice.
Purpurea superba.
Raphaël.
Surpasse Mme Bellanger.
— — Rendatler.
Victori.

Fructicosa

Aline Bertheraud.
Cécile d'Alincourt.
Docteur Van Acker.
L'Ami Held.
Marie Demange.
Mme d'Ingelrelst.
Mme Lemoine.
— Perret.
Mr. Thélémann.
Pauline Pairet.
Vicomtesse de Belleval.
Virginia.

EMPLOI DU SPHAGNUM POUR LE BOUTURAGE.

L'art de faire des boutures est, sans contredit, ce qu'il y a de plus important en horticulture; c'est par ce seul moyen que l'on parvient à multiplier un grand nombre de plantes précieuses et rares. Beaucoup d'espèces se prêtent facilement à ce genre de multiplication, d'autres, et ce sont toujours les plus recherchées, se refusent à nos moyens ordinaires, ou restent des mois et quelquefois des années avant de produire des racines. Depuis quelque temps on se sert, en Hollande, de *sphagnum* au lieu de terre ou de sable et, jusqu'à ce jour, aucune plante ainsi traitée n'a fait défaut; le succès a été complet et, ce qui plus est, on a réussi à bouturer, en fort peu de temps, les espèces les plus difficiles, c'est-à-dire, celles dont le bois, même à l'état naissant, est dur et cassant.

La meilleure espèce de *sphagnum* à employer est le *Sph. acutifolium*; les autres espèces telles que *Polygonatum juniperum strictum* et *Aulacamnium palustre*, Br. et Schl., sont moins tendres et par conséquent moins propres à cet usage. Néanmoins on fera bien de n'employer que les parties submergées ou enfouies, c'est-à-dire, celles qui constituent ces amas d'un brun-noirâtre déposés au fond des marais.

On fait sécher convenablement ce *sphagnum;* on le réduit en poudre en le frottant entre les mains; après avoir rempli les terrines on l'humecte parfaitement, puis on y place les boutures à 1 ou 2 pouces de profondeur. Le *sphagnum* ainsi préparé maintient parfaitement les boutures; il se dessèche beaucoup moins vite que la terre; il conserve une humidité égale; le callus et, par suite les racines, se développent plus rapidement. Il suffit de secouer légèrement pour mettre les jeunes racines à nu sans les endommager lorsqu'il s'agit du rempotage. Les boutures ainsi traitées ne manquent que fort rarement. Des plantes telles que : *Artocarpus, Dillenia, Aralia, Sapota, Myristica, Quassia, Stadmannia, Rhopala,* etc., développeront leurs racines en fort peu de temps; trois ou quatre semaines suffisent parfois, tandis que d'après la méthode ordinaire il faut des mois.

Ce mode ne convient point toutefois pour les boutures des plantes très-herbacées et très-succulentes; l'humidité presque constante du *sphagnum* en provoque souvent la pourriture.

La publicité de cette découverte, faite par M. Schuurmans Steckhoven ci-devant inspecteur du Jardin botanique de Leyde, est due à M. Witte son successeur.

(*Hamburger Garten und Blumenzeitung.*)

DESTRUCTION DU PUCERON LANIGÈRE.

M. Trouillet, de Montreuil-aux-Pêches, a parfaitement réussi à détruire le Puceron lanigère, ce terrible ennemi du pommier. Voici le remède qu'il emploie depuis trois ans avec le plus grand succès :

Il compose un mélange, par parties égales, d'urine fraîche et de vieille lessive, qu'il renferme dans un vase bien bouché pendant 24 heures, ayant soin, dans cet intervalle, de remuer plusieurs fois le liquide; après quoi il en use de la manière suivante :

Il secoue la bouteille, verse ensuite un demi-verre environ de ce mélange dans un vase peu profond (une tasse par exemple), y trempe un pinceau à poils raides, et badigeonne partout l'arbre attaqué, en appuyant plus fortement sur les parties malades, de manière à faire pénétrer le liquide dans les cavités creusées par les insectes. Un seul lavage suffit le plus souvent, lorsqu'il est pratiqué avec soin; mais deux lavages, à un mois de distance, ont toujours produit l'effet désiré et jamais le puceron n'a reparu sur les arbres ainsi lavés.

(Extrait des *Bulletins de la Soc. d'hort. de l'Aube.*)

DE L'EMPLOI DU SOUFRE EN HORTICULTURE.

Les heureux effets de la fleur de soufre employée pour combattre la maladie de la vigne (*Oïdium Tuckeri*) sont maintenant hors de doute pour la plupart de nos habiles viticulteurs, et le soufrage est déjà assez entré dans la pratique pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler longuement; je me bornerai à rappeler que l'on conseille de faire l'opération immédiatement avant l'épanouissement des fleurs; de la répéter, si l'*Oïdium* a reparu, lorsque les grains de raisin ont acquis la grosseur de petit plomb de chasse, et lorsqu'ils offrent le volume de petits pois; de choisir, comme le meilleur moment pour opérer, le milieu du jour, lorsque la chaleur est le plus intense. On peut, au surplus, consulter un

excellent mémoire publié en mai 1856 par *M. Marès,* secrétaire de la Société d'agriculture de l'Hérault, ou l'analyse qui en est donnée dans le premier volume de l'*Année scientifique et industrielle,* mémoire dans lequel l'action directe du soufre est démontrée par des observations microscopiques.

Ce n'est pas d'ailleurs contre la maladie de la vigne seulement que le soufre est efficace; son action curative s'étend aussi à la maladie de même nature qui depuis quelque temps envahit les arbres fruitiers, et qui est due à une mucédinée du même genre que l'*Oïdium Tuckeri,* et les expériences faites en 1856 dans quelques vergers des environs de Paris ne laissent guère de doute à cet égard. Déjà, en 1855, *M. A. Lepère,* à Montreuil, avait sauvé ses récoltes de pêches par ce moyen.

Le soufre paraît, en outre, propre à activer la végétation, et le bulletin de janvier 1857 de la Société d'agriculture de l'Hérault contient à ce sujet un travail de *M. Marès,* dont les conclusions sont que :

1° Le soufre en poudre favorise la fructification et développe la végétation d'un grand nombre de plantes, lorsqu'il est répandu sur leurs parties vertes en temps utile.

2° Son emploi peut offrir, en agriculture et en horticulture, de précieux avantages, en fournissant un moyen nouveau et peu coûteux d'accroître la vigueur et de régulariser la fructification d'un grand nombre de plantes et d'arbres cultivés.

3° Il paraît susceptible de rehausser l'éclat des fleurs d'ornement, en augmentant l'intensité de leur coloration.

Ces propriétés du soufre en poudre paraissent avoir été soupçonnées depuis longtemps, car il en a été parlé déjà en 1823, dans le *Dictionnaire raisonné et universel d'agriculture;* mais, très-imparfaitement étudiées alors, elles étaient tombées dans un oubli complet; l'emploi récent de cette substance contre la maladie de la vigne les a remises en lumière. On a remarqué, dit *M. Marès,* que, quelques jours après chaque soufrage, les pampres prennent une nouvelle vigueur, et que leur couleur devient d'un vert plus intense. Les résultats sont d'autant plus marqués que la température est plus élevée et le soleil plus brillant, et une pluie entre deux opérations successives rend leurs effets plus sensibles. Lorsqu'on répand le soufre sur la vigne en pleine floraison, la fructification s'opère avec plus de régularité, et la quantité des fleurs qui passent fruit heureusement est sensiblement plus considérable. Si

l'opération est réitérée dans le courant de l'été, les raisins sont plus gros, plus colorés, d'une qualité supérieure et d'une maturité plus hâtive, et les feuilles persistent plus longtemps dans l'arrière-saison. Ces effets sont locaux, c'est-à-dire que, dans une treille formée de deux branches dirigées en sens contraire et dont une seule est soumise à l'action du soufre, on n'observe d'effets que sur la branche soufrée, la végétation sur l'autre ne recevant aucune impulsion particulière.

M. Marès a fait des essais comparatifs de soufrage, en les soufrant comme la vigne au moyen du soufflet, sur des cognassiers, poiriers, pommiers et pruniers, et il a obtenu les même effets que sur la vigne. Le premier soufrage, opéré lors de la floraison, a favorisé la fructification d'une manière remarquable; les autres ont eu lieu en juin, juillet et août, à trois semaines ou un mois d'intervalle.

Il a également soufré à plusieurs reprises, de juin en septembre, des touffes de pensées et de glaïeuls; leur feuillage est devenu d'un vert intense, et leurs fleurs d'un éclat remarquable, qu'étaient loin d'avoir les mêmes plantes cultivées dans les mêmes conditions, mais non soufrées.

Enfin les essais de *M. Marès* ont eu lieu, avec un égal succès, sur des citrouilles dont le volume a parfois doublé, sur des luzernes et sur des pommes de terre.

Le soufre paraît agir ici comme excitant, et non comme engrais; son emploi ne dispense pas des fumures nécessaires pour fournir à la végétation les principes nutritifs dont elle a besoin, il rend seulement les plantes plus aptes à s'assimiler ces principes, sans qu'il y ait lieu de redouter qu'il amène un épuisement anormal. Son action, qui paraît être d'autant plus énergique qu'il est en poudre plus fine, se fait peu remarquer tant que la température est basse; mais elle devient très-sensible dès que la chaleur augmente, au printemps et surtout en été, pourvu que la sécheresse ne soit pas trop forte.

Ces nouvelles propriétés du soufre, si la pratique vient les confirmer, peuvent être d'une grande importance, et j'ai pensé qu'il était utile de les signaler aux horticulteurs, en les invitant à répéter les essais de *M. Marès*. Il est bon de remarquer que l'action de la fleur de soufre proprement dite, laquelle s'obtient par la sublimation, est beaucoup plus énergique que celle du soufre en poudre obtenue par la trituration du soufre en canons. (Voir dans le bulletin de mars 1857 de la Société d'agriculture de l'Hérault, une notice sur la subli-

mation du soufre, le classement de ses produits, et le moyen d'apprécier leur degré de division.)

L'action du soufre dans la maladie de la vigne paraissant pouvoir être attribuée à la formation d'une petite quantité d'acide sulfurique, soit que cet acide détruise le mycelium de l'*Oïdium Tuckeri* déjà développé, soit que, l'*Oïdium* étant, comme quelques observateurs l'ont avancé, un effet de la présence de mites, d'acarus, cet acide en prévienne le développement en détruisant la cause première, j'ai eu l'idée de l'appliquer à la destruction des pucerons. Mes essais à cet égard sont trop peu nombreux encore pour que je puisse me prononcer d'une manière positive sur l'efficacité de ce moyen de destruction; cependant les résultats que j'ai déjà obtenus sont de nature à m'encourager. Ainsi des soufrages locaux ayant été pratiqués sur des rosiers infestés de pucerons dans des circonstances qui paraissaient cependant peu favorables, la température étant basse et le temps humide, la majeure partie de ces insectes avait disparu le lendemain, et une seconde opération a suffi pour faire disparaître le reste.

Je ne terminerai pas sans mentionner le perfectionnement qui vient d'être apporté au soufflet à soufrer par *M. Granal,* ferblantier à Bézier, dont le soufflet, soumis à des expériences comparatives par la Société d'agriculture de l'Hérault, a été reconnu supérieur à tous les autres instruments déjà en usage.

HÉBERT.

(*Bulletin de la Société d'horticulture de la Sarthe.*)

BARIL A SEL POUR CONSERVER LES POMMES.

Un correspondant du journal le *Scientific american,* raconte qu'il avait acheté l'automne dernier cinq barils de pommes bien choisies et prises toutes à un même tas, et qu'il les plaça dans un même cellier. Le 1er avril dernier lorsqu'il vint pour les examiner il trouva que dans quatre barils elles étaient entièrement pourries. Celles du cinquième baril étaient entièrement fraîches, bien conservées et d'un goût parfait. Ce cinquième baril avait seul contenu du sel; nous ne pouvons voir, dit-il, d'autre cause de la bonne conservation de ces pommes que dans la présence du sel dans ce baril. — Traduit de l'anglais par C. B.

Nous engageons les agriculteurs et les horticulteurs à essayer ce nou-

veau mode peu encombrant de conserver les pommes. Il suffirait de faire dissoudre quelques kilogrammes de sel commun dans l'eau dont on aurait rempli un baril ; y laisser cette solution pendant quelques semaines et y déposer alors des pommes bien choisies. On pourrait employer l'eau salée provenant du lavage du baril à mouiller les fourrages, destinés à la nourriture des bestiaux, ou le répandre comme engrais ou enfin revivifier le sel en faisant bouillir l'eau salée dans une bassine de cuivre étamée, presqu'à siccité. Il nous paraît avantageux de déposer dans le fond du baril quelques fragments de chaux vive ; mettre une couche de paille, sur laquelle on verserait un peu de sel, et l'on empilerait les pommes dessus en interposant de temps à autre de la paille que l'on aurait imbibé de la solution de sel ou sur laquelle on déposerait quelque peu de sel.

La chaux vive et le sel agissent en enlevant à l'air l'eau qui est indispensable à la putréfaction des matières d'origine végétale ou animale au contact de l'air.

B.

DE QUELQUES SOUS-VARIÉTÉS NOUVELLES ANGLAISES

DU CONCOMBRE VERT LONG (*C. long green*).

Je recommandais dans mon article sur *la Culture forcée du Concombre,* n° 4, avril 1857 (de ce journal), la variété *Gladiator,* qui me paraissait fort au-dessus du *Vert long* des maraîchers. Aujourd'hui le *Gladiator* a disparu des collections marchandes anglaises, et je doute qu'à Paris on puisse s'en procurer de la graine très-pure. Mais à défaut de cette variété que je cultive et apprécie toujours, bien qu'elle me semble avoir un peu dégénéré, je puis garantir le mérite de huit nouvelles, choisies dans une liste nombreuse de gains anglais, et dont j'ai dû la communication bienveillante à M. Vilmorin. — Ces variétés, dont je vais donner une courte description, ont été cultivées à Chaltrait cette année, isolées les unes des autres et étudiées avec soin. J'en attends une ample récolte de graines que j'ai l'intention d'offrir à M. Vilmorin, qui sera en mesure de répondre, dès l'automne, aux demandes qu'on pourrait lui adresser.

Colney Caleb. — Plante vigoureuse, assez hâtive, très-fertile ; fruit de vingt jours, long de 29 centimètres, légèrement anguleux ; peau

lisse, d'un vert jaunâtre; épines noires. Fruit à maturité, long de 50 centimètres; peau jaune foncé, nuancée de vert tendre, légèrement brodée.

Cuthills black spine. — Plante vigoureuse, tardive, assez fertile; fruit de 20 jours, long de 26 centimètres; peau lisse, d'un vert foncé; épines noires. Fruit à maturité, long de 56 centimètres, légèrement anguleux; peau presque lisse, d'un jaune orange.

Victory of Suffolk. — Plante vigoureuse, très-hâtive, très-fertile; fruit de 20 jours, long de 25 centimètres, légèrement anguleux; peau lisse, d'un vert clair d'abord et passant au vert foncé; épines blanches. Fruit à maturité, long de 40 centimètres, très-plein, très-lourd, non anguleux; peau d'un vert tendre, marbrée de plaques d'un jaune très-pâle; reticulée ça et là.

Surprise. — Plante très-vigoureuse, très-tardive, assez fertile; fruit de 20 jours, long de 28 centimètres, anguleux; peau d'un vert foncé, glauque; épines blanches. Fruit à maturité, long de 56 centimètres, un peu anguleux; mamelons assez nombreux et très-saillants; peau jaune très-pâle, nuancée de vert clair.

Sir Colin Campbell. — Plante vigoureuse, hâtive, fertile; fruit de 20 jours, long de 30 centimètres, anguleux; mamelons saillants; peau d'un vert foncé, glauque; épines noires. Fruit à maturité, long de 65 centimètres, à légères angulations, absence de mamelons; peau d'un jaune-orange, légères broderies.

Pikes Defiance. — Plante très-vigoureuse, la plus hâtive des huit variétés, très-fertile, de premier mérite. Fruit de 20 jours, long de 52 centimètres, très-bien fait, un peu anguleux, mameloné; peau d'un vert foncé, glauque; épines blanches. Fruit à maturité, long de 50 centimètres, légèrement anguleux; peau jaune très-pâle nuancée de vert tendre.

Highland Mary. — Plante vigoureuse, hâtive, très-fertile; fruit de 20 jours, long de 25 centimètres, cylindrique; peau lisse, d'un vert tendre, sans épines; chair verte, épaisse, cassante, d'excellente qualité. Fruit à maturité, long de 38 centimètres, cylindrique, lourd, plein; peau verte, nuancée de jaune pâle; broderies réticulées, plus nombreuses vers le pédoncule.

Weedons Symmetry. — Plante vigoureuse, la plus tardive des huit variétés, ne paraît pas fertile, mérite la culture cependant, parce que ses fruits sont magnifiques. Fruit de 20 jours, long de 30 centimètres,

non anguleux; peau vert foncé, glauque; épines noires. Fruit à maturité, long de 56 centimètres; peau jaune-orange; réticules assez abondantes.

Chaltrait (Marne), 30 août 1858.

Comte Léonce de Lambertye.

LE *FESTUCA OVINA*, L., PLANTE DE BORDURE.

NOUVEAUX ESSAIS.

C'est par votre journal, numéro de mars 1858, que j'ai appris tout l'avantage qu'on pouvait tirer du *Festuca ovina, L.*, employé en bordure; et c'est à lui que j'adresse ces quelques lignes sur mes essais qui confirment en tout point les essais anglais.

Je lisais donc dans cet excellent journal un article bien fait sur l'emploi en bordure du *Festuca ovina, L.,* lequel était cité du numéro du 16 janvier du *Gardener's Chronicle*. — Dans mes herborisations j'avais maintes fois examiné les allures de cette petite Graminée; et je ne doutais point après avoir lu l'article, qu'elle ne pût être employée très-heureusement à cet usage. Dès lors j'en demandai de la graine voulant me rendre compte sur le champ des résultats obtenus en Angleterre.

Cet article que je résume en peu de mots disait donc que le Buis est coûteux, qu'il ne réussit pas toujours, — que le *Statice* (*Armeria Vulgaris.* Wild.) peut être la meilleure entre toutes les bordures dans sa jeunesse, s'étend bientôt, s'écarte de l'alignement, se dégarnit et exige de fréquentes replantations. — M. Duncan avait signalé plusieurs espèces naines de Graminées propres aux bordures. L'expérience fut faite sur le *Festuca ovina, L.,* qui ne produit ni *stolons* ni *rhizomes*. — On sema en pépinière, — on repiqua très-serré. — Bientôt le plant forma de très-élégantes lignes d'un gazon fin. — Deux tontes, l'une en été pour supprimer les hampes florales, l'autre en automne pour nettoyer les feuilles jaunissantes paraissent suffire à la propreté de ces lignes. — En somme on obtient une bordure durable, de belle apparence et à très-bon marché.

Voici maintenant ma culture :

Je semai 1[re] quinzaine d'avril 0,50 gr. de *Festuca ovina,* dans une planche de potager large d'un mètre, longue de 15 et recouvris la graine de terreau. — Huit jours après elle commençait à lever. — Je fis arro-

ser de temps à autre et esherber. — Là se bornèrent les soins jusqu'au 28 septembre. — Alors le plant étant suffisamment fort, il fut repiqué en bordure à raison de 10 plants par mètre courant. J'en eus assez pour garnir 850m ! – La reprise se fit très-vite. — Dès maintenant (20 octobre) les pieds ont gazonné et forment des lignes charmantes. Je crois que nulle plante ne donnerait un résultat plus prompt, plus économique et meilleur en somme.

Cte L. de Lambertye.

Chaltrait, 20 octobre.

M. Bazin, jardinier de M. Duvoir, à Liancourt, nous communique le remède suivant qu'il vient d'employer avec efficacité pour la destruction des pucerons sur les plantes de serre et de pleine terre :

« Ayant rentré ses Verveines, ses Héliotropes, ses Geranium et une centaine de Cinéraires de choix pour garnir une serre, il remarqua que ses plantes, après une dizaine de jours, étaient littéralement remplies de pucerons noirs et verts. N'ayant pas voulu employer les fumigations de tabac à cause de la proximité des appartements et l'eau de Tatin (recommandée à cette usage), exigeant un temps plus ou moins long pour la préparer, il essaya de réduire ses feuilles de tabac en poudre en les frottant entre les mains, et de répandre cette poussière sur ses plantes. Au bout de 24 heures, tous les pucerons avaient disparu ou plutôt étaient morts et bien morts. »

Ce remède, quoique fort simple, nous semble devoir être pris en considération; mais au lieu de feuilles de tabac broyées, il serait bien plus simple d'employer le tabac à priser dont l'effet doit être le même.

Plusieurs de nos abonnés ont demandé pourquoi nous n'avons dit mot des expositions de Namur, d'Anvers et de celle de la Société linnéenne de Bruxelles. Quant à la première de ces expositions, un compte rendu, qui nous avait été promis, ne nous est jamais parvenu, et pour ce qui concerne les autres expositions, nous regrettons que les conseils d'administration de ces Sociétés aient négligé de nous communiquer et leur programme et le résultat des concours. Nous y pourvoirons à l'avenir.



Beloperone violacea (Planch.)

BELOPERONE VIOLACEA (Pl.)

Acanthacées. — Ecmatocanthacées.

Planche XXIII.

Le genre Beloperone, dont la signification grecque est flèche agrafe, a été formé par Nees Von Esenbeck aux dépens du genre *Justicia* dont le *Justicia elongata* a fourni le type. Il se compose de plantes frutescentes ou sous-frutescentes, plus rarement de plantes herbacées, toutes originaires de l'Amérique tropicale et particulièrement du Brésil et du Pérou. Le nombre des espèces connues est encore assez limité : De Candolle en indique quarante et une dans le 11e volume du *Prod. Sys. Nat.*; quelques autres sont citées dans les *Annales de Walpers.*

Les principaux caractères du genre sont : fleurs ordinairement allongées, alternes, pourpres ou bleuâtres, munies de bractées ou de bractéoles colorées disposées en épis terminaux ou axillaires. Calice à cinq divisions égales; tube court, étroit. Corolle hypogyne, ringente; lèvre supérieure concave, lèvre inférieure à trois lobes égaux. Étamines au nombre de deux inserrées au-dessous du milieu du tube. Anthères biloculaires à loges éperonnées à la base. Stigmate subulé; style simple. Capsule unguiculée, biloculaire, tetrasperme. Graines discoïdes, colorées.

Le *Beloperone violacea* dont nous offrons la figure ci-contre est peut-être la seule espèce du genre qui soit cultivée dans nos serres. C'est une très-belle plante sous-frutescente, rameuse, à fleurs en épis terminaux, d'un beau violet et remarquables par l'ampleur de la lèvre inférieure. Cultivée en pleine terre, elle acquiert 2 à 3 pieds de hauteur; cultivée en pots, elle atteint à peine la moitié de cette taille. Nous devons cette plante à M. J. Triana, qui la découvrit dans les régions tempérées de la Nouvelle-Grenade, d'où il en envoya des graines à l'établissement de M. Linden qui voulut bien, sur notre demande, nous en communiquer une branche en fleurs, ainsi que le nom qui lui a été donné l'année précédente par M. Planchon. Nous devons la diagnose qui suit, au professeur Decaisne, auquel nous avons communiqué un échantillon fleuri.

Description. — Rameaux herbacés et finement striés, très-glabres, portant des feuilles oblongues acuminées, atténuées à la base en un

court pétiole canaliculé, légèrement pubescent sur les bords, à limbe bullé, d'un vert foncé, à nervures saillantes en dessous et pubescentes; l'épiderme de la face supérieure renferme, ainsi que plusieurs autres plantes du même groupe, de nombreux petits cristaux (cystolithes). Les fleurs naissent au sommet de chacun des rameaux, entourées de bractées foliacées qu'elles dépassent et sur lesquelles elles se détachent élégamment. Le calice est formé de cinq folioles vertes, blanches sur les bords, acuminées. La corolle ringente, d'un beau violet, présente à l'entrée de la gorge deux séries de petites lignes d'un blanc-jaunâtre, qui partent de la nervure médiane du lobe moyen inférieur. La lèvre supérieure légèrement bifide et concave, cache les étamines ainsi que le style comme dans la plupart des espèces du genre.

Culture. — Quoique originaire des régions tropicales de l'Amérique méridionale, on aurait tort de l'assimiler aux plantes de serre chaude. Elle végète parfaitement dans la serre tempérée, et nous supposons même qu'elle résiste en serre froide. Plusieurs exemplaires, plantés en pleine terre vers les premiers jours de mai, se sont développés avec une vigueur peu commune et ont donné une floraison parfaite d'un effet charmant. Cette plante est une excellente acquisition pour l'ornementation de nos parterres d'été et d'automne surtout. Elle réussit fort bien dans la terre de bruyère mélangée de terreau.

FUCHSIA VARIÉS.

1. *Duc de Trévise.* 2. *Pierre le Grand.* 3. *Prince Ghika.* 4. *Murat.* 5. *Sire de Créqui.*

Planche XXIV.

Nous offrons aujourd'hui aux amateurs de Fuchsia, un contingent de cinq variétés à fleurs doubles obtenues de semis par M. Cornelissen, horticulteur, rue Saint-Alphonse, à Bruxelles. Déjà l'année précédente, cet horticulteur, aussi modeste qu'habile, nous a communiqué trois variétés nouvelles, figurées tome I, pl. XII, qui ne manquent pas de mérite. Plus heureux encore cette fois, il a obtenu vingt variétés, toutes à fleurs doubles, non pas doubles comme celles que nous connaissons sous les noms de *Imperialis*, *Coronata*, *Henderson*, *Bellaflora*, etc., mais bien pleines dans toute l'acception du mot. C'est une véritable bonne fortune pour les amateurs de Fuchsia et nous félicitons



Fuchsia variés

1. Duc de Trevise. 2. Pierre Legrand. 3. Prince Ghika. 4. Murat. 5. Sire de Crequi.

M. Cornelissen de ce succès inespéré. Sous le rapport de la forme, de l'ampleur, et surtout sous celui du dédoublement de la corolle, ces variétés surpassent tout ce qui a été obtenu jusqu'à ce jour. Du reste, un coup d'œil sur la planche ci-contre suffit pour constater la vérité de ce que nous venons de dire. Elles sont le résultat du croisement de trois variétés : des Fuchsia *Duchesse de Lancastre* et *Violacea fl. pleno* avec *Prince of Wales*. C'est ce dernier qui a fourni les semences.

DESCRIPTION. — N° 1. — Calice rouge carmin. Sépales à moitié ouverts ou presque étalés. Corolle violet bleuâtre, composée d'un grand nombre de pétales densement imbriqués et formant une boule compacte et régulière. Les panachures de lignes rouges carmin irrégulières qui parcourent longitudinalement les pétales bleu-foncé donnent à cette variété une grande originalité et un cachet de beauté remarquable.

N° 2. — Calice carmin ; sépales relevés aux deux tiers vers le tube du calice. Corolle d'un violet foncé, parfaitement pleine; pétales régulièrement imbriqués. La rose la plus parfaite n'a pas une forme plus nette et plus symétrique que la corolle de cette variété.

N° 3. — Calice carmin ; sépales complètement relevés et repliés sur le tube qu'ils cachent presqu'entièrement. Corolle presque droite, peu évasée, carmin violet, plus rouge à la base. Quoique moins volumineuse que dans les variétés précédentes, elle ne laisse pas d'être fort belle.

N° 4. — Calice carmin foncé; sépales à moitié ouverts, un peu relevés par les extrémités. Corolle parfaitement double, d'un violet très-foncé, d'une ampleur, d'un diamètre et d'une régularité irréprochable; sépales épais, bien formés et symétriquement imbriqués. Ce *Fuchsia* se distingue encore par ses pédoncules beaucoup plus longs que dans toutes les variétés que nous connaissons.

N° 5. — Calice rose tendre, marqué de rose plus foncé et de quelques côtes blanchâtres ; sépales étalés, relevés dans la moitié de leur longueur, à extrémités d'un vert jaunâtre. Corolle rose teintée de violet, ample et parfaitement double.

Nous apprenons que M. Cornelissen met ces cinq variétés en vente au 1er avril prochain, au prix de fr. 25.

REVUE DES PLANTES NOUVELLES ET RARES.

—

SERRE CHAUDE.

Illustration horticole.

Vanda Cathcarti (Lindl., *fol. Orch.*) — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monogynie.

Cette magnifique Orchidée a été découverte par M. Hooker fils, dans les vallées chaudes du Sikkim Himalaya oriental, entre 2,400 et 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est l'Orchidée la plus remarquable qui ait été trouvée dans le nord de l'Inde; aussi a-t-elle été choisie pour porter le nom de J. F. Cathcart, en souvenir de la noble collection de dessins que cet amateur fit exécuter dans le Sikkim Himalaya. C'est une plante en apparence grimpante, d'un bel aspect et ayant beaucoup de rapport, dans l'habitus, avec le *Renanthera coccinea.* Les feuilles ont dix-sept pouces de long sur un et demi de large ; les fleurs, de trois à quatre pouces de diamètre, sont charnues et disposées en un racème multiflore (6 à 7); les pétales et sépales sont blancs en dehors, jaunâtres en dedans et marqués transversalement d'étroites bandes ou lignes d'un brun ou rouge canelle. Le labelle, qui ressemble à une auge, est blanc, avec un bord relevé tomenteux et jaune ; ses oreillettes sont piquetées de rouge; quatre lignes rouge carmin (d'après le dessin), longent le col formé par la jonction de deux fortes côtes, qui s'étendent le long de son milieu ; à la base, au lieu d'éperon est une cavité horizontale, profonde, pratiquée dans l'épaisseur du labelle et atteignant à peu près le tiers de sa longueur. Le gynostème est vert, maculé de rouge; l'anthère d'un jaune brillant. Masses polliniques au nombre de quatre (Lindl.). Le dessin que donne l'*Illustration horticole,* pl. 187, est une copie exacte du dessin original publié, pl. XXIII, dans le bel ouvrage du J. F. Cathcart et Hooker fils, intitulé : *Illustrations of Himalayan plants.*

Le même journal, planche 185, donne les dessins coloriés de trois feuilles des plus beaux *Caladium* de M. Chantin, dont nous avons parlé dans notre livraison du mois de novembre; ce sont celles des

C. Chantinii, Verschaffeltii et *Argyrites*. Nous n'avons qu'un mot à dire sur leur mérite : ils sont superbes ! Nous ajouterons même qu'ils surpassent tout ce que nous connaissons dans ce genre.

SERRE FROIDE.

Pelecyphora aselliformis (Ehrenb.). — Famille des Cactées, Phymato-cotyledonées; groupe des Mélocactées.

Ce *Cactus* a fleuri cette année chez M. Tonel, de Gand, qui l'a communiqué à M. Ch. Lemaire.

C'est une fort jolie espèce à têtes multiples d'un vert tendre, dont les podaires coniques présentent chacun, au centre, un sillon longitudinal, bordé d'une espèce de bourrelet blanchâtre ou brunâtre, formé par la réunion de petits corpuscules transversaux, linéaires, aigus au sommet et très-serrés. Les fleurs sont nombreuses, grandes, bicolores; les pétales extérieurs sont blancs, les intérieurs sont roses.

Elle habite les environs de San-Luis-de-Potosi au Mexique, d'où les frères Tonel de Mexico l'ont envoyée en Europe.

Belgique horticole, 12e livraison, 8e année.

Amygdalus persica, var. *stellata* (Hort. Sieb.).

Sous ce nom M. Morren nous fait connaître une charmante variété de pêcher, qui a été décrite et figurée dans les *Annales d'Horticulture et de Botanique des Pays-Bas*, par M. Witte, jardinier en chef du Jardin botanique de Leyde.

C'est un arbuste de pleine terre. Ses fleurs, qui se montrent dès les premiers jours de printemps, sont simples; mais au lieu de cinq pétales, elles en ont quinze, vingt ou vingt-cinq, étroits et disposés régulièrement sur un seul rang, et divergeant parfaitement du centre vers la circonférence de manière à présenter plus ou moins la forme étoilée, d'où son nom de *stellata;* les fleurs sont blanches, nuancées de rose; cette dernière couleur devient prédominante à mesure que la fleur vieillit. Il se multiplie de greffe comme les autres pêchers et amandiers.

Rhaphiolepis japonica (SIEB. et ZUCC.). — Famille des Rosacées — Icosandrie Polyandrie.

Encore une nouvelle espèce de serre froide, introduite du Japon, par M. Von Sieboldt, et formée aux dépens du genre *Crataegus* avec lequel elle a beaucoup d'analogie.

C'est un arbrisseau de six à dix pieds de hauteur, ramifié dès sa base, formant, avec ses rameaux serrés et son feuillage touffu, une pyramide épaisse dont chaque branche se termine par une panicule de fleurs blanches de la grandeur de nos fleurs de *Philadelphus*. Les feuilles sont entières, toujours vertes, elliptiques, presque obtuses, largement dentées en scie, lisses et coriaces. Les étamines sont roses à la base. Le fruit est une baie noire de la grosseur d'une cerise et couverte d'une poussière bleuâtre. Son nom japonais est Mokkok. Ajoutons que c'est M. Teysmann de Java, qui l'a envoyé à l'établissement de M. Von Sieboldt.

Cosmanthus grandiflorus (BENTH.). — Famille des Hydrophylleacées. — Pentandrie Monogynie.

Cette plante herbacée, découverte par M. Douglas en Californie, et introduite récemment à l'établissement de MM. Veitch, à Chelsea, a les plus grandes fleurs de la famille des Hydrophylleacées.

M. Lobb, son introducteur, dit qu'elle atteint, dans sa patrie, trois à cinq pieds de hauteur. Quoique herbacée, elle est vigoureuse, rameuse et quelque peu décombante. Elle est couverte de poils simples et courts, entremêlés de poils glanduleux et visqueux. Les feuilles, assez grandes, sont épaisses, ovales, semi-cordées, souvent presque triangulaires. Les fleurs sont en épis scorpioïdes et terminaux; la corolle, quinquélobée, est largement campanulée, d'un bleu purpurescent, à tube blanc; au centre, on remarque un disque blanc au milieu duquel se détache un cercle d'un pourpre foncé.

On peut la cultiver, en été, en pleine terre où elle fleurit abondamment.

On vient d'introduire récemment en Angleterre, dans l'établissement de MM. W. Bollisson et fils, à Tooting, près de Londres, le remarquable *Rheum nobile*, Hook. fils et Thoms., figuré et décrit dans : *Illustra-*

tions of Himalayan plants. Voici ce qu'en dit le découvreur M. Hooker :

Cette espèce est sans contredit la plus étonnante de toutes celles qui ont été découvertes dans les Sikkim. La première fois que j'aperçus cette plante, à un mille de distance sur les roches noirâtres de la vallée de Lachen, à 14,000 pieds de hauteur, dans un endroit inaccessible, je ne pouvais concevoir ce que ce pouvait être. Il me fallut l'examiner de près pour me convaincre que c'était une vraie Rhubarbe. La plante mesure au delà d'un mètre de hauteur et forme une espèce de tour de forme conique, composée d'une infinité de bractées larges, imbriquées, semi transparentes, d'une couleur de paille brillante et dont les supérieures sont marginées de rose; ses larges et amples feuilles radicales, fortement lustrées et brillantes, avec leurs pétales et leurs nervures rouges, forment une base digne de cet ensemble. Des stipules d'un beau rose argenté entourent les panicules de petites fleurs vertes très-insignifiantes. La racine, de plusieurs pieds de longueur, embrasse le roc; elle a la grosseur d'un bras d'homme, et est d'une couleur jaune dans l'intérieur. Après la floraison, la tige s'allonge, les bractées s'écartent les unes des autres, se colorent d'un brun rouge, épais, se fanent et se déchirent; enfin lorsque les fruits mûrissent, elles tombent et la plante, toute délabrée, ne présente plus qu'une tige couverte de panicules de fruits d'un brun foncé. En hiver, ses tiges nues et noirâtres, se détachant sur les roches ou sur la neige qui les environne, semblent les sentinelles perdues de cette désolante région.

La tige fistuleuse de cette plante, appelée *Chuka,* par les indigènes, est d'un acide agréable et se mange; l'intérieur contient une eau pure et limpide.

Des graines de cette Rhubarbe ont germé pour la première fois à Kew.

Algemeine Berliner Gartenzeitung.

Cordyline rigidifolia (C. KOCH), *Alg. Berl. Gart.,* n° 51, 1858.

Cette nouvelle espèce de *Cordyline* a été établie par le professeur Ch. Koch, avec une plante que l'on cultivait depuis plusieurs années au Jardin botanique de Berlin, sous le nom de *C. stricta* (Endl.) (*C. congesta* des horticulteurs), et que déjà on faisait figurer sous le nom de

Charlwoodia rigida dans le Catalogue de cet établissement. M. Koch a cru devoir la rapporter au genre *Cordyline*, fondé par Royen (*Prod. flor.*, Leid.). Elle diffère surtout de la *C. stricta*, par ses feuilles plus raides et par ses tiges feuillées presque jusqu'à la base.

La plante paraît ne pas dépasser 10 pieds de hauteur; ses feuilles, surtout les supérieures, sont très-rigides, de 1 et demi à 1 deux tiers de pied de longueur sur 12 à 15 lignes de largeur; inférieurement plus pâles, terminées en alène, et à bords légèrement denticulés; les feuilles inférieures seules sont canaliculées. L'inflorescence est d'abord terminale et en panicule, puis devient latérale par l'accroissement de la plante; le pétiole et ses ramifications sont brunâtres. Les fleurs sont campanulées, longues de 5 lignes, pendantes, d'un lilas pâle. L'ovaire est ovoïde, d'un jaune blanchâtre; à style filiforme de la longueur de la corolle. Patrie inconnue.

Cordyline odorata (C. Koch), *Alg. Berl. Gart.*, n° 31.

Encore une nouvelle espèce créée par M. Koch, d'une plante cultivée au jardin de Berlin, et probablement originaire de la N^lle^-Hollande. Elle a beaucoup d'analogie avec le *C. congesta* (*vera*) de Endl. et la *C. spectabilis* Kth., mais paraît toutefois n'être qu'une variété du *Charlwoodia fragrantissima* de Lem. Néanmoins les feuilles de ces deux dernières espèces sont constamment recourbées, même celles du sommet, tandis que dans l'espèce en question les feuilles supérieures restent toujours dressées; les feuilles, à l'exception des plus anciennes, ne sont jamais denticulées sur les bords, comme celles du *Ch. fragrantissima*. Les fleurs sont violettes, en racème dressé, très-nombreuses et presque sessiles.

Gardner's Chronicle.

Ligustrum sinense (Lour.), *Gard. Chron.*, 14 août 1858. — Famille des Oléacées.

Cet arbrisseau à feuilles tombantes est originaire de la Chine et paraît rustique. Ses branches sont cotonneuses, ses feuilles ovales, obtuses, ondulées, glabres avec un léger duvet en dessous; ses fleurs blanches forment des panicules semblables à celles de notre *Troéne* commune. Il a fleuri dernièrement dans l'établissement de M. Glendinning, qui

l'avait reçu de M. Fortune. M. Lindley fait observer que les baies de cette espèce ne sont pas globuleuses, comme le dit Loureiro, mais bien oblongues.

Lonicera stipulata (Hook. fils et Thoms.), *Gard. Chr.* 18 septembre 1858. — Famille des Caprifoliacés.

Ce nouveau Chèvre-feuille a été découvert par M. Hook. fils, dans le Sikkim Himalaya, à une hauteur de 3000 mètres, ce qui permet de supposer qu'il supporte la pleine terre, en Angleterre du moins et partout où le climat est analogue. C'est un grand et vigoureux arbrisseau presque sarmenteux, fort remarquable au point de vue botanique, comme possédant de grandes stipules interpétiolaires; ses branches, le dessous de ses feuilles et ses stipules sont couverts de poils laineux d'un blanc jaunâtre qui font un contraste frappant avec le vert de la face supérieure. Ses feuilles mésurent jusqu'à 10 et 11 centimètres de longueur; elles sont ovales, semi cordées, acuminées, bordées de quelques dents très-espacées. Ses fleurs blanches ou un peu jaunâtres sont abondantes et disposées en nombreux fascicules axillaires.

Lonicera glaucophylla (Hook. fils et Thoms.), *Gard. Chr.* du 18 septembre 1858. — Famille des Caprifoliacés.

Cette seconde espèce de Chèvre-feuille a été découverte par le même voyageur; elle est plus rare et plus brillante que la précédente, à cause de la belle couleur rouge de ses fleurs qu'elle produit en abondance. Elle forme un arbrisseau grêle, parfaitement glabre, dont les feuilles, assez semblables de contour à celles de la première espèce, mais plus longuement acuminées et un peu moins larges, sont colorées de vert pâle à leur face supérieure et glauques à l'inférieure; elles sont accompagnées de petites stipules interpétiolaires. Comme elle ne croît sur l'Himalaya qu'à 1500 mètres de hauteur, elle exigera l'orangerie.

CULTURE MARAICHÈRE.

En ce moment, nous sommes condamnés au repos; l'hiver vient de nous lier les bras, et le cœur nous manque dès que nous promenons un regard de regret et d'espérance sur le potager. Dieu que c'est triste! Besogne à moitié faite et interrompue par surprise; vieux légumes attardés, saisis par la gelée et cassants comme du verre; légumes jeunes d'arrière-saison, qui baissent la feuille, ne vivent plus que pour mémoire et font laide figure des pieds à la tête. Voilà le tableau, et pas de neige pour nous le dérober, pas de neige pour réchauffer un peu les plantes refroidies. Que faire donc? Si vous voulez me croire, nous prendrons place autour du foyer, nous tisonnerons le feu et causerons d'un projet qui intéresse tous les cultivateurs de légumes et d'autres encore, non-seulement dans ce pays, mais aussi dans les pays voisins, parce que les bonnes idées ne connaissent pas de frontières, passent au-dessus de la douane, s'expriment dans toutes les langues et sont les bienvenues, d'où que souffle le vent qui les porte et quel que soit le lieu où elles tombent. En cette affaire, la Belgique a le droit de prendre date et la prend; voilà tout.

Il s'agit de donner une vigoureuse impulsion aux études horticoles parmi les instituteurs primaires, de faire passer les plantes et les pratiques nouvelles par le jardin de l'école, comme pour les acclimater, les naturaliser, avant de les jeter dans le domaine de la grande culture. On ne tient pas à ce que l'instituteur instruise le fermier ou le fils du fermier des procédés agricoles, attendu que pour avoir de l'influence, en pareil cas, il faudrait avoir des champs au soleil et de riches récoltes sur pied; mais on tient essentiellement à ce qu'il donne de bons exemples au potager, à ce qu'il prenne position dans la culture maraîchère et y conquierre une supériorité, facile d'ailleurs à conquérir, et que personne ne lui contestera. Ceci revient à dire que l'instituteur entrera par la fenêtre au lieu d'entrer par la porte. Peu importe, il suffit qu'il entre et qu'on l'accepte. Il ne traitera point des terrains, des engrais, du drainage, de la physiologie végétale, à l'occasion des colzas, des avoines ou du seigle, mais il en traitera à l'occasion des choux, des laitues et des épinards, par exemple, sans que personne ne

songe à le tourner en ridicule. Il n'ouvrira point la bouche en ce qui touche la carotte blanche à collet vert, mais les gros cultivateurs trouveront tout naturel qu'il parle de la carotte de Hollande, d'Altringham, de Brunswick et les recommande pour le jardinage. Les hommes sont de grands enfants tout gonflés de petites vanités et qu'il ne convient pas toujours d'aborder de face. On l'a compris parfaitement ; les leçons de l'instituteur ne peuvent et ne doivent arriver à leur dernière destination qu'en passant modestement par le jardin. Donc, elles y passeront.

Jusqu'ici, l'idée n'a rien de neuf, et la Belgique n'a pas le privilége exclusif de l'enseignement horticole par l'intermédiaire des instituteurs; la France et l'Allemagne n'ont rien à lui envier sous ce rapport. Mais voici un projet tout frais éclos, dont l'application est bien arrêtée, nous assure-t-on, projet nouveau, original, d'une exécution facile, peu coûteuse et qui, naturellement, sera mis à l'essai dans la province la plus arriérée de la Belgique. S'il y a réussite dans le Luxembourg, il n'y aura plus à hésiter nulle part.

Il s'agit d'établir, à la fin de chaque année scolaire, des expositions et concours horticoles entre les instituteurs, d'établir la lutte entre plusieurs cantons, entre plusieurs inspections. MM. les instituteurs seraient tenus de produire, au jour fixé, des échantillons de toutes les espèces ou variétés de légumes, dont les graines leur auraient été distribuées. Aucun d'eux, à moins de causes majeures, n'aurait la faculté de se soustraire à cette obligation. En lui-même, le projet n'a rien d'embarrassant, au premier abord, mais quand on y regarde de près, on rencontre certaines difficultés d'exécution. Ainsi, par exemple, il convenait de s'arrêter à la question du transport des légumes, au moment du concours, et de se demander s'il serait raisonnable de mettre à la charge de l'instituteur des frais qui seront d'autant plus élevés que les distances à parcourir seront plus grandes. Ce n'était point admissible, d'abord parce que les instituteurs ne sont pas dans une position qui permette de leur imposer des sacrifices à la légère; en second lieu, parce que le gros lot des désavantages aurait frappé nécessairement les plus éloignés du chef-lieu de canton. Longue route à faire, grands frais à débourser. L'administration prendrait donc ces frais à son compte, et s'arrangerait de façon à les réduire le plus possible. Supposons que le concours ait lieu dans toute la province, et le même jour, par circonscriptions de trois ou quatre cantons réunis,

on choisirait, pour la cérémonie, un chef-lieu à peu près central et l'on désignerait, en vue du transport des denrées à exposer, trois routes rayonnant de ce chef-lieu vers la circonférence de chaque circonscription d'exposants. Au jour fixé, une voiture partant de la limite extrême de chacune des artères, recevrait sur divers points du parcours les colis des instituteurs qui se trouveraient sur la ligne même ou n'auraient que de courtes distances à franchir pour y arriver.

Voilà, si nous sommes bien renseignés, et nous croyons l'être, l'ensemble du projet et quelques-uns des moyens de réalisation. Les primes consisteraient en médailles, livres spéciaux et graines. Reste à savoir maintenant à quelle somme, tout bien compté, s'élèverait le chiffre de la dépense. On nous assure qu'elle n'atteindrait pas celui de six cents francs pour la province entière. Or, à ces conditions, il est évident qu'on ne saurait reculer devant l'essai, et nous caressons l'espoir qu'il se réalisera l'année prochaine. Déjà, des graines de diverses sortes ont été distribuées aux instituteurs, à la suite des conférences horticoles de l'arrière-saison; d'autres le seront prochainement, en vue des semis de printemps; en sorte que ces messieurs seront parfaitement en mesure, et sans bourse délier de se préparer pour la lutte.

Nous approuvons fort cette manière de procéder. C'est la seule, à notre avis, qui puisse conduire à de prompts et sérieux résultats. Tant qu'il n'y aura pas concours, il n'y aura pas émulation et les instituteurs ne se croiront point tenus de se livrer aux travaux du jardinage, dans leurs moments de loisir. Le concours impliquera une sorte de contrainte morale; ils devront se mettre à l'œuvre, songer à l'exposition, semer les graines distribuées, soigner les semis, se rappeler chaque jour que l'honneur de leur inspection cantonale est engagé dans l'affaire, que, sous ce rapport, il doit y avoir solidarité entre tous les instituteurs d'un même ressort, que la négligence de l'un peut paralyser l'activité de l'autre et compromettre le succès. Ces considérations auront du poids. Les plus zélés réchaufferont, stimuleront les plus tièdes. Les inspecteurs cantonaux, intéressés moralement dans la question, déploieront bien certainement une activité inusitée, et en moins de trois ou quatre années, chaque village de la province aura son potager modèle, chaque instituteur en saura plus sur la matière que la plupart de nos jardiniers de profession.

Alors même que l'enseignement horticole, parmi les instituteurs, ne

comprendrait que la branche légumière, les résultats seraient déjà fort utiles et fort beaux; mais il ne se borne point à cette seule branche, il embrasse, en outre, la culture des arbres fruitiers, le greffage, la taille, etc., à titre de récréation, non de surcharge. Les études ordinaires n'en souffriront point; les loisirs s'utiliseront et la moralité y trouvera son compte.

Les enfants du cultivateur viendront en aide au maître pour conquérir ses bonnes grâces; ils le seconderont dans ses petits travaux, s'initieront, en jouant, aux pratiques du jardinage et de l'arboriculture, questionneront, apprendront toutes sortes de connaissances intéressantes qui se fixeront pour la vie dans leur tête, qu'ils rediront au père et à la mère, qui leur feront aimer le village, aimer la profession de cultivateur, et qu'ils appliqueront tôt ou tard à leur profit.

Aussi longtemps que nous ne nous adresserons pas à l'intelligence de l'enfant, que nous ne la satisferons point, qu'il ne verra que le côté mécanique et abrutissant des opérations, il ne se fixera ni à la grande ni à la petite culture. Mais du moment que nous lui donnerons la raison d'un labour, d'une fumure, d'un sarclage, d'un pincement, que nous lui révélerons les secrets de la vie chez l'arbre et la plante, que nous fournirons un aliment à sa légitime curiosité, que nous aurons une réponse à chaque demande qu'il nous soumettra, il saisira bien vite le beau côté de la culture, et cela sans fatigue, sans efforts d'esprit; et le saisissant, il s'y attachera comme l'on s'attache à une profession libérale. Voilà le but utile de l'enseignement horticole. Les cerveaux étroits ne voient que des légumes et de beaux fruits au bout de l'œuvre; les hommes intelligents doivent y voir autre chose encore.

P. Joigneaux.



POMOLOGIE.

—

NOTICE SUR LA TAILLE DES ARBRES FRUITIERS.

Nous venons de recevoir la lettre suivante, concernant la taille de quelques arbres fruitiers, de M. Bazin, jardinier-horticulteur chez M. Duvoir, à Liancourt :

En lisant les travaux du mois de votre journal, j'y ai vu un passage concernant les arbres fruitiers. Comme je m'occupe depuis de longues années de cette culture, et que l'époque de la taille des arbres approche, je crois me rendre utile en vous communiquant quelques observations à cet égard. A mon avis, il y a trois raisons qui obligent à tailler les arbres :

1° Pour prolonger l'existence de l'arbre ;

2° Pour lui donner une forme agréable à l'œil;

3° Pour lui faire produire de meilleurs et de plus nombreux fruits.

Par la taille on retranche les branches inutiles en laissant seulement celles destinées à porter fruits, et celles qui ne peuvent s'enlever sans faire du tort à la forme de l'arbre.

Cette opération a surtout pour but d'empêcher l'épuisement du sujet, dont une foule de branches gourmandes diminuent l'existence normale.

Quelle que soit la forme que l'on veut donner à l'arbre, il est nécessaire de laisser, pour le moins, 25 centimètres de greffe à la première série des branches latérales qu'on laisse se développer, afin que le travail soit libre au pied de l'arbre, lorsqu'il a acquis tout son développement; il faut dans la taille, observer une régularité et une symétrie parfaite, et il faut surtout qu'elle soit calculée de manière à ne pas empêcher l'action de l'air et du soleil, que le fruit réclame pour acquérir la qualité et le coloris; enfin, il faut que chacune de ses branches soit garnie de rameaux fruitiers sans pourtant qu'il y ait confusion.

On comprend aisément qu'un arbre, dans ces conditions, bien soigné et surtout bien taillé, doit produire de plus beaux fruits. L'enlèvement des branches gourmandes et inutiles a aussi pour objet de

porter vers le fruit, le surplus de la sève; celui-ci en profite; il gagne ainsi en grosseur et en beauté.

La meilleure époque pour la taille est celle qui suit immédiatement la chute des feuilles. Un arboriculteur ne l'ignore pas, mais cette règle n'est pas exclusive. Voici comment je procède et je puis assurer que j'ai réussi complétement :

Je commence par tailler tous les arbres poussant peu de bois et ayant peu de vigueur, et je laisse jusqu'en février et mars, ceux qui sont vigoureux et qui ont beaucoup de bois. Je taille donc les uns en automne, afin de leur conserver toute la sève pour l'époque où elle se met en mouvement, tandis que je ne taille les autres que vers le moment de la reprise de la sève, afin de leur faire perdre une partie de cette sève qui tourne à l'avantage des branches à fruits. Ce sont surtout les arbres à pepins et ceux à noyaux, que je conseille de ne tailler qu'au moment de la première circulation de la sève, c'est-à-dire en février ou en mars. Si la saison est précoce, les bourgeons à fruits grossissent, ceux à feuilles s'allongent et, comme la sève, alors en mouvement, a une grande tendance à se porter vers les extrémités, on comprend que celle qui se serait déjà portée dans les rameaux à supprimer, ferait éprouver une perte réelle, tandis que le contraire a lieu si on supprime les branches superflues avant que la sève les ait atteintes; celle-ci passera dans les autres parties de l'arbre et peut, si la taille a été habilement combinée, faire développer en rameaux précieux, les yeux qui seraient restés à l'état latent.

Voilà, selon moi, les conditions essentielles et indispensables pour obtenir de beaux et bons arbres.

MISCELLANÉES.

GLORIOSA SUPERBA.

Il est difficile de se faire une idée exacte de la magnificence de cette plante si on ne l'a vue dans tout son développement. Originaire des vallées humides et chaudes des Indes Orientales, elle fleurit et végète selon les alternances des saisons, tantôt exposée aux effets saturants des pluies périodiques, tantôt aux rayons ardents d'un soleil tropical.

Dans la culture artificielle, il faudra donc, pour obtenir des sujets vigoureux, leur procurer, pour autant que faire se peut, les mêmes conditions atmosphériques. Ayant eu l'occasion de me procurer de bons et forts bulbes, je les traitai de la manière suivante, et j'ai eu la satisfaction de voir mes plantes se développer à merveille.

Mes bulbes furent mis en pots vers la seconde semaine du mois de mars, dans une bonne terre grasse mélangée de tourbe, de terreau et d'une bonne proportion de sable blanc. Les pots, assez grands pour permettre aux racines de se développer librement, furent bien drainés avec des tessons brisés que je recouvris d'une couche de mousse afin d'empêcher la terre de se tasser entre les tessons, et, sur cette couche de mousse, je plaçai une légère couche de bouse de vache séchée, durcie et brisée en morceaux de la grosseur d'une noisette. Ce n'est qu'après cette opération que je remplis mes pots avec mon mélange de terre en secouant légèrement sans presser de la main. Ceci fait, voici comment il faut procéder :

On plonge le pot jusqu'au bord supérieur dans une couche chaude de 75 à 80° Fahr. (pendant quelques jours seulement), jusqu'à ce que la masse ait la température voulue. On y enterre les bulbes, que l'on n'arrose que douze ou quinze jours après cette opération et selon les circonstances de végétation, en maintenant la même chaleur régulière au pied. Quand les plantes commencent à croître, il faut les aider par tous les moyens possibles ; c'est-à-dire les asperger souvent, élever la température extérieure selon les nécessités de la saison, et avoir soin de tenir l'atmosphère environnante dans un état d'humidité constant. On laisse la plante se développer librement, car la floraison en dépend le plus souvent, et l'on fera bien de lui administrer de temps en temps un fumier liquide de bouse de vache pour empêcher la croissance de languir. Vers le milieu de juin, au moment où les boutons à fleurs commencent à se former, on donnera des tuteurs ou des supports quelconques à la plante, et on maintiendra la température élevée et humide jusqu'à l'entier épanouissement des fleurs. Ensuite on placera la plante dans une serre plus froide pour faire durer plus longtemps la floraison ; on diminue les arrosages à mesure que celle-ci avance ; on les cesse entièrement lorsque les tiges commencent à prendre une teinte jaune. A ce moment la plante exige une température chaude et sèche pour faire mûrir convenablement les bulbes. Sitôt que toute végétation a cessé, on placera les

pots avec les bulbes sur une tablette, près du jour, dans la serre chaude, et on les tiendra entièrement secs jusqu'à la reprise de la végétation.

Le *Gloriosa superba* se multiplie par division des bulbes, en longueur, en ayant égard aux yeux principaux situés vers l'extrémité, car ce sont ceux-ci qui fournissent de nouvelles plantes. Il est à remarquer que les autres yeux qui naissent autour du bulbe principal sont presque toujours stériles.

(J. R. T. — *Florist et Fruitist,* n° 75.)

EXPOSITIONS.

COMPTE RENDU

DE L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE LINNÉENNE DE BRUXELLES, TENUE LES 23, 24, 25, 26 ET 27 SEPTEMBRE.

Cette exposition a été certainement la plus belle que la Société Linnéenne ait organisée depuis sa création. L'agriculture, la pomologie et l'horticulture y étaient représentés et le bel établissement de MM. Vandermaelen avait revêtu un air de fête et de splendeur qui nous rappelait ses beaux jours d'autrefois. L'Administration de la Société n'avait épargné ni démarches, ni frais, ni appels pour donner à cette fête, organisée à l'occasion du 28me anniversaire de l'indépendance belge, tout le relief et toute la splendeur possibles. Sa Majesté le Roi, L. A. R. et I. le Duc et la Duchesse de Brabant, sont venus honorer et rehausser cette solennité de leur auguste présence. De nombreux cultivateurs, pomologues et horticulteurs, ont répondu à l'appel de la Société ; l'horticulture surtout y a pris la plus large part, et a de nouveau prouvé, par ses nombreux produits, la grande importance de cette intéressante branche de l'industrie belge.

A cette occasion, 55 concours ont été ouverts, savoir :

Agriculture : 17, pour lesquels 2 médailles de vermeil, 17 d'argent et 17 de bronze.

Pomologie : 10, pour lesquels 7 médailles de vermeil, 10 d'argent et autant de bronze.

Horticulture : 28 concours, pour lesquels 7 médailles de vermeil, 56 d'argent et de bronze.

Résultat des concours.

AGRICULTURE.

MM. De Cock, cultivateur à Ledeberg lez-Gand : premier prix, pour le plus beau froment; 3 médailles d'argent pour seigle, orge et avoine;

Ch. Larivière, cultivateur à Destelbergh lez-Gand : médaille d'argent pour froment, deux médailles en bronze pour orge et sarrasin;

Baron Diert de Kerwerve d'Hemixem : deux médailles de bronze pour froment et seigle;

Steens, cultivateur à Schooten, province d'Anvers : médaille de vermeil pour seigle et première médaille d'argent pour sarrasin;

Marinus, directeur de la maison pénitentiaire de Saint-Hubert : une médaille de bronze pour avoine; médaille d'argent pour sa collection de plantes fourragères, ainsi que plusieurs mentions honorables pour une gerbe d'orge céleste, pour graine de colza d'hiver et pour son froment fougère;

De Maegd : médaille d'argent pour lin roui ou non roui;

C. Desmet et Ce, de Zéle : premier prix pour chanvre;

Vandermeulen, d'Uccle : médaille de bronze;

Carolus, de Louvain, et Palmans, de Lokeren : mentions honorables;

J. B. Van Eeckhout fils, cultivateur à Zéle : médaille en bronze;

Pregaldino, d'Assche, H. Gilliodts, d'Oostcamp, et Nopin, surveillant à l'école vétérinaire de Bruxelles : respectivement un premier et un deuxième prix et une mention honorable pour houblon;

Matthieu, de Cortenberg : médaille d'argent pour tabac;

Nopin, prénommé : mention honorable pour plantes fourragères;

Vandendriesse et Panis, de Bruxelles : médaille d'argent pour une collection de pommes de terre;

Nopin, prénommé : médaille en bronze pour le même concours;

De Vergnies, agronome à Binche : mention honorable pour le même concours;

Une médaille en bronze a été remportée par la Société des cultivateurs ardennais pour la plus belle collection de plantes fourragères.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

MM. Vanden Ouwelant, de Lacken, et Marinus prénommé: premier prix *ex æquo* pour la plus belle collection de légumes; le premier a, en outre, obtenu la médaille d'argent pour sa collection de légumineuses et gousses;

Vandendriesse et Panis, prénommés : médaille de bronze pour le même concours; premier prix pour leur collection de courges et de potirons; le second prix a été décerné pour le même concours à Mme Vanderstraeten de Tergaelen de Vorst, province d'Anvers.

Pour les ruches à miel, au poids, la médaille d'argent a été décernée à M. Troost, et la médaille en bronze à M. Prinz, tous deux de Molenbeek-Saint-Jean.

Des mentions honorables ont été accordées, hors concours, à Mme Vanderstraeten déjà nommée, pour ses céréales et ses lins; à M. Fauvel, de Molenbeek-Saint-Jean, pour un concasseur applatisseur et un coupe-racines.

POMOLOGIE.

Concours entre amateurs.

MM. De Boeck, jardinier chez M. le comte Coghen, à Uccle, et De Doncker déjà nommé, ont obtenu le premier et respectivement le second prix pour leurs collections de pommes dans le concours entre amateurs.

Les plus beaux lots de raisins ont été présentés par Mme veuve Bréziers, de Schaerbeek, MM. G. Marchand, de Saint-Josse-ten-Noode, et de Franquen, lieutenant-colonel à Mons. La médaille d'argent a été décernée au premier exposant; le second prix a été partagé entre les deux derniers.

M. Rumens, jardinier chez M. Van Volxem-Marechal, de Vilvorde, a obtenu à l'unanimité la médaille de vermeil, pour ses beaux ananas.

MM. Weiringer, chef de culture chez M. le baron Goethaels : médaille de vermeil pour sa collection de tous genres de fruits cultivés en jardin ; médaille d'argent pour une collection de melons ;

Devos, chef de culture au couvent du Sacré-Cœur, à Jette-Saint-Pierre, pour une collection de fruits divers : médaille d'argent ;

Lengrand, de Binche : médaille d'argent pour une collection de poires et mention honorable pour une collection de melons ;

H. Bivort, de Jumet : second prix pour le même concours ; le troisième prix a été décerné à M. J. De Doncker, chef de culture chez M. le baron d'Hoogvorst, à Limal.

Des mentions honorables à MM. De Boeck et Liefmans, de la Gache. Les collections de ces deux concurrents n'ont pas été admises aux concours ordinaires à cause de l'inexactitude des noms.

Concours entre pépiniéristes.

M. De Jonghe, horticulteur à Bruxelles, a obtenu la médaille de vermeil pour le plus beau lot de fruits; le second prix (médaille d'argent), pour sa collection de pommes et une seconde médaille de vermeil a été décernée à ses fruits nouveaux.

Le second prix pour les poires a été adjugé à M. Springael, horticulteur à Hal.

Les récompenses suivantes ont été accordées, hors concours :

Médaille d'argent, à M. Jacobs, pépiniériste à Malines, pour ses fruits ; médaille de vermeil, à M. Vanden Ouwelant, de Laeken, pour trois corbeilles de fruits divers ; médaille d'argent à M. Louis, jardinier de monseigneur le duc d'Arenberg, de Bruxelles, pour une collection de melons ; médaille de vermeil à M. Alexis Lepère, horticulteur à Montreuil, près Paris, pour une collection remarquable de fruits divers ; médaille d'argent à M. Sahut, horticulteur à Montpellier, pour un très-beau lot de raisins ; même médaille à M. Royer, président de la Commission royale de pomologie, à Namur, pour une belle collection de prunes ; médaille d'argent à M. Buchelet, de Paris, pour ses fruits plastiques ; médaille de bronze, à M[lle] Prégaldino, d'Assche, pour une corbeille de fruits en cire.

(*La suite au numéro prochain.*)

AVIS IMPORTANT.

Depuis quelque temps nous voyons circuler, dans le monde horticole, un catalogue de M. Roëzl, annonçant la vente de cent et quelques espèces nouvelles de graines de Conifères récoltées au Mexique.

Ce pays ayant été explorée par nous, de 1837 à 1840, et plus tard par un grand nombre de voyageurs, cette quantité d'espèces nouvelles, décrites et offertes par M. Roëzl, devait nous paraître plus que suspecte ; aussi n'avons-nous pas hésité à dire notre opinion à cet égard aux personnes qui ont bien voulu prendre des informations auprès de nous. Toutefois rien n'étant venu confirmer positivement nos doutes, nous n'osions les dénoncer publiquement. Aujourd'hui cependant, nos suppositions s'étant malheureusement confirmées, nous croyons qu'il est de notre devoir d'informer le public horticole, que la plupart de ces nouveaux Conifères se rapportent à des espèces déjà connues.

En effet, nous lisons dans le n° 43 du *Gardner's Chronicle* que : le *Pinus grandis* et le *P. Haageana* ne sont autre chose que le *P. filifolia ;* que le *P. Carrieri* est le *P. macrophylla ;* le *P. robusta* est le *P. Lindleyana ;* les *P. inflexa, Wilsonii, Decaisniana* et *Endlicheriana longifolia* sont le *P. Montezumæ ;* les *P. Gracilis, Comonfortii, Huisquilacœnsis, Decandolleana, Lecoii, Dependens* et *Cedrus* sont tout bonnement le *P. Leiophylla ;* les *P. Hoseriana, Trompoliana, Escandoniana,* sont le *P. patula ;* le *P. Rohani, Astecaensis* est le *P. Apulcensis ;* le *excerta* est le *P. protuberans ;* les *P. Magnifica, Ocampii, Zitacuari,* sont identiques au *P. Devoniana.*

TABLE DES MATIÈRES.

PLANCHES.

FIN DE LA TABLE.




3 5185 00256 32

